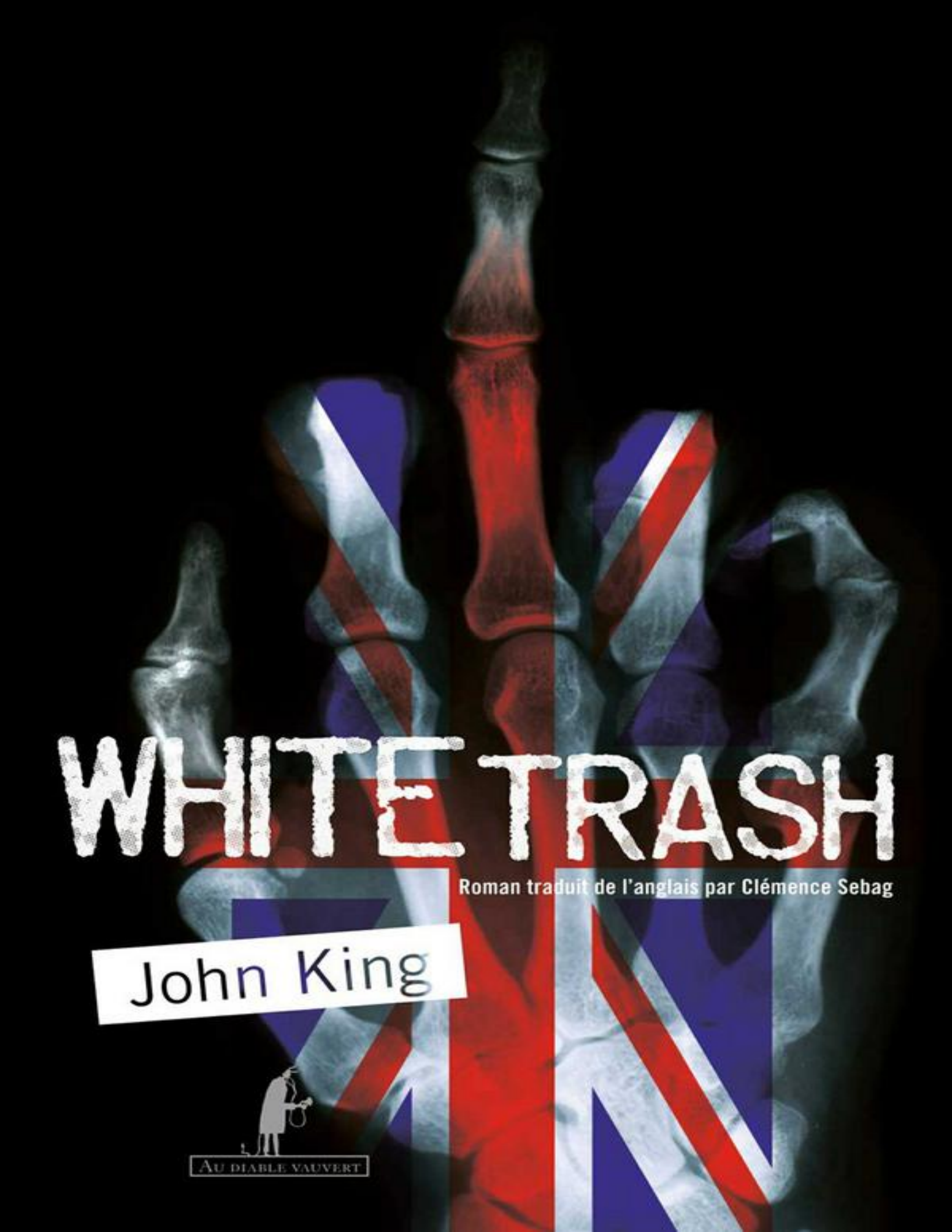




WHITE TRASH

Roman traduit de l'anglais par Clémence Sebag

John King



AU DIABLE VAUVERT

White Trash met en scène l'affrontement d'une infirmière et de son supérieur dans un hôpital en compression d'effectifs. À partir du démantèlement des services sociaux britanniques, John King, « l'écrivain du football et de la classe ouvrière anglaise », se livre à une satire mordante des stéréotypes de classes et traite finalement des inégalités et de la place de l'humain dans la société.

Il nous offre un roman noir puissant sur la fracture sociale, émouvant et d'une actualité troublante.

Né en 1960 en Angleterre, auteur de l'inoubliable *Football Factory* adapté au cinéma en 2004, John King a publié de nombreux romans dont *Skinheads* (Au diable vauvert).

OceanofPDF.com

John King

White Trash

Roman traduit de l'anglais (Angleterre)
par CLÉMENCE SEBAG



OceanofPDF.com

Pour ma famille

OceanofPDF.com

*« Les vieux habits sont affreux, continuait l'infatigable
murmure. Nous jetons toujours les vieux habits. Mieux vaut
finir qu'entretenir, mieux vaut finir qu'entretenir, mieux vaut
finir... »*

Le Meilleur des mondes, Aldous Huxley

OceanofPDF.com

Le monsieur à la blouse blanche passe quand les petites filles sages sont dans leur lit et rêvent de poupées parlantes, dring, un coup de sonnette si bref que le son glisse et s'éloigne et on dirait que les fées qui vivent du côté des garages gloussent, crash, dans le noir le bruit d'une bouteille qui se brise devant un pub, loin, très loin, on risque rien au fond du lit, c'est chaud et douillet, clic, le monsieur à la blouse blanche referme doucement la porte derrière lui, il entre dans le salon sur la pointe des pieds, Ben est étendu sur le canapé, sa bonne grosse tête posée sur les genoux de maman, il s'est assoupi, il rêve qu'il chasse des lapins dans des prairies vertes et ensoleillées, des lapins tout doux qu'il n'a jamais vus et qu'il ne pourrait pas attraper même s'il le voulait parce que, voilà, Ben c'est plus un chiot, c'est un grand, c'est la vie qui l'a usé, sa dernière promenade l'a fatigué, les articulations de ses genoux enflent, son ventre se fait bouffer par un cancer, il a comme des boulettes sous sa fourrure tachetée de gris qui brillait, avant, tellement elle était noire, ça a toujours été un beau chien, et très affectueux avec ça, même là, sa queue frétille presque pour l'inconnu, Ben qui ne ferait pas de mal à une mouche, qui aime ses promenades, qui aime l'air frais, qui aime renifler, faire son pipi et faire sa crotte, qui aime l'été, qui aime s'allonger au soleil, aujourd'hui il s'est traîné dehors, son corps chaloupait, il pleurait doucement, comme pour lui-même, il boitait, il voulait sa promenade comme quand c'était un petit chiot, c'est son corps le problème, son âge, là il est tout cassé et il reste sur le canapé, il sourit, il fait que ça.

Ben ne voit au fond que des formes, ses yeux qui pleurent et sa cataracte ça le ramène à quand il venait de naître et qu'il essayait de comprendre ce que pouvaient bien renfermer les contours, en tout cas c'est ce que dit maman, la gueule de Ben tout chiot encadrée aux quatre coins de la pièce, sa truffe on dirait du caoutchouc, elle s'agite quand il renifle le monsieur, ça sent l'après-rasage et l'antiseptique, Ruby parie que c'est goût fraise, elle est assise tout en haut de l'escalier, personne ne peut la voir, maman a lu l'histoire, elle a dit : « le marchand de sable va passer », elle lui a fait la caresse sur les yeux et les cheveux, et d'habitude Ruby est une petite fille sage mais ce soir elle n'arrive pas à dormir, les yeux de maman sont rouges comme si elle avait pleuré, et c'est pour ça que Ruby épie à travers la rampe de l'escalier, les longs doigts de maman caressent la tête de Ben, survolent

ses paupières, tout doucement, le son de sa voix qui murmure, c'est un bon chienchien ça, un beau chienchien, les yeux de Ben se referment, il soupire du fond de sa poitrine, dans son cœur, il est content, si content de ne pas être obligé de bouger, il a pas mal quand il se tient tranquille, la chaleur du feu électrique et la main de maman, il a besoin de rien d'autre, et Ruby regarde le monsieur dans sa drôle de blouse blanche qui parle tout bas, elle n'entend pas ce qu'il dit, il a la raie sur le côté, il porte une cravate, il se penche en avant et touche Ben, Ruby ne voit aucun des jouets de Ben qui traînent, pas de baballe, pas d'os en plastique, en fait elle comprend pas ce qu'elle voit, c'est qu'une môme.

Des voitures de police filent sur la bande d'arrêt d'urgence lumières bleues qui clignotent crise d'épilepsie hurlement des pneus quand les voitures freinent et déchargent, Ruby compte trois voitures et deux fourgons qui suivent derrière, toits numérotés pour leurs potes flics en hélico, grillage anti-émeute rabattu sur les fenêtres, sirènes qui braillent comme chez les fous, visions de chiots noyés, cadavres canins flasques, géants en gilets pare-balles qui courent le long de l'autoroute, matraques qui chauffent, menottes qui claquent, « putain-putain-putain ! » c'est comme ça qu'ils parlent et ça se mélange au ronronnement des moteurs, trois garçons qui escaladent la berge, mais c'est que c'est pas léger, c'est pas rapide ces tunique bleues mécanisées, ça peut pas rattraper des Pieds Nickelés dépenaillés et maigres comme des clous qui font sauter les cailloux et les gravillons, qui se précipitent vers un abri, la terre desséchée s'effrite, les deux premiers garçons atteignent le haut de la berge et s'enfoncent dans les ronces, le dernier s'arrête et se tourne vers les gyrophares et les robocops qui se débattent dans la crasse en bas de la berge, c'est de la flicaille électrique qui plie sous le poids de ses jouets, et là, le mec il lève deux doigts, il fait le signe de la victoire, allez vous faire enculer, c'est une tête de mort qui ricane, avec sa peau rouge qui pèle, cramée par la canicule, et la lame qui a glissé tout contre son crâne pour raser ses cheveux, il compte ses points de suture, le gars, et il sent la balafre, les doigts d'une infirmière sur sa cicatrice, ça soulage la douleur, et il ramasse une bouteille, des milliers de voitures, camions, fourgons, autocars scintillants miroitent dans le verre, le garçon balance ça sur les flics avant de suivre ses copains dans les ronces, les flics le voient plus, il se marre en se frayant un chemin à travers les fruits mûrs que personne ne vient cueillir, le jus noir suinte contre ses

jambes, ça pourrit, ça fermente, c'est resté en plan tout ça, les décombres et les clous rouillés qui partent en poussière, des fleurs qui poussent un peu plus loin sur la terre aride, des touches de jaune, rouge, bleu.

Les hélices argentées d'un hélicoptère de police transpercent le ciel dans un éclair, les flics-hélico sont reliés à des millions de postes de télévision, la lumière vire du bleu au gris, ça fait une meurtrissure orange et pourpre quand la technologie thermique cible trois suspects en fuite, et le pilote a une vue imprenable de la ville, pulsation blanc-rouge-blanc de l'autoroute, les maisons et les usines qui s'étalent, on dirait une maquette en plastique, ça va péter tout ça, ça va sauter en remontant le long des réseaux électriques, déjà l'alignement de sites industriels s'efface sous le soleil qui brûle la terre et fait bouillir et couler les réservoirs, et les réservoirs sont de lentes colonnes d'acier et de caoutchouc qui pataugent au milieu des blocs de béton, et là-bas, autour des rails, les terrasses en ardoise poussent comme les mauvaises herbes, parkings et citernes de gaz côte à côte, rubans d'asphalte et usines de préfabriqués, un bois à l'est, des touches jaunes là où les champs sont morts, un campement de roulottes, et des petites routes, le bourdonnement des ordinateurs, les mirages chimiques et les gaz d'échappement hallucinatoires, la musique non-stop, les camionneurs suants avec leur chargement d'appareils électriques et de bétail vivant, le tic-tac des clignotants et les canalisations qui fument, les cochons qui s'étouffent, l'autoroute un chemin qui mène ailleurs, et c'est la pression et la chaleur qui font pousser la skunk de premier choix, les délinquants cultivateurs ont créé un paradis tropical à côté de la bande d'arrêt d'urgence, un petit coin de paradis où les paysans chanvromanes sèment leurs graines et entretiennent le sol, ils travaillent la terre, ils l'aiment, ici l'agriculture intensive marche comme sur des roulettes, des vaches de béton au paradis du béton, et l'autoroute, ce long mamba noir, qui serpente au pays des rêves.

Parce que c'est ça le rêve du travailleur, pas de doute là-dessus.

Le monsieur à la blouse blanche est très poli et il compatit, on entend ça dans sa voix, il a un sac noir à côté de lui, il est accroupi devant le canapé, voilà Ben qui ouvre les yeux, qui renifle, son esprit flotte, il est en train d'attraper des fantômes, il retrousse les babines, il montre les crocs, et le monsieur lui pose la main sur la patte qui fait mal, et Ruby qui se demande

ce qu'il veut, qui c'est, sa paume à elle le long de son bas de pyjama, elle fait comme si c'était de la soie comme la princesse dans le film, et le monsieur est gentil avec maman, c'est peut-être un docteur, il ouvre son sac et en sort une petite paire de ciseaux, c'est tout, il est venu couper les poils de Ben, ça va être drôle, elle a jamais vu un chien se faire couper les poils, c'est un coiffeur, les coiffeurs portent des blouses blanches et se servent de ciseaux, elle se demande s'il a apporté un peigne, ou s'il va utiliser la brosse de Ben, celle qui brosse des deux côtés, Ben adore qu'on le coiffe, et le monsieur qui continue à lui caresser la patte, qui évite le bout, les ongles longs, trop longs, Ben ne laisse personne s'en approcher, maman dit au coiffeur de faire attention, et il hoche la tête, sourit, lisse la fourrure sur la patte de Ben, et Ruby imagine ce que ça fait, la fourrure douce et soyeuse sous les doigts, mais quand même, les gens et les animaux ils ont des squelettes à l'intérieur, tout plein d'os cousus ensemble et qui tiennent la peau pour pas qu'elle tombe, et Ruby pense à un crâne qui ricane, elle sait pas pourquoi, et elle est rassurée parce que le coiffeur traite Ben avec douceur.

Les flics laissent tomber, ils arriveront pas à grimper sur la berge, ils retournent à leurs machines, ils se dépêchent, mais quand même ils époussètent leurs armures avant de monter, plus personne en haut de la berge, un homme qui parle dans une radio, qui regarde autour de lui, qui fait non de la tête, en même temps il dit un truc au contrôleur aérien, le soleil pique du nez, bientôt il fera noir, et le type fait encore non de la tête, il tend l'oreille, un autre panier à salade qui fonce à contre-sens, qui coupe par le terre-plein central profitant de l'espace libre, la circulation ralentit, le fourgon prend de la vitesse, lumières bleues qui clignotent, ça a de la gueule, de la foudre en boule qui projette des ombres, et Ruby voit tout de là où elle est assise, en haut de la berge d'en face, les garçons ont atteint leur voiture, une Ford rouillée garée près d'un tas de parpaings, le dernier garçon rattrape les autres, tout à coup shooté à l'adrénaline, il se tourne et regarde vers Ruby, et Ruby sent l'air qui lui claque le visage quand l'hélico plonge, les hélices font des vagues qui aplatissent la paille sur le sol, boom-boom-boom, le rythme entêtant des énormes faux fait une mélodie qui monte lentement, qui se superpose au bourdonnement de l'autoroute, ça fout la pagaille dans les messages radio, et Ruby qui prend un plaisir

profond à sentir l'air sur sa peau, rien que quelques secondes, et qui comprend enfin ce qui se passe.

C'est Ruby qu'ils ont en ligne de mire ces hélico-keufs, tout le reste ils ont zappé, l'équipement d'imagerie thermique a repéré la forme la plus proche, assise sur la berge, le dos contre un arbre, et la turbulence secoue les branches, des centaines de feuilles sèches pleuvent sur Ruby, elle lève les yeux vers l'hélico et voit les lumières, les lignes pures de l'oiseau de fer, le flou des hélices qui viennent la décapiter, elle est grande maintenant et pleine de vie, mais elle se mêle pas de ce qui la regarde pas, assise tout en haut de l'escalier, ou assise sur la berge à regarder passer les voitures, elle se demande qui conduit et où ils vont, elle adore l'odeur de l'essence brûlée, de temps en temps elle vient tôt le dimanche matin, quand la route est déserte, elle imagine le monde vide de monde, c'est puissant le macadam vide, ces choses-là ça saute aux yeux quand on est en hauteur, quand on est dans les nuages, elle est à l'arrière-plan, c'est tout, elle ne ferait pas de mal à une mouche, elle plisse du nez et renifle les feuilles, elle en ramasse une et la tient à contre-jour, le jour qui tire sa révérence, c'est de la peau humaine desséchée et des veines toutes fines qu'elle voit, les ridicules de l'âge sous ses doigts, l'hélico qui descend par paliers, Ruby bloque sur les lignes de la feuille, elle s'imagine le pilote qui parle à son contrôleur aérien et le contrôleur aérien qui transmet l'information, quelque chose se perd dans le système, et Ruby n'a plus de visage, plus de nom, plus de numéro, juste la chaleur de son corps, elle n'a pas de sexe, est à peine humaine, plus menaçante qu'un portrait-robot, les flics sur la route qui regardent dans sa direction, l'homme à la radio qui la montre du doigt.

Les flics lèvent leurs matraques, excités, l'un deux s'avance pour bloquer la circulation sur l'autoroute, les autres commencent à traverser, Ruby connaît le chemin qui coupe la berge de son côté, les flics croient qu'elle a traversé l'autoroute discrètement, c'est à cause de la passerelle, elle a compris que les flics la prennent pour une cultivatrice de skunk, ils obéissent aux ordres, les flics, ils seront là bientôt, ces types-là sont énormes, pour l'instant ils sont coincés dans le terre-plein central, un fourgon avance pour bloquer la route, et elle se marre, ils savent pas ce qu'ils font, elle se demande pourquoi ils perdent leur temps sur ces garçons, et elle est seule, assise contre un arbre, elle fume, se détend, elle a quelque chose d'un peu plus fort dans sa poche, et les flics sont sur la dernière file

maintenant, ils sont énervés, ils ont trop chaud dans leur uniforme, ça leur en fait des couleuvres à avaler, la ville est en ébullition, y a de la tension dans l'air, surtout après l'émeute de la semaine dernière, et Ruby en était, elle était de ceux qui ont dû recoller les morceaux, ils étaient ronds, les bleus, tout le monde sait ça, c'était de leur faute en plus, y a trop de gamins qui rôdent, les flics ont abusé, et là tout de suite comme ça, n'importe qui fera l'affaire, elle est pas née de la dernière pluie, faut qu'elle gère, elle se lève et respire un grand coup, l'hélico continue sa descente, la lumière d'un projecteur qui crève le ciel, et la voix de l'autorité qui filtre au travers des haut-parleurs.

Ça y est, elle bouge.

Elle court dans le sens contraire des garçons dans la Ford, elle espère pour eux qu'ils vont réussir à se sauver mais elle veut pas non plus faire diversion, si elle est là-haut c'est juste pour les voitures et le coucher de soleil, pour se relaxer, c'est son moment détente, et la Ford qui part au quart de tour, qui crache de la poussière, Ruby traverse le terrain vague qui sépare les maisons les plus proches de l'autoroute, elle a pas envie de s'entailler les chevilles avec du verre cassé, les gravats et les plantes pêle-mêle, et devant elle une longue palissade délimite la frontière, l'endroit où les maisons commencent et le terrain vague finit, elle se demande toujours pourquoi le conseil municipal n'en fait rien, ils pourraient en faire un jardin par exemple, des jardins potagers, c'est en bordure d'autoroute, ça doit être pour ça, Ruby devine l'hélico qui la prend pour cible, son souffle et le battement de son cœur prennent le pas sur le son du moteur, elle se demande où aller, elle regarde où elle met les pieds autant qu'elle peut, c'est un champ de mines de clous et de verre cassé, de planches fendues qui font de longues échardes, elle vire de bord, vers la droite et fonce vers un trou dans la palissade.

Ruby imagine sa tête sur l'écran de contrôle de la police, elle est déjà montée dans ces hélicoptères, à la télé, la police de Los Angeles, qui poursuit les gangs le long des autoroutes et dans les parkings des McDonald, les ingénieurs du son qui mixent du hip-hop et la voix du contrôleur aérien, la police de Los Angeles qui poursuit les gamins dans les rues d'Angleterre, les grands espaces vides des provinces, les camions qui déchargent devant McDo, les mêmes chansons, de nouveaux effets sonores

produits sur ordinateur, et Ruby sait qu'elle est toute floue sur l'écran argenté, un esprit blanchâtre qui fonce au travers de la palissade et disparaît derrière une terrasse, les murs et les toits la protègent, puis elle refait surface, une image thermique sur un jeu télévisé, ces formes qui foncent sont une menace pour la société et le présentateur s'en inquiète, des fous de la vitesse qui font des courses de voiture dans de nouvelles cités modèles, qui foncent dans les murs et se tirent d'affaire, qui traversent les terrains de foot alors même que l'écran de surveillance montre la police qui arrive, d'autres formes qui s'y mettent, et Ruby sait qu'il faut qu'elle se fonde aux autres esprits, elle sait où aller maintenant, les maisons sont les unes sur les autres, ça lui donne le temps de décider du meilleur chemin, les flics ont dépensé du fric pour faire sortir l'hélico, ils vont vouloir des résultats, c'est pas juste mais il faut qu'elle prenne ça comme un jeu, c'est pas bien méchant, elle va rigoler un peu, elle a passé la journée debout, elle a fumé, elle est fatiguée et elle a la flemme de courir un quart d'heure.

Mais son comportement suspect a attiré l'attention : elle est assise au milieu d'un terrain vague, sans pubs ni kebabs, sans espaces verts, sans terrain de jeux, où traînent des clodos et des ados bons à rien, des gens qui promènent leur chien, des garçons qui font pipi par-dessus la balustrade sur les Porsche et les Mercedes, les politiciens appellent ça du vandalisme envieux, mais Ruby sait bien que c'est rien que des mômes qui jouent à des jeux de mômes, ça pourrait être des pierres ou des briques, ça c'est dangereux et ça arrive aussi, et même si elle a rien fait de mal ils vont l'arrêter, pas de doute là-dessus, mais l'hélico est obligé de reculer et faire du surplace pour voir dans quel sens elle va, les flics doivent être remontés dans leurs fourgons, ils suivent des ordres, ils essaient de lui barrer la route, elle regarde l'hélico, le copilote est occupé, Ruby est une cible, c'est clair, alerte rouge, personne à qui s'adresser, pas possible de s'expliquer, pas la peine de s'emmerder, y a des petites rues et des raccourcis, elle a des gens à voir, d'un coup tout part en vrille, faut qu'elle trouve des gens, seule, elle est morte.

Ruby se met à courir, si elle sprinte à fond les gens vont trouver ça bizarre, elle suit la rue, elle tourne à droite, écho des stars de la télé par les fenêtres ouvertes, elle tourne et passe devant une plate-bande en friche, elle se fait siffler par un garçon assis sur une voiture brûlée, nuances de noir, textures de Ford cramées, il est avec des potes, on dirait qu'il y a deux

frères dans le lot, et elle sait que l'hélicoptère ne descendra pas bien bas par ici, le pilote ne doit pas oublier les règles, il doit rester attentif aux besoins de la communauté, il ne peut pas prendre le risque de se manger une maison, après les gens se soulèvent, et ça se propage, on appelle ça l'effet papillon, des gamins à la peau rouge et pelée qui ont rien de mieux à foutre que traîner sur des cadavres de voitures, boissons gazeuses en main, des petits garçons qui jouent au foot torse nu, elle voit leurs côtes qui pointent sous la peau, deux filles qui caressent un chat, ronronnement de l'hélico, têtes qui se lèvent, Ruby sait qu'il a envie de piquer sur elle, un buzz dans sa gueule, lui foutre les jetons, le pilote a envie de s'amuser mais il est obligé de rester en retrait, de guider les troupes.

Ruby se tient sage comme une image, elle regarde la patte gauche de Ben qui dépasse du canapé, le coiffeur lui coupe les poils, on voit un petit morceau de peau grise, mouvement du bassin de Ben, il recule, il veut pas qu'on lui coupe la fourrure, ça devrait être sa tête mais il aurait l'air bête avec les poils plus longs sur le corps, Ruby sent qu'il y a un truc qui tourne pas rond, c'est un gentil chien, un amoureux de la vie, il aime tout et tout le monde, il essaie même de jouer avec la chatte des voisins, il vient la renifler et puis quand elle lui donne un petit coup de patte sur la truffe il s'enfuit, il vient renifler Ruby quand elle a caressé le chat, ça l'intrigue, et quand il voit un autre chien il bondit pour dire bonjour, il s'est battu que deux fois, les deux fois c'était avec des chiens garçons de son âge, et en plus c'est eux qui avaient commencé, et Ruby est sur une route quelque part, elle rit, regarde, maman, est-ce que les chats et les chiens parlent la même langue ? ses oreilles sont grandes et elles bougent dans tous les sens, maman l'appelle le chien-dessin-animé, il est trois fois trop gentil, il servirait pas à grand-chose si des voleurs se pointaient avec un os à mâcher, mais quand les deux chiens l'ont attaqué il s'est pas laissé faire, et après il a remué la queue, sans rancune mon pote, il faisait que se défendre, il voit les bons côtés de tout le monde, Ruby pareil, c'est ce que les gens disent sur elle, ils ont toujours dit ça de Ruby, qu'elle a un grand cœur.

Mais le monsieur à la blouse blanche n'est pas coiffeur, il sort un bout de coton de son sac et une pommade, une seringue avec une longue aiguille, une petite bouteille de liquide, la petite Ruby ouvre les yeux bien grand, alors que maintenant elle les ferme, se souvient, court, rouvre les yeux, elle va plutôt penser au jour où papa et maman ont ramené Ben à la maison pour

la première fois, avant sa naissance, c'est son histoire préférée, un petit chiot de trois mois qui a dévoré sa gamelle si vite que papa et maman pensaient qu'il allait se rendre malade, il a toujours adoré sa gelée, ses bouchées à la viande, au début il avait peur, c'était un bébé-chiot qui vivait au fond du jardin de quelqu'un, et puis il s'est retrouvé dans une maison où on l'aimait tant, maman dit qu'il se sentait plus pisser de joie, figure-toi qu'il était jamais rentré dans une maison avant, les gens sont d'une cruauté, trois mois dans un chenil, et c'est un si beau chien-chien avec sa petite touffe blanche sur la nuque, du blanc sur le ventre, il adore qu'on lui gratouille le ventre, il a peur de sortir au cas où on le laisserait plus rentrer, il court pour bondir sur le canapé, il se loupe parce que c'est la première fois, il essaie encore et encore et puis il y arrive, il met des plombs à comprendre comment ça marche un escalier, maman a dû le soulever et faire bouger ses pattes avant, et après quelques tentatives il a compris, il courait aussi vite qu'il pouvait, la nuit est tombée, chlac, l'hélico envoie un projé qui s'infiltre dans les souvenirs.

Ruby quitte les grandes rues et court dans une petite rue en coupant entre les appartements monoparentaux, des premières acquisitions où le ciment lézardé tombe comme une vieille peau, ça fait des stalactites, des sculptures arctiques glacées, les charpentes mêlent les tons du bois et de la peinture, gravats et bois sec de récup, un petit bout d'herbe qui n'a pas réussi à prendre, des mégots écrasés et l'odeur des poissons panés qui émane d'une fenêtre en sous-sol, des battements de cœur électroniques, un vélo orange neuf et un skateboard fluorescent, des restes de chantier, des briques et du mortier, un ver de terre qui aurait chié du béton comme à la plage en marée descendante, et Ruby s'arrête pour souffler, peut-être qu'elle les a semés les flics, elle regarde de tous les côtés, sa peau est trempée de sueur, prendre à gauche ou à droite ? d'un côté c'est plus court mais de l'autre c'est moins risqué, les rues sont plus resserrées, ruelles bordées de poteaux, lampadaires allumés mais lumière faible, deux grosses femmes en baskets et joggings discutent devant leur porte d'entrée, elle boivent des canettes de Pepsi Light, et vroaaaaar ! masse d'air en mouvement, l'hélico brise toutes les règles, il fait peur aux enfants, les femmes mettent à peine une seconde à comprendre qui il chasse, elles disent à Ruby de filer vers la rue là-bas, si elle passe entre les maisons elle sera à l'abri, elle réfléchit un instant,

immobile comme une statue sous le feu des projecteurs, c'est le compte à rebours dans son cerveau.

Le vieux cœur de Ben qui fait tic-tac dans sa poitrine, il est grand et tout usé par le temps, allongé sur le canapé avec un bout de sa fourrure tondu, le vétérinaire met l'aiguille de la seringue en place, tire le levier, enlève l'aiguille, s'avance, maman a la main sur les yeux de Ben pour pas qu'il voie ce qui se passe, le vétérinaire se penche en avant et glisse l'aiguille dans la patte de Ben, pendant une seconde il essaie de bouger, la main toute douce de maman qui lui caresse les paupières, le front, chuchotement-chantonement, une belle bête, un pelage si doux, il est gentil mon chien, c'est un bon chien-chien, et le monsieur enlève sa main et maman pleure, elle sanglote maintenant, elle s'étouffe, et sans savoir pourquoi Ruby se dit que Ben est mort, qu'il est au paradis, dans ses rêves il chasse les lapins et court dans d'immenses prés, elle ne sait pas comment ça a pu arriver aussi vite, elle n'est pas sûre, elle entend le vétérinaire parler, peut-être qu'elle se trompe, il reste assis un moment et puis il soulève le corps tout souple de Ben et l'entoure de la couverture dans laquelle il dort tout le temps, une vieille couverture rouge râpée, une couverture toute douce, des poils qui s'entremêlent aux bouts de laine, et le vétérinaire le sort de la maison, Ruby retourne dans sa chambre et, par la fenêtre, elle voit le vétérinaire mettre Ben dans le coffre de sa voiture, et puis il démarre et Ben n'est plus là.

Elle zigzague entre les maisons comme elle a fait cette nuit-là quand elle était petite fille, elle est descendue et maman lui a dit ce qui s'était passé, et une heure après elle a couru, et elle a dormi dans un jardin avant de rentrer chez elle au petit matin ; ça doit faire quinze ans que Ben est mort, c'est dans son petit carnet de dates, ça date et c'est comme si c'était hier, pas de berceau ou de tombe pour les animaux, rien que des seringues remplies d'un médicament spécial, c'est comme ça que maman a dit quand elle s'est assise avec Ruby le lendemain et qu'elle lui a expliqué que c'était moins cruel pour lui parce qu'il était en train de mourir et il souffrait et n'avait plus longtemps à vivre, il est content maintenant, il est au paradis, et elle a pris sa petite fille dans ses bras, Ruby a posé des questions sur le paradis, qu'est-ce qui arrive aux gens quand ils sont comme Ben ? et quand on est au paradis est-ce que ça veut dire qu'on peut voir tous les gens qui sont morts ? et est-ce qu'on peut redescendre ou est-ce que c'est pour toujours ? et il vient d'où ce médicament spécial ? est-ce que c'était le vétérinaire le

monsieur en blouse blanche ? Ruby n'a jamais dit à sa maman qu'elle était assise dans les escaliers et qu'elle a tout vu.

Ruby sait où elle va maintenant, cinq minutes plus tard elle escalade le grillage, elle connaît l'endroit où il s'affaisse, elle passe entre d'autres petites maisons serrées comme des sardines, coupe par une station essence, passe d'autres maisons et un restau indien, débouche sur la rue commerçante, au niveau de l'animalerie, l'hélicoptère est plus haut dans le ciel mais il la traque, tout se joue maintenant, l'hélico l'a pistée tout du long mais il va la perdre d'une seconde à l'autre, elle est à découvert sur une artère, c'est leur dernière chance, s'ils arrivent à envoyer un fourgon par ici ils l'auront, mais elle se mêle à d'autres formes, elle n'a pas de visage, pas de sexe, pas d'âge, l'homme devant le moniteur fait de son mieux pour ne pas la laisser se fondre dans le décor, il y a trois pubs plus loin, au moins cent personnes qui boivent dehors, elle entre dans le premier, elle est en sécurité, elle rit, elle reste une minute, la musique et la conversation se font concurrence, odeur d'alcool cigarettes parfum transpiration, et elle pense à Ben et la façon dont il est mort, après elle a fugué mais juste pour une nuit, le contact d'un verre froid contre son bras, elle meurt de soif, et c'est dans le pub en face qu'elle retrouve les autres dans une demi-heure, alors elle ressort et elle y va tranquille, elle regarde la nuit dans le ciel, un fourgon de police passe, un blindé bourré de flics frustrés : finie la chasse aux fantômes, ils vont pas débarquer en force dans un pub bondé, ils doivent se dire qu'ils courent après un homme jeune qui a la boule à zéro ou une queue de cheval, un stéréotype, et il y a déjà des gens qui font des signes au fourgon, c'est tendu et la police tire sa révérence, l'hélico file à l'anglaise, il laisse tomber, la police a laissé filer un dangereux criminel, Ruby est en sécurité dans la foule, elle se commande un truc à boire qui sent la framboise, un truc fort, avec de la vodka, la bouteille est glacée, ça lui laisse un goût sucré sur le bout de la langue.

Ruby tend la main pour éteindre, elle passe du choc du radioréveil aux sons suaves de *On The Parish* avec son DJ préféré, Charlie Boy, qui la fait glisser tout doucement vers une nouvelle journée. Des sirènes de police c'est pas ce qu'il y a de plus agréable à entendre dès le réveil, mais pour lui faire ouvrir les yeux y a rien de mieux. Elle ne peut pas se permettre une panne d'oreiller. On compte sur elle. Elle s'étire sur le matelas, les bras au-dessus de la tête, sang qui pique un sprint, valves qui crépitent, une grosse poussée d'énergie qui fonce droit sur son cerveau. Elle voit les muscles sous la peau, les couleurs l'éblouissent, rougeoiement, elle tend la main bien haut vers le soleil pour que ça fasse vraiment comme une radiographie – contour-squelette des doigts, du pouce, des phalanges. Elle n'est pas croyante, mais c'est pas un hasard tout ça, pas possible, son corps est trop compliqué, c'est un puzzle que même les meilleurs scientifiques mettent des années à compléter. Le soleil la nourrit, de longues tiges de bambou se projettent sur les murs de la chambre, deviennent des doigts élastiques sous les yeux de Ruby, des doigts qui la détendent comme un massage, les articulations craquent, évacuent le stress, la pression rythmique dans son crâne bat la mesure, les méridiens en feu. Elle est au top. Il n'est même pas six heures et demie et il fait déjà bon, des millions de particules de poussière sont pris dans les rayons de soleil comme une fractale au ralenti, des ondes de mouvement qui lui coupent le souffle. Elle se met sur le ventre et écoute la musique pour de vrai, un long track qui va et vient sur un bon beat, y en a qui trouveraient ça chiant mais pour elle c'est transe, elle trippe dessus.

C'est Satellite FM, la meilleure radio pirate du coin, qui diffuse *On The Parish* ; le son déferle sur l'autoroute M25, ça passe à l'antenne pendant six mois et après ça disparaît. Le *Department of Trade and Industry* les a déjà fait fermer boutique, la *Radio Authority* s'est fait plaisir avec les pincemonseigneurs et les disqueuses, confisquant l'antenne et l'émetteur radio, et d'autres fois c'était les intéressés qui prenaient un break et revenaient encore plus forts. C'était beaucoup de boulot pour pas une thune, juste l'amour de la musique, et Ruby se demande parfois où il est leur studio, à quoi ressemblent les DJ, elle s'imagine bien les platines, la table de mixage et le micro, les enceintes, mais pas les visages qui vont avec. En plus de Charlie Boy il y a aussi DJ Chromo et DJ Punch, Ruby se souvient de la fois

où Chromo a parlé à ses auditeurs de FM et de l'onde moyenne, c'était un cours magistral typique Chromo, il racontait comment avec l'onde moyenne la stratosphère fonctionne comme un coussin et renvoie les ondes sur Terre, et depuis elle ne s'est jamais sentie autant en sécurité, elle voit presque le dôme qui la protège, qui garde toutes les bonnes choses à l'intérieur et vire les mauvaises, peau chatoyante, chaque écaille de poisson scintille dans le vent. Charlie mixe deux fois par semaine et il y est depuis minuit là, il passe la nuit avec les insomniaques et les accros au speed, les hypermaniaques, ceux qui vivent la nuit et toute la clique des tarés, il fait radioréveil pour tous ceux qui se tapent de bosser tôt le matin.

L'espace d'un instant Ruby a vraiment senti Ben au bout du lit, elle essaie d'oublier mais ne peut pas s'empêcher d'y repenser, il aimait tant le soleil ce chien, l'été, il s'étendait de tout son long, son corps haletant collé au sol, sa fourrure qui cuisait, les paupières scellées et la langue pendante, et quand Ruby se réveillait le matin il était toujours là à l'attendre, pour lui lécher le visage, le claquement de sa queue sur le matelas, Ben son petit batteur, qui se tournait pour se gratter l'oreille et se lécher les boules, innocent et insouciant, une sonnette qui tinte quelque part, son bref qui se perd dans la bruine, tintement de bouteilles et ronronnement de la camionnette du laitier, un monsieur en blouse blanche, une demi-douzaine d'œufs à la main, qui croise une autre silhouette qui porte un sac noir, elle pense à Jack l'Éventreur, un spécialiste qui en croise un autre dans la rue, un marchand, un chirurgien ou un boucher, non, un laitier, le laitier de la tendresse humaine, du lait, des œufs et du pain de mie en tranches, déposés sur le pas de la porte, des oiseaux qui picotent les opercules et sirotent la crème du lait, et Ben qui voulait encore lui lécher le visage, la petite Ruby qui hurlait et riait en le repoussant, quand il vient de se lécher le zizi, non ! et elle descend rencontrer ce monsieur au médicament spécial, une potion magique qui fait dormir quand on est très malade, maman dit que ça emmène dans un endroit très beau où on vit pour toujours et où tout est bien, un endroit où on ne tombe jamais malade et où tout le monde est content et sourit tout le temps, là-bas les sous c'est pas un souci et personne se tue à la tâche, et papa est là, il envoie la baballe préférée de Ben dans le ruisseau, Ben va se lancer, faire un plat et l'attraper avec sa gueule, la sortir de l'eau, secouer sa fourrure pour la sécher, il est tout doux comme après un bain ou quand il a été sous la pluie, il faut pas que Ruby soit trop triste parce qu'on sera tous assis à côté de Dieu un jour, là-haut au paradis, la vie

sera parfaite et elle ne finira jamais, c'est ça notre récompense quand on a été gentil quand on était vivant, et les gens méchants ils vont autre part. Au diable.

Ruby cligne des yeux et grelotte, chair de poule, glacée jusqu'à l'os, comme s'il y avait quelque chose de dur en elle, la voix de Charlie la fait remonter à la surface.

« La prochaine chanson c'est pour les types qui nous ont filé un coup de main l'autre soir. Je sais qu'il y en a un qui écoute donc merci encore, on vous en doit une belle, vraiment. Et j'ai une question pour les gars qui ont commencé tout ça : je veux juste savoir, ça vous a apporté quoi ? Vous avez pris une gifle alors que vous méritiez une fessée, vous le savez ça ? Pourquoi chier sur le pas de votre porte alors qu'il y a déjà plein de gens qui nous chient dessus alors qu'ils ne sont même pas du quartier ? Et c'est pas parce que vous les voyez pas qu'ils existent pas. C'est pas parce qu'ils ne débarquent pas en bande qu'ils sont pas dix fois plus dangereux. Alors on va se calmer et vivre en harmonie, d'accord les gars ? Et pour ceux qui se disent que je suis en train me transformer en sale babos, et pour tous ceux qui continuent à nous écouter, celle-ci elle est pour vous, et si ça intéresse quelqu'un... »

Ruby sort de son lit et prend une douche, elle se sèche et s'habille. Il y a un petit trou dans la semelle d'une de ses chaussures, celles qu'elle met pour le taf, du coup elle sent la route quand il fait chaud, elle se dit qu'elle va faire avec encore un bout de temps, tant qu'il pleut pas, c'est pas désagréable de sentir le bitume à travers la chaussure comme ça, de petites touches de chaleur lorsque son pied entre en contact avec le sol, c'est cher les chaussures. Il est encore tôt mais elle compte pas traîner chez elle. Elle a rien mangé hier et elle a la dalle, frigo vide mis à part de la confiture et une demi-bouteille de Coca éventé. Elle sent le pain qui cuit en bas, ça lui met l'eau à la bouche d'imaginer la nourriture. Ruby vit au-dessus d'un magasin d'électroménager et à côté il y a *Dilly's Dozen*, un boulanger qui vend des miches, des petits pains fourrés, des chaussons aux pommes, des brioches avec du glaçage dessus et des donuts, et puis des roulés à la saucisse et des tourtes à la viande, le frigo est bourré de boissons fraîches, et y a toujours une cafetière qui bout et une bouilloire pour le thé et le chocolat chaud. Dilly est en caisse et son mari Mick à la boulange. Ils ouvrent à six heures pour la première déferlante de travailleurs en route pour la zone industrielle,

et une fois qu'il a fini la boulange Mick vient aider en caisse quand il y a trop de monde.

« Une machine à remonter le son, on monte le son, on mixe les styles et c'est toujours le kiff de ouf. Dans la catégorie *Deep South* aujourd'hui il y a cinq chansons, on commence par la version originale de « Brand New Cadillac » de Vince Taylor, on remercie Jim, qui bosse sur le marché, pour cette chanson. Si vous voulez un peu de rockabilly, allez le voir, il est entre les saris et les foies, il a plein de vinyles psychobilly aussi, du son bien barré comme les Meteors et les Tall Boys. Mais pour en revenir à Vince Taylor, si vous vous pouviez vous payer une Cadillac, vous choisiriez quelle couleur ? Pour moi ça serait... »

Ruby coupe la radio et quitte son appartement, elle vérifie que la porte est bien fermée à clef, descend, tourne en direction de la boulangerie, évite de justesse une flaque de gerbe – elle regarde les couleurs et fait de son mieux pour voir ce qu'il y a de bon dans le mauvais, elle a du mal, mais y arrive tout juste – Mick qui sort, seau d'eau à la main, ça rince la plupart du vomi qui finit dans le caniveau. Mick lève un sourcil et secoue la tête en disant : « Elle était à deux doigts de m'envoyer me battre avec eux hier soir. À cinquante-cinq piges elle veut que je file une raclée à des gamins de trente ans qui ont un coup dans le nez. »

Il hoche la tête comme pour dire « vous y croyez, vous ? » et retourne dans le magasin chercher de l'eau, Ruby le suit.

« Salut beauté, » dit Dilly, les bras croisés sur le torse. « Tu as entendu le vacarme hier soir ? Bande de hooligans de mes deux qui foutent la merde alors qu'on essaie de dormir. Ils donnaient des coups de pied dans des bouteilles. Je me suis levée et je peux te dire qu'ils m'ont entendue. Après ça y en a un qu'a vomi. Ils ont déguerpé quand j'ai dit que j'allais lâcher les chiens. »

Mick ressort et Ruby sourit.

« Qu'est-ce que tu prends ?

— Un café et un petit pain au fromage, s'il-te-plaît. Une de ces brioches aussi, celle-là devant avec le glaçage sur le côté. »

Dilly est gentille mais elle se mêle de ce qui la regarde pas : « On est sortie hier soir, ma belle ? » Ruby fait oui de la tête, elle regarde le visage de Dilly, un frisson de couleurs, le contour des yeux cerclé de rouge, puis du mauve, et paf ça vire au jaune, et Ruby imagine très bien les jeunes bourrés quand ils ont vu la tête de cette femme à la fenêtre, qui les

foudroyait du regard, elle est costaud Dilly, elle se laisse pas faire, vaut mieux être son ami que son ennemi, ça c'est clair, là tout de suite son visage s'allonge, ses yeux énormes sont des puits sans fond, intéressés par tout ce que Ruby pourrait avoir à dire, et Ruby pense aux garçons que Dilly a attrapés il y a quelques mois, et hop, elle en assomme un avec le rouleau à pâtisserie de Mick, et paf, une droite, elle casse le nez du second. Elle a pas appelé la police, c'est pas son genre, elle croit à la justice immédiate, c'est pas une cafteuse, ça elle tenait à le dire à Ruby, mais elle les a remis à leur place, elle a attendu que le petit maigre reprenne connaissance et leur a fait la leçon, elle a bien vu qu'ils avaient honte de prendre une raclée de la part d'une femme qui a la cinquantaine bien tassée. Et Ruby qui continue à sourire, poliment.

« Tu travailles beaucoup en ce moment ? Question bête, hein ? Vous avez toujours du pain sur la planche. Au moins ici on peut s'arrêter, il y a un début et une fin, on se lève tôt mais on se couche tôt aussi. Y a pire comme façon de gagner sa croûte. C'est moi qui te l'dis. Quand on voit les gens qui viennent ici, qui bossent le métal toute la journée, qui travaillent à la chaîne, des trucs comme ça... Alors que nous on a de la chance, on travaille avec de la farine et de la levure. De la confiture et du thé. »

Le visage de Dilly reprend ses proportions habituelles.

« Quand y en a plus y en a encore, dit Ruby. Plus y a de monde qui guérit et rentre à la maison, plus y en a qui arrivent et qui ont besoin d'un lit. On s'y habitue, faut se dire que chaque cas est différent. Pour rien au monde je changerais de travail.

— Tu es une bonne fille. Tu as bon cœur. »

Sur la BBC une chanson, dont le refrain ordonne : « *Keep on rockin' in the free world* »... le monde libre... Ruby peut pas s'empêcher de taper du pied pendant que Dilly lui prépare son petit dej dans un sac en papier. Elle est libre, la vie elle l'aime, et en regardant cette femme de l'autre côté du comptoir elle se fait à nouveau la réflexion que Dilly est plutôt forte pour sa taille, ça doit être tentant chez le boulanger, on aurait envie de manger toute la journée, mais pour Ruby gros c'est pas synonyme de moche, elle a jamais vu les gens comme ça, Dilly est en formes et forte et généreuse.

« Et voilà. »

Ruby lui tend la monnaie exacte.

« Merci.

— À bientôt.

— Au revoir, mon chou. »

Ruby sort de la boutique et tourne à droite, elle longe les magasins, trois éboueurs skins assis sur un mur en face, à quelques mètres de leur camion, le plus jeune siffle, et elle lui fait un beau sourire pour le remercier du compliment, les trois hommes boivent leurs trois boissons chaudes et mâchent leurs trois petits pains, l'odeur des ordures plane dans l'air. Ruby fait en sorte de ne sentir que le thé, le café, le sucre ; la nourriture avariée et les couches sales ça l'intéresse pas. Ces trois-là elle les voit toutes les semaines, elle adore les cheveux tout fins qu'ils ont sur la tête, la peau blanche visible sous un léger duvet, le noir et le brun et le gris, tout ça rasé. Celui qui a sifflé c'est le plus gentil, il a une croix rouge gravée dans l'avant-bras droit, et quand il lève le bras pour boire dans sa tasse en polystyrène ça transmet une onde d'énergie au plus âgé à côté, un abruti plus intéressé par les bimbos dans les tabloïds que par une infirmière qui passe.

« Vous êtes de bonne humeur ce matin », crie le plus jeune des skins.

Ruby sourit à nouveau et traverse la route déserte en direction de l'hôpital, une voiture tourne et les odeurs de pot d'échappement lui montent au nez, l'odeur des ordures a disparu, l'essence vogue sur les ondes radio qui sont tout autour d'elle mais qu'elle ne peut pas entendre, elle essaye mais elle n'y arrive pas. Elle sent le bitume sous son pied droit, le revêtement qui frotte doucement. Elle s'achètera une nouvelle paire de chaussures après le travail, c'est à cause des sous qu'elle reporte, mais si elle arrête d'aller chez Dilly pendant un petit bout de temps, si elle prépare son propre petit dej à la place, elle pourra économiser un peu, mais c'est jamais assez, et elle est pas douée pour les trucs domestiques, elle a la flemme de cuisiner. Elle dépense pas mal en sorties, mais c'est une question de priorités, elle est pas du genre à rester chez elle, elle aime bien rigoler, écouter de la musique et danser, parler aux gens, se sentir vivante et libre et faire partie du monde, elle adore quand le sol est chaud et la chaleur monte en elle comme ça, elle pense encore une fois aux méridiens et à tous les différents systèmes médicaux que les gens ont mis au point, elle aimerait voir les courants d'électricité, elle se tourne pour regarder les magasins, les appartements au dessus, son chez-elle derrière les briques, l'extérieur ne laisse rien deviner. Il n'y a pas de décorations étudiées ou de moulures, de vignes grimpantes ou de vitraux, juste des briques et du verre dans des cadres métalliques écaillés et tachetés de rouille, et c'est parfait, tellement

de vies qui se vivent là, et ce sont des gens qu'elle connaît qui les vivent. Un vrai chez-soi.

Ruby ne met pas longtemps à arriver au boulot, elle est en avance, elle s'assied dans l'herbe à droite de l'entrée principale elle prend son petit déjeuner, elle sirote son café et se délecte de caféine, ça éclaircit les idées. Elle est à côté de l'arrêt de bus, qui est vide, il y a des pâquerettes et des fourmis qui se baladent dans l'herbe, et un type au crâne rasé, et elle mord à pleines dents dans son petit pain, Dilly les remplit toujours bien, de bonnes tranches de Cheddar qui vous en disent long sur la femme qui les tranche, c'est cette même qualité qui fait qu'elle a laissé les garçons filer. Pas bien grave si elle fourre son nez partout, si c'est une femme qui se laisse pas faire avec ses bras croisés sur la poitrine, si elle donne des ordres à Mick, parce que le fromage ça montre qu'elle a un esprit généreux, et c'est la meilleure des qualités. C'est un bon café, en plus, et elle est pas obligée, Dilly, une marque moins chère ça passerait aussi. Les gens font avec ce qu'on leur donne. Le petit pain la rassasie, pas si petit que ça, ça fait travailler la mâchoire, et c'est logique au fond que Mick soit comme elle là-dessus. Des gens bien, ces deux-là. Le monde est plein de gens bien, chacun a une histoire à raconter, des trucs qui font sourire, Ruby pense à ce regard dur que peut avoir Dilly, et au visage renfrogné de Mick, à son humour pince-sans-rire, elle pense à Dilly qui s'effondre quand Mick l'engueule, Ruby n'a vu ça qu'une seule fois. Mick a fait boulanger toute sa vie, après son service militaire, c'est à l'armée qu'il a appris son métier. Son truc c'est de collectionner les sous-bocks. Un drôle de truc à collectionner, quand on y pense.

Ruby reste assise dans l'herbe jusqu'au moment où elle doit commencer le boulot, elle fait courir ses mains sur le sol, une araignée dans la paume. Quand il est l'heure elle se lève d'un bond, prend l'entrée principale, suit les couloirs de sa vie, ces passages qui relient les unités les unes aux autres – du point A au point B par le chemin le plus rapide – ces couloirs qui relient différentes expertises, ça sent bon, propre et efficace, c'est un pôle d'excellence sans l'étiquette snob, des corridors de dévouement et de désintéressement, c'est un travail qui en vaut la peine, un endroit où il fait bon être.

Elle aperçoit Boxer un peu plus loin, qui pousse un lit, accompagné d'une infirmière qui porte un sac. Ruby les rattrape et Boxer sourit quand il

la voit, il ajuste son pas au sien. Il fait le double de la taille de Ruby, c'est un gentil géant, généreux, naïf peut-être, certains auraient dit un peu lent.

Il ne sait pas très bien lire et il a du mal à déchiffrer l'heure, mais il se plie en quatre pour aider les gens, ses collègues l'apprécient, en tout cas les autres brancardiers et les infirmières, mais les médecins sont plus distants, ils sont dans leur petit monde.

En plus il est costaud, il arrive sans problème à pousser des brancards et des lits que d'autres brancardiers ont du mal à faire bouger, son surnom il est arrivé avec, il dit que c'est comme ça qu'on l'appelait à l'école. Ruby l'aime bien, Boxer, et Dawn l'aide à faire des progrès en lecture, avec des livres pour enfants, qu'il trouvait bêtes au départ, et puis il a compris que ça n'était qu'un début. Ruby aime bien Boxer, elle a envie de lui faire un câlin là maintenant, le serrer contre elle comme un bébé. Elle lui apprend à se servir d'une montre, et il y arrive presque maintenant, mais pour Dawn c'est plus compliqué avec la lecture, elle est pas prof, mais elle a le cœur sur la main, même si c'est un peu une grosse salope ça empêche pas, Ruby sourit en pensant ça, elles se taquinaient tout le temps ces deux-là.

« T'as l'air fatigué, Ruby, dit Boxer. T'as pas bien dormi hier soir ?

— J'ai bien dormi, je me suis couchée tard, c'est tout. Ça va.

— T'as bu. Tu devrais pas boire trop, c'est pas bon pour toi. »

L'infirmière de l'autre côté du lit sourit et se penche en avant pour attraper l'oreiller du patient, le visage de l'homme est tout rouge et sa respiration se coince dans ses poumons congestionnés. Ruby pose la main sur son épaule, elle sait qu'il a peur, il demande à Dieu pourquoi sa vie se coince là dans sa poitrine, il a pas envie de se noyer dans sa propre bave, et là, en ce moment, il ne voit plus ce qui est beau, mais on va le guérir, il est entre de bonnes mains ici, la manche de son pyjama est humide au toucher, Ruby essaie de le rassurer.

Quand il sortira, en bonne santé, quand il aura regagné l'usage de ses jambes, qu'il aura retrouvé une nouvelle jeunesse, il verra les dessins qu'il ne voit pas pour l'instant, toutes sortes de maisons et de bonshommes-insectes dessinés au crayon au service de pédiatrie, des mamans et des papas et des garçons et des filles qui se tiennent la main, un garçon en rouge qui tape dans un ballon de foot bleu, une église remplie de têtes, un bateau sur la mer et un homme à moto, un conducteur qui sort la tête par la fenêtre de sa voiture, son cou et sa tête qui font le double de la taille du capot, une forêt remplie de minuscules personnes assises sur des troncs d'arbre, une

araignée dans sa toile, et puis il y a aussi les panneaux d'affichage avec des dépliants sur des régimes équilibrés à base de fruits et de légumes frais, comment avoir une bonne hygiène de vie, de la documentation sur le cancer des intestins, ce qui compte c'est la prévention, des punaises pastel enfoncées dans le liège, des photos en couleur de brocoli et de laitue et un bol de céréales, un paragraphe sur le son de blé.

Ils passent les portes du service de gastroentérologie où un homme se tient immobile, il attend, il attend sans rien faire, il n'a pas de chaussons aux pieds, tête chauve criblée de cratères, une pluie d'étoiles filantes qui a fait des ravages, il observe Ruby un instant, de la vapeur au-dessus du mug qu'il tient, une rangée de pots en plastique tout le long du rebord de fenêtre qui mène vers la salle, et Ruby aperçoit Davinda derrière le monsieur, elle lui fait signe mais n'arrive pas à croiser son regard, l'homme hoche la tête en direction de Ruby, il essaie de garder sa dignité tant bien que mal, pieds nus comme ça, il attend que quelque chose se passe à l'intérieur de lui. Ruby verra Davinda plus tard de toute façon, pendant la pause.

Son unité c'est la suivante, elle entre, quitte Boxer et les autres, elle remarque qu'elle a des courbatures dans les jambes. Elle a dansé jusqu'à deux heures du matin, avant ça elle fuyait l'hélico, et elle n'arrive pas à croire que c'est vraiment arrivé. Elle est peut-être parano de s'être tirée, mais non, ils l'auraient chopée, elle a fait ce qu'elle avait à faire. Elle se demande s'ils vont garder la vidéo, elle est sûre maintenant qu'on l'a filmée, elle se retrouve dans les archives britanniques qui recensent les personnes les plus recherchées. Peut-être qu'ils vont envoyer les images aux gens de la télé, transformer ça en émission, ajouter un commentaire moralisateur et créer un fait divers saisissant. C'est vraiment une blague tout ça, mais le matin elle est toujours à bloc et hier c'est du passé, l'hôpital se lève de bonne heure, pareil qu'à l'armée d'après certains des hommes dans son unité, ceux qui sont assez vieux pour avoir fait leur service militaire et même la guerre. Ils ont sûrement raison en plus. Le moral c'est important, et sans discipline, sans routine on n'arrive à rien. La Nonne est à l'autre bout de l'unité, et quand Dawn arrive, avec cinq minutes de retard elle est contente de voir qu'elle est toujours là. La Nonne c'est Maureen : quand elle n'est pas de service elle aime bien se marrer mais quand elle travaille elle est stricte. Rosaire et crucifix quand elle est en uniforme, le symbole du Irish Club quand elle est de sortie avec son mari.

« J'ai eu du mal ce matin », dit Dawn. À peine arrivée, elle fait marcher Ruby direct. « J'ai rencontré Brad Bite hier soir. »

Ruby sourit et attaque sa journée, elle se glisse facilement dans sa routine, se perd dans des tâches qu'elle accomplit comme un automate, ce qui la motive ce sont les gens, les patients autant que le personnel, elle défait un lit souillé, l'homme en question est dans la salle de télé, il doit avoir honte, c'est normal de réagir comme ça, mais Ruby ça lui est égal, elle a tout vu dans ce boulot, des tonnes de pisse, de sang, de merde, de mucus, de pus, ça fait partie de la vie, ça veut plus dire grand-chose, ce sont les mécanismes de la vie, et ce qui compte ce sont les gens, les rencontres, ce que les gens ont fait avant et ce qu'ils comptent faire à l'avenir. Elle ne sait pas grand-chose sur celui qui a souillé son lit, c'est un nouveau, il a la cinquantaine, il est mince. Elle s'occupe du matelas, ces taches-là sont celles qu'on faisait quand on était enfant, elle pense à son lit ce matin, le jaune tout incrusté, ça date, c'est un lit que la mère de Dez lui a donné quand elle a emménagé.

Une fois le lit défait, les draps mouillés c'est de l'histoire ancienne et elle passe sa main sur les draps propres, tout amidonnés, elle renifle la taie d'oreiller et s'imagine que c'est une ligne de coke sauf que ça sent plus frais, mais d'abord elle retourne le matelas, hop, fastoche, elle fait le lit, angles droits, faux-plis lissés, des gestes qu'on fait et qu'on refait, on nettoie, faut que ça reste à la hauteur, on s'occupe des gens. C'est pour l'hygiène mais c'est bon pour le moral aussi.

Cliquetis du chariot-repas dans le hall, Ruby entre dans la salle de télé, aux infos une guerre quelque part, des rangées de corps sur le sol, des guerres débiles à propos de rien, ça ne l'intéresse pas, il y a assez de maladies et de tristesse sans que ces idiots créent plus de problèmes, elle dit au monsieur dans la salle de télé, Colin, qu'il peut se remettre au lit s'il en a envie, elle sourit et ne s'attarde pas, pour qu'il sache que tout va bien, pour qu'il ne se sente pas obligé de la regarder dans les yeux, elle sait bien ce qu'il ressent, elle entre dans la première section et les plateaux-repas arrivent au même moment, les voix baissent d'un ton quand elle entre.

« Bonjour, Mademoiselle », dit Percy.

Ron lui fait signe, il se redresse dans son lit. Ça fait un moment qu'il est là déjà, mais il va pas tarder à rentrer, c'est un vrai personnage lui, il en a des histoires à raconter, et les yeux qui pétillent avec ça. Ruby parle à tous les patients, mais Ron c'est autre chose. Quand elle a le temps elle s'assied

près de lui dans la salle de télé et lui demande de raconter des histoires sur Calcutta et Lima et tous les endroits qu'il a vus quand il était dans la marine marchande. Elle l'aime bien Ron, il a quelque chose de spécial, il en sait un paquet mais il est humble en même temps. Si Ruby avait un grand-père elle voudrait qu'il soit comme ça.

Il y a Percy aussi, il est pas méchant, il aime bien les infirmières mais c'est pas un pervers, pas comme l'autre, Monsieur Robinson, ou celui que Dawn appelle Tinky Winky, et après il y en a encore deux autres silencieux dans l'unité. Warren est coincé derrière son masque à oxygène et n'est là que depuis hier et M. Hay est plutôt du genre discret, ce qui l'intéresse ce sont ses mots croisés, ce qui se passe autour de lui pas trop, c'est pas qu'il est malpoli, c'est pas ça, il est un peu hautain c'est vrai, mais il emmerde pas le monde.

« Vous vous sentez comment ? demande Ruby à Percy, en consultant le thermomètre.

— Pas mal. J'ai rêvé de vous hier, Mademoiselle.

— J'espère que ça n'était pas cochon.

— Non, non pas du tout. »

Elle sait qu'il ment, il est devenu rouge, imperceptiblement, mais de toute façon c'était sûrement pas bien méchant, ils devaient se tenir la main, un truc comme ça. Depuis le temps, des Percy elle en a vu des centaines, des hommes qui essaient de s'habituer à la vieillesse, confrontés à leur corps qui ralentit, des hommes qui n'ont plus les mêmes responsabilités qu'avant, des hommes dans un monde qui a avancé et où il faut qu'ils trouvent leur place. Ils ont été élevés pour faire abstraction de certaines choses, pour être forts et prêts à se battre, c'était à eux tous les jours de prendre le monde à bras le corps et gagner de l'argent, élever leurs familles, mais en vieillissant ils ont gagné le droit de lâcher du lest, s'ils veulent, s'ils peuvent. Pour les femmes c'est plus réjouissant, elles deviennent plus fortes avec l'âge. Ruby les plaint, les hommes. Qui voudrait naître homme ? On dit que c'est un monde d'hommes mais Ruby n'en est pas si sûre. Elle est contente d'être une femme. Elle secoue le thermomètre.

« On allait au cinéma. Ma fille était là aussi, vous l'avez vue quand elle est venue me voir. C'est elle qui a apporté les fleurs là-bas. Ça a encore dû lui coûter de l'argent. Je lui avais dit de ne pas s'embêter avec ça. Il vaut mieux garder ses sous. Elles vont se faner dans quelques jours. Mais ce sont de jolies fleurs. Ça fait de la couleur. »

Il y a un bouquet de jonquilles sur la table de nuit. Ruby se souvient de la fille de Percy, une femme fatiguée, flanquée de ses quatre mômes qui sautaient sur le lit de leur grand-père, elle était inquiète quand ils sont arrivés à cause du cœur hypertrophié de son père, c'est assez fréquent mais ça fait un coup quand même quand on comprend pas ce qui se passe, quand on voit le visage bouffi, quand on voit son père qui s'énerve, il perd la boule disait sa fille, en riant, mais inquiète quand même. Le cœur ralentit, il pompe le sang trop lentement, alors du liquide s'échappe, et s'accumule dans les poumons, ça empêche l'oxygène d'atteindre le cerveau.

C'est juste que les gens ne comprennent pas ce qui se passe la plupart du temps. La majorité des maladies reste un mystère. Une fois qu'on leur a bien expliqué, ils soufflent un peu. C'était net quand Percy a commencé à aller mieux, à s'asseoir et manger normalement, à faire des blagues pas drôles. Ruby voit bien le soulagement sur le visage de ses petits-enfants, qui apportent des dessins, les mêmes dessins que dans le service de pédiatrie : des maisons et des gens, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Parfois elle se pose des questions sur les médecins, ils veulent bien faire, ils sont surmenés et stressés, mais niveau relationnel ils n'y sont pas. La fille de Percy a appris qu'il avait eu une insuffisance cardiaque aux urgences et deux jours sont passés comme ça, avant que Ruby n'explique que c'est un terme qui fait plus peur que mal, en attendant sa famille est restée bloquée sur l'idée que son cœur était foutu. Beaucoup de médecins sont incapables de créer un lien avec les gens qu'ils soignent, ils s'imaginent que tout le monde sait ce qu'ils savent. Ils subissent beaucoup de pression dans leur métier, elle n'est pas là pour critiquer, mais elle a pas pu s'empêcher de sourire quand Percy s'est énervé à cause de ça et a engueulé un des médecins. Certaines infirmières sont remontées contre les médecins alors que Ruby ne fait pas trop attention à tout ça. Pour certains c'est à cause de leur milieu social, pour d'autres c'est simplement la fatigue. Ruby s'en fout, la vie est trop courte.

« On est allés voir quoi comme film ?

— On n'y est pas allés en fin de compte. C'était un film d'aventure, je ne sais même pas comment il s'appelait, de nos jours les films sont tous les mêmes, ce ne sont rien que des effets spéciaux. On avait notre pop-corn mais on s'est perdus en route. Il y avait dix écrans dans le cinéma et on ne savait pas où était la projection. On a marché longtemps et on a fini par tourner en rond.

— Allez-y, ouvrez bien grand. »

Elle lui met le thermomètre sous la langue et se dirige vers Warren. Il doit avoir vingt-cinq ans et il a des troubles respiratoires, il attend que les médecins lui donnent ses résultats quand ils feront leur ronde du matin, Ruby ne lui a pas encore vraiment parlé, ça prend quelques jours ces choses-là, pour ça ils sont tous pareils, et puis après Warren va quitter son masque et se joindre aux autres. Elle observe ça à chaque fois, cette façon dont les gens finissent par apprendre à se connaître. Certains y vont direct, ils blaguent et rigolent, alors que pour d'autres ça prend plus longtemps. Quelque chose se forme à partir de rien. Ils sont tous dans la même galère. Ça fait plaisir à voir, peu importe leur âge ou leur milieu, et pour ceux qui sont seuls c'est dur quand il faut rentrer. C'est ça qui est triste. Il y en a qui font résolument bande à part, mais pas beaucoup. Une fois qu'un patient est hors de danger et qu'il sait que ça va aller, il se dit que ça lui fait des vacances pour recharger ses batteries. Dehors, les responsabilités et les rôles qu'ils doivent jouer les attendent. Mais on manque de lits et on les renvoie chez eux.

Elle aime voir les gens se remettre sur pied, reprendre des forces, et là les masques qu'ils portent d'habitude remplacent l'innocence et la dépendance. Elle sait gérer quand les anciens se mettent à faire les malins, ils aiment bien quand les rôles sont inversés. Comme des petits garçons. La menace d'un lavement ou d'un laxatif c'est très efficace pour la discipline. Et puisqu'on en parle, Dawn a mis Tinky Winky sur la liste des lavements ce matin. Ce gros pervers a mis la main sous sa robe hier, il a même presque réussi à mettre la main dans sa culotte.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demande Boxer qui la croise.

— Rien, répond Ruby qui s'éloigne de Warren et se dirige vers la salle où M. Wilkins appelle à l'aide. Rien du tout. »

M. Wilkins n'est pas lourd, elle l'installe dans sa chaise roulante, et le pousse vers les toilettes. Elle l'aide à entrer, ferme la porte à clef, lui baisse le pantalon et l'assied sur le trône. M. Wilkins s'assoupit en attendant que ses intestins se vident et oublie que Ruby est là. Elle tourne la tête et se concentre sur la rampe, l'odeur agréable du désinfectant et du savon. Il a quatre-vingt-six ans et est presque seul au monde, il devient sénile et a un cancer des poumons. Bientôt il redeviendra un bébé, s'il ne meurt pas avant, la boucle sera bouclée, il deviendra complètement dépendant, sa force aura flétri, il ne restera qu'une coquille. Ruby ne raisonne jamais comme ça plus

d'une seconde ou deux. C'est sûr qu'il a dû en faire des choses dans sa vie, elle ne sait pas quoi, c'est tout, quatre-vingt-six c'est un bon âge, elle le voit jeune homme, un homme à femmes, qui boit qui aime qui dit pas non quand il s'agit de faire la bringue, qui danse sur du jazz, sur toutes les musiques, il faut que Ruby demande à Ron ce qu'ils écoutaient à l'époque, ce qu'ils buvaient, sûrement de la bière brune forte principalement, ils fumaient des Woodbines, et les drogues c'était légal à l'époque, la cocaïne et l'opium, tout ça.

Ron doit savoir, il a quatre-vingt-quatre ans, il a deux ans de moins que M. Wilkins mais il est un milliard de fois plus en forme, vif comme pas deux. M. Wilkins a un neveu qui est venu le voir une fois, mais à part lui, personne. Ron a une grande famille, toutes les générations viennent le voir, on dirait plutôt un soixantenaire en forme qu'un octogénaire. C'est peut-être dans les gènes, mais il a plein de raisons de vivre, il a une vie très riche, de belles années devant lui. C'est John, le prénom de M. Wilkins, et Ruby s' imagine Johnny Wilkins qui fait du charme aux jeunes filles, qui invente des histoires, un visage jeune sur des épaules âgées, les cheveux gominés, peignés en arrière, un peigne dans la poche, les yeux qui pétillent, Johnny aime les femmes et puis les quitte, jusqu'au soir où il a rencontré la fille de ses rêves, et là il est allé acheter du *toffee* et lui a fait du gringue jusqu'à l'autel.

Quand M. Wilkins a fini, Ruby l'essuie et tire la chasse, elle se lave les mains et le remet dans sa chaise roulante, le remet au lit, vérifie qu'il est bien. Elle regarde ses yeux vitreux et voit la morphine qui se mélange à l'Alzheimer, les rides qui couvrent son visage, les lignes qui tranchent la peau jaunissante, ça devait être un homme fier, il ne se rend pas compte que les facultés qui faisaient sa fierté ont disparu, c'est mieux comme ça. La morphine c'est une bonne drogue, tout ce qui soulage la douleur est forcément une bonne chose, pour le cancer dont il n'est même pas conscient. Peut-être que la sénilité c'est un mal pour un bien, on dit que l'Alzheimer c'est pour la famille du malade que c'est le plus dur, mais elle repousse cette pensée. Ça lui ressemble pas d'avoir des pensées tristes. C'est penser à Ben qui a fait ça, elle se replonge dans le travail, elle est vite débordée, la matinée passe à vitesse grand V, ronde de douches et de toilettes de malades, le petit déjeuner à servir, les médecins qui font leurs tournées, qui distribuent des médicaments, la routine où tout doit être fait

tout de suite, elle se tape des délires avec les gens, elle adore ça, à midi elle est déjà crevée, prête pour son déjeuner.

Ruby traverse les mêmes corridors, et maintenant c'est blindé, elle jette un œil dans la chapelle en passant, voit un adolescent de dos, assis tout seul à regarder la moquette, elle entend une enfant qui rit plus loin, deux hommes la balancent en la tenant par les bras, et Ruby qui est crevée, elle a les jambes si lourdes qu'elle aimerait bien pouvoir se payer un massage, Ruby qui a faim et soif aussi, rien de mieux quand il fait chaud que de s'asseoir au soleil, une pinte de bière bien fraîche à la main. À la cantine elle se prend une tourte et des frites, la canette de Coca la plus froide possible, un yaourt pour le dessert. Dawn a filé quelques minutes en avance et est assise avec Sally, Ruby les rejoint, elles se prennent la tête sur des questions de financement mais c'est bon enfant, Davinda arrive juste derrière Ruby, à quatre elles prennent toute une table.

« Si les gens n'étaient pas si égoïstes et qu'ils voulaient bien payer un peu plus d'impôts ils n'auraient pas à s'inquiéter pour des histoires de listes d'attente et de manque de lits. Les gens sont bêtes, c'est tout, ils voient pas plus loin que le bout de leur nez.

— Je sais, mais pour plein de gens chaque sou compte. Ils sont obligés d'être égoïstes. De toute façon, on va pas parler de ça pendant la pause dej, ça changera rien. »

Dawn ne tourne pas autour du pot, elle est marrante, elle a l'humour grivois, alors que Sally est beaucoup plus sérieuse, elle y va pas par quatre chemins en ce qui concerne la politique, elle est active dans le syndicat, Davinda est plus réservée, très carrée. Ruby les aime bien toutes, mais elle est plus proche de Dawn, elles se voient aussi en dehors du boulot.

« D'accord mais c'est toi qui as commencé.

— T'as vu le type qu'ils ont amené aujourd'hui ? Dawn demande. Bon dieu, il a fallu que je lui tiennne la bite quand il a voulu pisser et c'était gros comme un canon. Il était dans les vapes, il a pas su que c'était moi qui l'aidait. Si elle est comme ça au repos, j'aimerais pas m'asseoir dessus quand il bande.

— Bien sûr que si, dit Sally en souriant. Tu adorerais ça. »

Dawn lève un sourcil et fait sa mijaurée.

« J'ai pas vu un bout de viande comme ça depuis Studley. Vous vous souvenez de lui ?

— Je risque pas d'oublier Studley de sitôt, dit Sally en soupirant. Il aurait fallu l'enfermer. Lui et M. Robinson se valent.

— Je l'ai surpris une fois, Studley, il était là tranquille à baiser une femme qui était dans une salle un peu plus loin, comme ça sur le lit, le rideau autour d'eux, c'est tout. Elle avait le regard vitreux, ça m'étonne pas d'ailleurs, elle devait être bien défoncée pour se le taper. Et moi j'étais là à les pourrir en essayant de pas me marrer.

— Il a parlé de ses couilles de champion toute la semaine suivante. Il parlait toujours à tes seins plutôt qu'à ton visage. Mais je l'ai eu. Du laxatif dans son thé. »

Ruby décroche de la conversation et regarde le personnel de l'hôpital, ils sont là, éparpillés dans la cantine, ça profite du calme avant de retourner travailler, ça lit les journaux, ça parle, ça regarde dans le vide en pensant à autre chose, à autre part, en tout cas tout le monde a un bon coup de fourchette, tout le monde profite de la nourriture qui remplit bien et n'est pas chère. Ça vaut le coup de lâcher quelques livres pour un bon repas ici, puis ça fait des économies sur les courses à la maison. Elle regarde par la fenêtre le petit carré d'herbe au milieu de l'immeuble, c'est une bonne idée d'aménagement urbain, un collier de pâquerettes – les attaches sont sous terre. Les fenêtres sont ouvertes, il fait chaud, les matinées sont plus fraîches dans l'unité à cause de l'angle du soleil, et Ruby sait que les dernières heures vont être crevantes.

C'est clair qu'elle pourra pas se tirer cette année. Elle adorerait prendre des vacances, mais elle est déjà dans le rouge. Elle pense à Dawn qui parle de louer son corps. C'est triste quand on peut pas vivre de son salaire. Ça devrait pas être comme ça. Ruby traite Dawn de salope pour rigoler mais c'est dommage que Dawn ait tellement perdu ses illusions. Le corps c'est spécial, on peut pas séparer ça de ce qu'on est en tant que personne. Enfin elle sait pas, peut-être qu'elle fait sa moralisatrice, et Davinda qui a le hoquet en face, Ruby lève les yeux et voit qu'elle est en larmes, se rend compte qu'elle rit si fort qu'elle est sur le point de se pisser dessus.

« Je me suis occupée de Tinky Winky ce matin. Il a eu un lavement rectal et il a pas apprécié, ça lui apprendra à tourner sa langue sept fois dans sa sale bouche. À l'heure qu'il est il pense plus du tout à aller tâter de l'infirmière. Il l'a bien cherché. Il va être sage comme une image. Je lui ai dit que s'il essaie encore une fois de nous toucher c'est mon copain qui va

le cueillir à sa sortie de l'hôpital. Je lui ai montré Boxer et il a failli chier une brique. Enfin, pas vraiment une brique, plutôt un panaché. »

Toute la table se marre. Dawn attrape le ketchup et en fait gicler partout sur ses frites, l'air rentre dans le plastique et ça fait des pets. Elles se marrent encore plus.

« Il a dû kiffer, dit Sally au bout d'un moment, Robinson c'est le genre de mec... Pour lui un lavement ça fait partie des plaisirs de la vie. Il va pas tarder à en redemander.

— Non, pas lui, fait Dawn, qui hésite quand même. Putain, j'espère pas en tout cas. Vous inquiétez pas les filles, c'est rien qu'un putain de Telétubbie. S'il en veut une autre dose, il ira dans le privé. C'est le service de santé publique ici, le salon de massage *Aphrodite*. »

OceanofPDF.com

Jonathan Jeffreys s'essuie la bouche puis replie soigneusement sa serviette, en s'assurant d'avoir bien suivi les plis, avant de la caler entre le bord de sa coupelle à dessert vide, et l'assiette en dessous. Il fait signe à la serveuse et la regarde attentivement tandis qu'elle lui apporte le cognac, il devine qu'elle souffre de varices et d'hypothyroïdie. La pauvre femme lui fait de la peine. Il attend qu'elle ait débarrassé sa table avant de lever le verre à sa bouche. M. Jeffreys est déjà de bonne humeur et le cognac augmente chez lui cette sensation de bien-être. Il ressent un contentement tel que c'est dommage qu'il soit obligé de partir. Il regarde la serveuse entrer dans la cuisine. La cinquantaine, une femme aux mollets gras et légèrement bossue. Sa vie est sûrement dure et il ressent de l'empathie pour elle, puis son attention est happée par le piano-bar à côté, séparé de l'hôtel-restaurant par un mur de verre teinté.

Le pianiste porte un smoking blanc et joue sur un demi-queue. Le piano est assorti à la veste. Les notes parviennent à M. Jeffreys. S'il écoute attentivement et ignore les conversations autour de lui il arrive à suivre la mélodie. Du jazz cinq étoiles, qui détend. Il mâchonne un bonbon à la menthe et s'émerveille du pur plaisir qu'on peut tirer de joies si simples. L'ambiance est parfaite, la nourriture est excellente. De la haute gastronomie française. Un couple âgé bien habillé et bien élevé passe de l'autre côté de la vitre. Disparaît derrière un énorme cactus baigné d'une lumière bleue reposante. Le pianiste sourit. De toute évidence il aime son travail. M. Jeffreys a envie de commander un deuxième cognac mais il résiste. Il veut garder les idées claires.

Ayant des responsabilités bien plus importantes que celles d'un simple médecin, il est essentiel qu'il garde l'esprit net. La santé de l'État et la stabilité de toute la population sont en jeu, ce qui n'est pas rien. Son rôle, il faut bien le dire, est tout à fait primordial, mais il ne le dirait jamais comme ça, et ne le pense même pas. C'est un homme modeste. Mais en tant que travailleur hautement qualifié s'y connaissant en économie et en médecine il observe la santé de la nation depuis un sommet plus élevé que les médecins. Loin du train-train quotidien il est à même de saisir les enjeux plus larges. C'est à lui qu'il incombe de surveiller la distribution des fonds et d'aider à guider les ressources là où elles sont les plus nécessaires. Il prend en compte tous les facteurs. La santé de l'hôpital repose sur ses

épaules. C'est un microcosme de la nation. Les éléments les plus qualifiés de l'hôpital, les consultants et les médecins le traitent comme il se doit, une fois qu'ils ont compris qu'il n'est pas là pour réduire leur budget. À un niveau inférieur de l'échelle hiérarchique, les infirmières et les travailleurs auxiliaires sont plus difficiles à convaincre. Il explique cela par leur mauvaise éducation, les spécialistes ont tendance à venir de meilleurs milieux et sont plus à même de contrôler leurs émotions. Ils comprennent les arguments logiques alors que les auxiliaires sont plus irrationnels et pensent sur le court terme, aveuglés par les sentiments. Mais Jeffreys a su rallier le personnel par la simple force de ses bonnes manières. C'est un homme humble et les gens se prennent vite de sympathie pour lui. C'est un travail difficile, mais il faut bien que quelqu'un le fasse. Le cliché le fait sourire.

Quand la serveuse réapparaît il lui fait signe de lui apporter l'addition. Il se concentre à nouveau sur la pauvre femme qui vient vers lui. Son visage fatigué, sa peau plissée par les soucis. Elle a les yeux vitreux avant l'âge, plutôt à cause de l'épuisement que du temps qui passe. Il essaie d'imaginer sa vie et ne visualise que de longues heures de travail et un salaire de misère. Jamais de vraies vacances. L'optimisme de la jeunesse n'a pas survécu à la tristesse de sa vie. Elle lui fait vraiment de la peine cette femme. Il sait qu'elle s'appelle Sandra parce qu'il fréquente le restaurant régulièrement depuis qu'il est descendu à l'hôtel. Bien entendu il ne l'appellera jamais par son prénom. Ce serait faire preuve d'une familiarité qui pourrait facilement être mal interprétée. Il y a là un arrangement professionnel qui doit être respecté. Il a vu des hommes d'affaires et des touristes la traiter avec grossièreté et il trouve leur comportement horripilant. Il place sa carte sur le plateau avec soin et signe avec un grand geste. Il la remercie pour le repas. Sourit. La serveuse lui rend son sourire et le remercie.

M. Jeffreys comprend qu'elle est tombée dans le train-train quotidien. Elle arpente la moquette dans des chaussures qui lui cisailent les talons, elle se bat très probablement contre les bouffées de chaleur de la ménopause. Ses enfants se sont sans doute éloignés d'elle, tombés dans la drogue, et pourtant, en dépit de sa vie dure elle garde toujours le sourire. Elle fournit l'effort que requiert son travail. Jeffreys apprécie. Lui-même l'a fait en s'occupant des malades et des mourants, des corps fragiles cassés par l'insuffisance cardiaque et les nombreuses formes du cancer. La serveuse a

toujours été sympathique avec lui et une fois il l'a entendue parler de lui à un collègue en l'appelant « gentleman ». Il est fier de ça. De savoir qu'il n'a pas cette arrogance qu'ont bien trop de gens de nos jours.

Les temps ont changé et le pays est maintenant géré selon un consensus. La Grande-Bretagne a évolué, est devenue une société plus juste et sans classes sociales. C'est vrai qu'aujourd'hui on récolte vraiment ce qu'on sème. Il laisse un gros pourboire sur la table et quitte le restaurant. Jeffreys aimerait pouvoir faire quelque chose pour soulager l'existence difficile de la serveuse mais c'est à l'hôpital qu'il œuvre et à moins qu'elle y soit admise il ne peut rien pour elle. Il s'arrête devant la porte et regarde le pianiste. Fait un signe de main et croise le regard de l'homme. Qui lui décroche un grand sourire. Jeffreys apprécie l'atmosphère à la fois sophistiquée et décontractée du piano-bar et sa clientèle, unie par l'amour de la bonne musique.

M. Jeffreys traverse l'accueil et sourit à la fille derrière son bureau, sort et s'engouffre directement dans le taxi qui attend. Il est heureux de constater que le chauffeur de taxi est ponctuel à la minute près. Il loge dans l'un des hôtels de l'aéroport, le trajet en voiture est très court vers la ville-satellite dans laquelle il travaille. Il adore l'ambiance de l'hôtel. La clientèle qui se renouvelle constamment et le froissement des couloirs vides. Les moquettes molletonnées sous ses pieds. De belles gravures tapissent les murs qui mènent vers sa chambre. Son lit et le ménage sont faits tous les jours. Il apprécie à leur juste valeur le bar et le restaurant luxueux. La piscine chauffée et le gymnase équipé dernier cri. Room service nuit et jour quand il a un petit creux, peu importe l'heure. Il aime l'infatigable efficacité de cet endroit. Le comportement irréprochable du personnel. Si seulement l'hôpital avait les mêmes exigences de qualité. Un jour peut-être. Bien entendu, il pourrait faire le voyage depuis son appartement du centre de Londres tous les jours, mais le trajet est stressant et ne fait qu'accentuer le côté minable de ces banlieues. Il est parfaitement disposé à payer pour une chambre d'hôtel. Son travail est délicat, au cœur de son existence même. Il lui reste au moins six mois à l'hôpital, peut-être plus. Il a déjà travaillé dans des régions plus éloignées, et à chaque région ses problèmes. De telle sorte qu'il est habitué à vivre dans des hôtels. De fait, l'anonymat lui plaît.

Quand le taxi démarre il remarque le crâne rasé du chauffeur. Un skinhead. De nature sensible, il a horreur des mauvais éléments, mais est disposé à laisser sa chance à chaque individu. Une odeur de menthe flotte dans l'air. Sans doute des bonbons vendus en vrac. Rien à voir avec les

bonbons à la menthe dans leur emballage individuel servis à l'hôtel. L'homme a mis une cassette au rythme irritant, une voix parle une langue bizarre qu'il ne comprend pas. C'est un rythme primitif et il pense à la tour de Babel, comparant la musique pop à une version au synthétiseur. Il se demande si son chauffeur a entendu parler des grands compositeurs européens dont lui-même raffole. La voiture s'arrête à un feu et il demande très poliment au skinhead si ça ne le dérange pas de baisser un peu la musique car il a un atroce mal de crâne. Le skinhead coupe son boucan mais Jeffreys le soupçonne d'être agacé. Il voulait simplement qu'il baisse un peu le volume pour s'entendre penser. Son pieux mensonge sur le mal de tête n'était qu'un moyen d'arriver à ses fins en évitant un conflit inutile. Le skinhead n'était pas obligé d'éteindre la radio complètement. Ça n'est pas de sa faute si la musique est agaçante. Il se demande s'il devrait essayer de se justifier, mais décide de ne pas insister. Il est client et le skinhead est là pour fournir un service.

Le taxi traverse les carrefours, fait le tour d'un rond-point et rejoint l'autoroute. M. Jeffreys aime bien ce bout de route, qui n'est pas plus long que la distance entre deux croisements. Les maisons et les usines sont occultées pendant un instant ce qui lui permet de scruter les formes aux traits brouillés qui conduisent les voitures voisines, des formes qui regardent droit devant elles, uniquement focalisées sur leur destination. Il songe au mouvement de l'âme, l'intellect qui s'éveille, la conscience qui s'élève. Du moins pour les citoyens dont la vie a été consacrée à faire le bien. Il frémit en pensant aux horreurs qui attendent ceux qui commettent des actes diaboliques. Il ressent du chagrin pour eux en dépit de leurs crimes.

L'étendue sombre de la route est éclairée à ce niveau-ci et très vite ils filent sur un tronçon surélevé, les lumières de la ville scintillent à leur droite. C'est la vue qui masque la monotonie du train-train quotidien dans cet endroit. La violence gratuite et la dépendance aux drogues qui ronge l'âme. Les gens vivent et meurent sous ces étoiles artificielles. Coincés une vie durant dans les mêmes rues. Il aimerait pouvoir dire au skinhead de continuer à rouler. Au plus profond de la campagne il s' imagine des petits hameaux et des prés verdoyants, d'anciens pubs de campagne et un match de cricket de village. C'est un no man's land, perdu au beau milieu de nulle part, mais c'est un moment de désespoir passager, rien de plus. Ça passera bien vite. Il s'acquittera de son devoir. Prendre la maladie et la mort à bras-

le-corps laisse des traces sur tous ceux qui mènent le combat sans fin du Bien contre le Mal. C'est inévitable.

Une fois le pont traversé, ils quittent l'autoroute. Le chauffeur continue jusqu'à un autre feu. Il y a des maisons des deux côtés, des maisons en rangs serrés jusqu'au bord de la voie express. À gauche, des appartements. Sous les appartements, des magasins sont encastrés. Des magasins qui vendent des journaux et des outils. Une usine s'élève au-delà des lumières, à côté du chemin de fer, une triste structure de briques et de carreaux dont la peinture s'écaille. M. Jeffreys soupire. Un drapeau Union Jack flotte au dessus d'un pub. À partir de maintenant le trajet sera lent. Le paysage mondain. Les logements bon marché et les magasins kitsch, tous les mêmes. Ça pue la médiocrité à plein nez. Jeffreys n'est que trop conscient des façons de faire de la populace : les vêtements bon marché, les épaules voûtées et les poumons usés des vieux. L'agressivité des hommes et des femmes d'âge moyen. En surpoids et sous-alimentés. Le manque de discipline de la jeunesse. Il éprouve de la pitié pour ces gens-là.

Les voitures s'accumulent aux feux et Jeffreys regarde la voiture voisine, remplie d'ados. Garçons et filles qui se bafent, font semblant de se battre, et une des filles qui boit à la bouteille. Sous les réverbères : lèvres très rouges contre le verre brun. Des jeunes pleins d'entrain, rien de plus, Jeffreys sourit. Lui-même a fait le fou en son temps. C'est le privilège de la jeunesse. Il se souvient de la sienne, lui qui même enfant voulait aider les autres, mais ne voulait pas être chirurgien comme son père. La mort l'a toujours terrifié.

Le feu passe au vert et les ados démarrent en trombe. Une odeur de pneu brûlé pénètre par la ventilation du taxi. Jeffreys regarde droit devant lui en espérant qu'un malheureux ne fera pas les frais de cette puérile prise de risque. Il comprend le besoin d'excitation des jeunes, mais comme il fait partie du corps médical il connaît les conséquences d'un tel comportement. C'est un problème dans la société.

Les gens sont toujours pressés, pris dans une sorte d'effervescence. Ils ne réfléchissent pas avant d'agir. Ou de parler. Ils sont incapables de réfléchir tranquillement à la vie et à son sens profond. Les jeunes sont les plus coupables, aucune conscience de leur propre mortalité, sans parler de la mortalité de gens autour d'eux. Mais c'est une vérité générale. Les gens ont l'esprit confus, agissent au hasard. L'éducation canalise l'énergie de la jeunesse et a le mérite de mettre en place des schémas de comportement. Ce

qui façonne à son tour la civilisation. Si on ne les contrôle pas, les êtres humains ne valent pas mieux que des gorilles. L'éducation de Jeffreys a été impeccable, mais il a été studieux, s'est donné les moyens de réussir et a évité la tentation. Trop d'adolescents gâchent les chances qu'ils ont. Jeffreys vit dans une méritocratie et s'il est qui il est aujourd'hui c'est le fruit d'un dur labeur et de sacrifices. Les jeunes disparaissent au détour d'un virage et Jeffreys ne leur souhaite que du bien.

Son taxi suit, mais à une allure plus respectable. Ils passent un pub-grill. Il s'y arrêtera un jour. Peut-être quand il sera sur le départ. C'est le genre d'endroit où les familles se réunissent pour fêter anniversaires et autres marqueurs du temps qui passe. Il voit d'ici les petites assiettes de steak, servies avec des petits pois en boîte et des frites. Après les crevettes sauce américaine bien entendu. Une sauce à base de mayonnaise achetée en grande surface et de ketchup. Les crevettes surgelées. Pour le dessert, une tranche de tarte à la pomme avec de la crème anglaise. Il a vu ça à la télévision. Les gens vont aussi dans des grills après un enterrement. Ils sirotent des verres de bière et mangent des sandwiches au pain blanc, un pain qui n'a strictement aucune valeur nutritionnelle. Ils mangent des oignons au vinaigre. Cornichons. Mini hot-dogs. Brioches au sucre. Petits morceaux de cheddar et d'ananas qui chevauchent des cure-dents. Tout ça n'a strictement rien à voir avec le repas qu'il vient de consommer. Asperges. Veau. Gâteau. Une salade subtilement assaisonnée à l'huile d'olive extra vierge. Un cognac onéreux.

Il pense à sa serveuse. Sandra. C'est dans ce genre d'endroit que sa famille lui portera un dernier toast. Les proches de la défunte regarderont par les fenêtres sales et verront passer des camions au lieu de cactus et d'estampes encadrées. Une chanson pop au lieu de la subtile musique jazz d'un pianiste professionnel. Une stéréo au lieu du demi-queue. Quelques mots seront dits et ce sera tout. Jeffreys remarque les guirlandes de Noël suspendues à une fenêtre. Au milieu de l'été par ailleurs. C'est tellement désolant. Mais encore une fois, n'importe qui peut faire fortune s'il en fait le choix. Il suffit de faire preuve de détermination. Ça c'est inné, bien entendu. Ça fait partie de ce que vous êtes. Et pourtant entre ces deux genres de vie, il balance. L'inéluctabilité de la mort implique un certain fatalisme alors sa réussite personnelle prouve l'existence du libre-arbitre. Il s'est longtemps battu contre la notion du destin. Convaincu que même dans la mort, il est possible d'influencer l'avenir.

La salle de sport plus loin manque aussi de signe distinctif. Un bloc de pierre. Le béton prédomine dans la ville. Des plaques de verre qui remplissent les trous. Pas d'architecture fine pour élever l'esprit. Dans le club de gym, la salle est sans doute remplie d'hommes qui se consacrent à la violence. Voyous et videurs. La piscine pleine à ras bord. Il se souvient de la dernière fois qu'il est allé dans une piscine publique, il a passé son temps à essayer d'éviter ceux qui faisaient ce qu'on appelait des « bombes ». D'affreux petits garçons au crâne rasé, qui avaient la peau si blanche qu'elle ressemblait à du marbre. Ils ne se fatiguaient jamais, ces voyous. Ils faisaient bouillonner l'eau et le tourmentaient tant qu'il avait presque perdu son sang-froid habituel. Le fils du chauffeur de taxi doit être un de ces gamins qui font des « bombes ». C'est certain. Tel père tel fils. M. Jeffreys a l'habitude des piscines dans les clubs de sport. L'hôtel propose tout ce dont il a besoin. La salle de sport est assez peu fréquentée, tandis que la piscine est souvent vide. Il n'y a ni videurs ni petites pestes pour le déranger.

Il a grand besoin de paix, par-dessus tout. C'est un mode de vie différent, il l'admet bien volontiers et ne souhaite pas passer pour arrogant ou snob. Ils sont adorables, ces garnements qui font des « bombes », c'est certain. Innocents, au fond, mais on ne leur a pas inculqué la discipline. Certaines personnes s'expriment de manière physique alors que lui est plus intellectuel. Il imagine que ces videurs et ces « bombeurs » sont des patients de son hôpital, il voit ces hommes et ces garçons reliés à des moniteurs. Des rangées de crânes rasés et de visages pâles. Il sent le battement du cœur d'un enfant, son taux de sucre qui fait des siennes, le picotement d'une injection de calmants qui lui procure le repos dont il a besoin. Il se sent de meilleure humeur. Il voit ces hommes et ces garçons qui retrouvent ceux qu'ils aiment. Femmes et sœurs. Mères qui versent de chaudes larmes. Il y aurait des dîners pour fêter le retour à la maison : petits pois, pommes frites et hamburgers. Ils ajouteraient du ketchup et de la sauce barbecue. Les frites qui baignent dans le vinaigre. C'est la meilleure partie de son travail. Il peut aider tout le monde, sa vie est dédiée à leur bien-être. Ça semble pompeux mais ça n'est pas voulu. C'est grâce à des gens comme M. Jeffreys que les « bombeurs » peuvent « bombarder », et leurs « bombes » sont un agacement somme toute minime.

Le pare-brise est baigné de lumière, il voit défiler d'autres blocs de béton. Puis un supermarché rempli de monde. Des caddies allongés sur le

flanc. Dans un endroit où il ne se passe jamais rien, le supermarché est un centre névralgique. Il voit des enfants qui attendent sur le bord de la nationale, prêts à traverser. Ils respirent la pollution des pots d'échappement. Le plomb s'accumule dans leurs cerveaux. L'avenir ne leur réserve pas grand-chose. Ils manquent de confiance en eux. Il baisse la tête et ferme les yeux, se replie complètement sur lui-même.

Il s'imagine qu'il est en vacances. Assis sur une plage aux Maldives. Il irait pêcher et rentrerait avec son dîner, puis il se mettrait dans le jacuzzi, un cocktail rafraichissant en main. Il suivrait les sentiers aériens et sentirait le soleil sur son dos. La nuit il jouirait d'un sommeil profond dans une chambre fraîche et confortable. Pendant la journée il lirait les grands classiques de la littérature et bavarderait avec les autres hôtes. Il oublierait, un tant soit peu, les peines de l'humanité. Ferait l'amour à une belle femme. Siroterait du champagne. Rechargerait ses batteries. Fuirait quelques temps ses responsabilités et s'abreuverait de silence.

La voix du skinhead rompt cette idylle. Ils sont arrivés à l'hôpital. Jeffreys laisse un joli pourboire et le conducteur sourit, gêné. Les bonnes relations sont restaurées. On ne peut pas laisser le ressentiment prendre racine. Les malentendus n'existent que pour être résolus. C'est une des règles de base de Jeffreys.

M. Jeffreys passe les premières portes de verre à l'entrée de l'hôpital et est frappé par l'odeur intense, piégée, des vieux livres. Il y a deux magasins à sa gauche. Le premier vend des journaux, des blocs-notes et des enveloppes, des boissons gazeuses et des bonbons bourrés de sucre. Celui-là est fermé. Le second est vide mis à part deux rangées de tables pliantes. Des tables qui ploient sous le poids d'un tas de CD, vidéos et livres d'occasion. Ce magasin-ci est ouvert, en stock, des dons faits pour collecter des fonds pour l'hôpital. Il entre sur un coup de tête. Les CD : de la variété, de la country et de la musique de western, des ballades irlandaises et des B.O., ainsi qu'un petit nombre de chanteurs pop dont il ne reconnaît pas les noms. Les livres : vieilles histoires de guerres oubliées et romans à l'eau de rose pêle-mêle. Il inspecte une pile de vidéos. Des gros bras bronzés lui tirent dessus à l'arme automatique. Il sourit au bénévole qui se prépare à fermer pour la nuit. M. Jeffreys est surpris par la quantité de dons, mais pas par leur qualité.

Il quitte le magasin, passe la deuxième porte et se dirige vers l'accueil. Il dit bonjour à la femme assise derrière son bureau et se fraie un chemin entre

les derniers visiteurs de la journée, remarque une fille maigre sur l'un des bancs qui s'engueule avec un homme plus âgé qui pourrait bien être son père. Elle a une tête de junkie. Il ne dit pas ça pour faire le moralisateur. L'addiction à l'héroïne est une maladie et ceux qui en souffrent méritent qu'on compatisse plutôt qu'on les condamne. Quoi qu'il en soit, ce mal est un exemple flagrant de la faiblesse individuelle dont souffre une majorité de la population, dont des personnes laborieuses, des gens honnêtes. Il lui sourit en passant devant elle et elle lui rend son sourire.

La cafétéria est fermée. Il vient souvent s'y asseoir observer ceux qui viennent rendre visite à leur famille et leurs amis. C'est un élément important de son travail. Connaître le rythme de la vie quotidienne. L'humanité de l'hôpital va bien au-delà du personnel. La cafétéria se révèle être un bon échantillon des gens du quartier. Ici il voit des versions en bonne santé de ses patients. Dans toute leur gloire.

À chaque hôpital ses besoins propres. Avant cette mission il a travaillé sur la côte sud dans un hôpital qui œuvrait pour une clientèle très différente. La population était beaucoup plus âgée et cela se répercutait dans la nature des maladies que traitait l'hôpital. Pendant son premier hiver une épidémie de grippe avait balayé le pays et les personnes âgées avaient été frappées le plus sévèrement. Cela avait durement mis à l'épreuve les ressources, c'était inévitable. Le personnel avait subi une pression quasi insupportable. Sur le court terme il avait fallu contrôler la situation du mieux possible. Sur le long terme, un plan d'urgence s'imposait. Il y avait d'autres maladies liées à la vieillesse et il avait étudié l'effet que l'épidémie avait eue sur l'efficacité de l'hôpital. Son expertise s'était avérée indispensable. Ressources maximisées. Argent économisé et réorienté.

M. Jeffreys se dirige vers son bureau, une bouffée de fierté l'envahit. Il fait avancer les choses. Les couloirs autour de lui sont gris et sans vie, mais son bureau est un sanctuaire, un endroit où il peut travailler sans être dérangé. Un havre intellectuel dans un monde matériel. Il déverrouille la porte et entre. La pièce est petite mais elle suffit. Les détracteurs peuvent bien dire ce qu'ils veulent du système de santé publique, mais il fonctionne. Contre toute attente. C'est de l'équilibrisme, bien entendu, et il est grand temps de repenser le système, mais pour le moment l'État s'en tire.

Il allume sa lampe et prend le temps d'admirer l'image de l'Acropole sur son calendrier. Il a touché ces colonnes de ses mains. Il pense au serment

d'Hippocrate et se remémore la pollution d'Athènes. La fraîcheur climatisée du Hilton. Il allume son ordinateur et se met au travail.

OceanofPDF.com

La journée a été dure et Ruby est crevée quand elle rentre. Elle n'a dormi que quelques heures la nuit dernière et devrait rester chez elle, télécommande dans une main et bol de chocolat chaud dans l'autre, pour patrouiller dans les rues sans pitié du Royaume-Uni aux côtés d'une équipe de télévision, s'espionner elle-même du haut d'un hélicoptère blindé, ouvrir le feu sur un pub, dans un centre commercial, se débarrasser des hooligans... mais la course à l'Audimat ne l'intéresse pas, c'est son jour de repos demain et elle compte bien sortir. Elle se douche et se lave les cheveux, se met du vernis sur les doigts et les orteils, s'habille devant le miroir. On passe la chercher, elle descend en courant, fatigue envolée, et quand elle saute sur la banquette arrière à côté de Paula, elle frémit déjà d'excitation.

Dez est au volant, son jumeau Don à côté, ils démarrent, la radio à fond. Don c'est celui qui a le plus la pêche, toujours en train de comploter quelque chose, toujours un paquet de cartes en main, à battre rois, reines et carrés, il s'entraîne pour devenir un as des cartes pour sa nouvelle vie de joueur professionnel. Il sera bientôt en route pour Monte-Carlo pour délester de leurs millions en trop ces chiffres molles de jet-setters, une fois que ses tours de passe-passe seront au point. La semaine dernière c'était le trafic d'armes, la semaine prochaine ça sera les mines d'or. Il a toujours un rêve, une aventure sur le feu. Don est toujours péchu, et c'est ce que veut dire son surnom ; Perky, du coup Dez c'est Pinky – Perky et Pinky comme les cochons du dessin animé. Pour Ruby et Paula les jumeaux sont deux mecs tranquilles et bien fêtards.

La musique est tellement forte que Ruby n'entend pas Paula parler mais toutes les deux elles font oui ou non de la tête, et elles savent parfaitement ce qui a été dit. C'est comme ça que ça se passe dans un pub ou dans une boîte, on se parle pendant des heures et on n'entend pas un mot, c'est plutôt comme lire dans les pensées des autres. Pinky et Perky auraient dû être bons en télépathie, mais ils viennent pas du même œuf, donc même s'ils se ressemblent on les confond jamais. C'est pas comme s'ils étaient identiques non plus : impossible que tu sortes avec Dez, par exemple, et que tu te fasses Don sans t'en rendre compte. Pas que Ruby kiffe l'un ou l'autre, ce sont ses amis, mais elle a entendu dire que ces trucs arrivent, quand elle était à l'école, sa meilleure amie de l'époque, Viv, est sortie avec un garçon

pendant trois mois avant d'apprendre qu'il la partageait avec son frère jumeau. C'était moche, pas loin du viol, mais Viv les a bien eus : en prenant ça à la cool c'est elle qui s'est payé la tête des jumeaux et pas le contraire, elle s'est foutue de la gueule de son copain après avoir couché avec son frère, elle a fait style qu'elle était courant depuis le début et qu'elle préférait coucher avec le frère, et le truc bizarre c'est que son copain est devenu jaloux et a commencé à l'insulter, il a pas aimé qu'elle inverse les rôles, et après elle est allée raconter à son frère à elle ce qui s'était passé, elle a inventé des trucs en rab, comme quoi ils étaient allés raconter que c'était une salope et qu'elle vendait de l'héro.

Bobby, le frère de Viv, c'était le genre taré qui a plein de potes tarés donc elle devait avoir une petite idée de ce qui allait se passer. Bobby a trouvé les jumeaux et les a méchamment arrangés au cutter. Ruby a pas vu ce qui s'est passé mais elle a vu suffisamment de visages tailladés pour savoir que c'est un truc d'affreux à faire à un être humain, sans parler du choc et du traumatisme. Ruby déteste la violence. Ce que les jumeaux ont fait à Viv c'est moche, mais il n'y a jamais d'excuse pour taillader quelqu'un et le marquer à vie.

C'était un beau gosse, Bobby, et elle le kiffait bien, mais ça c'était avant qu'il fasse mal aux jumeaux. Elle a croisé l'un d'eux un mois plus tard dans la rue et les balafres sur son visage l'ont rendue malade. Aujourd'hui elle trouverait pas ça moche, mais elle avait quinze ans à l'époque et elle voyait les choses autrement. Être infirmière ça change la façon de voir les choses. Aujourd'hui une cicatrice c'est les restes d'un raccommodage réussi, c'est magique, presque miraculeux. Le truc c'est que Viv avait pas tant les boules que ça de ce qui lui était arrivé. De toute façon, dans sa tête les jumeaux c'était presque une seule et même personne. C'était plutôt sa fierté qui était blessée. Finalement, les trucs vicieux, les couteaux et les tessons, sont plutôt rares comparés aux bonnes choses, les gens qui s'intéressent les uns aux autres, qui s'entraident.

La violence n'est pas que physique, d'ailleurs, c'est mental aussi, et même si Ruby croit à l'amour et à la paix, elle est pas débile. On apprend tôt que les coups blessent, alors qu'en fait le corps se répare et ce sont les mots qui font vraiment mal. Les mots restent coincés dans la tête comme un cancer, des pensées pourries qui s'infiltrent dans le sang et se propagent comme une tumeur, qui foutent la merde. Le mépris de quelqu'un qu'on connaît, des mots amers et vicieux mais dans un paquet-cadeau d'amour,

comme sa mère depuis qu'elle est malade, ses crises de rage qui arrivent sans crier gare, sans qu'elle-même les comprenne. Et puis la cruauté calculée, le poison des inconnus, des snobs qui te regardent de haut. Ça c'est une question de pouvoir. Il y a des gens qui utilisent leurs poings, d'autres leur langue. Elle se demande où sont les jumeaux, si leurs cicatrices rendent les gens malades. Au moins les bonnes manières ça s'apprend, on peut devenir quelqu'un de bien. C'est ce qu'elle essaie de faire, elle fait de son mieux pour ne pas ressentir d'animosité pour qui que ce soit, pour voir le bien et ce qui motive les faits et gestes des gens.

Dez et Don ne ressemblent en rien aux jumeaux qu'elle a connus ado – elle se souvient même plus de leur prénoms – Ruby dirait qu'elle cerne bien les gens, la plupart du temps. Desmond et Donald sont des prénoms vieux-jeu, et peut-être qu'ils sont dans la famille depuis des générations, et Ruby se demande quels prénoms elle donnera à ses enfants, si elle en a un jour, si elle rencontre l'amour de sa vie, et Paula se penche vers elle et lui demande si ça va, Ruby hoche la tête, elle est au top, vraiment, et les deux filles sourient comme des bananes, et c'est dommage qu'elle ait pas apporté un CD, elle est pas fan de ce qu'il y a à la radio, c'est plus hard que la musique qu'elle écoute, mais elle va pas se plaindre, pas moyen, c'est pas le genre de nana qui fait des chichis et tyrannise les mecs alors qu'ils lui rendent service à venir la chercher. Elle est pour l'égalité des chances, la couleur autour des yeux de Paula tremble comme une bulle de savon quand on souffle dans le petit anneau, du liquide vaisselle dans un tube pour faire joli, des ronds qui naissent dans ses yeux et grandissent et remplissent l'air, qui se précipitent par la fenêtre, et Paula c'est le sel de la terre, elle galère pour s'en sortir mais elle se plaint jamais, elle fait avec.

Dez hoche la tête au rythme de la musique, il fait un peu son kéké et Ruby devine qu'il essaie de masquer sa timidité pour Paula. Ça sent le désodorisant à la cerise dans la voiture et Ruby devine que Dez est sorti acheter ça exprès pour Paula.

Ils sortent boire un verre d'abord, une heure au pub puis au Detroit's. Ça fait des mois qu'elle y est pas allée et elle a hâte. « Putain de merde », dit Don, et Dez ralentit en même temps que le trafic devant lui. « Mate-moi ça. »

Il y a un hypermarché Tesco de l'autre côté du terre-plein et quelque chose qui brûle sur le parking, de gros rouleaux de fumée montent vers le ciel, l'air est lourd de cendres et de pétrole, un camion de pompiers

s'approche à toute vitesse. De la gare à un arrêt de bus et ils sortent, la police bloque la route au niveau du rond-point. Les flammes commencent à monter, propulsent la fumée encore plus haut dans l'atmosphère, le feu prend, et bang, le réservoir à essence explose.

Ruby voit bien que c'est une voiture et elle sait qu'elle doit aller voir s'il y a des blessés. Il n'y a pas encore d'ambulances sur place donc elle ne perd pas de temps, hop elle se remet dans sa peau d'infirmière et traverse, elle coupe par les buissons à côté de la station service, s'inquiète de ce qu'elle va trouver. En plus le feu n'est pas bien loin des pompes à essence. Elle espère que personne n'est brûlé, ce sont d'horribles blessures à soigner, et pire, à avoir, et il y a une autre voiture juste à côté de celle qui crame, et elle commence à dégager de la fumée là où les flammes commencent à attaquer la garniture de la voiture. Ruby se dirige vers l'un des policiers, mais il est trop occupé à parler dans sa radio de voleurs et de pyromanie alors elle vérifie elle-même et ne voit pas de blessés, comme la voiture est vide elle se dirige vers l'entrée du supermarché au cas où on les aurait sortis de la voiture, mais il n'y a pas de victimes, ça la soulage d'un énorme poids, elle se sent vraiment plus légère.

Elle sent aussi la chaleur du feu sur son corps et la fumée dans son nez, personne ne réclame sa maman, quel soulagement, c'est un beau feu mais c'est débile de faire flamber une caisse ici, il y a des gens qui font leurs courses et c'est à côté des pompes à essence, quand même elle peut pas s'empêcher de voir le bon côté des choses, pas de vrai danger, le feu ne se propage pas, il s'élève, dans le ciel, et l'odeur est incroyable, et ça fait des couleurs exotiques, comme les feux d'artifice du 5 novembre en avance, Guy Fawkes qui fait une virée dans une voiture volée, qui bourre le coffre de poudre à canon chourée dans un magasin de bricolage, qui fait son show, qui fête la vie, de longs coups de langue orangée qui dansent devant elle, et il ne manque que les feux d'artifice et une camionnette qui vend des hot-dogs.

La foule s'amasse vite, des gens viennent du pub d'en face pour regarder, des employés de la poste, des gens qui font leurs courses, des passants, des bandes de gamins qui font des wheelings dans le parking, ça devient un vrai spectacle, Ruby est toute excitée comme quand elle était gamine, « *remember remember the fifth of November* », il manque plus que l'air froid, la bruine et l'humidité, emmitouflée dans son manteau et son écharpe elle tient la main de maman, les doigts de pied gelés et un cierge magique à

la main, la poudre blanche qui pétillie, et là c'est comme si elle regardait la tête du cierge magique, quelque chose sur la voiture qui grésille, quelques secondes de blanc, des étoiles filantes et des rêves dorés et elle est tellement heureuse qu'elle a comme une envie de chialer, des années plus tard comme ça elle a chaud et il ne fait pas nuit noire dans le ciel, un autre camion de pompiers et le premier tuyau qui envoie de l'eau sur les flammes, la voiture qui se consumait s'enflamme au même moment les policiers qui font reculer les gens au cas où ça pète comme celle d'avant, et tout le monde qui regarde le feu, qui se fait plaisir, et Ruby parie qu'ils se disent tous pareil qu'elle, Guy Fawkes avec son cœur en paille dans un corps fait de bric-à-brac cousu de toutes pièces par Frankenstein, un visage souriant couronné d'un vieux chapeau, un épouvantail qui brûle joyeusement pour faire sourire les gens, elle entend quelqu'un crier « *PENNY FOR THE GUY !* » comme on fait pour les feux d'artifice du 5 novembre, tout le monde rit, elle avait raison, ils pensent tous la même chose, souvenirs semblables, Ruby qui s'attend presque à voir quelqu'un sortir du supermarché avec un caddie plein de patates à emballer dans du papier alu et mettre sur le feu, mais les tuyaux sont puissants et malgré elle, elle est déçue quand le feu est maîtrisé, elle est là, à côté de trois mecs qui ont profité de la situation pour piquer de la bière à l'intérieur, la faire mousser et s'éclabousser l'un l'autre avec la mousse, ils sont comme des dingues quand la seconde voiture explose et tout le monde recule d'un cran en faisant des « oooh » et des « ah », mais un policier vient pousser un des garçons du bout de sa matraque, du coup Ruby s'éloigne quand ça commence à chauffer, encore des flics qui débarquent en fourgon et viennent en renfort, la première voiture est vite trempée et il ne reste qu'un tas d'os, le châssis de la voiture qui fume, le second feu est vite maîtrisé, et les gens commencent à s'intéresser aux jeunes et aux flics plutôt, d'un coup il y a foule, d'autres jeunes et des hommes qui sortent du pub qui s'en mêlent, ça sert à quoi ? Ruby espère que ça va pas mal tourner, faut toujours que ça dégénère, et puis aussi vite que c'est monté les gens commencent à s'en aller et les flics lâchent l'affaire, l'excitation retombée une fois le deuxième feu est éteint.

Ruby attend cinq minutes, elle regarde la police et les pompiers qui sont restés remettre de l'ordre dans ce bordel, et vers les pompes à essence elle remarque une ambulance qu'elle n'a même pas vu arriver, et quelques personnes qui traînent, tout seuls ou par deux. D'un coup elle se sent seule, elle retourne à la voiture, ça s'est dégagé sur la route, les voitures avancent.

« T'as pris ton temps, dit Don. T'es allée faire quoi là-bas ?

— Quelqu'un aurait pu être blessé. Je pouvais pas rester là à regarder. »

Il hoche la tête. Ruby demande : « Où est Paula ?

— Elle est partie te chercher. Tu l'as pas vue ?

— Non.

— Peut-être que je devrais aller la chercher, dit Dez.

— Elle va revenir dans une minute. Allez, on attend ici. Comme ça on peut se remettre en route direct. »

Dez se pose sur le capot pendant que Don fait ses tours de cartes. Ruby regarde, faut bien admettre qu'il n'est pas mauvais. Dix minutes plus tard Paula apparaît, un sac en plastique à la main, rempli à craquer de nouilles alphabet en boîte.

« C'était en promo. Les enfants adorent. Pas mal de caissières étaient allées regarder le feu, du coup j'ai mis plus longtemps que prévu. Désolée. »

Ils laissent tomber le pub du coup, vont direct au Detroit's. Dez se gare et c'est parti, les jumeaux sont grave impressionnés quand Ruby fait un signe à l'un des videurs qui lui dit d'avancer, et tout le monde les regarde dans la queue mais personne ne dit rien. Il y a quatre hommes à la porte, et le videur de Ruby c'est un mec qui a la quarantaine bien tassée, un vieux de la vieille, une grosse chevalière en or sur le majeur et les cheveux qui lui tombent aux épaules, col de chemise relevé et crucifix qui étire son lobe gauche, la tête du type qui a tout vu, tout fait, un témoin d'une époque plus dure, un gros dur old-school qui prend d'ordres de personne mais qui fond quand il voit Ruby arriver, un gros nounours, parce qu'il était dans l'unité de Ruby pendant deux jours, admis à une heure du matin, on l'avait tailladé avec un bout de verre, il buvait un coup, il travaillait pas, un bout de verre coincé à côté de l'œil, heureusement ils avaient pu l'enlever.

Ruby passe son doigt sur sa cicatrice, tout doucement, il devient tout timide et rougit et tourne la tête pour pas que ses potes le voient, et eux ils en reviennent pas, ils ont le même âge mais ils vivent avec leur temps, boules à zéro, fringues Stone Island, bras croisés, Ruby a entendu parler d'eux quand il était à l'hôpital, ceux-là ils boivent ensemble, il s'entraînent et ils travaillent ensemble, ça fait des années qu'ils font équipe et ils gagnent bien leur vie. Ruby essaie de se souvenir de leurs noms mais elle ne se souvient que de Terry. Il lui avait dit qu'il allait tuer les types qui lui ont fait ça, ils sont déjà morts, et elle avait fait de son mieux pour le calmer,

qu'est-ce que ça apporte de faire du mal aux gens comme ça ? après c'est elle qui doit recoller les morceaux, et il avait hoché la tête mais elle voyait bien qu'il le ferait quand même, elle avait compris que c'était autant une question d'estime de soi que de vengeance, puis elle s'était convaincue qu'il prendrait en compte ce qu'elle lui avait dit.

Quand on voit quelqu'un sur un lit d'hôpital, qui se demande ce qui va lui arriver, s'il va finir estropié ou mort, ça redevient un enfant. Même un gros dur, il s'effondre quand on lui fait sa toilette. Ils comptent sur toi les patients comme ils ont compté sur leurs mamans, avant, et ça crée un lien spécial. Leurs mamans elles leur ont torché les fesses bébé et du coup c'est mort : ça leur fait ni chaud ni froid quand ils font les malins. C'est comme ça avec Terry. Elle connaît la bête, adore son col relevé et les cheveux teints en jaune, un visage des années 70 qui a grandi avec le glam-rock, le son kitsch de Mud et Hot Chocolate.

« Vous êtes ensemble ? » demande Terry regardant Paula qui est un peu en retrait, et les autres videurs se gênent pas pour lui mater les fesses en se léchant les babines.

« Ces deux-là aussi. On est tous ensemble. »

C'est pas le même genre de regard qu'il jette aux garçons.

« Allez-y alors.

— Et nous ? demande quelqu'un à l'avant de la queue, trop bourré pour la boucler.

— Dégage, mon pote », fait Terry, en se penchant vers lui.

Ruby revoit Terry dans les vapes, qui saigne, les jumeaux quand Bobby leur a fait leur fête, elle espère que ça arrivera jamais à Pinky et Perky, elle sourit en pensant à leurs surnoms, elle les appelle jamais comme ça devant les gens. Ils ont fait une piqûre à Terry et ils l'ont recousu, et le lendemain il était à demi conscient, il arrivait pas à sortir de son lit et il savait pas où il était, il divaguait, parlait de devenir conducteur de train quand il serait grand, comme Casey Jones, et Ruby a tenu sa quéquette pour viser dans le pistolet, l'a aidé aussi à faire quelque chose de plus gros. Là elle sourit, le regarde bien dans les yeux, et c'est comme s'il pouvait voir ce qu'elle pense et il vire au violet, un grand mec comme Boxer, sauf que Boxer a pas les mêmes contraintes, et il peut vivre un autre genre de vie. Ils lui font de la peine, tous, tout le monde, elle en veut à personne pour quoi que ce soit, et en même temps elle se sent pleine d'enthousiasme pour la vie, elle sait qu'il

y a des coups durs, mais c'est mieux comme ça, ça rajoute du goût, ça fait ressortir les bonnes choses.

Elle peut pas s'empêcher de se mettre sur la pointe des pieds et l'embrasser sur le côté de la tête, pile sur la cicatrice, elle sent son après-rasage, elle a envie de passer sa langue le long de sa peau, un bisou-guérisseur, tous ces gens qui ont des cicatrices au visage et à l'esprit, mais elle le fait pas, elle suit les autres et file ses sous puis rentre dans la boîte.

Elle reste avec Paula pendant que Pinky et Perky vont au bar, elle sent les vibrations de la musique, elle entend le sifflement de la fumée, l'air chaud qui bouillonne dans ses oreilles, elle est heureuse quand elle sort avec ses amis, pas de soucis, c'est comme si elle avait mérité le droit de s'amuser, de faire ce qu'elle veut, elle a donné, toutes ces heures aux petits soins, elle remet les gens sur pied en douceur, elle est à leur service, elle leur sert d'appui quand ils ont des coups durs, et maintenant c'est sa récompense, si quelqu'un mérite de prendre du bon temps c'est bien elle, et Dawn et Sally et Davinda et Boxer et Maureen et tous les autres aussi, et elle se marre en pensant à la fête de Noël et Boxer qui était bourré et Dawn qui en a bien profité, elle est branchée cul à fond cette fille, Boxer qui a pas l'habitude de boire, il a pissé dans des poubelles, Dawn l'a emmené baiser dans les toilettes des femmes, Ruby a pas su jusqu'au lendemain quand Dawn lui a dit, et Dawn qui en rajoutait, peut-être qu'elle se sentait mal mais elle allait surtout pas l'admettre, elle a dit que personne faisait ça mieux qu'un débile mental, et c'était pas gentil mais parfois c'est comme ça quand on a affaire à des amputations et des cancers du colon et des tumeurs au cerveau et des maladies du cœur, pour faire face on utilise cet humour-là qui se moque de tout, comme si plus rien n'était sacré, elle est comme ça Dawn, ils étaient bourrés tous les deux avec Boxer, Dawn l'aime autant que les autres infirmières, si elle l'a traité de débile mental c'est à cause d'un certain connard, un patient râleur, relou qui aimait pas la bouffe et qui aimait pas les Irlandais et qui aimait pas les pakos et aimait pas les pédés qui s'occupaient de lui, qui n'aimait rien ni personne, et Ruby avait fait de son mieux, se disait qu'il n'aimait pas la vie, c'est tout, elle recommençait à zéro à chaque fois qu'elle lui parlait, mais quand il avait traité Boxer de débile mental il avait dépassé les bornes, parce que Maureen et Davinda et Clive ils le calculaient pas ce mec-là, mais pour Boxer c'était pas pareil, et quand Boxer était parti elle avait filé une gifle au patient, de toutes ses forces, elle lui avait dit ce qu'elle pensait de lui devant tout le monde.

Il avait porté plainte en plus. Elle s'était fait taper sur les doigts, c'est grâce à Maureen qu'elle avait gardé son boulot, elle avait raconté un petit bobard comme quoi c'était lui qui avait commencé par lui en balancer une, et Dawn s'est occupée de lui, une bonne grosse dose de laxatifs qui l'a gardé vissé aux chiottes pendant une semaine. Ruby voudrait que Dawn soit avec eux, qu'ils soient là tous ensemble, et ce qui est drôle c'est que c'est Boxer qui avait peur de vexer Dawn après la fête, il a dit qu'il préférerait quand elle lui apprenait à lire et à écrire.

« Faites gaffe », dit Don, qui glisse sur le sol, et se casse presque la gueule.

Ruby voit les gens autour d'elle, en forme et en bonne santé, qui se rendent pas compte de la chance qu'ils ont, l'excitation d'un bout à l'autre de la pièce.

« C'était le bordel pour se faire servir », dit Dez, en lui passant une bière.

Un type en Ben Sherman monte sur une table et commence un strip-tease, un bouton à la fois, des mouvements exagérés, des moulinets de poignet, il aguiche les filles pendant que ses potes chantent GROS LARD, les bras bien en arrière il tire sur sa chemise pour la tomber, joueur, il fait tourner sa chemise au-dessus de sa tête et l'envoie valser au milieu de la foule, à l'un de ses potes, en fait, ça chante GROS TAS DE GRAISSE GROS TAS DE GRAISSE GROS TAS DE GRAISSE en chœur, à cause de son bide, la graisse bleue et reluisante sous la lumière, ça le dérange pas de se payer sa propre gueule, il s'affiche genre « Regardez, les mecs, regardez, les filles, je suis un gros dindon, j'ai quarante kilos à perdre sinon mon cœur va finir par exploser, et je fume trop de clopes et en une journée je bois plus que ce qu'il faut boire en une semaine, je bouffe un p'tit dej anglais bien gras tous les matins et des frites et du gras tous les soirs, j'ai la frite et je suis gras, j'ai le visage défoncé, déglingué et je défilerais jamais sur un podium avec les anorexiques, mais, en fait, j'en ai strictement rien à foutre, vraiment rien à cirer, je suis trop occupé à vivre pour perdre du temps à me faire du souci et à attendre une pilule miracle qui va me faire durer jusqu'à cent ans, pourquoi gâcher les meilleures années de sa vie à faire des plans sur la comète », et Ruby voit les deux videurs qui approchent, le danseur du ventre qui renverse une table couverte de verres, et qui défait sa braguette, qui baisse son jean d'un poil, le remonte, le baisse d'un poil de plus, le remonte, le descend d'un poil de plus encore, et ça y est, enfin, son jean lui tombe autour des chevilles, révèle le calebute *Union Jack*, et il va pas

s'arrêter là, il compte bien faire la totale, faut pas décevoir les filles, mais il galère pour faire passer son jean par-dessus les chaussures, il sautille sur un pied et il est suspendu dans les airs, juste une seconde, alors que la table bascule, et puis il se casse la gueule, ses potes qui amortissent sa chute, mais il atterrit par terre quand même, une autre table qui valse au moment où les videurs se pointent, Terry en tête, sur la piste, elle est là sa place, il s'échauffe, mais pas besoin, c'est juste pour déconner, et les videurs qui saluent et serrent des pincettes, tout le monde se connaît, et c'est tranquille et bon enfant, dans la bonne humeur, et Ruby regarde un type bouger, c'est tellement fluide quand il danse, on croirait pas qu'il porte une telle quantité d'os à l'intérieur de lui, des milliers de kilomètres de nerfs qui se frayent un chemin dans des litres d'eau, continuer à boire, surtout pas se déshydrater, et Ruby qui regarde la lave qui bouillonne dans la pinte de Perky, des gens qui viennent dire bonjour, y en a qu'elle connaît, y en a qu'elle connaît pas, leurs lèvres bougent, les sons sortent pas, et elle danse comme elle danse toujours, elle est heureuse comme elle est toujours heureuse, la musique est bonne, sans surprises, elle adore danser, elle veut pas réfléchir, ce qui est vrai c'est ce qu'elle peut toucher et entendre et elle aime cet endroit parce qu'ils mettent des supports visuels avec la musique, quelqu'un s'est emmerdé à enregistrer la chaîne Disney pendant des heures, et du coup elle danse avec Mickey et Donald, elle est ravie quand le Pacha esquive l'agent Crampon, et Popeye à la porte qui bande ses muscles, et surtout, surtout, elle peut faire un câlin à Pinky et Perky parce que ces deux-là c'est pas des petits cochons et ils craignent pas le grand méchant loup, il risque pas de souffler et souffler et faire tomber leur maison, ça claque les lumières, ça donne plus de profondeur aux choses qu'elle voit tous les jours, et quand on travaille avec des corps on peut passer d'un extrême à l'autre, Ruby a vu des étudiantes infirmières qui n'arrivent pas à tenir et laissent tomber, mais elle ça lui a plu tout de suite, pour elle il n'y a pas de plus grand miracle que de voir comment marche le corps, à quel point il est complexe, du cerveau jusqu'au cœur en passant par un ongle qui repousse quand on l'a rongé, la circulation du sang, pompé par ce muscle qui est devenu le symbole de l'âme, ça lui plaît, les cyniques disent que ça n'est qu'un organe, qui fait partie d'une machine qui va rouiller et tomber en panne, mais pour elle c'est magique, ça fait partie de qui tu es, tes sentiments ressortent dans ton physique et la façon dont tu bouges, et elle fait son travail et rentre à la maison, elle dîne et ressort, peut-être qu'elle est égoïste de se sentir fière

d'elle-même comme ça, de penser qu'elle sert à quelque chose, mais elle y croit, pas en mode grandiose comme si elle était importante, elle ne l'est pas, elle n'est qu'un petit maillon de la chaîne, elle a pas envie d'être connue, tout ça c'est un autre monde, elle est terre-à-terre, elle est comme ça, c'est dans les gènes, elle se marre, dans l'empreinte génétique, elle se marre, Fred Pierrafeu et Barney Laroche qui se fendent la tronche, l'aiguille du tourne-disque qui se lève et le bec d'un oiseau préhistorique qui descend sur un disque en ardoise, Fred et Barney ont le même rire que Pinky et Perky et Scooby-Doo, elle adore les Pierrafeu, elle veut vivre à Caillouville, avoir des enfants comme Bam-Bam et Pépite, parler à Wilma et Betty et soulever les rochers à l'aide de dinosaures au lieu de grues, c'est clair que c'est une ville de rêve, à Caillouville les hommes sont virils et les femmes sont glamour, et voilà Fred et Barney qui s'engueulent à l'écran, comme ils savent si bien le faire, on se dispute que avec ceux qu'on aime, et puis tout est réglé, et ils sortent manger un burger-de-minuit dans un drive-in, la soirée a défilé en quelques secondes, c'est du temps-dessin-animé, et Ruby n'y croit pas, elle est dans le dessin animé et elle dit au revoir au personnel de la boîte – les videurs à la porte – un endroit tape-à-l'œil taillé à même la roche pour que ça dure éternellement – des parpaings et des haut-parleurs de qualité – monter dans la voiture de Fred – la voiture de Dez – ses pattes ne se fatiguent jamais – Dez qui a la dalle – et les voilà tous les quatre entassés – Fred, Barney, Wilma, Betty – Dez, Don, Ruby, Paula – fini le dessin animé maintenant, ils sillonnent les rues anglaises, ils se garent enfin et vont chercher à manger au snack sur le rond-point, c'est servi vite et ils retournent dans la voiture, et là ils ont tous la dalle comme Dez.

Ruby et Paula avec leurs assiettes en plastique sur les genoux, qui foutent des haricots et du riz partout, la C qui calme Ruby, les jumeaux devant qui dévorent leurs kebabs, Ruby compte ses haricots, des dragées rouges et vertes, elle perd le fil et elle recommence au début quand elle arrive à vingt-trois. Elle pousse le riz du bout de sa fourchette, elle pense à sa maman assise à table il y a un milliard d'années, qui lui montre comment se servir d'un couteau et d'une fourchette correctement, comme une grande fille, et quand on est petit on veut être grand et quand on est adulte on veut redevenir petit.

La radio est en marche, pas très fort, et Don la règle sur une fréquence de police, la voix d'un homme, très excité, qui dit que le raid a réussi. Ils ont arrêté trois hommes. Des centaines de pilules confisquées. Ils ont trouvé du

crack aussi. Il est l'heure de préparer le thé et faire péter les biscuits. Ils seront bientôt de retour au poste. Faudrait appeler un médecin aussi. Un des prisonniers a été blessé à la tête. Une autre voix interrompt et demande s'il faut l'emmener à l'hôpital. La première voix dit que non. Les grésillements étouffent le reste du message.

Don zappe, des voix allemandes, puis françaises, qui annoncent un morceau à l'accordéon, et il continue à zapper les stations, un sitar, des paroles de raggamuffin, du garage, une chanson arabe qui ressemble à une prière, et enfin une chorale qui se termine et un pasteur qui se lance dans un sermon sur le péché et le châtiment et le pouvoir du Seigneur, et ses voies impénétrables.

Il ne va pas tarder à faire pleuvoir Son courroux sur le monde, la leçon qu'ont reçue Sodome et Gomorrhe sera répétée à bien plus grande échelle, les calottes glacières vont fondre, et le déluge engloutira les damnés, et tous les quatre ils s'arrêtent pour écouter les gouttelettes de pluie qui rebondissent sur la carrosserie, ils remontent les vitres de la voiture et Ruby voit un petit gros en costard, trempé de sueur, qui s'avance vers l'autel en faisant des claquettes, perdu dans la béatitude pure de la révélation, les pieds qui bougent vite alors que son tronc reste immobile comme un Barney Laroche vertueux, l'eau ruisselle de son crâne, et il parle de feu et de soufre et de damnation éternelle, ce n'est qu'en tournant le dos aux péchés de la chair qu'on peut profiter de Sa récompense : la vie éternelle, car la Terre est le champ de bataille de la lutte entre le Bien et le Mal, et les démons rôdent, prêts à frapper, Dieu a créé l'homme à Son image et il s'attend à ce qu'il fasse Son travail, et Ruby se ressaisit et imagine Terry qui garde les portes du Paradis, Saint Pierre au bar qui vend du speed, du LSD, de la coke, des taz, et elle comprend que ce genre de sermon peut faire basculer dans un sens ou dans un autre, ça peut virer vicieux et sinistre quand on est influençable comme ça, et Don lit dans ses pensées et change la station, choisit une chanson de country.

« Merci », dit Ruby, et Don sait exactement ce qu'elle veut dire.

Quand ils ont fini de manger Dez raccompagne Paula, Ruby descend avec elle. Il est trois heures et Paula monte voir les enfants, sa mère les garde et dort dans le lit de Paula. Paula redescend avec une couverture et va chercher une canette de Coca dans la cuisine, elle la partage avec Ruby en silence, puis elle remonte. Ruby éteint la lumière et se met sur le ventre, tout défile devant elle, elle reste éveillée pendant des plombes, elle se

détend, elle bloque sur les dessins animés qu'elle a vus en boîte, enfin elle s'endort.

OceanofPDF.com

C'est un romantique M. Jeffreys, mais il a la tête sur les épaules et est tout à fait capable de comprendre ce que c'est qu'un coup dur. Pas d'après son expérience personnelle, bien entendu, mais grâce à son sens profond de l'empathie. Pour lui, cette sensibilité qui est la sienne est plus sincère. Personne ne s'attend à ce qu'un homme aisé se batte pour le bien-être des déshérités, et pourtant c'est le chemin qu'il a choisi. Le service public lui importe plus que la réussite matérielle.

Un ouvrier ou un employé de bureau se syndicalise et revendique un salaire plus élevé et moins d'heures tandis que l'auto-entrepreneur fraude le fisc et abuse du système. Peu importe les retombées sur la société. La syndicalisation ça sent la jalousie à plein nez. La petitesse et la jalousie sont des plaies pour l'intérêt national. M. Jeffreys sait que pour la majorité des gens la vie est une lutte, mais des sacrifices sont nécessaires. Il est naturel que les gens essaient d'améliorer leur sort. Cela il l'accepte, aussi insignifiantes soient leurs victoires, quand on les compare aux victoires des héros. Il souhaiterait que l'humanité soit délivrée de toute souffrance, mais il est réaliste. La vie est un combat, ainsi va le monde. La sélection naturelle est une loi de base. Cliché certes, mais non moins vrai : la vie est injuste. Aucune révolution n'y changera jamais rien. Il y aura toujours les leaders, comme il y aura toujours ceux qui se laissent mener avec reconnaissance. Faute d'hommes instruits prêts à faire des sacrifices, toute la civilisation tomberait en ruine.

Le caractère inéluctable de tout cela s'applique à la vie elle-même. Qui sans exception se solde par la mort. À présent il comprend que la mort est indissociable de la vie. Ce qui est plus difficile à accepter ce sont les maladies auxquelles l'humanité est en proie. Il n'est pas le seul à ressentir cela, bien entendu, mais il le ressent plus vivement que la plupart des gens.

La déclin du corps et de l'esprit le déprime. Ces gens qui traversent la vie en se servant aveuglément de l'abondance des dons de Dieu, c'est honteux. Trop peu prennent le temps de penser à leurs compagnons de voyage. Ils dispersent leur énergie en futilités, sans jamais prendre de recul.

Bien qu'il ait été élevé dans la chrétienté, qu'il ait étudié la Bible et soit allé à l'église dans son enfance, il ne peut pas s'empêcher de remettre en cause un dieu qui tolère qu'une maladie comme le cancer tue de petits enfants. Un créateur qui se pose en spectateur tandis que des hommes et de

femmes qui ont trimé toute leur vie se retrouvent ravagés par la démence sénile quand sonne l'heure de la retraite. Leur prudence ne les a menés nulle part. Descendance décadente. Ça boit et ça se drogue. Ça rit alors qu'il n'y a rien de drôle. Quelle justice y a-t-il quand un homme altruiste se retrouve au paradis aux côtés d'une brute égoïste, et que les deux qui profitent de la béatitude éternelle ? Cette iniquité lui laisse un goût d'amertume.

Un click sur sa souris fait apparaître une liste de cas qui se sont présentés aux urgences dans l'année qui s'est écoulée. Ceux qui ont eu besoin de soins immédiats et ceux qui pouvaient attendre. Il s'imagine la salle d'attente. Lugubre, son parc pour bébés avec ses jouets de seconde main. Un poste de télévision qui crache des inepties : feuilletons aux images tremblotantes. Des chaises en plastique rouge et de la crasse comme si on était dans une gare. Les gens jettent des emballages de bonbons par terre et des mégots sur le trottoir dehors, trop idiots pour se rendre compte que l'accumulation de déchets a un impact négatif sur les médecins comme sur les patients. Qu'il faut employer quelqu'un à nettoyer tout ça. C'est sans importance. C'est peut-être pédant de sa part, mais M. Jeffreys trouve que cela reflète un manque de respect affiché par bien trop de gens. Il ressent une immense frustration face à ce simple manque de coopération.

Mais qu'importe. Il s'attelle à la lecture de sa liste. Une femme âgée qui a des problèmes respiratoires. Un pied foulé. Un accident de voiture. Un petit garçon qui a avalé du détergent. Pneumonie. Une sévère migraine. Une bagarre dans un pub. Des brûlures dues à une casserole d'eau bouillante renversée. Une crise cardiaque. Croisant les références entre l'heure et la cause de l'entrée à l'hôpital, il établit des schémas. Il distingue ce qui est inévitable de ce qui ne l'est pas. Cela l'occupe une heure durant. Puis il sauvegarde le document et s'enfonce dans son fauteuil, s'éloigne un peu de l'écran pour se reposer un peu les yeux. Il est de bonne humeur.

M. Jeffreys préfère travailler la nuit, quand l'hôpital est au repos et que les couloirs sont vides. Son bureau est bien situé mais tranquille. À l'écart des couloirs les plus fréquentés. Une fois dehors, en revanche, c'est autre chose. On circule difficilement. Le personnel est occupé et il ne veut pas déranger. Chaque semaine il passe une journée à l'hôpital, pour se maintenir au fait de ce qui s'y passe, mais il a constaté qu'il est bien plus productif la nuit. Il réfléchit mieux et les conversations avec le personnel s'avèrent fructueuses. Les gens sont moins occupés et bien plus détendus. Il n'est

plus seulement toléré, il est le bienvenu. Son travail présuppose une collecte d'informations et d'opinions à la source. Il est impératif qu'il écoute avant d'agir. Les infirmières de nuit sont dévouées et malignes. Il respecte leurs observations. Elles font un dur métier. Il constate qu'elles sont plus que disposées à lui parler. Pas uniquement de travail, d'ailleurs. Bavardages amicaux, sur des généralités. Il est à l'aise avec le personnel et c'est mutuel, il en est convaincu. Bien entendu il n'interfère jamais. Il regarde. Écoute. Apprend. Quand il a commencé à l'hôpital sa toute première tâche a été d'apprendre son agencement par cœur. Il a étudié le plan pendant plusieurs jours avant d'entreprendre de rattacher les diverses unités, salles d'opération, laboratoires et débarras aux dessins. Inutile de se précipiter. Il fallait qu'il connaisse chaque couloir, chaque placard et chaque W.-C. Cette phase de découverte durait tout le premier mois. C'était aussi le moment où il commençait à se présenter à ses collègues.

Il est pleinement conscient des problèmes potentiels. Ceux qui passent leur vie à s'occuper de malades n'acceptent pas de bon cœur une aide extérieure dont ils soupçonnent qu'elle mènera à des coupes budgétaires. Ce n'est pas son rôle et il a patiemment expliqué que la nature de son travail était de s'assurer que les choses se déroulent au mieux. Il fait l'effort de se présenter en tant qu'individu plutôt que comme titulaire de poste. Cette touche personnelle facilite sa tâche. À la fin du mois il considère qu'il connaît l'hôpital et a été accepté par ses collègues. Il n'a pas l'arrogance de croire qu'il cessera un jour d'apprendre, il y a toujours de nouveaux recoins à découvrir. Des raccourcis. Des liens. Mais il est minutieux dans son travail.

Les sons de l'hôpital deviennent familiers. L'immeuble est plus neuf que son dernier lieu de travail. Les étages sont plus calmes et le plus souvent il évolue dans un silence presque complet. Tout écho est plus doux que dans les hôpitaux plus anciens, construits à une époque où la devise était d'accepter son sort, à une époque de discipline si stricte qu'elle en était quasi militaire. Les sons se ressemblent souvent. L'humain dans l'équation. Les sons de la souffrance. Mais cet hôpital a été conçu pour être moderne, il y a une vingtaine d'années. La facilité d'accès avait été une priorité pour les architectes. Beaucoup d'argent avait été dépensé dans la quête de l'efficacité.

L'aspect extérieur de l'hôpital est morne, certains diraient déprimant, et bien entendu, en ce qui concerne l'architecture, il n'y a pas de comparaison

possible avec les grandes constructions en briques de cent ans auparavant. Jeffreys préfère les grandes entrées des vieux hôpitaux mais il comprend qu'il est important de se concentrer sur l'aspect pratique. L'argent est plus important que jamais. Les services de santé ont évolué. Ici les unités immenses aux longues rangées de lits n'existent pas. On a cherché à créer une certaine intimité et une impression d'individualité, les lits sont rassemblés en petits groupes. L'atmosphère est plus personnelle et cela lui facilite la tâche.

Désormais il est réellement intégré. Il fait partie de la bande, comme on dit. De toute évidence il n'est pas perçu comme une menace et il est en très bons termes avec les infirmières de nuit. Ils ont tissé des liens. Il fait partie des meubles et connaît la routine. Les rondes, les habitudes, les problèmes qui peuvent survenir. Il sait à quelle heure l'infirmière Hopkins boit son deuxième café, et sait même qu'elle le prend avec du lait et trois sucres. Une femme forte, la quarantaine, de nature et de formes généreuses. Il lui a préparé son café à plusieurs occasions. Ça l'a charmée. Il sait aussi que l'infirmière McKenna ne partage pas cette routine. Quand il est pressé il peut la croiser sans l'interrompre, tant elle aime les romans à l'eau de rose. Elle ne devrait pas vraiment lire pendant qu'elle est de garde, mais les patients dorment et ça ne change pas grand-chose. Ils en rient ensemble, de cette passion qu'elle a pour la littérature sentimentale. Plus difficile en revanche d'apprendre à connaître l'infirmière Daliwal. Peut-être à cause d'une différence culturelle. Elle s'est montrée plus réticente, mais il a fini par l'amadouer.

L'alarme sonne sur l'ordinateur. Les douces notes de Mozart. En une heure il a beaucoup avancé. Il met l'ordinateur en veille et se lève, éteint la lumière et quitte son bureau. Ses jambes sont ankylosées et il a mal au dos. Il a la tête lourde, d'un coup. Une petite marche vivifiante lui fera le plus grand bien. Couloirs austères et vides. La pression commence à retomber. Ses muscles s'étirent, il commence à reprendre ses esprits. Il pourrait marcher pendant des kilomètres s'il le voulait. L'odeur rassurante du désinfectant, une arme vitale dans la lutte constante contre l'infection. Mais c'est une tâche qui n'en finit jamais. À peine soigne-t-on une maladie qu'une autre se déclare. Pendant la journée on entend constamment les voix des malades. Même le minimum vital prend du temps. Nourriture consommée et expulsée, corps lavés et plaies pansées, lits changés et draps lavés, symptômes évalués et diagnostics passés. Médicaments administrés.

Il y a tant de choses à prendre en compte. Son travail est stressant, pas de doute là-dessus, pourtant il s'en sort bien. La longue liste d'admissions à l'hôpital, sur laquelle il planchait plus tôt, s'efface de son esprit. Tout le monde a droit à une pause.

Il est loin d'être un gratte-papier. Loin d'être un rond-de-cuir théoricien. Un expert des études de productivité qui pontifie de loin. Pas de tour d'ivoire pour M. Jeffreys. Oh que non. Ça c'est la solution de facilité, tout aussi inacceptable qu'ennuyeuse. La dimension humaine, c'est ce qui rend son travail si agréable. Il pourrait faire étalage de son pouvoir administratif si cela s'avérait nécessaire, mais il ne le fait pas. Il est plus que satisfait de la façon dont se déroulent les choses. Il y a du progrès. Tout le monde à l'hôpital œuvre pour le bien commun et même les travailleurs non qualifiés méritent d'être entendus. Les brancardiers, les femmes de ménage, les bénévoles. Ce qui prime c'est de trouver un consensus. Avec de la bonne volonté la bataille est à moitié gagnée. Il est en son pouvoir de leur prêter assistance dans leurs efforts mais il ne s'attend pas à un traitement de faveur. Son bureau est petit mais adéquat. Tant qu'il a quelque part où s'isoler. Il est bien situé, au cœur du bâtiment ce qui lui permet d'accéder facilement à tous les coins de l'hôpital. Il travaille sur le terrain. Le problème quand trop de gens sont en position de pouvoir, c'est qu'ils se reposent sur leurs lauriers et perdent le sens de la réalité. Leur position, leur salaire et leur prestige leur suffisent. Cela affecte leurs décisions. Jeffreys est un homme riche et le salaire qu'il perçoit n'a aucune incidence sur sa vie. La position et le prestige s'obtiennent facilement. Seuls les imbéciles sont avides de titres. Épousent l'arrogance. Son travail est une vocation.

M. Jeffreys se dirige vers l'aile ouest de l'hôpital, tourne à gauche avant d'arriver à l'unité de pathologie et entame la deuxième moitié d'une boucle qu'il met habituellement treize minutes à compléter. Sa circulation sanguine est rétablie, son esprit apaisé. Il tourne à droite avant d'arriver au service de pédiatrie et se retrouve nez-à-nez avec un homme pieds nus qui porte un pyjama à rayures. Ils restent ainsi, face-à-face, plusieurs secondes. Sa peau est cousue à même le crâne et son pyjama rappelle à Jeffreys les uniformes des prisonniers des camps de concentration. Les yeux semblent trop gros pour les orbites, le crâne apparaît nettement sous la chair tendue. L'os pousse contre la peau exsangue, sans vie. Le pauvre homme pourrait avoir quarante ans comme il pourrait en avoir soixante. Jeffreys ne sait pas quoi dire à ce squelette ambulante, il se sent mal rien qu'à le voir. L'homme est

grotesque, il dégage une odeur infecte, et pourtant ce sont ses yeux qui perturbent le plus Jeffreys. Une lueur surnaturelle qui semble en contradiction avec son corps faible, putrescent. Un sourire suffisant lui barre le visage.

« Vous allez bien ? demande finalement Jeffreys. Vous avez l'air perdu. »

Le squelette ne répond pas. Ses yeux balaient Jeffreys de la tête aux pieds. Une inspection longue et malveillante.

L'homme finit par lâcher : « Dieu voit tout ce qui se passe ici. Il est partout, Il regarde et Il attend. »

De la rancune dans la voix, une intensité qui glace M. Jeffreys. Une main squelettique lui attrape le bras en un éclair. L'homme est fort et Jeffreys ressent une crainte étrange. Il pourrait facilement résister à ce patient s'il le fallait, mais il a horreur de la violence. L'homme a les idées qui s'embrouillent, c'est évident, les médicaments font ressortir l'aspect maléfique de sa nature.

« N'allez pas croire que vous me bluffez. Je vois tout ce qui se passe ici. Dieu m'a donné des yeux et je sais ce que vous faites, vous vous faufilez la nuit, vous espionnez les femmes, vous volez leurs culottes et les reniflez aux chiottes. Vicelard. Je parie que vous vous branlez dedans en plus, ou alors vous allez jusqu'au bout et vous les violez, les femmes. Vous les coupez en morceaux et vous les jetez aux chiottes ? C'est quoi votre truc ? Pourquoi vous faites ça ? »

M. Jeffreys est gêné. Ses jambes sont molles et il ne sait pas quoi faire. Cet homme est sénile, de toute évidence fou et il racle les pires horreurs des bas-fonds d'un esprit en pleine déchéance. L'infirmière responsable de son unité a dû le laisser s'échapper. C'est inacceptable. Jeffreys se demande dans quelle unité il est, cet homme, et s'éclaircit la gorge pour parler, toujours conscient de cet horrible lueur dans les yeux de l'homme. Jeffreys ne veut pas attirer l'attention. Il n'est pas violent, et de toute évidence il n'est en pas de même pour ce patient.

« Allez, calmez-vous. Vous n'avez pas les idées claires. Dans quel service êtes-vous ? »

— Ooooh, dit l'homme avec affectation. La chochette. Mais ça me connaît les types comme vous. L'accent snob ça m'impressionne pas. Dieu traite tout le monde pareil. Je suis Son ouvrier et je sais ce que vous mijotez. Vous arrachez les entrailles des pauvres filles de joie et vous accrochez leurs tripes partout. Vous avez l'habileté d'un chirurgien et vous

pensez que vous pouvez en faire ce qui vous plaît, manger des foies et boire du sang. Eh ben vous pouvez pas, sale fils de pute. Bordel, je vais pas vous laisser faire le boucher. Même les putes ont des familles. Sous votre masque, vous êtes Lucifer. »

M. Jeffreys repousse la main de l'homme. Il ne ressent plus que du dégoût. On le compare à un assassin. Un monstre qui inflige de la douleur alors que sa vie toute entière est consacrée à la soulager. Son père était chirurgien. Cet homme se comporte de la manière la plus primaire qui soit. Il voit une infirmière au bout du couloir, derrière le squelette.

L'homme est plus proche d'un monstre que d'une victime innocente, son corps et ses habits dégagent une odeur putride, envahissante.

« Andrew ! »

M. Jeffreys reconnaît l'infirmière McKenna. L'homme se retourne quand il entend son prénom et la regarde s'approcher. Tête baissée, sans doute gênée d'avoir laissé un patient filer. Sans parler du fait que Jeffreys sait bien qu'elle lit des romans à l'eau de rose.

« Attendez là, Andrew ! »

M. Jeffreys voudrait bien qu'elle se dépêche un peu. Le couloir est très long et elle n'a pas vraiment l'air d'avancer. Et pourtant le bruit de ses pas se rapproche. Elle traîne beaucoup trop à son goût bien qu'il ait pitié de ce pleurnichard qui a perdu toute dignité, qui vaut à peine mieux qu'un mollusque. Ce n'est pas une façon de terminer sa vie, dans un brouillard perpétuel. Curieux cette manie qu'ont les gens qui ont des troubles mentaux de se tourner vers le symbolisme religieux. Conditionnés – consciemment ou inconsciemment – à l'école, l'église ou peut-être même de nos jours par la télévision. N'empêche. Incroyable qu'il y ait encore des gens pour prendre ces métaphores au sérieux à notre époque. Lucifer est une invention somme toute amusante mais n'en demeure pas moins un mythe. Ces gens-là refusent de comprendre que c'est une histoire. Jeffreys est un homme rationnel et la superstition ne l'intéresse pas. Dans son monde il n'y a que chiffres et faits qui tiennent.

« Allez, mon grand », dit l'infirmière McKenna, une fois qu'elle les a rejoints. « On se remet au lit. »

Elle évite soigneusement le regard de M. Jeffreys.

« Il a filé pendant que je répondais au téléphone. »

M. Jeffreys sourit. Fait oui de la tête. Montre que c'est bon. Qu'il comprend que les romans à l'eau de rose n'y sont pour rien. Elle fait de son

mieux dans des circonstances difficiles. Elle est un peu laxiste, il faut le dire, mais elle veut bien faire. L'inefficacité n'est rien de plus qu'une faiblesse humaine.

« Rien de grave.

— Les médicaments le perturbent. Mais il est merveilleux au fond. N'est-ce pas, Andrew ? »

M. Jeffreys sourit, sur le départ. Une rencontre malheureuse. L'odeur de l'homme semble empirer.

« Ils veulent ma mort, hein ? Je sais qu'ils veulent ma mort.

— On est là pour vous aider, dit l'infirmière McKenna. On veut votre bien. Allez, on va retourner dans votre chambre. Je n'ai pas que ça à faire de vous poursuivre dans les couloirs. Et les autres patients, hein ? »

Le squelette se tourne et fixe le mur. Jeffreys est impressionné par la patience de l'infirmière. Elle entre dans son jeu comme si c'était un enfant.

« Vous pensez que moi ou une autre des autres infirmières veut vous faire du mal ? Vraiment ?

— Non. Mais quelqu'un veut me faire du mal. Les mauvaises personnes ne m'aiment pas parce que je vois ce qu'elles font. Elles veulent me découper en petits morceaux. Elles me détestent. »

L'infirmière McKenna se tourne vers M. Jeffreys.

« Il se calmera quand je l'aurai remis au lit. Il n'a pas les idées claires. Dans quelques jours il sera remis sur pied. »

M. Jeffreys se demande ce qui est normal, dans ce cas précis. De toute évidence cet homme est dans un état pitoyable. Jeffreys se renseignera plus tard, mais pour l'instant il ne pense qu'à s'en aller. La nausée monte. Il garde le sourire, son regard happé par les pieds nus du squelette. Ongles cassés ou incarnés. Ce qui reste de peau couverte de crasse. En dessous, il doit y avoir toutes sortes d'abrasions et d'excroissances. Les os sont encore plus protubérants sur les pieds de cet homme que son visage. L'odeur est immonde. Elle monte par vagues, se superpose à sa mauvaise haleine. Habits. Corps.

« Allez, on se dépêche, l'infirmière McKenna dit au squelette. Vous êtes un sacré numéro vous, hein. Vous voulez que je me fasse gronder ? »

Elle sourit à M. Jeffreys. Une bonne travailleuse. Rien d'exceptionnel, mais ce qu'il faut de sensibilité pour jouer le jeu avec un vieil homme sénile et malodorant qui, s'il avait vécu dans un environnement plus naturel, ou même vingt ans plus tôt seulement, serait dans sa tombe plutôt que dans

cette unité. Les scientifiques travaillent d'arrache-pied pour prolonger la vie, mais, il faut bien le dire, c'est trop souvent aux dépens de la dignité. Cette infirmière est prête à mentir et dire à son patient que tout va bien alors que c'est évident que ce n'est pas le cas. Une infirmière qui soulage les souffrances d'un homme mort. Un squelette. Elle fait un dur métier et Jeffreys est rempli d'admiration pour elle.

« J'ai faim, Madame McKenna. »

Tut-tut ! Elle fait non de la tête. Un petit garçon.

« Il va falloir attendre le petit déjeuner, comme tout le monde. »

Brusquement, l'homme se tourne vers M. Jeffreys, le visage beaucoup trop près de lui.

« Assassin ! Connard ! Ils vous auront. Il vous pendront. J'espère que vous pourrirez en enfer. »

Un enfer où règne un diable cornu, à feux et à flammes, sans doute. Des lézards rouges aux queues fourchues. Des lutins et des sodomites. Jeffreys est choqué, même un peu blessé par cette sortie. On ne peut pas dire que ça soit agréable de se faire injurier devant l'infirmière McKenna. Mais il reste professionnel. Cet homme est malade. Jeffreys retrouve son sens de l'empathie.

« Je suis désolée. Il ne sait pas ce qu'il dit. Ce sont les médicaments. »

Jeffreys regarde le squelette s'éloigner dans le couloir, l'infirmière qui le gronde. Elle est légèrement plus grande, plus large aussi, mais pas grosse pour autant. L'odeur de cet homme traîne même après qu'ils ont disparu. Des organes qui se décomposent à l'intérieur de son corps et le cerveau qui se putréfie. C'est tellement triste. Il s'attarde sur cet incident pendant quelques minutes.

Après un temps, M. Jeffreys poursuit sa route. Il se rend désormais compte que la frayeur qu'il a ressentie n'est ni plus ni moins que le choc d'avoir constaté à quel point un être humain peut tomber bas. Bien entendu, ce n'est pas la première fois qu'il assiste à un tel état de désorientation, mais il n'a jamais été insulté de la sorte. Il rit. Il n'est pas aussi endurci qu'il aime à le penser. Travailler dans un hôpital ça vous blinde un homme, ça rend plus imperméable aux dures réalités de la vie, et pourtant cet incident lui a rappelé sa propre vulnérabilité. Une surprise vous guette toujours au détour d'un chemin.

Il marche d'un pas rapide et se retrouve vite dans son bureau. Il ferme la porte à clef et met de l'eau à bouillir. Il se prépare une tasse de thé et se

remet au travail, se demande un instant s'il est vrai que certains hommes volent de la lingerie féminine pour se masturber. Est-ce qu'ils reniflent le tissu ? Jeffreys, qui est un romantique, espère que ce sont juste les délires d'un fou. Improbable certes, mais on ne sait jamais dans une ville comme celle-ci et peut-être que les perversions telles que celles-là sont monnaie courante. Jeffreys refuse de penser à des choses pareilles et se replonge dans son travail.

OceanofPDF.com

Ruby n'a pas bronché quand Paula a donné le petit dej aux filles, quand elle leur a répété de se dépêcher, de s'habiller, de se brosser les dents, de faire leurs lacets, quand elle les a emmenées à l'école au bout de la rue. Ruby n'a pas bronché jusqu'à ce qu'on lui enlève la couverture du visage et que le soleil lui inonde les yeux. L'odeur du café, forte, quelques secondes plus tard, qui lui monte au nez, elle ouvre les yeux et voit Paula accroupie devant le canapé un mug à la main avec un dragon hallucinant, qui crache des flammes bien rouges dans sa direction, Paula lui tend le mug, la fumée du café souffle dans sa direction, pas de fumée sans feu, et le truc c'est que ce griffon est en trois dimensions et on dirait un hologramme, comme s'il était vivant tu vois, ça lui fait un choc pendant deux secondes et puis ça passe.

Ruby se relève vite quand elle lit sur le visage de Paula qu'elle a mal, que la chaleur la brûle, comme l'anse est cassée, elle tient le mug à pleine main. Il faut avoir la peau dure, la maman de Ruby était comme ça, elle pouvait supporter n'importe quoi, elle ne sentait jamais la chaleur, et Ruby qui tend la main et prend le café avant qu'il se renverse sur la moquette, une autre couleur qui s'ajouterait à la nourriture et la boue, la boue ramenée par les chaussures sales que les filles oublient d'enlever quand elle rentrent, on peut leur dire mille fois ça change rien, Ruby qui renverse presque ce goudron épais sur le canapé, pas prête non plus à supporter cette chaleur, Ruby qui se penche en avant, pose le mug par terre, le sang qui lui monte à la tête quand elle se penche, elle grimace en sentant qu'elle a un torticolis. C'est la position dans laquelle elle a dormi sur le canapé. Elle claque des doigts pour les refroidir.

Le sang circule dans un sens et Ruby imagine de l'antigel qui circule en sens inverse dans sa colonne vertébrale, tout le long de son dos jusqu'à l'endroit où on sent le bois dans le canapé. Elle a bougé dans tous les sens toute la nuit, le sommeil agité, elle cherchait une position confortable. Le canapé n'est plus tout jeune mais c'est la mère de Paula qui lui a offert et elle a de la chance d'avoir sa mère pour l'aider, Irene l'aide beaucoup avec les enfants.

« La tête qu'on se tape ! dit Paula en s'asseyant sur une chaise en face d'elle. T'as l'air à la masse !

— Exact, dit Ruby, elle sourit et se frotte les yeux pour en effacer les dernières traces de sommeil. J'ai mal aux cheveux et j'ai besoin de me faire laver le sang.

— Ça peut se faire ça ? Laver le sang ? demande Paula en riant.

— Pas pour la gueule de bois. Il sent fort, le café.

— Il est fort, je l'ai eu en promo en plus, tu le sentirais quand on moud les grains de café... Et merde, bien sûr j'ai oublié les boîtes de conserve que j'ai achetées hier soir. Dans la voiture de Dez.

— Il te les apportera quand il remarquera qu'elles sont là.

— C'était une pure soirée, non ? Surtout se pointer comme ça direct, cramer la queue, ambiance V.I.P. avec les videurs. Ceux qui attendaient devaient pas être ravis.

— C'est clair c'était pas juste. J'ai pas pensé à ça sur le coup.

— Et alors ? Une fois de temps en temps le traitement de faveur je suis pas contre. Tu te souviens la fois où on est sortis avec Gary, le cousin de Jerry ? Quand il nous a emmenées au Honey Pot, on était ses invitées, pour mon anniversaire. »

Ruby s'en souvient ça c'est sûr. Gary c'était un escroc qui avait investi dans une boîte en banlieue, un bon gros truc bien tape-à-l'œil près du lac artificiel. Ambiance feutrée à l'intérieur, et même les videurs avaient l'air mieux habillés, bizarrement, mais la boîte avait un côté malsain et la musique c'était de la merde, du jazz-funk daubé et de la disco de merde. Gary les avait traitées comme des princesses, et c'est clair que ça changeait un peu, mais Ruby n'était pas à l'aise assise sur une estrade, avec une serveuse qui leur avait apporté des consos gratuites toute la soirée, tout offert par la maison, drogues à volonté, et elles étaient pas du genre à faire la fine bouche, Ruby et Paula et aussi Dawn, du boulot, elles étaient cuites à la fin de la soirée, mais faut bien reconnaître que Gary avait vérifié qu'elles rentraient bien, même après que Dawn, plus cuite que les autres, et qui ne rigolait qu'à moitié, avait proposé de lui tailler une pipe pour le remercier pour la soirée. Il s'était marré, et lui avait donné une petite tape sur la tête gentiment, lui avait dit de pas s'en faire pour ça, en tant que businessman qui se respecte, il avait facilement accès à tout le sexe oral qu'il voulait, mais merci quand même, et c'est ça qu'on remarquait chez Gary, il était bien élevé, et il faisait un effort pour utiliser de nouveaux mots qu'il trouvait dans le dictionnaire, c'était un voyou autodidacte, diamants au col, un sens de la mode auquel elle ne comprenait rien.

« Tu as vomi par la fenêtre, sur la portière, tu te souviens ? »

Ruby fait oui de la tête, aïe, ça cogne dans son crâne, des restes de la veille dont elle ne veut pas, les dents poisseuses parce qu'elle les a pas brossées hier en rentrant, elle a oublié sa brosse à dents, d'habitude elle met ça dans son sac à main, ou si elle prend pas de sac à main, dans sa poche, ou si elle a pas de poche elle glisse ça dans son fute, Ruby repense à la fois où elle dansait, défoncée comme il faut, et sa brosse à dents avait valsé au milieu des centaines de pieds, et elle à quatre pattes à chercher sa brosse à dents rose qu'elle avait achetée la veille, et elle avait réussi à la trouver finalement, et quand elles étaient allées chercher à boire Dawn la lui avait prise des mains et avait remué son cocktail avec en se marrant, un vrai cocktail de péteuse alors que d'habitude elles ne boivent que de la vodka, et le lendemain quand elle s'était réveillée, sa brosse à dents était dégueulasse, et le pire c'est qu'elle s'était brossé les dents avec en rentrant chez Dawn, rien que d'y penser elle en a la gerbe, du coup elle pense à autre chose, Paula et elle hier en train de bouffer assises à l'arrière dans la voiture de Dez, et le pasteur à la radio, un évangéliste excité, avec son accent Dixie, qui malmène les enceintes en louant le Seigneur, qui réveille l'apocalypse à grands coups d'avertissements sanitaires et de damnation éternelle qui prend un malin plaisir à donner chair au Malin, un DJ trip-hop, sa queue frétilant au rythme de son beat, la bite aussi excitée que sa queue, dans une boîte de nuit pourrie, au fin fond d'une cave planquée dans les entrailles de la Terre, les murs sont des charbons ardents, la roche flamboie derrière la platine, plus haut, en surface, les ondes radio dansent, détournées par ce fondamentaliste amputé du sens de l'humour.

Le soleil est de la partie et du coup l'idée de l'enfer ne prend pas, c'est une blague, un peu comme Gary qui se la joue gangster ricain, Paula qui sirote son mug Pokémon, elle connaît tous les noms en plus, des gros gangs mythologiques nés de l'image de synthèse. Ruby se frotte les yeux et sirote son café. Sombre et serré, ce café c'est exactement ce qu'il lui faut. Assise en tailleur elle sent qu'elle a des courbatures dans les jambes ; Paula et elle restent assises en silence pendant un bon bout de temps, profitent de leur café.

« Il a fallu que les filles me réveillent ce matin, dit Paula, finalement. J'ai vomi quand je me suis levée mais je leur ai préparé le petit déjeuner et je les ai emmenées à l'école à l'heure, comme une bonne mère. Ma mère est partie tôt et m'a laissée me débrouiller. »

Elle rit et vide son mug.

« Je me remets au lit, Rube. Tu m'en veux pas ? Ça va aller, non ? Tu te fais des toasts si tu veux, y a du pain sur le comptoir et de la confiture dans le frigo, les cornflakes sont dans le placard.

— T'inquiète pas pour moi. »

Paula remonte et Ruby se prépare quatre toasts à la cuisine, parce que c'est une grosse gourmande, elle les couvre de miel, qu'elle trouve dans le frigo à côté de la confiture, et elle sort dans le jardin. Il fait un temps magnifique et elle se sent mieux, elle ne sent plus trop les courbatures. Il y a un transat près de la porte et elle l'ouvre, se cale bien dedans, et mange ses toasts au soleil, de longs filaments de miel tombent sur l'assiette, elle mâche bien tout ça, en appréciant la texture.

Une corneille atterrit sur le toit de la maison derrière celle de Paula, une corneille si grosse que ça pourrait bien être un corbeau, griffes accrochées aux tuiles l'oiseau observe la petite piscine en contrebas, le plastique qui s'affaisse, ça se dégonfle doucement, de longs tubes de plastique plein du souffle de quelqu'un, Ruby l'a fait souvent, remplir des ballons à en avoir mal à la mâchoire pendant des heures. Il y a une cage à lapins construite contre la maison, la corneille ne la voit pas, de la paille sur l'herbe qui a besoin d'un coup de tondeuse, rien à voir avec à côté où l'herbe est tondue au ras du sol, et Ruby voit toutes les maisons et les jardins de là où elle est assise, les grillages en fil de fer. Elle pourrait avoir un plus joli jardin, Paula, si elle voulait, mais elle n'a pas la main verte, elle a bien essayé avec une plante à curry que sa mère lui a donnée mais elle a oublié de l'arroser.

Ruby regarde longtemps le corbeau, son corps si beau et fort, les plumes huileuses qui luisent à la lumière, on dit bien glisser comme l'eau sur les plumes d'un canard, sauf qu'un corbeau c'est plus coriace comme oiseau. Avant elle donnait à manger aux canards avec sa mère, au parc, les mâles faisaient les beaux, du pain rassis éparpillé sur l'eau qui rameutait les poules d'eau, parfois des volées de mouettes qui faisaient dire à maman qu'une tempête se préparait en mer, coin-coin les canards et le pain qui ramollit et double de volume.

Quand elle a fini ses toasts Ruby s'extirpe de son transat et rentre chercher son sac à main, se rassoit et roule un bon gros pet', le corbeau tourne la tête de droite à gauche, il y a peut-être un prédateur, Ruby n'est pas capable de dire quel genre d'oiseau poursuivrait un corbeau, pas par ici en tout cas, il y n'y a ni aigle ni faucon, elle sait bien ce qu'on dit des

corbeaux, qu'ils sont méchants, qu'ils donnent des coups de becs à d'autres oiseaux, pillent les nids et décapitent les oisillons. Les corbeaux ça rôde dans les landes, des paysages austères qui ne sont austères que si on est étranger et qu'on s'attend au pire en les regardant, c'est pareil pour une grande ville ou une petite ville, n'importe où en fait, ça dépend de celui qui observe, de ce qu'il a dans la tête. Ruby le sait bien. C'est une façon de voir les choses. Il n'y a pas de landes ici, mais peut-être qu'il y en a eu à une époque, il y a cent ans, on ne peut pas savoir, des générations de corbeaux coincés, qui n'ont pas déménagé, qui s'adaptent aux temps qui changent, aux poubelles qui débordent de bouffe. Les renards aiment bien le coin aussi, Ruby les a vus, elle a pas envie de penser à des oiseaux coupeurs de têtes, elle admire plutôt la forme et la couleur du corbeau, la fourrure dorée d'une renarde.

Ruby éclate son joint et avale une grande gorgée de fumée, elle se cale bien au fond de son transat, le soleil sur le visage, l'angle est parfait, le soleil sur les bras et les jambes. Elle est détendue, les vestiges d'hier envolés, le café dissout la poisse sur ses dents, Paula achète du bon café, c'est un luxe mais ça vaut bien une ou deux livres en plus, et ces toasts ont bien rempli le vide dans son bide, on commence à cuire, voilette de nuages, douceur de l'air, le corbeau s'élance, crâne, paresseux, se met à brailler, ailes qui s'affolent, il est dans les airs, il survole les maisons et se dirige vers les appartements avec leurs balustrades bleues et leurs panneaux en bois blanc, disparaît derrière les toits.

L'oiseau est fort et lent, il est sur le départ, Ruby, elle, n'a pas du tout l'intention de bouger. Elle est naze, elle s'étire les jambes, elle pourrait bien rester ici encore dix ans. Elle écrase son joint sur l'herbe, elle imagine la terre en dessous, ses paupières tombent, elle somnole, dégringole dans de longs tunnels remplis de vers et de taupes, souterrains qui glissent vers la boîte de nuit du Malin avec son jukebox Wurlitzer et son beat décadent, du son qui met la pêche, mais on dit que c'est le Mal incarné, va savoir pourquoi, et les murs de cette cave bougent et les charbons d'un feu électrique clignotent, en mode remix de sa vision de tout à l'heure, Ruby tourne la tête, profite de la chaleur, elle est bien contente de ne pas aller bosser aujourd'hui, elle voit des fournaises dans un crématorium enseveli dans l'hôpital, des bras et des jambes amputés, une vision qui la fait fuir la lumière, des poupées en plastique dans une vitrine de magasin, et Ruby grimpe les marches encore une fois, elle n'est pas bien, assise sur un

podium avec un homme qui dégouline de diamants, gros gravats et planches cassées dans la terre, de la colle et du plâtre ficelés au fil de cuivre, le jardin descend en pente douce parce que les bulldozers ont remballé avant d'avoir fini le boulot, l'assoc' qui gère les logements sociaux n'avait plus de sous, c'est la mère de Paula qui lui a offert la pelouse six mois après son emménagement, des clous de six centimètres dans les gravats, elle en a planté un dans le pied de l'un de ses petits-enfants, Ruby qui joue à cloche-pied dans la cour il y a un milliard d'années, qui se penche sur une fontaine pour avaler une gorgée d'eau, les chaudes journées d'été, les meilleures journées.

Moment de vide complet, liberté-légèreté. Les cris des récrés de son enfance remontent le temps jusqu'à Ruby. Ça vient de l'école où vont les enfants de Paula qui est à quelques mètres à peine : de l'autre côté de la barrière c'est la cour de récré. Elle entend les cris joyeux des garçons et des filles qui rient et la balle qui rebondit contre les parois. Plus que deux jours et c'est les grandes vacances. Paula est contente d'avoir ses enfants à la maison mais en même temps elle a peur de cette énergie qu'elles vont déchaîner, elle se marrait en disant ça à Ruby hier soir, elle buvait sa bière, les yeux humides en pensant à ses enfants, les valeurs familiales ça lui tient toujours autant à cœur, et ça crie, boum contre la barrière, Ruby qui part à la dérive, un ballon de football survole la barrière et rebondit à quelques mètres d'elle.

Elle tourne la tête vers l'école, une petite tête blonde qui apparaît, des doigts de huit ans qui agrippent la barrière, une bouille de citrouille, cheveux courts, grand sourire édenté, petite pièce sous l'oreiller, et Ruby qui se lève et ramasse le ballon, le lance et tente de le reprendre de volée, rate, le garçon rigole, et sa tête se multiplie, trois autres citrouilles aux cheveux courts qui se redressent, sourient, un des garçons qui siffle, deuxième tentative et cette fois Ruby touche le ballon, d'un coup de pied, elle l'envoie par-dessus la barrière. Elle est fière de son coup de pied, il aurait clairement pu partir dans n'importe quelle direction. Elle tire sa révérence.

« Merci ! » crient les petites têtes, puis se baissent et disparaissent.

« T'as de beaux seins.

— Sexy baby, sexy baby.

— Bonnasse ! »

Ça la fait rire, Ruby, les petits garçons et les mots qu'ils ne comprennent pas, le ballon qui cogne contre la barrière encore une fois, elle se sent partir, ça c'est ce qu'on appelle du farniente, elle a soif, dans une minute je me lève, trop la flemme de bouger pour l'instant, elle entend une cloche sonner, les cris baissent de volume, silence de l'autre côté de la barrière, elle a la paix à nouveau, le bruit d'un moteur lui parvient de temps à autre, une radio quelque part, elle entend la cloche encore une fois mais on dirait plutôt un téléphone, click, répondeur, la voix de la mère de Paula qui se demande où elle est, si elle est sortie faire une course, ou alors peut-être qu'elle pend le linge dans le jardin, le volume est à fond et on entend depuis le jardin, la voix filtre dans le cerveau de Ruby, devient la voix de sa propre mère, une femme qui élève un enfant, qui a conscience des ses responsabilités, Ruby n'a rien de tout ça, elle est libre, c'est vrai qu'elle doit travailler et gagner assez pour payer son loyer, acheter à manger, et elle s'en sort pas mal, elle a de quoi payer ses soirées, c'est pas une de ces nanas pour qui les hommes sont des porte-monnaie sur pattes, elles existent ces femmes-là, mais elle n'en fait pas partie, elle voit pas les choses comme ça, pour elle l'égalité c'est l'égalité.

Pour Paula c'est différent, Ruby le sait, c'est plus dur, mais au moins elle a sa mère pour l'aider, et son père aussi, Ruby flotte au-dessus de l'herbe verte et des années qui ont passé, Ruby imagine sa mère à elle qui pend ses habits de poupée sur le fil à linge, les chemises et les robes et les jeans et les chaussettes et les sous-vêtements et les culottes et tout le reste. Le fil à linge ploie sous le poids de l'eau dans les habits de papa et maman, Ruby revoit une petite fille qui regarde sa maman, qui lui passe les pinces à linge, qui essaie de voir l'eau s'évaporer. Maman lui a expliqué comment ça fond sous la chaleur, là sous ses yeux, sauf qu'on voit qu'un peu de vapeur, la température monte, une belle journée et une petite brise ça donne aux habits une odeur spéciale, toute fraîche. Elle aimerait bien sentir les habits de sa mère maintenant, fourrer son nez dans un pull et inspirer cette chaleur de femme, les pinces à linge en plastique de couleur étaient mélangées avec les pinces à linge en bois, tout est tombé du sac en plastique troué, les pinces foulées au pied, les pinces qui s'enfoncent dans le sol, de plus en plus profondément, jusqu'au jour où elles deviendront des reliques dans un musée, exposées comme des œuvres d'art, des gadgets, des objets d'une époque révolue.

Quelqu'un d'autre qui vit dans leur maison maintenant. C'est la même que celle-ci, plus ou moins, mais Ruby ne veut pas se retrouver là-bas, avec ses souvenirs, elle veut garder sa bonne humeur.

« Oui, d'accord maman. »

La voix de Paula dans la maison, elle parle fort, elle se déplace hors de portée, ferme une porte pour avoir de l'intimité, c'est un de ces téléphones qui permet de se balader, elle appuie sur des boutons, cherche une fréquence, tout ce confort moderne qui ne marche pas, Ruby se mêle pas de ce qui la regarde pas.

Paula sort dix minutes plus tard, et lui tend une boisson fraîche, du sirop à l'orange avec une paille pastel tourbillon.

« Tiens. Maman m'a réveillée en appelant. Tant mieux sinon j'aurais continué à dormir. Dommage de pas profiter de ce temps.

— T'as de la chance d'avoir quelqu'un qui s'inquiète pour toi comme ça.

— Sûrement.

— Si. Mais tu t'en rends pas compte.

— Si, bien sûr que si, je ferais pareil pour mes enfants. On s'entraide, tu vois ? »

Paula est assise sur l'herbe, une fourmi lui pique la jambe. Elle sursaute et regarde le sol. « Elle m'a mordue, regarde. » La peau enfle. Ruby sourit. « Ça va aller. »

Paula va se chercher une chaise en plastique, se pose, les genoux contre son torse. Elle a l'air mieux, Ruby a de la peine pour elle, Jerry s'est fait la malle avec une secrétaire du boulot, une gamine qui porte des bas et une minijupe tous les jours et qui lui a fait perdre la tête. Paula l'a bien pourrie, elle lui a griffé le visage et elle lui aurait bien arraché les yeux tant qu'elle y était. Elle s'en veut de ne pas avoir eu envie de Jerry pendant longtemps après la naissance de son deuxième enfant, s'en veut d'avoir cru que c'était acquis, d'avoir cru que c'était pas grave si elle jouait à papa maman et se laissait un peu aller. D'autres fois elle dit que c'est la faute de cette fille du boulot. Ruby ne l'a jamais vue mais elle a tout entendu sur cette grosse pétasse manipulatrice, et elle dit oui-oui. C'est la faute de Jerry, au fond, mais tout ce qu'elle peut faire c'est rester loyale à sa copine.

« Elle ruse cette petite conne, elle se cache dans l'herbe et elle a cru qu'elle pouvait me mordre et filer. Elle fait le serpent, elle pique en traître. »

Paula se marre et Ruby se met à rouler un pet' ; Paula a l'air nerveuse.

Elle rit mais quand même, elle dit : « Y a un dealer qui habite dans cette la maison, là, et un flic dans l'autre, là, un sale type qui va chercher son matos chez l'autre type, mais qui me foutrait sûrement en taule s'il sentait ça. On m'enlèverait les filles à tous les coups, et on les mettrait en foyer. »

Ruby se sent coupable et arrête de rouler.

« Désolée, on est obligé de penser à ces trucs-là quand on a des mômes. Sa voiture est là du coup ça veut dire qu'il est chez lui. »

Paula va dans la maison et revient cinq minutes plus tard avec un plateau de nourriture, Mickey imprimé sur plastique, Dingo qui se fend la gueule, toute la magie Disney d'hier soir ressuscitée. Paula pose le plateau par terre, chasse une fourmi, et reprend le plateau pour le mettre sur sa chaise : un tas de sandwichs au fromage, et les MiniRolls au chocolat tout frais du frigo quand Ruby se sert. Il va falloir les manger vite sinon ça va fondre au soleil. Paula rentre à nouveau et ressort avec une couverture, elle s'est mise en bikini, elle a deux canettes de cidre à la main. Paula salue de la main et le rideau du flic bouge.

« Il est sûrement en train de se branler là, il nous mate avec ses jumelles », dit Paula en rigolant.

Ruby espère bien que non, ça l'étonnerait un peu, et c'est la classe quand même, un pique-nique pendant son jour de repos. Elle a transpiré et elle s'est pas brossé les dents mais c'est pas grave. Des grosses dégeu toutes les deux, on s'en fout. Ruby couverte de transpiration après avoir dansé dormi pris le soleil, ses bras virent homard. Le soleil bien haut dans le ciel, elles boivent leur cidre et mangent leurs sandwiches, il y a de la confiture dans la génoise des MiniRolls, Ruby et Paula profitent d'une journée comme on les aime.

Le soleil est déjà haut dans le ciel quand M. Jeffreys se réveille de son somme. Il est resté à l'hôpital jusqu'à 5 heures du matin, s'est couché harassé à six heures pétantes. Son taxi l'attendait quand il a poussé les portes de l'hôpital et comme les rues étaient désertes il est arrivé à son hôtel en un quart d'heure. Le skinhead au volant était un homme sympathique, qui a compati de façon manifeste en voyant l'état de fatigue de son passager. Leur statut de travailleur de nuit créait un lien entre eux. Jeffreys s'est senti assez en confiance pour lui demander de changer la station de radio, de la country inaudible, en faveur d'un jazz tranquille. Chose que le skinhead a faite avec un sourire aimable. S'il avait été en train d'écouter sa station de péquenaud Jeffreys n'aurait pas demandé mais de toute évidence son chauffeur avait même complètement oublié que la radio était allumée.

Rentrer en taxi avec un air de saxophone en fond sonore c'est la récompense qui convient après une dure nuit de travail. Après un travail aussi intense et prolongé, il faut du temps pour redescendre mais le trajet y contribue dans une certaine mesure. Une fois arrivé à destination, il laisse un pourboire généreux au chauffeur de taxi et récupère sa clef auprès de l'homme à l'accueil. L'ascenseur est là et M. Jeffreys s'élève dans les airs. Il scrute son visage dans le miroir en face de la porte. Miroir propre, limpide. Son image se reflète dans d'autres miroirs sur chaque paroi de l'ascenseur. Comme si l'ascenseur était plein de copies conformes. Comme un clonage réussi. Il rit mais son visage accuse la fatigue. Les portes s'ouvrent quelques instants plus tard et il se dirige, à pas calfeutrés, vers sa chambre, la moquette douce et fournie même dans les couloirs. Il a une faim de loup, arrivé à sa chambre il commande sans tarder un club sandwich et deux bouteilles d'une bière américaine bien fraîche, servie dans un seau à glace. L'homme qui lui apporte sa commande – rapidement – est très poli et Jeffreys lui laisse un pourboire.

Seul avec ses pensées, M. Jeffreys décapsule la première bière à l'aide du décapsuleur fourni et boit goulûment. Il a beaucoup avancé cette nuit et il a besoin de se détendre avant de dormir. Ce n'est pas un grand buveur de bière, mais cette marque-ci lui plaît, elle est importée tout spécialement pour les clients américains de l'hôtel. La bière n'est pas trop forte et elle est très rafraîchissante. Il finit la bouteille et mord dans son sandwich. Il est délicieux. Il prend son temps. Dans cet hôtel, rien n'est laissé au hasard,

rien ne laisse à désirer, le club sandwich a été préparé et dressé avec amour. Il apprécie la minutie avec laquelle les croûtes du pain ont été enlevées, le soin apporté au contenu autant qu'à la forme. Il savoure le goût entre deux gorgées de la seconde bière. Quand il a fini il rassemble les miettes en une petite pile. Qu'il mange. Il inspecte l'assiette. Vide la deuxième bouteille. Regarde l'heure et constate qu'il ne sera six heures que dans trois minutes. Il attend. Sur le coup de six heures il se couche et enfouit sa tête dans l'oreiller.

Huit heures plus tard, il se réveille un peu dans le cirage, mais en se souvenant de la quantité de travail qu'il a abattue il se sent revigoré. Rien de tel que la conscience d'un dur travail bien fait pour vous mettre dans de bonnes conditions pour la journée à venir. C'est ainsi, quel que soit le milieu d'où vous venez, il ne cherche pas à se vanter. Pas du tout. C'est comme ça, par exemple, quand on envoie un commando pour une mission difficile. Succès incertain. Nerfs tendus. Mais la satisfaction d'un labeur accompli est immense. Bien entendu, c'est un homme pacifique, pas un homme belliqueux, et pour tout dire, il est même un peu trop sensible parfois. Cette rencontre avec le fou furieux dans les couloirs de l'hôpital l'a perturbé, mais grâce au travail qu'il a accompli et aux bons rapports qu'il a eus l'occasion d'avoir depuis – des infirmières aux employés de l'hôtel en passant par le chauffeur de taxi qui a poliment passé du jazz – il se sent de nouveau lui-même. L'ordre est rétabli.

Il saute du lit et s'enferme dans la salle de bain : urine, défèque, se lave les mains, se brosse les dents puis prend une douche. Il s'essuie et enfle son maillot de bain. Il fait des étirements devant le miroir, il assouplit divers muscles dans ses bras et ses jambes. Il décrit des cercles lents de la tête, il relâche la tension des vertèbres du cou. Il range quelques affaires et enlève une cassette vidéo du magnétoscope. Il ajoute la cassette à sa collection de documentaires télévisés. Il a plusieurs heures d'enregistrement mais il n'est pas pressé de visionner ces programmes. Ça a trait au travail et ça n'est pas urgent, mais pour autant il ne laisse jamais plus de six heures d'enregistrement s'accumuler. Il préfère les documentaires qui mettent à jour les problèmes de la société aux films outranciers et aux feuilletons sentimentaux. Ce programme est de nature éducative et l'aidera à mieux comprendre le monde. Il compte savoir tout ce qu'il y a à savoir et surtout rester au courant des changements sociaux.

Il s'habille et ramasse son sac de sport, met un signe sur la porte pour demander que le ménage soit fait de toute urgence et se dirige d'un pas décidé vers l'ascenseur. L'ascenseur arrive en quelques secondes et il descend au rez-de-chaussée. Il contourne l'accueil en faisant un signe de main jovial aux filles, occupées par un groupe de touristes Japonais qui viennent d'arriver, passe le hall qui mène au centre sportif et se dirige vers la piscine et la salle de gym. Il y a deux courts de squash, et bien qu'il aime ce sport, ce qui lui fait défaut c'est un partenaire régulier. Parfois il fait du mur tout seul sur l'un des courts, d'autres fois, s'étant mis à converser avec un autre client et ayant abordé le sujet, il lui est arrivé d'organiser une partie. C'est un sport amusant, pas particulièrement bon pour les genoux, mais une partie de temps à autre ne fait pas de mal. Les équipements sportifs dans l'hôtel sont, bien entendu, de première classe, et il profite de la piscine, des bancs de musculation et du sauna.

Quand Jeffreys passe chercher sa serviette le monsieur au bureau lui rend son sourire et ils échangent des propos aimables. Jeffreys passe au vestiaire le plus proche de la piscine. Les grandes fenêtres donnent beaucoup de lumière. Il se dirige vers la piscine et se laisse glisser dans l'eau. Met ses lunettes de natation, les ajuste. Se met à nager. Il est très vite absorbé par le mouvement régulier de ses bras, qui fait travailler le cœur et les poumons. Il s'en tient au crawl qui, à son sens, est plus bénéfique au niveau du métabolisme que le rythme plus tranquille de la brasse. Il nage bien, il a toujours bien nagé, il participait aux galas de natation pour son école. Il nagera une demi-heure aujourd'hui. Pas plus que cela. Nager est une activité particulièrement physique et c'est très bon pour la santé. La plupart de la population active sait qu'un environnement de travail sédentaire suppose des efforts pour rester en forme. Le cerveau est constamment sollicité pour accomplir des prouesses toujours plus impressionnantes tandis que le corps ne l'est pas. Celui qui ignore son corps le fait à ses risques et périls. Sans un certain niveau de santé physique Jeffreys sait qu'il ne serait pas capable de fonctionner à plein régime. La vivacité de son esprit serait diminuée par la léthargie et la maladie. Il pourrait même commettre des erreurs. Compromettre son professionnalisme.

Il repense brièvement à la piscine municipale et les adorables « bombes » qu'il a croisés pendant sa seule et unique visite. Il en rit presque et boit la tasse. Il retrouve son rythme. Ce qui le fascine le plus au

sujet de ces garçons c'est la blancheur anémique de leur peau. Comme si on avait drainé tout sang et toute couleur hors de leur corps.

Ils n'ont jamais été bronzés de leur vie. Il sait que dès que le soleil brille les masses se mettent torse-nu et attrapent des coups de soleil, ignorant que l'écran total et la crème hydratante sont essentiels. Pas uniquement pour un bronzage durable mais pour la santé de leur peau. Avec la dégradation de la couche d'ozone ils sont plus vulnérables que jamais. Les « bombes » deviendront rouges, puis commenceront une mue, la blancheur de leurs os ainsi mise à nu. Il voit leurs cheveux blonds, roux et noirs, rasés à blanc. Les dents du bonheur dans leurs sourires et leurs côtes cassantes. Ils jouent les durs devant leurs amis, ils font les fous, tentent leur chance sur le plongeon. Jusqu'à ce que le ton bourru des maîtres nageurs les rappelle à l'ordre. Des garçons grassouillets qui se promènent au bord de la piscine sans honte. Les bedaines des hommes gros qui tremblotent à la lumière. C'est pareil pour les femmes. Les bourrelets de gras le dégoûtent. Les femmes plus minces sentent l'anorexie à plein nez. C'est une question d'éducation et d'autodiscipline. Il envisage la question d'un point de vue professionnel bien entendu. Il est le genre d'homme incapable de laisser son travail derrière lui au bureau. Le cœur est un muscle qui doit travailler pour mériter son dîner. Façon de parler. Le cœur a une fonction et il s'agit de le sustenter. Le nourrir et le respecter.

Sa visite à la piscine municipale a été une expérience à part entière. Il doit bien admettre qu'elle l'a secoué. Il n'a aucun problème avec les gens qui y vont, mais la salle de sport est l'incarnation du genre de machisme que les Britanniques devront laisser de côté s'ils veulent un jour réussir à s'intégrer aux cultures plus cultivées du continent européen. Dans la salle de musculation la musique était très forte tandis que les hommes soulevaient des haltères démesurés et sifflaient chaque femme qui avait le malheur de croiser leur champ de vision. Des hommes qui exhibaient leurs muscles et leurs tatouages au travers d'une fenêtre de plain-pied qui donnait sur la piscine. Où l'eau débordait sur les carreaux et les hurlements des enfants et des adolescents résonnaient sous un toit à l'éclairage puissant. Les gens couraient dans tous les sens sans penser à leur sécurité. Ni à celle des autres. Une odeur très forte de friture émanait de l'avant de l'immeuble. Dans les vestiaires, les casiers avaient été vandalisés et les murs relativement neufs étaient couverts de graffitis. Les jeunes se bousculaient et juraient, leur langage était cru, souvent de nature sexuelle. Le chaos

régnait. Il en avait la tête qui tournait en partant. Rien à voir avec le calme de la piscine de l'hôtel. Ici il n'est pas dérangé. Sa santé physique et mentale est préservée par des longueurs sans « bombes ».

Une fois qu'il a fait ses longueurs il se douche et se savonne le corps. Se lave les cheveux au shampoing anti-chlore. L'odeur ne le dérange pas le moins du monde. Il n'y a personne d'autre dans la piscine, et il doute que la clientèle de l'hôtel soit composée du genre de personne qui urinerait dans l'eau, mais le chlore est essentiel pour éviter toute possibilité d'infection. Il y a quelque chose de rassurant dans l'odeur des produits d'entretien, que ce soit du chlore, de l'eau de Javel ou les divers produits qu'ils utilisent à l'hôpital. Il n'ose pas imaginer ce que les « bombes » ajoutent à la piscine qu'ils fréquentent, sans parler de la malpropreté et des maladies dans le complexe sportif lui-même. M. Jeffreys reste dix minutes sous la douche. Le contact du gel douche sur sa peau est agréable et l'eau est chaude. Il lave les péchés qu'il a pu commettre par inadvertance. Cette idée l'amuse. Il imagine Ponce Pilate qui se douche après une baignade purificatrice. Il se sèche et s'habille à la hâte.

M. Jeffreys a réservé un massage et arrive avec une minute d'avance. La femme qui tient le spa est séduisante mais elle a un accent vulgaire qu'elle essaye – sans y parvenir – de modifier. Son ton est familier mais il ne s'en offusque pas le moins du monde. L'hôtel propose à sa clientèle masculine et féminine une large gamme de services. Il y a un institut de beauté et Jeffreys remarque une femme rondelette qui se fait faire une manucure. Sa masseuse est légèrement en retard, ce qui, bien qu'agaçant, ne vaut pas la peine de faire un esclandre. C'est une jeune femme somme toute assez sympathique du sud de l'Espagne, la fille d'un peintre d'un certain renom, elle a émigré à Londres et s'est mise à son compte. M. Jeffreys s'assied et ne trouve rien qui vaille la peine d'être lu sur la table devant lui. La femme de l'accueil lui propose un café mais il décline. Sourit pour indiquer que ça n'est pas de sa faute si sa masseuse est en retard. Il patiente. Vérifie l'heure sur l'horloge murale. Puis sur sa montre. Décompte chaque minute. Il déteste cela, que les gens soient en retard. Mais il se contient. Neuf minutes après que son massage aurait dû commencer, la femme en question apparaît, essoufflée. Un embouteillage, on pouvait s'y attendre. Il sourit et lui dit de ne pas s'inquiéter.

M. Jeffreys pénètre dans la pièce et quitte ses vêtements, sauf son caleçon. Il s'allonge sur la table, sur le ventre, la tête dans l'appui-tête, les

yeux fixés sur la moquette. Il remarque une longue mèche de cheveux blonds. La personne qui a passé l'aspirateur dans cette pièce n'a pas vu la mèche, à moins que la table n'ait déjà été utilisée aujourd'hui. C'est une explication probable. Il pense aux cellules mortes qui sont tombées de la personne qui était là avant lui. Ce sont les cheveux d'une femme. Elle est sans doute propre et en bonne santé. Il ne peut y avoir aucun doute sur la question. Sinon elle ne serait pas descendue dans cet hôtel. Il se demande de quel pays vient la femme. Le but de sa visite. Scandinave, peut-être. Une photojournaliste pour un magazine de mode haut de gamme ? Ou une Américaine. La femme d'un banquier ? Ou même une Brésilienne. La femme d'un politicien en vacances ? Ce n'est que conjecture et il repousse la douce image d'une blonde pétillante, nue, car il se rend compte que son pénis commence à enfler. Certains hommes sans distinction fréquentent les salons de massage en quête de faveurs sexuelles mais lui trouve l'idée tout à fait répugnante, sans parler du manque de respect que cela représente envers sa masseuse et le savoir-faire qu'elle a passé des années à acquérir. Quel dommage que tant de choses dans la société soient dégradées par une minorité d'égoïstes. M. Jeffreys relâche ses bras, mou, souple, et s'abandonne aux doigts professionnels de l'Espagnole. C'est une excellente masseuse.

D'habitude ils parlent quelques minutes au début et à la fin de chaque séance. Plus la première fois qu'il l'a rencontrée, et moins au fur et à mesure qu'ils sont devenus à l'aise l'un avec l'autre. La majeure partie de la séance se déroule maintenant dans un silence détendu. C'est une professionnelle, elle ne parle pas sans cesse pour ne rien dire. Elle comprend les réels bienfaits d'un bon massage. Il a maintenant tout loisir de s'évader un court moment. La piscine permet quelque chose qui y ressemble mais il doit se concentrer pour se perdre dans le mouvement, son esprit fait des siennes. Un bon massage, en revanche, et il n'a pas à faire quoi que ce soit. Un contraste agréable avec l'emploi du temps chargé et stressant de sa vie professionnelle quotidienne, où il subit une pression importante. Il y a tant à faire et tant de variables à prendre en compte. Des vies humaines sont entre ses mains. Sa masseuse travaille ses muscles, et enfin tourne et étire ses membres. Elle applique quelques gouttes d'huile sur sa peau et la fait bien pénétrer. À la fin de sa demi-heure M. Jeffreys est complètement détendu. Il s'habille, règle et laisse un pourboire.

Il retourne à sa chambre et se change rapidement, redescend en ascenseur au rez-de-chaussée et se dirige vers la cafétéria de l'hôtel. Il commande un cappuccino. Il est servi avec un petit motif dessiné à la poudre de cacao et Jeffreys savoure son café. Excellent. Rien à redire. Il regarde autour de lui et ce qu'il voit a l'heur de lui plaire. Des hommes et des femmes assis en couple ou seuls. Ambiance calme. Les graines de café embaument la cafétéria. Il est assis sur une chaise en osier, quant à la table : fer forgé et verre, un design à la mode. L'hôtel a su mélanger avec goût dans l'atmosphère distinctement italienne une élégance japonaise très étudiée. On la perçoit dans les abat-jour et les ornements. Très subtile, mais néanmoins frappante.

Une fois qu'il a bu son café, M. Jeffreys s'installe dans le restaurant à côté. Il est un peu tôt pour manger, mais il s'est entraîné sur le tapis de course, et il retourne à l'hôpital ce soir. Il demande une place près de la fenêtre et s'installe pour lire le menu. Le homard le tente. C'est donc ce qu'il commande, ainsi qu'une bruschetta aux tomates séchées en entrée. Une bouteille de Perrier pour épancher sa soif. Il y a d'autres gens dans le restaurant mais c'est calme. Il entend de la musique d'orgue au loin, et en tournant le regard vers le piano-bar il n'est pas surpris de voir le couvercle du piano demi-queue fermement rabattu. Il voit des gens dans le bar, mais pas le pianiste qui ne commencera à jouer que plus tard. Ses tomates arrivent : il entame un bon repas bien mérité.

Le temps que M. Jeffreys retourne à sa chambre, il est le plus heureux des hommes. Respiration régulière, agréable tiraillement dans les muscles. Dans la salle de bains c'est à regret qu'il balaie de sa brosse à dents le reste du goût de homard. Il était si bien préparé. Un mets fin dans un hôtel de qualité. La belle vie. Il a énormément de chance. Il se déshabille et s'étend de tout son long dans son lit. Il règle son réveil pour dans quatre heures.

Steve était très famille, tout ce qu'il possédait il avait travaillé dur pour... depuis la voiture qu'il conduisait pour gagner sa croûte jusqu'à la maison dans laquelle il vivait avec sa femme et sa petite fille... et pour Steve, son foyer c'était vraiment un palais... sa femme une reine... sa fille une princesse... il n'y avait qu'elles qui comptaient... la maison c'était un endroit où sa famille était en sécurité... un endroit chaleureux... plein de bonheur... et avant ça lui faisait chaud au cœur, les nuits, quand il était dehors... quand il conduisait... avait affaire aux ivrognes... qui voulaient pas payer leur course... ou qui cherchaient la bagarre... il portait une matraque pour se défendre en cas de besoin... depuis qu'il s'était fait voler et tabasser un soir... quand il avait commencé à faire le taxi... ça n'arriverait pas deux fois... mais ça allait... il savait se défendre... c'était pas un imbécile... et les gens l'aimaient bien... il avait plein d'amis... c'était un gentil géant... et ce qu'on remarquait chez lui c'est qu'il était comblé... il n'avait jamais rien voulu d'autre qu'épouser Carole et vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants... c'était ça sa seule ambition... il n'avait pas honte de le dire, d'ailleurs... et même s'ils sortaient ensemble depuis qu'ils avaient quinze ans, ça ne l'avait pas empêché de trembler quand il l'avait demandée en mariage... six ans plus tard... peur qu'elle dise non... un mec costaud comme lui, on aurait pas dit que ce genre de truc lui foutrait les jetons... il avait emmené Carole au cinéma... lui avait demandé de l'épouser au pub, après... la bague était au-dessus de ses moyens... mais il s'en foutait de s'endetter... Carole valait bien ça... il avait fait comme ça : il avait emballé la bague et il l'avait glissée dans le paquet de chips quand elle le lui avait tendu... et il avait attendu qu'elle trouve... elle avait toujours bu doucement... pour chacun de ses verres il finissait toujours par boire deux pintes... et en plus elle buvait que des cocktails... et elle faisait pareil pour les chips... elle les sortait une par une... une vraie dame... pas du genre à s'empiffrer... ou mâcher la bouche ouverte... et quand elle avait trouvé la bague il s'était penché... il avait attendu qu'elle la déballe... et puis il lui avait demandé... son rêve s'était réalisé quand elle avait dit oui... Carole adorait raconter l'histoire... et Steve prenait sa tête gênée... et en même temps... il était content... la bague et les chips... c'était tellement romantique... et son expression... elle oublierait jamais son expression quand elle avait dit oui... oui, elle

l'épouserait... il l'avait toujours traitée comme une princesse... il ne ménageait pas sa peine pour elle... il lui tenait les portes... il écoutait tout ce qu'elle avait à dire... il ressentait tout ce qu'elle ressentait... et la première fois qu'ils étaient sortis ensemble ils étaient allés au même cinéma... c'est pour ça que c'était bien qu'il la demande en mariage comme ça... six ans... jour pour jour... il n'était sorti qu'avec elle... pareil pour elle... elle aimait Steve comme personne... il était tout pour elle... sa vie... le bonheur conjugal... le grand amour... ils ne se disputaient jamais... ils étaient faits l'un pour l'autre... tout était parfait... et Steve fou de joie quand elle était tombée enceinte... il n'arrivait pas à croire ce qui lui arrivait... qu'il allait être papa... il avait mis la main sur son ventre et il l'avait laissée comme ça longtemps pendant qu'ils évoquaient toutes sortes de prénoms... des toutes petites jambes qui donnaient des coups de pieds de l'intérieur... ça tournait et se retournait... il devinait que le bébé était pressé de naître... il avait des mains énormes alors il sentait tout... et leur vie était devenue encore plus belle... jusqu'à ce que ses eaux commencent à s'accumuler et Carole passait sa vie à l'hôpital... des complications pendant l'accouchement, ça aurait pu les tuer toutes les deux... Carole avait eu besoin de transfusions sanguines et Steve passait autant de temps que possible à l'hôpital... à attendre... il ne rentrait que pour se doucher et dormir... il avait arrêté d'aller travailler... et s'il n'allait pas travailler il ne gagnait pas d'argent... ils allaient avoir besoin d'argent pour quand le bébé serait là mais il ne voulait pas être loin de Carole au cas où il arriverait quelque chose... et il avait peur... un soir il était allé se dégourdir les jambes... il arpentait les couloirs... il était passé devant une chapelle... il était rentré à l'intérieur et s'était assis... avait commencé à prier... ça s'était passé comme ça... il n'avait pas réfléchi... il n'y avait personne d'autre... il s'était penché en avant sur sa chaise... il avait levé les yeux vers les épines sanglantes qui s'enfonçaient dans la tête en plastique de Jésus... des rivières rouges qui coulaient, partaient des cheveux emmêlés... sur la peau d'un blanc si pur... le plastique ressemblait plutôt à de la céramique... de la porcelaine... un objet qu'on trouverait dans une brocante... un objet de famille perdu... la lumière qui tombait dessus... une lueur surnaturelle qui émanait de la cage thoracique... et Steve n'allait jamais à l'église... il ne se souvenait pas avoir déjà prié... mais ça lui était revenu des cours d'éducation religieuse à l'école... il pensait aux côtes de l'homme... la côte dont était issue la femme... le jardin

d'Éden et le fruit interdit... et il pensait aux voleurs à côté de Jésus... aux soldats qui leur avaient brisé les jambes pour que la pression porte sur le cœur et les poumons... une torture lente pour que les sadiques en profitent bien... il ne comprenait pas pourquoi les gens étaient cruels comme ça... leur haine et leur perversion le dépassaient... et Jésus qui appelait Dieu qui testait sa foi... Jésus qui voulait savoir pourquoi Dieu l'avait abandonné... Jésus ne condamnait pas les prostituées et les criminels... il aimait tout le monde... il voyait le bien dans tout le monde... après tout... Dieu les avait tous créés... comment est-ce que Dieu pouvait laisser mourir un bébé avant même qu'il ait pu respirer ?... Jésus a posé ses mains sur les boiteux et les a fait marcher... il a donné la vue aux aveugles... il faisait toutes sortes de miracles... Jésus n'a pas tourné le dos aux lépreux... il a foncé dans la synagogue et a retourné la situation... parce qu'ils faisaient payer l'entrée... il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'il ne l'est pour un riche d'entrer dans le royaume de Dieu... de ça il se souvenait... obligé d'y penser... et tout ça revenait à Steve assis dans sa chapelle... Jésus qui remettait en cause le système... à fond... sa priorité c'était les gens... de nos jours il se serait retrouvé à l'asile de fous... et s'il était bel et bien fou...? Jésus qui hurlait dans la nuit, qui attendait que Dieu vienne et le porte dans ses bras jusqu'à la maison... il fallait bien avoir le paradis comme récompense... Steve le savait bien... et Jésus avait été sauvé... il avait eu sa récompense... Il avait raison et les hypocrites et les juges avaient tort... c'était pas plus compliqué que ça... et c'était pour ça qu'on construisait des églises... la chapelle c'était un endroit chaud où aller... il y avait une atmosphère rassurante qui donnait de la force à Steve pour Carole et le bébé... il avait beaucoup prié... pendant une heure... il était content qu'il n'y ait personne... mais bon de toute façon rien à foutre... il ne se cachait pas... pas ici... c'était pareil quand il était à la maison... il se détendait dès que la porte d'entrée se refermait derrière lui... à Carole il pouvait parler... de ce qui lui faisait peur... c'était un peu comme prier... à part qu'il ne demandait rien... il y avait des choses dont on ne pouvait pas parler... il fallait rester fort... fiable... il avait raconté à Carole pour les prières dans la chapelle... une fois qu'elle était rentrée à la maison... il n'allait pas renier Dieu... il disait que Dieu avait répondu à ses prières... il y croyait, lui, que Dieu lui avait rendu service... sa femme et sa fille allaient bien... sa petite fille était en bonne santé mais ça n'en avait pas fait un pratiquant... pas du tout... mais

il n'était pas du genre à oublier sa famille et ses amis... il n'oubliait jamais un service... c'était l'honnêteté même... un bosseur... il était fier de sa réussite... une maison et une famille... alors il n'oubliait pas... il était toujours poli avec les croyants qui frappaient à sa porte pour essayer de le sauver... il respectait leurs croyances... il était devenu père en plus d'être mari... il prenait ce rôle supplémentaire tellement au sérieux que ses potes se foutaient bien de lui... mais il s'en foutait... c'était bon enfant... et puis, il n'était pas du genre à se laisser faire... on lui cherchait pas d'emmerdes... et quand Steve était heureux, ça se voyait... il avait une fille... une petite fille sans défense qui comptait sur lui à cent pour cent... c'était une grosse responsabilité mais il gérait... il connaissait des gens faibles mais lui était fort... les faibles lui faisaient de la peine mais il s'occupait des siens... il s'était mis à travailler d'arrache-pied... il travaillait toutes les heures qu'on lui proposait... il était vraiment fou de sa fille... il était doux avec elle et dès qu'elle voulait jouer à un jeu, il jouait... il l'emmenait se promener, et l'emmenait au pub... assise sur ses épaules... il écoutait tout ce qu'elle disait... dès qu'elle avait appris à parler... comme il avait toujours écouté sa mère... et il s'inquiétait pour elle... ils s'étaient jurés que si leur fille mourrait ils se suicideraient... ensemble... mais d'abord il faudrait qu'ils vérifient qu'il y avait bien un paradis... d'une façon ou d'une autre ils le sauraient... et s'il n'y en avait pas de paradis, ils profiteraient du temps qu'ils avaient ensemble avant que l'un d'eux meure... impossible d'imaginer la vie sans l'autre... obligé qu'il y ait un paradis... et ils avaient repoussé cette crainte... pendant un temps... et Steve qui voulait que sa fille ait tout... c'est comme si on lui avait confié une mission quand elle était arrivée... ils voulaient plein de gamins... cinq ou six... des garçons et des filles... et aussi des chiens et des chats... plus on est de fous plus on rit... mais ça n'avait pas été possible après la première... Carole ne pouvait plus en avoir maintenant... c'était dommage mais ça rendait leur petite fille encore plus spéciale... cinq ou six fois plus spéciale... un enfant c'est un milliard de fois mieux qu'aucun... et ils déversaient tout leur amour sur elle... elle ne manquait jamais de rien... un étranger qui regardait Steve verrait les tatouages et le crâne rasé... lui collerait sûrement une étiquette... mais c'était un type bien... des comme ça y en a pas beaucoup... et avant qu'elle commence l'école, il emmenait sa petite fille aux balançoires et aux toboggans pendant la journée... il faisait le plus gros de son travail la nuit pour pouvoir la voir quand elle était

réveillée... la voir grandir... il la posait sur le manège et la faisait tourner pendant aussi longtemps qu'elle voulait... et dès qu'elle en avait marre, il attrapait le manège et l'arrêtait net... comme si chaque seconde comptait... à ce moment-là il repensait à sa femme, quand ils sortaient, qui lui disait de ne pas trop faire tourner la petite parce que sinon elle allait être malade... comme la dernière fois... il lui avait acheté trop de bonbons... il ne fallait pas qu'il la gâte... et lui qui la couvait du regard à chaque instant... il avait monté les marches du toboggan avec elle jusqu'à ce qu'elle ait compris... il avait l'œil sur les grands... qui jouaient des coudes, qui bousculaient et se rendaient pas compte de leur force... il fallait bien surveiller les balançoires... un enfant pourrait bien passer devant et se faire mal... Carole était inquiète quand il sortait la petite... il faut bien que tu la surveilles, Steve... la quitte pas des yeux... il suffit d'une seconde pour qu'un pervers l'attrape... qu'il lui fasse des trucs dégueu et qu'après il se débarrasse d'elle sur une aire de repos... il la jetterait du haut d'une falaise et elle serait emportée en mer et on ne la retrouverait jamais... il allait la découper en morceaux et la mettre dans des poubelles... et son visage à lui se déformait quand il pensait à toutes les choses horribles qui se passaient... et s'il voyait quelqu'un essayer de lui prendre sa petite fille il le tuerait... fils de pute... pas devant elle, Steve... tu vas lui faire peur... elle sait qu'il ne faut pas suivre les gens qu'on ne connaît pas... mais je le ferais, hein... je l'égorgerais... sale enfoiré de pédophile... et puis il y a ceux qui ne violent pas les enfants mais les tuent quand même... les hommes qui violent des femmes... qui violent d'autres hommes... les ordures qui agressent les petites vieilles... tabassent des vieux dans leur propre maison pendant un cambriolage... qui leur volent leur retraite... qui torturent des animaux et des gens qui ne peuvent pas appeler à l'aide... tu sais... tous ceux qui ne peuvent pas se défendre... ça me dégoûte tout ça, Carole... ça me rend fou... ça me fout la gerbe... et elle lui disait qu'il avait raison et le calmait et ça passait, cet écœurement, et il allait mieux... désolé, mon cœur... ça me met hors de moi... ils sont tarés les gens... et Steve qui aimait la vie de famille... un verre avec les potes une ou deux fois par semaine... il allait bosser et payait les factures... il faisait ce qu'il y avait à faire... mais c'était sa famille qui faisait de lui qui il était... sa femme et sa fille et les autres... leurs parents... les frères et sœurs... les cousins... les nièces... les neveux... les voisins... il n'avait jamais voulu faire autre chose... il était vraiment comblé... je ne mens pas... il ne dérangeait personne et il n'avait

pas l'intention qu'on le dérange non plus... Steve était un homme heureux... c'était pas plus compliqué que ça.

OceanofPDF.com

Ruby est en train de laver le vomi sur une de ses chaussures neuves. Sally se penche et lui parle de Ron Dawes. Elle fait pas attention, au début, hoche la tête, et continue de frotter. Vingt-cinq livres, et la première fois qu'elle les porte un patient qui lui gerbe dessus, Papa qui éclabousse le cuir de ses chaussures d'un ramassis de petits pois-carottes. Elle y croit pas. À peine deux minutes qu'elle est au boulot. Papa va pas bien et elle sait que c'est particulièrement douloureux de vomir avec les points de suture qu'il a dans le bide, une laparotomie exploratrice, et le risque d'autres à venir encore. Elle peut pas se fâcher avec lui, surtout qu'un de ses fils lui a pas fait payer son repas hier soir, parce qu'il l'a reconnue de ses visites à l'hôpital. Elle a essayé de payer, elle aime pas être redevable aux gens, mais elle a quand même eu un kebab gratuit et une petite pâtisserie aux noix qui dégoulinait de miel. Papa a fait de son mieux mais il est pas arrivé aux toilettes à temps. C'est pas de sa faute. Il tient pas bien sur ses jambes, il a besoin qu'on l'aide, et quand il a filé aux W.-C. elle savait bien qu'il avait honte. Elle lui a dit à travers la porte qu'il fallait pas qu'il s'inquiète, qu'elle avait déjà vu pire. Combien de fois par jour elle dit ça aux patients ? Elle a laissé Papa tranquille, et elle est allée à un autre évier, elle a attrapé un torchon et une bouteille de désinfectant.

Elle est au top de toute façon, royal, un beat dans la tête et le pas léger, elle trippe en se disant que le monde entier est son, la vibration est là dans sa tête, comme si on lui pinçait les cordes du tronc cérébral, DJ Chromo qui lui parlait hier soir – allongée dans son lit, dans le noir, la radio en marche – il était parti sur l'idée que rien n'était solide et qu'il fallait juste être capable de voir la vérité.

Est-ce qu'elle sait – et il aurait pu être assis dans le coin de la chambre, tellement le signal est bon – qu'à une époque les scientifiques juraient-crachaient que les atomes c'étaient les composants de base de la vie, durs comme de la roche, et puis ils ont fini par regarder à l'intérieur et découvrir que chacun des atomes était composé d'une énergie qui vibre, et, depuis un lieu secret, Chromo insiste bien là-dessus et ça c'est à l'intention du *Department of Trade and Industry* qui a qu'une hâte c'est de reprendre son antenne, et le dernier raid a coûté bonbon à Satellite, depuis un lieu secret, donc, Chromo veut que Ruby imprime bien que tout ce qu'elle connaît n'est pas ce qu'elle croit, tout vibre de plus en plus vite, et c'est la musique, la

vibration, le son qui est à l'origine du monde, comme la commode vermoulue qu'elle a devant les yeux, et Ruby voit au-delà des formes, elle sait décomposer la commode en mille morceaux plus petits, des milliards de milliards de possibilités, tellement que ça serait impossible de les compter, et elle a déjà ça en elle, la vision de la vie de Johnny Chromozone, c'est son travail à l'hôpital qui fait ça parce que le boulot n'est jamais fini, dans les pires moments c'est un tapis roulant qui tourne en continu, des virus invisibles qui déciment même les plus forts, comme ce boxeur amateur tué par des microbes, vingt-cinq ans et toute sa masse musculaire pouvait pas le sauver, il n'y a pas de *happy end*, mais si on regarde les choses séparément, alors si, il y en a, la plupart des patients se rétablissent, alors quand Chromo dit que le monde autour de nous respire et n'en fait qu'à sa tête, elle comprend, elle voit bien que c'est vrai, elle regarde bouger les murs, Paula entourée de vibrations qui bougeaient avec elle l'autre soir, Paula avec sa bouteille à la bouche, Paula qui frottait ses dents contre le verre, la mousse qui montait, se précipitait contre le goulot, et enfin, après cinq minutes passées à frotter, le Sopalin mouillé a raison du vomi sur sa chaussure, Dawn lui apporte du parfum et le vaporise sur ses chaussures. Ruby renifle la chaussure, elle sent plus le vomi. Elle retourne au W.-C. et frappe à la porte pour voir où Papa en est.

« Ça va là-dedans ? »

Elle entend un son étouffé et recule. Elle ne peut pas penser à Ron, M. Dawes, là tout de suite, tout sauf ça, elle se concentre sur DJ Chromo comme si elle l'entendait encore, et si rien n'est solide alors rien n'a vraiment d'importance au fond, pas vraiment, rien de tout ça n'est vrai, les larmes ne servent à rien, ni les papillons affolés qu'elle a dans ventre, la nausée qu'il faut faire redescendre.

La porte s'ouvre et voilà Papa qui s'accroche à l'encadrement de la porte, qui regarde le sol. Elle l'aide à se remettre au lit. Il baisse la tête, il a honte, elle aimerait qu'il puisse voir que tout bouge autour d'eux, les protons filent dans tous les sens, et elle aimerait bien qu'il sache que les odeurs et les couleurs ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être, ce ne sont que des petits pois-carottes, pas de quoi s'inquiéter, de la nourriture qui donne de l'énergie, et elle se marre presque en y pensant, mais elle le met au lit, plutôt. Il attrape son chapelet et se met à l'égrener – le clic-clic régulier des soucis de Papa.

Il dit : « Merci, mademoiselle. »

Maintenant que c'est fait ça, elle pense à Ron. Elle sort de la salle en pressant le pas, elle entend Sally dire qu'il avait quatre-vingt-quatre ans et que c'est un bel âge. Les larmes de Ruby sont coincées à l'intérieur. Silence. Rien que sa respiration, lourde comme celle d'un vieil homme qui a peur, sous son masque à oxygène, qui cherche son souffle. Personne ne meurt de vieillesse, en fait. Ruby sait ce que Sally veut dire, il a vécu plus longtemps que d'autre gens. Et alors ? C'était pas son heure. Ces choses-là on les sent.

Ron était tellement vivant, tout l'intéressait, même s'il en a fait bien plus que tous les gens qu'elle a rencontrés, lui c'est l'histoire-géo en personne, un aperçu d'une autre dimension qui est plus barrée que la vie dans le Chromo Zone, et Ruby buvait souvent un thé dans la salle télé avec Ron, et quand il s'y mettait on partait dans son trip avec lui, c'était comme se réveiller au son de *On The Parish*. Il savait écouter aussi, tout et tout le monde l'intéressait. Elle aimait bien ça chez lui. Elle a la même vision des choses. Quand on est vieux, les souvenirs ont plus d'importance qu'un paquet de fric. Ce sont ses mots et ça fait vibrer quelque chose en elle. Elle comprend ce qu'il voulait dire. C'est intime et elle adorait ça chez lui, elle l'a rencontré il y a à peine trois semaines mais c'est comme si elle le connaissait depuis toujours. Il faut s'accrocher aux souvenirs. Le pire c'est de se les faire voler après avoir travaillé dur – finir fatigué et sans récompense. Elle pense à sa mère et sent un coup de froid lui transpercer le corps, elle a la peau gelée et pourtant il fait chaud à l'hôpital – cliquetis des ventilos dans la salle où elle passe.

Ruby entre dans un des W.-C. dans le couloir, ceux qui sont pour les visiteurs, elle s'enferme et éclate en sanglots, de gros sanglots qui emportent tout. Elle essaie de se contrôler. C'est comme si son grand-père venait de mourir, ou quelque chose comme ça. C'est si triste. Ron était heureux, plus vif que beaucoup de gens de son âge, et il était plutôt en bonne santé, il était presque prêt à rentrer chez lui. Ruby n'a jamais vu sa maison mais elle sait comment il passe son temps. C'est pas comme s'il avait été seul, déprimé ou qu'il s'ennuyait.

Elle reste là, assise dix bonnes minutes, s'essuie le visage avec du papier toilette et tire la chasse, puis retourne dans le couloir. Sally l'attend.

« Je t'ai vue entrer, elle dit. Ça va ?

— Je suppose. C'est con, hein. Je le connaissais à peine. C'est juste que, je sais pas...

— Maureen dit que tu devrais aller te prendre un bon thé bien chaud. Elle sait que tu l'aimais bien. Tu te mettais dans la salle télé avec lui pendant ta pause. Comme si c'était ton grand-père. Il a eu une longue vie. Faut pas oublier ça.

— Je sais, mais c'est pas juste. Je sais qu'il était vieux mais au bout d'un moment on s'attache. Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent, je m'en fous. Il est mort de quoi ?

— On dirait que c'est le cœur qui a lâché. Il avait le cœur faible, tu sais ça. Il est mort dans son sommeil. Il a pas souffert.

— C'est déjà ça. Mais j'arrive pas à m'y faire. On croit savoir comment ça va se passer. Certains patients on sait qu'ils vont pas rentrer chez eux dès qu'ils sont admis. Tu vois ce que je veux dire ? »

Sally fait oui de la tête, attentive. Elle est toujours dans une démarche d'apaisement, en tout cas pour les gens qu'elle connaît, mais elle est coriace quand il s'agit des affaires de syndicat. Elle a elle-même pas mal discuté avec Ron, à propos des mouvements syndicaux dans le temps, alors que Ruby préférait entendre parler des endroits où il avait été quand il était dans la marine. Sally c'est plus une battante qu'elle, et y a pas mal de médecins qu'elle n'aime pas pour deux raisons : la classe sociale et le sexisme. Ruby s'intéresse pas à tout ça, elle sait que trop de médecins méprisent les infirmières, mais elle donne sa chance à tout le monde.

« Allez, Rube, il a pas souffert, et il a pas perdu la boule. Il avait toute sa tête jusqu'à la fin. Il a fait son temps et maintenant il est en paix. C'aurait été pire s'il avait souffert, tu sais ça. Il est mort de la meilleure manière possible, en paix avec le monde, sans peur ni panique. Allez... »

Ruby se remet à pleurer et Sally la prend dans ses bras. Elle sait qu'elle devrait écouter la voix de la raison et dire que oui, il a atteint un grand âge, mais va savoir pourquoi, ça prend pas. Elle essaie d'être dure mais elle n'y arrive pas. Elle sait qu'elle n'est pas raisonnable.

« Allez, va t'asseoir », lui dit Sally une fois qu'elle s'est calmée.

Dawn qui apparaît aussi d'un coup et ébouriffe les cheveux de Ruby.

« Viens là que je te nettoie un peu. »

Elle sort un mouchoir et lui tamponne les yeux et les joues.

Dawn demande à Sally : « C'est M. Dawes ? » Sally qui fait oui de la tête. Ruby détourne la tête.

« Grosse bécasse, va », fait Dawn en riant, mais gentiment. « Il a vécu plus longtemps que la plupart des gens. Il est mort dans son sommeil en

plus. »

Ruby en a marre d'entendre que c'était logique qu'il meure parce qu'il était vieux. On a pas mal parlé des vieux et du traitement de seconde classe qui leur est réservé par le système de santé publique : des recommandations ne pas pratiquer de réanimation, des trucs comme ça. Comme si s'éteindre dans son sommeil était une belle façon de finir une vie qui ne servait plus à rien. Elle sait bien que Sally et Dawn ne pensent pas comme ça, elle sait bien qu'elles sont simplement en train d'essayer de lui remonter le moral, mais ce qu'elles disent la renvoie à tout ça. Il n'y a rien à dire, rien à faire, elle les remercie et se dirige vers la cafétéria, elle évite la cantine du personnel.

Ruby est derrière une femme qui a la cinquantaine et un garçon de douze ou treize ans, qui se déplace avec difficulté – un problème à la hanche – baskets anti-gravité aux pieds, il attend que sa mère règle Peggy, à la caisse. Il se tient un peu à l'écart, il est en train de passer du stade de garçon à celui d'adolescent, et Ruby ne peut pas s'empêcher de sourire en se souvenant comment elle était à cet âge-là, la voilà qui repense à sa mère. Elle s'achète un Coca et un œuf en chocolat Cadbury, s'assied à une table et boit avec une paille, elle enlève l'alu soigneusement et mord dans l'œuf, le jaune à l'intérieur dans la crème, elle remarque qu'il y a du sucre sur la table et le balaie de la main, le fait tomber par terre, c'est quoi déjà la comptine ? « *En quoi sont les petites filles ? / Épices et sucre d'érable / Et tout ce qui est agréable* », Ruby observe le garçon qui se dispute avec sa mère et pense : « *Grenouilles et escargots / Et queue de chiots / Ainsi sont faits les petits garçons* ». Tout est une question d'humeur. Elle prend une décision.

Elle ne va pas avoir pitié de Ron, le traiter comme s'il n'avait rien fait de sa vie – elle pense à ces enterrements où la famille fait de son mieux pour fêter la vie plutôt que pleurer la mort, remercier Dieu pour les bons moments, on ne peut faire que ça – alors au lieu d'un mort à la morgue, elle voit un jeune matelot tout droit sorti du groupe Jack-the-Lad, plein de superbe et d'arrogance, qui fait le malin dans une rue de Shanghai, qui prend une petite ruelle coupe-gorge et mal éclairée, il suit un gamin pieds nus qui le mène vers une porte sans enseigne, il paie le garçon et pénètre dans une fumerie d'opium, boiseries au mur et vitrines, dragons qui ont la langue en feu et ancêtres encadrés, il y a des filles chinoises, le visage peint,

assises sur une montagne de coussins en soie, une pipe ornée qu'on lui fait tourner.

Depuis leurs chaises en plastique dans la salle télé il a fait remonter le temps à Ruby, lui a raconté la fois où il a fumé de l'opium tout frais du champ de pavot, il a serré sa main dans la sienne en disant que c'était de l'opium pur, pas de l'héroïne, et qu'il a fait pareil à Hong Kong et Canton, avant Shanghai, et que plus tard il est allé dans des fumeries à San Francisco et New York, et dans l'est de Londres, mais c'est Shanghai qui sortait du lot, l'opulence, la vraie, enterrée, à l'abri des regards indiscrets, il a dit qu'il la sentait encore, dans l'odeur de son thé. Il était jeune à cette époque-là et prenait des risques, il passait le plus clair de son temps dans les ports quand il était dans la marine, après de mois à rien faire en mer ils étaient comme des dingues quand ils mettaient à quai, et dans les ports on savait s'occuper des marins, il y avait des bars et des filles partout où ils allaient, mais il fallait faire attention, il était allé dans des endroits coupe-gorge une pauvreté à l'état pur comme on n'en voit pas en Angleterre.

Ils ont perdu un de leurs gars à Calcutta, on l'a traîné dans une ruelle et on lui a tranché la gorge, mais d'autres marins connaissaient un endroit à Shanghai et disaient que c'était cachère, c'était pas un junkie, Ron, il a juste visité quelques fumeries et quand il était dans un autre coin du monde il oubliait vite tout ça, Ruby sent encore ses doigts, posés doucement sur sa main, et elle fait le tour du monde à bord du Shanghai Express, elle joue aux courses à Epsom, parce Ron aimait bien parier aux courses de temps en temps, il avait son système à lui : si le nom du cheval avait un rapport avec quelque chose dans sa vie il mettait un peu de sous dessus, les prouesses du cheval ne l'intéressaient pas, ça pouvait être quelque chose qui avait à voir avec le temps qu'il avait passé dans la marine, comme le Shanghai Express, un lieu ou un souvenir, les années pendant lesquelles il a travaillé en Angleterre, quand il s'est installé, « Hard Labour » à Aintree, ou un fils ou une fille, un de ses petits-enfants, une boisson ou un pub qu'il aimait particulièrement, tout ce qui le renvoyait à l'affectif, et Shanghai Express ça la fait penser à un cheval qui s'appelait « Burmese Days », Ron qui raconte à Ruby la fois où ils étaient coincés en Birmanie pendant un mois, l'air lourd d'eau qui s'accumule pour la mousson, une humidité telle qu'il était trempé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des insectes énormes qui les prenaient pour cibles, des moustiques partout, des plats comme il n'en avait jamais goûtés, c'était il y a longtemps, avant les restau indiens partout en

Angleterre, et il s'était marré en repensant aux matelots qui mâchaient de la noix de bétel qui leur faisait la bouche toute rouge comme s'ils s'étaient battus, mais les Birmans étaient sages comme des images, les moines bouddhistes qui défilaient de bon matin avec leurs bols, et comme l'équipage est resté un moment sur place, il a eu le temps de sortir de Rangoun et remonter dans le pays, Rangoun c'était une ville plutôt pas mal le temple principal était surmonté d'une espèce d'énorme dôme en or, il avait lu, des années plus tard, qu'on voyait ça de l'espace, et la Birmanie compte certaines des plus belles femmes qu'il a vues dans sa vie, avec les Irlandaises, les Brésiliennes, et les filles en Côte d'ivoire, ça c'était autre chose, avec son meilleur ami Fred ils ont pris le train pour Mandalay, puis ils ont poussé jusqu'à Pagan, une ville de temples près de la rivière Irrawaddy, et des expériences comme ça on en a pas deux dans sa vie, ils étaient entourés de milliers de *stupas* et de pagodes tombés en oubli, des temples à perte de vue, on lui avait dit qu'il y en avait près de dix mille, et des années et des années plus tard Ruby a vu ses yeux s'éclairer en y repensant : Fred et Ron qui entrent dans cette ville déserte en fin d'après-midi et escaladent l'une des pagodes les plus hautes, s'assoient et regardent le soleil se coucher, derrière la rivière, et en Orient le soleil ressemble vraiment à une boule de feu, on est plus près de l'équateur et donc plus près du soleil, ils ont passé la nuit au temple, il faisait froid mais ça valait bien le coup parce qu'au matin ils ont vu le soleil se lever, la lumière qui jaillissait de la pierre et du sable, les temples à l'abandon d'un rouge qu'il n'avait jamais revu depuis, un spectacle qu'il n'oublierait jamais, et s'il devait mourir la semaine suivante il saurait qu'il avait eu la chance de voir ce que beaucoup de gens ne soupçonnent même pas, ça lui fichait la chair de poule rien que d'y penser, l'image si nette dans son esprit, un endroit magique dans un pays magique, il s'était senti si vivant à regarder le soleil se lever, comme si, en un centième de seconde, il avait appris tout ce qu'il y avait à savoir sur la vie.

Ruby adorait Ron quand il parlait comme ça. Une innocence de petit garçon, les yeux écarquillés, curieux de tout, sans cynisme ni amertume, pas de cruauté chez lui. Il allait de l'avant et se remémorait les bons moments, Lima Girl c'était un coup sûr, elle se souvient plus de l'hippodrome, il lui a jamais dit, alors à la place elle imagine Ron au Pérou, en train de tomber amoureux, une romance d'un soir dure toute une vie, et elle sait que Ron ça a été un tombeur, il a roulé sa bosse à la découverte du monde, il est allé

partout, il a sûrement tout fait, de vraies beautés il en a vues dans son temps, les Siamoises avant que Siam devienne la Thaïlande, les filles d'Amérique du Sud et d'Afrique, les filles dans les ports en Méditerranée, et il adorait les filles birmanes à Rangoun, un sacré endroit, les filles à Manille et à Hong Kong, la liste est longue, et d'un coup il s'était souvenu à qui il parlait et avait eu l'air gêné, du coup il avait plutôt raconté à Ruby comment il se renseignait de son mieux sur les endroits qu'il voyait, les coutumes et les religions. Il a vu les pyramides en Égypte et les temples de Pagan, il lui a expliqué que les Égyptiens croyaient que l'âme retournait dans le corps après la mort, et c'est pour ça qu'ils préservaient le corps à l'aide de produits chimiques et l'emballaient prêt pour quand l'âme en aurait besoin à nouveau, et c'était pas que pour les pharaons, même si c'est d'eux qu'on entend parler, il y a des millions de momies là-bas qui attendent tranquillement. Il avait ri en voyant la tête qu'elle faisait.

Il est allé à la Nouvelle-Orléans, il lui a dit qu'il y avait du vaudou là-bas, plein de zombies qui attendent de revivre et terroriser les gens du coin, et Ruby n'aime pas les histoires d'horreur, elle ne voulait pas qu'il raconte l'histoire, il la taquinait, c'est tout, et là voilà qui pense à la mort et à la religion, Ron qui lui parle d'une énorme mosquée à Istanbul, les temples hindous à Bombay, et elle se marre en se rappelant qu'il a impressionné Davinda parce qu'il connaissait les noms des trois dieux hindous les plus importants, il a parlé d'un autre dieu qui était mi-homme, mi-éléphant, et il est allé en Palestine avant que ça devienne Israël, il est allé à Jérusalem, il a vu un vieux château de l'époque des croisades, et il fait chaud dans ces endroits-là, dix fois plus chaud que la journée la plus chaude de l'année en Angleterre, les mouches et la dysenterie font des dégâts, les moustiques qui te forent la peau, les mendiants qui s'accrochent à tes jambes, et il est monté en Scandinavie, les filles à Oslo et Stockholm ils les comptait parmi les plus belles femmes qu'il avait jamais vues, il disait ça à propos de tous les endroits du monde, et des femmes de partout travaillaient là-bas comme infirmières, d'Angleterre, d'Irlande, de la Jamaïque, de Trinidad, d'Inde, du Pakistan, du Bangladesh, du Sri Lanka, des Philippines, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, le monde est plein de belles filles, aucune aussi belle que Ruby, et Ruby a rougi et lui a répondu que c'était un vieux charmeur, et elle se dit maintenant qu'il y a tellement plus de choses qu'elle aurait voulu qu'il lui raconte, tellement d'histoires qui sont mortes avec lui, elle adorait son sens de l'humour quand il lui parlait de ces endroits-là, il se donnait

jamais le beau rôle, mais il était bien plus que la somme de ses tuyaux sur la *navy* et sur le boulot, fallait voir l'expression sur son visage quand il prenait ses petits-enfants dans ses bras, il en avait pas mal en plus, Harry il le surnommait « Hurry Up Harry », Jimmy c'était « Jimmy Jimmy » et aussi Chantelle, il avait l'air tellement heureux dans ces moments-là, il parlait d'un jeu de PlayStation ou une équipe scolaire, il secouait la tête, ils seraient grands bientôt, le temps passe si vite, il marmonnait un instant, secouait la tête puis souriait à Ruby.

Elle fait de son mieux mais ça marche pas. Les histoires s'emmêlent. La nuit qu'il a passée à Pagan, c'est comme ça qu'elle veut se souvenir de lui. Au sommet du monde, au sommet d'un temple, à regarder le soleil se coucher, puis se lever le lendemain. Elle finit son œuf Cadbury et mordille le plastique de sa paille. Elle sent les larmes qui remontent, elle cherche un mouchoir, une main lui en tend un. Elle lève les yeux et voit M. Jeffreys, à qui elle n'a parlé qu'une seule fois.

« Allez-y, dit-il en souriant. Ce n'est pas ça qui me manque. »

Elle prend le mouchoir et s'essuie les yeux. Elle voudrait bien se moucher mais elle peut pas, pas dans son mouchoir alors qu'il est là. Il s'assied et attend. Elle va être obligée de le ramener à la maison et de le laver avant de le lui rendre.

« Ça va ? » demande-t-il.

M. Jeffreys a un sourire gentil, un air serein qui la met à l'aise. Pas d'imperfections sur sa peau, les cheveux peignés soigneusement. C'est un gentleman. C'est dans son accent et sa façon de bouger, il fait attention à ne pas la brusquer, il choisit ses mots. Ruby remarque qu'il est conscient du pouvoir des mots, qu'il fait de son mieux pour ne pas la rendre triste. Elle l'aime bien.

« J'espère que je ne vous dérange pas... » Il ne termine pas sa phrase. Elle s'essuie le nez.

« Un des patients dans mon unité est mort hier soir et j'avais appris à le connaître un peu. J'adorais sa façon de voir les choses. Je ne sais pas pourquoi mais je me sentais proche de lui. Ça n'a pas de sens, je ne l'ai connu que trois semaines. Lui, c'était le passé en quelque sorte et maintenant il est parti. Mes grands-parents sont morts quand j'étais jeune, c'est peut-être pour ça. Parfois on saute les générations, on apprécie des gens qui sont beaucoup plus vieux.

M. Jeffreys hoche la tête. Elle ne s'attend pas à ce qu'il soit intéressé, après tout il n'a jamais rencontré Ron, mais il compatit avec sincérité.

« Qu'est-ce qu'il avait ?

— Il avait du liquide dans les poumons mais il était en train de guérir. Il était désorienté quand il a été admis. Il divaguait, mais il s'est remis sur pied rapidement et il était sur le point de rentrer dans quelques jours. Il avait le cœur faible.

— Il était vieux ?

— Quatre-vingt-quatre ans. »

M. Jeffreys hoche la tête. Il est sobre et respectueux, comme s'il ne s'attendait pas à ce que quelqu'un meure pour cette seule raison, même si ça n'est pas surprenant, elle le sait et il faut qu'elle l'accepte.

« Je m'imagine bien que ce n'est pas ce que vous voulez entendre mais il a bien profité de la vie. Bien plus que la plupart des gens. Ça ne va pas vous remonter le moral maintenant mais ça vaut la peine d'y penser. Parfois quand on est âgé la mort est un salut. »

Elle sait tout ça mais ce n'était tout simplement pas son heure, elle était vraiment convaincue qu'il allait rentrer, et pourtant ce que dit M. Jeffreys est vrai, Sally et Dawn pareil, elles ont raison, c'est elle qui est stupide, qui s'attache trop alors qu'elle devrait se protéger. Il faut qu'elle aille de l'avant, la vie continue et il y a toujours du travail à faire, des tâches qui lui feront penser à autre chose jusqu'à ce qu'elle prenne conscience de la réalité et qu'elle soit capable d'accepter ce qui s'est passé.

M. Jeffreys sirote sa boisson et fait la grimace, c'est trop chaud. Il prend un air gêné, comme pour indiquer qu'il n'aurait pas dû s'asseoir, mais c'est gentil de sa part, il n'était pas obligé, ça se voit qu'il est timide, humble comme Ron.

« C'est pas une mauvaise chose d'en être triste, vous savez. Tous ceux qui travaillent ici sont des aides-soignants d'une façon ou d'une autre et on ne serait plus humains si on ne ressentait pas de la tristesse parfois. Il faut simplement évacuer tout ça. Pour les gens qui souffrent ou sont en détresse parfois la mort est un salut. Ceux qui se sentent seuls parfois appellent la mort de leurs vœux. J'ai toujours essayé de regarder le côté positif, même si je n'y crois pas vraiment moi-même. Si on arrive à contrôler la façon dont marche son esprit alors on peut créer quelque chose de positif à partir de quelque chose de négatif. Pensez aux centaines de milliers de gens qui font de leur mieux pour aider les autres. On peut remonter jusqu'en Égypte ou

en Grèce antique et trouver ce même désir. On a fait des progrès énormes et on va continuer à en faire. La seule chose qu'on puisse dire avec certitude c'est que votre patient a bénéficié des meilleurs soins et du meilleur suivi possible. On n'aurait rien pu faire de plus pour lui. Si ça peut vous consoler. »

Ruby hoche la tête, sourit. C'est exactement ça qu'elle essaye de faire, prendre les choses du bon côté, elle fait de son mieux pour transformer un événement triste en une sorte de fête, on peut pas faire mieux, c'est ce que maman et elle ont essayé de faire quand papa est mort, et ce qui était dur c'est que plus elles essayaient, pire c'était, il n'a pas vécu aussi longtemps que Ron, il est mort jeune, quand elle était gosse, elle l'a à peine connu du coup, et s'asseoir près de Ron c'était comme s'asseoir près du père qu'elle n'a jamais eu, plus vieux, mais qui lui raconte quand même des histoires, ça lui a manqué ça, et elle se souvient de sa mère et elle qui pleurent, pleurent après l'office, il était tellement jeune papa, c'était pas juste, tout ça c'est arrivé trop tôt, tic-tac et puis l'horloge s'arrête.

« Je vais vous laisser. J'espère que ça ira mieux très vite. »

Elle regarde M. Jeffreys se diriger vers une autre table et s'installer avec sa tasse. Elle se sent mieux que quand elle est arrivée à la cafétéria et décide de se remettre au boulot, elle sourit à M. Jeffreys en passant, ça fait du bien de voir qu'il est triste pour elle, c'est un homme prévenant et elle repense à ce qu'il a dit et se force à voir le bon côté des choses et ne pas oublier qu'il y a beaucoup de gens bien dans le monde qui se soucient de leur semblables, qui se donnent à fond et dédient leur vie à aider les autres.

Quand il s'agit de santé, tout le monde est dans la même galère. Le Royaume-Uni investit de milliards de livres dans la santé et la recherche, et les scientifiques ne laissent pas tomber, ne s'arrêtent jamais, n'abandonnent jamais, continuent à aller de l'avant, toujours, fini le temps où on mordait un bout de cuir pendant qu'on vous coupait le bras à la scie, et on n'est plus envahis de parasites comme avant. La maladie n'est plus vue comme une punition divine, c'est ça qu'ils pensaient avant, que toute maladie était méritée, le traitement était à peine plus sophistiqué que l'astrologie, la magie et les potions, de nos jours les chirurgiens ont des bistouris électriques et des dissecteurs à ultrasons et des écarteurs de microchirurgie, plus personne ne taille les crânes avec une pierre aiguisée pour faire sortir des esprits maléfiques, pas de Grande peste ou de Peste noire, et Ruby qui essaie de s'imaginer des bubons enflés dans le cou et sous les bras, la porte

de son appartement marquée d'une croix, et puis il y avait aussi la variole avec ses plaies ouvertes et ses ulcères qui se propagent le long de la trachée, cette mort suffocante qui a été éradiquée par le vaccin, la tuberculose qui attaque les poumons, celle-là elle existe toujours à l'étranger et parfois il y a des épidémies chez nous, mais ça a rien à voir avec avant, la rougeole c'est une maladie que les gosses attrapent mais qui décimait par millions avant, et il n'y a plus d'épidémies de grippe comme celle après la Première Guerre mondiale, qui a fait vingt-cinq millions de morts, n'empêche qu'il y en a toujours pour prédire qu'il y a quelque chose qui couve en Extrême-Orient, ça se prépare, une tornade qui va se propager autour de la planète, portée par le vent, et elle pense à Ron à Shanghai et Hong Kong, toutes les maladies qu'il aurait pu attraper quand il était jeune et qu'il n'y avait pas de remède, et elle chante la comptine « *Ring-a-ring o' roses* » dans sa barbe, « *un petit bouquet en poche* », Ruby qui pense à la peste, « *atchoum ! atchoum ! tout le monde tombe* », et les pansements et l'eau propre ont remplacé l'huile bouillante pour nettoyer les plaies, et Ruby pense à Alexander Fleming qui découvre la pénicilline, la moisissure qui a atterri sur ses bactéries et les a tuées, et elle pense à Joseph Lister et l'antiseptique, Edward Jenner et les vaccins, Marie Curie et Antoine-Henri Becquerel et le rôle qu'ils ont joué dans la radiothérapie, une offensive contre les cellules cancéreuses, et elle pense aux scanners et aux appareils d'imagerie, quelque chose d'aussi simple qu'un rayon X qui passe au travers des muscles et des nerfs, et elle pense aux professionnels hautement spécialisés qui passent des années à devenir des experts dans leur domaine, les neurologues, les obstétriciens, les gériatres, les cardiologues, les pédiatres, ils sont tous là, l'hôpital est rempli de savoir et de bienveillance, et son moral remonte en flèche elle pense aux produits chimiques et aux technologies qui ont été mises au point au fil des années, les antibiotiques et les désinfectants, la radiothérapie, toutes ces choses qui vont de soi pour elle, elle fait un effort, pour reconnaître les bienfaits de l'eau courante et l'électricité et les toilettes, et rien que pour voir un microbe, il a fallu que quelqu'un invente le microscope, et les programmes d'immunisation, et la lutte contre la polio, le tétanos, la rougeole, et même quelque chose d'aussi rare que le déficit immunitaire combiné sévère on s'en occupe, les gosses sont mis dans une chambre stérilisée alors que dans le temps ils seraient morts sur-le-champ, et elle pourrait continuer comme ça, mais ce qui compte c'est qu'on

progresses tout le temps, on gagne, et elle se sent fière, vraiment, c'est étrange mais elle plane presque.

Ruby a envie de sortir se pinter la gueule, lui rendre hommage et le pleurer, elle sent la bonne odeur des plateaux-repas, tarte à la pomme et crème anglaise, et le couloir est une énorme artère qui désaltère, globules blancs sous pression, cœur qui palpite, cœur qui pompe, pompe-à-bière, pinte, pinard, picole, et sur les murs du couloir des beaux dessins au crayon de couleur, elle s'approche de son unité et elle se force à sourire, elle ralentit le pas derrière une famille qui porte des fleurs, les pétales des roses ont une texture veloutée, des coussins de fumerie d'opium, et elle pense à des colombes blanches qui battent des ailes, des milliers de plumes qui se décomposent en particules toujours plus petites, Ruby plane, elle est bien là, encore des plateaux-repas qui arrivent, des assiettes empilées bien haut sur le chariot, Ruby a DJ Chromo dans la tête, M. Jeffreys et lui c'est pas du tout les mêmes mais ils font un peu passer le même message, des restes de nourriture et des plantes vertes bordent le petit couloir qui mène à la salle où Ron est mort, la poussière sur un rebord de fenêtre, Sally et Dawn un peu plus loin dans leurs uniformes amidonnés, des montres épinglées à la poitrine, tic-tac sans fin, des petites chaînes et de longues aiguilles, du plasma frais et un stéthoscope sur le comptoir à l'accueil, Ruby qui voit presque en relief chaque trait plein de vie du dessin au crayon rouge d'un enfant, un enfant qui a dessiné un grand voilier à côté du lit vide d'un vieux monsieur.

L'infirmière James est une travailleuse assidue et une jeune femme sérieuse. Elle s'est laissée aller à la tristesse au sujet de la mort d'un patient mais M. Jeffreys considère qu'on peut l'excuser. Tant que ça ne devient pas une habitude. De toute évidence c'est une personne émotive. Peut-être même un peu instable. Dans tous les cas, il faut s'attendre à de tels écarts. Elle oubliera vite la mort de M. Dawes. Accepter la mort est essentiel pour le fonctionnement efficace d'un hôpital. Si le personnel s'attache à chaque patient le système court droit à sa perte. Il est naturel de ressentir de l'émotion, bien entendu, mais c'est un luxe lorsqu'on gère la maladie à une échelle si importante. Le personnel se doit de garder un certain recul. Il faut rester forts pour les patients. Pourtant, malgré ses larmes, Jeffreys pressent chez l'infirmière James un sens des responsabilités et il est convaincu qu'elle acceptera sans tarder la mort de Dawes.

À tous les niveaux, le professionnalisme est indispensable. Chaque rôle est important. Le personnel moins qualifié comme le personnel infirmier doit s'efforcer d'être aussi efficace qu'un chirurgien par exemple. Où va-t-on si les femmes de ménage se reposent sur leurs lauriers et que les brancardiers traînent la patte ? Que se passerait-il si un consultant laissait ses émotions dicter ses décisions ? Ou si Jeffreys lui-même permettait que les sentiments influencent son travail ? Il pianote sur la table en regardant l'infirmière James quitter la cafétéria. Elle repart se remettre au travail, les chaussures qui claquent au sol, le mouchoir de M. Jeffreys en main. Elle lui sourit en le croisant, pour le remercier, et ça lui réchauffe le cœur, il est content d'avoir pu rendre service et de donner un peu réconfort.

L'infirmière James est attirante à sa façon. Plus attirante que l'infirmière Cook, par exemple, qu'il soupçonne de promiscuité sexuelle. James a une modestie qui, trop souvent de nos jours, manque. Pour tout dire, son accent est un tantinet vulgaire mais c'est sans importance. S'il était en quête d'une compagne ce n'est pas parmi les infirmières qu'il chercherait. L'écart au niveau des habitudes et des attentes ne manquerait pas d'entraîner des conflits. Simple réalisme, et non pas du snobisme.

Il pense brièvement à Mimi, son ancienne compagne. Ils ont joui d'une décennie de bonheur sous le signe de la raison, ils étaient à tel point compatibles que leur relation aurait aussi bien pu être un mariage arrangé. Dix ans c'est long à passer avec quelqu'un et, c'était peut-être inévitable en

raison de leurs emplois du temps chargés, ils s'étaient éloignés l'un de l'autre. Il est le premier à reconnaître que son dévouement aux services de santé était en partie responsable de cette séparation, mais, travaillant d'arrache-pied dans la City, elle était également coupable. Et pourtant la séparation avait été amicale, compte tenu du fait qu'elle l'avait quitté pour l'un de ses collègues. Il n'a pas de regrets, bien que parfois sa compagnie aussi bien intellectuelle que physique lui manque. Malgré cela, il apprécie sa liberté retrouvée. Pour lui, le travail est plus important que quoi que ce soit d'autre, même Mimi. Dieu merci, ils n'ont pas eu d'enfants.

Une mère et son fils, un jeune adolescent, sont assis pas loin. Il est gros pour son âge, des pieds énormes. Des chaussures de sport en plastique sous la table. Le garçon fait la tête. Il se goinfre de frites. Une mouche se pose sur la table à laquelle M. Jeffreys est assis et il la chasse. La mouche s'envole, une fosse septique à elle toute seule, dont elle dépose le contenu sur l'assiette du gros garçon. Des fèces sur la croûte de sa tourte, sans doute. M. Jeffreys frissonne. Il sent les microbes dans l'air et entend la toux sèche d'un homme. Rien n'est épargné. Ni la poussière, ni la terre, ni l'eau. Les hommes et les femmes autour de lui portent des milliards de microbes sur leur peau. Les plantes vertes sont des viviers pour les bactéries. Ni animés ni inanimés, les virus sont le rebut de la création divine, ils inondent la planète de rougeole et de grippe. La mouche revient lui bourdonner autour de la tête.

Il s'imagine qu'il est aux Maldives. La mouche serait un moustique, qui suce le sang et transporte des maladies, contamine de paludisme et de la maladie du sommeil les innocents. Il voit des puces. Des lentes dans les cheveux des bébés. Des épidémies provoquées par des conditions atmosphériques anormales. Des microbes qui attendent le bon moment pour faire des ravages. Toujours en train d'attendre. De vivre. Grandir. Se reproduire. Mourir. Tout comme les êtres humains bien entendu. Et pourtant les êtres humains tiennent la route. Leurs vies se mesurent en années plutôt qu'en minutes. Le garçon est joufflu. Il grandit. Jeffreys pense à la souffrance des enfants. À la rubéole. Les oreillons. L'asthme. La varicelle. La mucoviscidose. La rougeole. L'amygdalite. La diphtérie. Les épreuves sont sans fin, une guerre qu'on ne peut pas gagner.

Il voit un médecin généraliste qui gave le garçon de morceaux de sucre, les joues potelées du garçon qui mastique bruyamment, qui bourre plus de frites sur sa fourchette. Jeffreys s'imagine en train d'examiner l'œil du

garçon à l'ophtalmoscope et regarder battre les vaisseaux sanguins. Le garçon est en train de devenir un homme et il a tant de problèmes auxquels il doit faire face. Il pense aux médecins qui étudient les expectorations. L'urine. Le pus. Qui font des prises de sang. Sécrétions corporelles. La menace de tant de nouvelles maladies. La vie est un calvaire.

Le café qu'ils servent ici est véritablement infect. On dit que beaucoup de gens boivent de l'instantané, mais qu'en est-il de ceux qui préfèrent le café fraîchement moulu ? Il pense à la nourriture qui est proposée. Des frites. Des tourtes réchauffées. Des sandwiches au pain blanc. Des chips. Des bonbons. Des boissons gazeuses sans la moindre valeur nutritionnelle consommées en quantités industrielles. N'est-on pas dans un hôpital, bon sang ? Logiquement, la nourriture devrait être nutritionnelle. Une alimentation équilibrée économiserait énormément de travail inutile aux services de santé. Au lieu de produits chimiques gazéifiés les enfants devraient boire une orange pressée. Une pomme pour le goûter plutôt que des chips. Au lieu de frites et de tourtes, la population devrait être forcée de manger du poisson grillé et des légumes verts. Les goûts changeraient vite. Une salade verte c'est bien mieux qu'un dessert indigeste.

Il sourit. Il n'est pas naïf au point de croire une telle chose possible. Autant une alimentation comme celle-là ferait du bien à la fois aux individus concernés et à l'État, autant la plupart des gens mangent pour le plaisir sans se soucier de leur santé, esclaves de leurs papilles gustatives. Ils sont incapables de faire même le plus minime des sacrifices. C'est pareil pour les cigarettes et l'alcool. Un réel problème que l'incompatibilité des messages des professionnels de la santé et des intérêts commerciaux. C'est très frustrant, mais cela fait partie du challenge qui lui plaît tant.

Il oublie le gros et pense à Ronald Dawes à la place. En parlant à l'infirmière James il a fait semblant de n'avoir jamais entendu parler de lui, mais ce n'est pas vrai, à strictement parler. Il ne connaît pas le patient intimement bien entendu, mais il est au fait de son existence et de sa mort. Un pieux mensonge mais pour servir un intérêt supérieur. L'infirmière James a plus besoin d'une écoute compatissante que d'une remarque objective. Dawes était âgé et son cœur faible, il a été admis à l'hôpital à cause d'une accumulation de fluides dans ses poumons. Ce n'est pas un cas inhabituel, mais c'était un homme très âgé, dans les dernières années de sa vie. La dure réalité des choses est que sa vie touchait à sa fin et ce n'avait pas dû être facile pour lui d'accepter cela.

La dépression est un phénomène très répandu chez les hommes de son âge, leurs articulations sont douloureuses à cause de l'arthrose et leurs organes peinent à s'acquitter des fonctions les plus basiques du corps. Le monde extérieur se résume pour eux en un jardin nain avec un nain de jardin, s'ils ont de la chance. Il s'imagine le vieil homme assis tout seul jour après jour dans une maison en mauvais état, sans le sou, les hommes et les femmes de sa génération morts, sa femme décédée depuis longtemps. Quelle indignité d'attendre ainsi la mort. Il voit le vieux qui tremble de peur, effrayé par les jeunes vandales qui jettent des pierres contre ses fenêtres et mettent des excréments de chien dans sa boîte aux lettres. Les voisins qui ferment les yeux pour éviter le conflit. Les poubelles qui s'amoncellent dans la cuisine et l'évier plein de vaisselle sale. Des repas sommaires, des habits qui ont grand besoin d'être lavés. Petit à petit, il laisse tomber le b.a.-ba : se raser et se laver. Dans sa famille ils sont pris par leurs propres vies et oublient le vieil homme. Pour son bien-être, ils s'en remettent à l'État. À des étrangers qui font de leur mieux dans des circonstances difficiles. C'est ainsi qu'il voit M. Dawes, alors que l'infirmière James refuse d'affronter la triste réalité, et les inéluctables conséquences de l'âge.

L'infirmière James voit le bien dans toutes les situations. Peut-être est-ce parce qu'elle craint tant la terrible nature de la vie. Et pourtant il admire son optimisme. Elle se convainc qu'il y a de l'espoir alors qu'il n'y en a pas. Ce n'est pas une réaliste dans le sens où il l'entend, mais elle veut bien faire. Pour les patients, il est bon que ceux qui s'occupent d'eux au quotidien voient les choses du bon côté, alors que derrière les décors, tout en haut de l'échelle, ce sont les faits purs et durs qui sont à l'ordre du jour.

M. Jeffreys ne peut pas critiquer les infirmières. C'est-à-dire qu'il refuse de critiquer les infirmières. Elles sont au cœur de la vie quotidienne à l'hôpital et c'est une tâche ingrate. Son rôle à lui est de nature bien plus délicate, bien qu'également ingrat. Des rôles complémentaires. Sans son expertise l'hôpital serait vite submergé et ce serait le chaos. De même pour le personnel infirmier. M. Jeffreys ne veut pas que l'infirmière James soit affectée par la mort de M. Dawes. Un homme qui a vécu une longue vie, qui a choisi sa route et a sans doute pris du bon temps. Dans quelques jours la tristesse s'atténuera et le patient sera oublié. L'infirmière James trouvera d'autres gens à aider. La vie continue.

Il boit son café. Se force à avaler cette pisse de chat. Rien à voir avec les marques qu'il a l'habitude de boire, mais la caféine l'aidera à rester éveillé quand le manque de sommeil d'hier se fera sentir. Ce n'est pas facile de s'habituer à travailler pendant la journée et il a passé une grande partie de la nuit à faire des recherches : il a enfin visionné les documentaires qu'il a enregistrés. C'est une partie vitale de son travail, même si c'est parfois assez déprimant. Mais il est important de connaître ses patients de fond en comble, de se tenir au fait des évolutions.

Il a regardé les six heures d'enregistrement dans leur intégralité, en commençant par un programme d'une heure sur les vacances à Ibiza, une destination actuellement en vogue chez les jeunes. Filmé caméra au poing, c'est l'occasion de faire la mise au point sur le comportement d'une partie de la jeunesse d'aujourd'hui. Pendant une heure il avait écouté les inanités d'adolescents saouls, mais, bien qu'il les ait trouvés à la fois ennuyeux et très crus, il se refuse à émettre un jugement sur les gens. Des jeunes qui se prennent de passion pour des choses sans importance, qui crient et rient pour la caméra. Notamment une fille qui lui a retourné l'estomac. Elle couche avec des hommes qu'elle ne connaît pas et s'en vante auprès de l'Angleterre entière. N'a-t-elle jamais entendu parler des maladies vénériennes ? Le SIDA ? Il n'a pas de mal à imaginer l'infirmière Cook se comporter comme ça, voire coucher avec deux hommes en même temps comme la fille dans le documentaire. Même les animaux ont plus de dignité.

Quel soulagement quand le programme s'est terminé. Il a appelé le room service et a commandé une assiette de pâtes à la sauce au basilic et un verre de vin pour faire descendre le plat. La qualité de la nourriture et du service à l'hôtel n'a rien à voir avec la cafétéria dans laquelle il est assis en ce moment. Hier, on a frappé à sa porte, à l'hôtel, et une femme lui a apporté son repas. Elle était élégante et n'avait pas la même couleur de cheveux que la fille dans le documentaire. Sa peau n'était pas bronzée mais il n'a pas pu s'empêcher les comparer. Il l'a observée de près tandis qu'elle posait le plateau sur son bureau, déplaçant avec soin ses papiers. Il l'a imaginée à quatre pattes à Ibiza, en train de se faire pénétrer par derrière, l'homme donnant des coups de bassin rapides pendant qu'elle faisait une fellation à son ami. Les hommes en question des frustrés, couverts de tatouages. D'abord blancs. Puis noirs. Enfin, un mélange des deux.

Beaucoup des disc-jockeys dans le documentaire étaient noirs, d'où cette image. C'est répugnant, il n'y a pas à dire. Non pas la race elle-même bien entendu, mais cette façon animale de s'accoupler avec des étrangers. Il y a là une violence qui le déconcerte et il aurait aimé que la fille n'ait jamais mentionné cette histoire devant la caméra. Quand la femme de chambre a posé le plateau il lui a donné un pourboire généreux, sans donner le moindre indice de ces pensées veules. Ce n'est pas bien de projeter de telles choses sur le personnel innocent. Elle l'a remercié et a rougi légèrement. Peut-être le trouve-t-elle attirant. Un instant, il a songé à engager la conversation, mais il a résisté.

Quand elle a quitté sa chambre M. Jeffreys a pris l'assiette qu'elle avait laissée sur le bureau et s'est installé avec dans un fauteuil. Pour manger sur ses genoux. C'était un peu comme commander des *beans* sur un toast dans un bon restaurant. Quelle ironie. Si les *beans* ne coûtent pas cher et sont servis dans un café populaire bas de gamme ils auront un goût immonde mais dans un cadre de qualité c'est une expérience plus raffinée. Dans ce cas-ci il testait quelque chose qu'il avait vu à la télévision. Des familles entières avec des assiettes en équilibre sur leurs genoux qui regardaient leurs programmes préférés. Certaines ne possédaient même pas de table à manger, ou du moins c'est ce qu'il lui avait semblé. Il avait vu : des retraités à côté de petits enfants, des parents qui se penchaient pour attraper des bouteilles de sauce, qui salaient des plats contenant déjà du sel en une quantité nocive. En mangeant ils se couvraient de panure frite et de morceaux de pomme de terre. Il a donc expérimenté cette coutume lui-même. Ce n'était pas si difficile. Du moins au début. Mais il s'est vite fatigué, son bureau l'appelait.

Le parfum de la cire à bois était tellement fort et attrayant qu'il peut presque encore le sentir maintenant, assis à une table en plastique à l'hôpital. Son bureau est agréable, meublé par son ordinateur portable, des ouvrages de référence, des CD, une lampe et des enveloppes neuves, portant le logo et l'adresse de l'hôtel. Il a ri et résisté à la tentation, il a coupé sa nourriture et fini ce qu'il a commencé. Il se souvient du basilic sur sa langue, le goût se mêle dans sa bouche à celui du café instantané.

Il concentre ses pensées sur les enregistrements visionnés la veille, il fait abstraction de ce qui l'entoure. Après l'hédonisme d'Ibiza, une voix qui faisait autorité a présenté la vie dans un HLM en centre-ville. Le lieu ressemblait à une zone bombardée et pas une seule personne dans le

documentaire ne s'intéressait le moins du monde à l'idée de travailler pour gagner sa vie. Le documentaire se concentrait sur cinq jeunes individus et chacun d'entre eux le scandalisait : soit saoul soit drogué. Imbus de leur personne, ils n'étaient pas capables d'aligner trois mots mais M. Jeffreys a glané des informations sur les cambriolages, l'héroïne et les rapports sexuels avant l'âge légal. Il y a eu une agression violente devant un centre pour jeunes et un adolescent présentait des plaies mineures au niveau de la tête. À l'arrivée de l'équipe de télévision et de la police Jeffreys a pu observer de près les éraflures sur la tête du garçon. Cheveux blonds maculés de sang, peau blanche et pâle. Son ami avait un œil au beurre noir et les cheveux roux, un membre de l'équipe de production l'interviewait. Il hurlait et blasphémait et mettait tout le monde en cause sauf lui-même. Ses phrases étaient saccadées, interrompues par des bips. Des centaines d'obscénités méticuleusement supprimées au montage.

M. Jeffreys compatissait avec l'équipe de télévision. Ça n'avait pas dû être une partie de plaisir que de travailler dans un environnement pareil. Et pourtant, en tant que portrait global non édulcoré du pays c'était tout à fait inestimable. Assortir les visages à l'écran et ceux à l'hôpital est un jeu d'enfants.

Et ainsi de suite toute la nuit. Un autre documentaire montrait le travail de la police dans la lutte contre le crime. Des images effrayantes de hooligans à Londres. Il a été saisi par la brutalité dans les rues d'un bout à l'autre du pays. Des images se succédaient devant ses yeux : des voyous au crâne rasé qui se cognaient dessus, dans une rage d'ivrogne. Puis un programme qui soulignait l'utilisation de caméras de surveillance et d'autres équipements de surveillance pour faire la loi dans un quartier chaud notoire. Les visages des prostituées interrogées étaient floutés. Bien qu'instructif, ce programme l'a ennuyé.

Puis une visite aux États-Unis où les médecins légistes rendaient des verdicts de culpabilité grâce au plus petit échantillon d'ADN. Ce programme-ci l'a fasciné, c'était un aperçu de l'avenir. Pour finir, il a regardé un documentaire sur les mères adolescentes, mais il commençait à s'assoupir. Tout ce qu'il voyait se confondait. Le vol et la consommation de drogues dans le HLM se mélangeaient à la violence dans les rues, la prostitution et les morales douteuses. Les valeurs de famille faisaient défaut. Cercle vicieux. L'éducation c'est la clef, bien entendu. La route sera longue pour revenir à la civilisation, mais c'est un autre débat. Ces

documentaires sont indispensables, une tranche de vie réelle expertement présentée.

M. Jeffreys réintègre le présent et quitte la cafétéria. Une fois qu'il a trouvé refuge dans son bureau il se prépare une tasse de thé et la boit avec délice. L'arrière-goût de café disparaît. Désaltéré, il s'installe et se plonge dans son travail. Le monde extérieur n'existe plus. Les horreurs documentées sont effacées. L'esprit agile, il étudie les données, en vue de son rapport mensuel.

Il a besoin d'uriner, mais au lieu de quitter son bureau et se rendre aux W.-C. les plus proches, il sort une bouteille. Elles sont distribuées par l'hôpital et cela économise de précieuses minutes. Sans compter qu'il y a foule dans les couloirs, remplis de malades et de mourants, de gens tristes et seuls. Les W.-C. sont sommaires au possible, fréquentés par les visiteurs et le personnel qui passe devant. Il a entendu un homme déféquer une fois. C'était répugnant et ça lui avait donné la nausée. Il met la bouteille dans son placard. Avant de partir il videra et nettoiera le réceptacle. Il se remet immédiatement au travail.

Il fait chaud dans son bureau, il ouvre la fenêtre. Il branche le ventilateur. Il a apporté des sandwiches et les mange à son bureau en travaillant. Préparés par l'hôtel. Il compte finir son rapport. Il a des fourmis dans les jambes et sait qu'il devrait se promener dans les couloirs mais ce sera bruyant et cela brisera sa concentration. Il se contente d'arpenter son petit bureau. Il se remet à son rapport. Urine encore plusieurs fois. Boit plus de thé.

À un moment il pense à une séquence du documentaire. Est-ce qu'il ne reste plus de gens travailleurs, qui pensent à l'intérêt collectif ? Puis il se remet au travail. Il ne baisse pas les bras. La température baisse enfin et la lumière dehors aussi. Il n'y a pas de vue depuis sa fenêtre, seulement un petit square en béton et un mur en briques. Il y a tout de même beaucoup de lumière et il garde les persiennes à moitié fermées. La pire partie de la journée est passée, l'hôpital va devenir plus calme. Les derniers visiteurs vont partir et les patients pourront se reposer. Ils prendront leur dernière tasse et thé et les médicaments qui leur sont prescrits. Ils se détendront. La plupart du personnel sera à la maison, profitant d'un repos bien mérité. Le monde sera en paix.

Sa bouteille est pleine et il décide de la vider, il enfle la blouse blanche qu'il porte à l'hôpital et se dirige vers les W.-C. Il croise des gens, qui ne

voient pas la bouteille cachée. Il est 21 heures. Il arrive aux toilettes et soulage sa vessie. Il vide le contenu de la bouteille. Quelqu'un a dessiné un pénis sur le mur. Une femme devant avec la bouche ouverte. Il pense à la fille d'Ibiza. Quelqu'un d'autre, ou peut-être la même personne, a écrit une petite annonce pour des rapports homosexuels. Il tire la chasse. Les W.-C. ont besoin d'être nettoyés mais il ne va pas se plaindre. Tout le monde travaille d'arrache-pied. Il comprend bien ça. Il se lave les mains dans l'évier et pense aux centaines de mains qui ont touché le savon. Il pense aux bactéries. Il se reprend et sort en vitesse. Se replonge dans son rapport. Dans une extase quasi-religieuse.

Trois heures passent et le réveil sur son ordinateur sonne minuit. Il y a longtemps les gens appelaient ça l'heure fatale. Une époque de superstition avant que la science ne démêle le sens de la vie. Les masses ont cru à la magie, les sorcières et les sorciers. Le surnaturel. Il sourit. C'est presque unimaginable de nos jours. Son rapport est plus ou moins complet. Une heure tout au plus. Il ne peut pas avancer davantage pour l'instant. Les couloirs doivent être vides et il a bien mérité de se dégourdir les jambes. Combien de gens travaillent autant que lui ?

M. Jeffreys déambule dans les couloirs. Il ne traîne pas, il passe les unités ensommeillées et les salles d'opération vides avec la satisfaction de celui qui a accompli une tâche difficile. Les machines sont silencieuses. Les médicaments qui sauvent des vies, à disposition, attendant qu'on ait besoin d'eux. Pas un bruit. Limpidité. Silence délicieux. Le fou furieux de l'autre soir c'était un hasard malencontreux. Il sait cela. Il marche d'un pas décidé pendant une demi-heure avant de se diriger vers les urgences. En passant devant le service de pédiatrie, il pense à la petite Daisy. L'une des infirmières lui a raconté son histoire la semaine dernière et il sait qu'il y aura un *happy end*. L'hôpital est spécialiste en *happy ends*. Il pense aux femmes qui viennent distraire les petits. Les clowns de l'hôpital. Elles racontent des histoires et donnent un coup de main. Rendez-vous compte. Ça montre à quel point le système s'est développé. Il jette un œil dans la cafétéria où il était plus tôt. Broyer du noir comme il l'a fait plus tôt lui paraît maintenant insensé. Il y a une mouche morte sur le rebord devant lui, de l'autre côté de la vitre. Il ignore si c'est la même mouche que celle qu'il a chassée. Comment pourrait-il le savoir ? En tout cas elle est morte.

Il ne tarde pas à arriver aux urgences. C'est ici que beaucoup de ces documentaires deviennent malheureusement réalité. Des accidents de

voiture. Des overdoses de drogue. Des bagarres de rue. Des choses qu'il a vues maintes fois depuis le temps. La salle d'attente est vide mais il entend des voix. Il suit le bruit. Salue de la tête le personnel de garde mais reste en retrait. Il se tient contre le mur et observe les trois jeunes hommes dont on s'occupe. L'un d'eux est couvert de sang et M. Jeffreys met un moment à discerner leurs trois personnalités. Il voit les trois hommes devant une boîte de nuit en plein centre-ville, ils menacent d'autres jeunes hommes. Un des hommes tombe et on lui tombe dessus à bras raccourcis. Sa tête fait trampoline. Cette image est celle qui l'a le plus choqué. On ne connaît pas le nom de la rue, ça pourrait être n'importe où. Bien entendu, il n'a pas affaire à la même situation et ces hommes sont différents. Ils semblent très similaires. Il y a peu de différence.

« Putain, Chas, ça va mec ? » demande l'un des types.

Le type est costaud, une grosse bague au majeur. Un T-shirt jaune qui dépasse de son jean, avec les lettres « YSL » imprimées dessus. Allez savoir ce que cela signifie. M. Jeffreys observe les mains de l'homme et remarque que l'anneau, une monstruosité en or, est couvert de sang séché. Ses cheveux sont coupés ras, comme ses deux amis. L'homme à côté de lui est plus petit. Une chaîne en argent passée autour du col de son polo. Solide, trapu. Il secoue le crâne d'un côté à l'autre mais ne dit rien. Il porte des mocassins à glands. Des chaussettes blanches. Un portable qui dépasse de sa poche arrière. Un épais portefeuille dans l'autre. M. Jeffreys pense à une série comique sur des cockneys à Peckham. Il en a oublié le nom. Il ne l'a jamais trouvée drôle.

« Bien sûr que non, imbécile », dit l'homme trapu, en riant à moitié.

C'est la première fois qu'il parle. M. Jeffreys observe. Fasciné par le tribalisme brut de ces gens-là. Accent cockney mais vit dans la banlieue de Londres.

« Il est mort cet enculé, c'est moi qui te le dis. Lui et ses fiottes de potes. On les a presque eus en plus. Le mec tout keuss on l'a bien défoncé avant qu'il se barre en courant. On les aura, t'inquiète. »

M. Jeffreys se demande s'il devrait signaler ces propos à la police. Ils ont de toute évidence des envies meurtrières. En tant qu'homme de formation médicale il n'ose pas y songer. Toute forme de violence l'écœure.

« Allez attendre là-bas, soyez gentils », dit une infirmière.

Les deux voyous se mettent en branle. L'air surpris.

« Allez, dépêchez-vous sinon c'est direction la salle d'attente. »

M. Jeffreys remarque pour la première fois le médecin et l'infirmière qui s'occupent de l'homme blessé. L'infirmière est une petite créature frêle, la peau sur les os sous son uniforme. Les cheveux rassemblés en un chignon peu fourni, pas de rouge à lèvres. Sur son torse plat, sa montre semble démesurée. Elle ne doit pas peser plus de cinquante kilos, elle est loin d'être imposante. Les voyous la dépassent d'une tête mais M. Jeffreys constate avec surprise qu'ils font exactement ce qu'on leur demande. Peut-être la menace du vigile posté dans un coin, mais il ne pense pas que ce soit ça. Difficile de comprendre ce genre d'obéissance. Il s'attendait à des mots durs et la menace d'une agression. Des obscénités de nature sexuelle. Ils sont presque dociles. « Ça vous fait mal ? » demande le médecin. Il est asiatique. La trentaine. Il palpe le patient. M. Jeffreys observe de plus près et essaie de voir autre chose que le sang et les cheveux tondus. Dur de distinguer les traits. Une vilaine balafre lui barre le visage. L'infirmière semble avoir de la sympathie pour l'homme blessé, elle sourit et hoche la tête. Jeffreys n'entend pas ce qui se dit. Ils parlent bas. Les deux voyous sont adossés au mur d'en face mais il doute que ça soit vraiment pour s'adosser. Plutôt pour faire les coqs. Quoi qu'il en soit personne ne leur prête attention. Le bouledogue court sur pattes a le regard perdu dans le vide, le cerveau rongé par l'alcool. Le loubard « YSL » regarde autour de lui d'un air ahuri pendant un moment avant de fixer son ami blessé, puis le médecin et l'infirmière. M. Jeffreys essaie de suivre son regard mais c'est très difficile. Il semble qu'il fixe les fesses de l'infirmière. Il frémit à l'idée de ce qui lui traverse la tête. Il a l'impression de connaître ces hommes. Tout comme il est persuadé de comprendre Ronald Dawes.

Sur de nombreux plans Dawes représente le passé. Une époque industrielle, la mesquinerie de la lutte des classes. Il a vécu des moments mémorables mais ces jours-là appartiennent au passé. L'Occident s'est rangé et a fait de grands progrès. Le Royaume-Uni n'a jamais été mieux rationalisé et n'a jamais moins gaspillé. Hors de question de laisser se reproduire les soulèvements de jadis. Il sait que Dawes a beaucoup participé aux mouvements syndicaux, et bien que les syndicats aient été dissous depuis plus d'une décennie, M. Jeffreys continue de penser que ces hommes et ces femmes ont des comptes à rendre. Les syndicats ont mené le pays à sa ruine. Bien entendu, M. Jeffreys respecte le droit de tout homme ou femme d'avoir sa propre opinion. Dans une société démocratique les droits

de l'individu sont primordiaux. Mais cette démocratie, la Gauche doit la respecter tout autant que la Droite.

Dawes n'était pas une figure importante dans les syndicats, bien entendu. Un être insignifiant. Un individu convenable, sans doute, qui a travaillé pour une retraite plus que convenable. L'État joue le jeu en procurant une retraite, mais c'est à son entourage de donner un coup de main. S'était-il donné la peine d'investir dans une retraite privée, par exemple ? Les revendications changent. Quelque chose du passé est mort avec M. Dawes. M. Jeffreys regrette cet individu comme il regrette tout individu, mais il ne regrette pas l'État-providence.

Si M. Dawes représente le passé alors ces voyous devant M. Jeffreys sont le présent. Leur descendance incarnera l'avenir. Racaille inculte qui consomme, sans une pensée pour ses concitoyens. Ils n'ont jamais été mieux lotis et pourtant ils continuent à mener ce qu'on appelle des batailles rangées. Ils prennent des drogues illicites et violentent les femmes. Ceci étant la conséquence directe d'années de libéralisme indiscipliné. Le genre de hooligans sans foi ni loi qui auraient envoyé M. Dawes valser dans le caniveau. Ils n'auraient pas remarqué sa douleur, pas remarqué qu'il était seul et mal-aimé. Ce n'est pas une vie.

Chose étrange, ces voyous représentent une progression naturelle du mouvement syndical, bien qu'ils vivent à une époque d'apathie politique. De la racaille, oui, mais de la racaille dangereuse et très bien organisée. Il repense au documentaire expliquant l'utilisation d'équipement de surveillance pour s'attaquer à la délinquance urbaine. Les hommes qu'il a devant lui font sans doute partie de gangs de supporters et planifient certainement des bagarres sur leurs portables ou par internet. Les voyous des syndicats avaient épousé la violence et s'étaient battus contre la police, qui ne faisait qu'exécuter la volonté du peuple. Les bandes organisées d'aujourd'hui se battent à propos de n'importe quoi. Les drogues sont une source de revenus.

Bien entendu, les attributions de M. Jeffreys ne s'étendent pas à la société dans son ensemble, mais en tant qu'individu il a son propre point de vue. Il est dans son intérêt d'améliorer la qualité des soins hospitaliers. Les bagarres futiles comme celle-ci coûtent une fortune à l'hôpital. Du gâchis pur et simple. Si seulement ils étaient capables de se retenir.

Il ne s'agit pas que des voyous, d'ailleurs, mais aussi des junkies, des prostituées, des gros buveurs et des fumeurs. Chacun doit être responsable

de ses actes. Ce qui ne signifie pas que Jeffreys soit réactionnaire. Loin de là, en réalité. La nature de son travail veut qu'il ait à affronter ce genre de réalité. Par exemple, il est plein d'empathie pour les victimes du SIDA. Trop de gens décrivent les malades du SIDA. Bien entendu si les gens étaient capables de contrôler leur comportement sexuel et l'usage qu'ils font des seringues, alors le problème disparaîtrait. Mais pour une raison ou pour une autre ils n'en sont pas capables. Frustrant, certes, mais cela ne veut pas dire qu'il déteste les homosexuels et les junkies. Les gens se battent entre eux. Paranoïaques et hystériques. Il ne comprend pas.

« Non, on lui a fait une piqûre et on va le recoudre dans une minute », dit le bouledogue qui parle dans son téléphone portable.

M. Jeffreys regarde le médecin et l'infirmière. Une seringue vide à côté du médecin. Il se demande si l'homme blessé prend aussi de la drogue. Il ne saurait pas dire. Ces gens-là se confondent dans son esprit. Une chose terrible à penser, voire à dire tout haut, mais il est fatigué. Il a travaillé toute la journée.

« Ça va Charlie ? » demande le bouledogue.

L'homme semble commotionné. Il hoche la tête en silence. L'infirmière passe un bras autour de son épaule. Son regard ne juge pas. Elle est détendue et il semble réagir positivement. Manifestement, l'infirmière tente de dissoudre toute trace de violence. Elle essaie d'encourager l'homme à combattre ses blessures, à l'image de l'approche de l'infirmière James avec M. Dawes. Tant que cela ne se transforme pas en attachement. Il scrute l'infirmière plus attentivement et ne détecte pas de motivation personnelle.

« Il va rester la nuit. On va attendre qu'il ait ses points de suture et on va le border. C'est pas joli mais le docteur dit qu'il survivra. Il va avoir une cicatrice et tout le bordel mais ça aurait pu être pire.

— Passe-le-moi, dit le voyou YSL.

— Attends. Ouais, non, viens si tu veux mais il est un peu dans le coltar. En plus on vient de le piquer. C'est à toi de voir », dit le bouledogue.

M. Jeffreys décide de ne plus suivre la conversation car rien d'intéressant ne se dit. Il regarde le patient se faire suturer. Les deux voyous ne tardent pas à s'asseoir. Silencieux. Sans doute fatigués. L'infirmière est en train de panser le blessé quand une femme est admise en urgence pour une crise cardiaque présumée. Le médecin quitte son patient et les voyous lèvent le regard. Ils semblent affectés par le visage de la femme et son mari en

panique. L'homme et la femme ont la soixantaine, la victime est enveloppée dans des couvertures.

M. Jeffreys fait sa sortie. Ses nerfs lui jouent des tours lorsqu'il songe au squelette fou furieux de l'autre soir. Les pires insultes qu'il ait jamais eu à endurer sur son lieu de travail. Excepté cela, les choses se sont toujours bien passées. Il marche d'un pas régulier et emmitouflé dans le silence. Les voyous sont oubliés, coincés dans une cassette vidéo. Parfois il a l'impression qu'il pourrait prendre sa télécommande et zapper d'une scène à l'autre. De la VHS à la réalité et inversement. Il connaît les situations qui ont lieu aux urgences et sait jauger les gens. Le tout étant de ne pas devenir cynique. Rester alerte. Les couloirs sont vides et sûrs, son agacement s'envole. Il travaillera encore une heure puis rentrera.

Le temps d'arriver à son bureau, Jonathan Jeffreys est complètement détendu. Il est humain après tout. Il ferme la porte à clef, s'installe à son bureau et fixe l'écran vide de son ordinateur. Autour de lui des hommes, des femmes et des enfants sont en train de se remettre sur pied. Assurés de la protection et du suivi du personnel dévoué. Il pense à l'infirmière James et au mouchoir qu'il lui a prêté pour sécher ses larmes. Un geste élégant. Elle avait eu tellement de peine à la mort d'un patient, un vieil homme en fin de vie. Son nom échappe à M. Jeffreys, mais c'est momentané. Dawes. Bien sûr.

Il appuie sur un bouton et patiente pendant qu'une série de symboles traverse l'écran de son ordinateur. Il se remémore quelque chose et déverrouille un tiroir de son bureau. Il pense à son père et l'assimile un instant à M. Dawes. C'était un homme bien son père, mort quatre jours avant son soixante-dixième anniversaire. Il mettait la barre haut et Jeffreys est convaincu de suivre les pas de son père. Il se souvient de l'office funèbre et des hommages rendus à son père par des hommes respectés dans la profession. Son père était chirurgien et avait sauvé de nombreuses vies durant la sienne. M. Jeffreys était très fier des succès de son père. Qui avaient été récompensés tout au long de sa vie et reconnus quand il avait pris sa retraite.

M. Jeffreys ouvre le tiroir et sort une montre gousset. Il l'ouvre et regarde la petite aiguille faire le tour des soixante secondes au pas de course, entraînant la grande aiguille. Ce sont des chiffres romains et les aiguilles se terminent en une courte pointe de flèche. Tant qu'on la remonte la montre continuera à compter les siècles. Peut-être qu'un jour elle restera coincée ou

qu'un rouage se brisera. Le mécanisme pourrait s'essouffler. Le temps resterait alors immobile jusqu'à ce qu'on trouve un vrai horloger. Il se demande si de tels hommes existeront dans deux cents ans. La conséquence de la société de consommation c'est que les objets du quotidien ne sont plus conçus pour durer. On ne peut rien y faire. Le temps est constant, qu'on le mesure ou non. Seule la mort interrompt son écoulement. Après la mort Jeffreys est intimement persuadé que le temps cesse d'exister. Seules l'infinité et la béatitude éternelle pour les justes, bien que lui ne décrirait pas cela en de tels termes bibliques.

L'ordinateur est prêt mais M. Jeffreys reste longtemps assis à fixer la montre. Il pense à son père et médite sur les mœurs du monde. Enfin, il referme la montre et la remet dans le tiroir. Qu'il verrouille, la clef réintégrant son portefeuille. Il apprécie les antiquités, mais la valeur de cette montre-ci n'est pas monétaire. Elle est personnelle, un souvenir, quelque chose à conserver précieusement.

Steve avait eu de la chance... il avait épousé Carole et s'était installé... alors que pour Pearl les choses s'étaient passées différemment... mais quant à ces mensonges, que c'était une femme amère... une frustrée... sadique... lesbienne... tordue... eh bien... ça n'était que du venin... ça en disait plus long sur la personne qui le disait que sur Pearl... rien n'était moins vrai... c'était un diamant... une perle... et je ris... j'en pleure presque... elle se consacrait à son travail... une maîtresse tellement dévouée à l'éducation qu'elle ne voulait pas prendre sa retraite... elle travaillait d'arrache-pied pour faire de l'école un lieu sympa pour les enfants à sa charge... pour elle c'était leur plus grande chance d'apprendre et de se développer... de canaliser leur énergie d'une manière positive... et quand un enfant apeuré arrivait pour la première fois Pearl l'accueillait avec un sourire... elle était stricte... mais gentille... et juste... elle avait tant à donner... elle se sentait proche de ses petits garçons et ses petites filles... ça ne faisait aucune différence s'ils étaient polis ou pas... elle se souciait des garnements comme des faibles... elle aimait les petites brutes autant que ceux qu'ils brutalisaient... elle croyait à la discipline mais en même temps elle était chaleureuse... trouver ce qui les intéresse, c'était ça le secret... que ce soit la lecture... l'écriture... le dessin... le foot... le netball... aucune importance... ceux qui étaient difficiles il fallait vraiment les amadouer... tout est lié... interdépendant comme elle disait... elle me parlait de ses enfants... son travail... et pour le petit garçon qui adorait le foot c'était une façon de l'encourager à faire ses devoirs d'écriture et de lecture... il voulait savoir ce qui se passait dans ses BD de foot... et elle le faisait dessiner ses joueurs favoris... raconter le match par écrit pendant la récré... un match qu'il avait vu à la télé... et la façon dont les enfants s'entendaient entre eux c'était tout aussi important... c'est à l'école qu'ils apprennent à se faire des amis... et Pearl essayait d'encourager les amitiés, autant que les intérêts... si une fille était toute seule dans la cour Pearl mettait différentes filles à côté d'elle en classe... jusqu'à ce que la glace se brise et qu'elle se fasse une amie... et elles commençaient à jouer ensemble dehors... elle adorait vraiment les enfants... leur innocence aux grands yeux... les sages et les pas sages... il y avait des anges et des petits monstres... et elle observait leurs mamans et leurs papas quand ils venaient à la soirée parents-profs... la plupart s'intéressaient à leur enfant mais

certains non... ça elle ne comprenait pas... elle les regardait et se demandait ce qui ne tournait pas rond chez eux... elle ne supportait pas qu'ils gâchent quelque chose d'aussi précieux... et elle se démenait pour les garçons et les filles des familles éclatées... au fil des années, il y avait eu, parfois, des enfants battus... ça l'affectait vraiment... elle avait les larmes aux yeux en me racontant... elle m'a parlé d'une fille que son père violait... elle était trop effrayée pour parler... d'un comité à l'autre, les services sociaux se renvoyaient la balle... ils ne faisaient rien... alors Pearl s'est changée après le travail et est allée voir cet homme chez lui, elle a frappé à la porte et quand il a ouvert elle lui a donné un coup de poing dans le visage, de toutes ses forces... ça a ameuté du monde... il y a vite eu foule et elle a dit aux voisins ce qui se passait... elle a fait de sa vie un enfer... des gens plus forts ont pris le relai... et elle est rentrée dîner... la fille a vite été mise en foyer et a fini chez des parents d'accueil qui l'ont élevée... Pearl est restée en contact avec eux et la fille a grandi et s'est mariée et est heureuse... Pearl était toujours prête à affronter les gens s'il fallait... ça c'était un cas extrême mais elle avait marqué les esprits... Pearl était dévouée... et c'est pas parce qu'elle ne s'était jamais mariée que ça voulait dire qu'elle était lesbienne... c'est un stéréotype ça... la vieille fille c'est une gouinasse... et le célibataire endurci c'est un tombeur... et c'est pas parce qu'elle était anémique qu'elle était tordue... c'était une femme bien, c'est tout... elle aimait bien s'amuser... quand elle n'était pas à l'école, quand elle était avec des amis... elle avait le sens de l'humour... quelques verres de whisky le soir pendant qu'elle corrigeait les cahiers de classe... les interminables heures sup' non rémunérées... un travail qui n'était pas reconnu mais pourtant attendu... son salaire n'était pas fou non plus... surtout quand on pense à l'importance de l'éducation... ceux qui gagnent les salaires les plus importants sont ceux qui le méritent le moins... les égoïstes... enseigner ça a toujours été une profession difficile... les politiciens qui s'en mêlent depuis quelques dizaines d'années... et maintenant y a les inspecteurs qui ne te lâchent plus... qui foutent la pagaille avec leurs chronomètres... qui regardent tout sous l'angle du coût... elle disait que c'était pareil pour la médecine et la police... on a besoin de ces trois services plus que tout... elle pensait pas comme ça quand elle était jeune... non... elle détestait l'école et n'était jamais allée à l'hôpital... elle se croyait invincible comme Charlie... et pour la police... ils passaient le plus clair de leur temps quand ils étaient jeunes à essayer

de les éviter, les flics... surtout ceux de Wembley qui les emmerdaient à l'Ace Cafe sur la North Circular... on était dans les années cinquante quand tout a commencé.... quand le Royaume-Uni s'est réveillé et a commencé à rêver l'American Dream... quand le rock'n'roll est arrivé avec Billy Haley... quand Rock Around the Clock a été montré pour la première fois au cinéma... les sièges de cinéma éventrés... elle n'a jamais été du genre à rester sagement à la maison... c'était au moment où la country a commencé à prendre de la vitesse... l'Ace Cafe c'était toute sa vie quand elle était ado... c'est là qu'elle a rencontré Charlie... un des premiers rockers... un blouson noir, avec ses Levis et son cuir... les cheveux gominés... et à l'époque les rockers commençaient à prendre la relève des teddy-boys, plus tape-à-l'œil... Pearl en avait des choses à raconter sur les gars de Lambeth et tous ceux qui traînaient du côté de Notting Hill... toute son enfance elle avait entendu parler de la menace que les hooligans représentaient pour la société... mais elle préférait ce nouveau style... les rockers avec leurs Triumph et leurs Norton... elle adorait l'odeur de l'essence... la puissance du vrombissement des bécane devant l'Ace... Elvis sur le jukebox... à l'intérieur, en buvant son café avec ses copines, elle en avait des frissons... elle avait encore des frissons en y repensant... regarder les garçons et les bécane... elle se sentait tellement vivante à les regarder faire la course... la vitesse et la puissance ça lui faisait quelque chose... tout était en mouvement... et elle est tombée amoureuse de Charlie dès qu'elle l'a vu... il était arrogant, pas de doute là-dessus... très énigmatique, mystérieux... toujours dans les embrouilles... toujours à courser le diable... à prendre des risques... il avait une Triton... un mix customisé de la Triumph et la Norton... il passait son temps à bosser sur cette bécane... la pommade sur ses cheveux qui coulait sur la Triton... et la graisse de la Triton sur ses cheveux... Pearl s'est mise à rire... oui... elle l'aimait vraiment... elle voulait se marier mais il n'était pas encore prêt... mais un jour... ils étaient d'accord là-dessus... il lui faisait faire des virées à dos de bécane et ils allaient où ils voulaient... elle se sentait tellement libre... ils se sentaient tous les deux tellement libres... et une fois il a pris un virage sans aucune visibilité, à plus de cent-cinquante kilomètres à l'heure... ils se sont collés contre la bécane, des étincelles sur la route tellement ils étaient près du sol... et elle sentait son cuir contre son visage, elle sentait l'odeur jusqu'au plus profond de son être... une odeur qui était restée avec elle... brute et vivante... le vent qui sifflait et lui brûlait les

oreilles... Charlie repoussait toujours les limites... plusieurs fois il avait pris des virages où il n'avait pas de visibilité... elle l'engueulait... mais il disait que c'était spécial et elle lui criait dans l'oreille et il appuyait sur l'accélérateur et ils regardaient la mort en face... ils l'affrontaient... à part la guerre, il y avait pas de plus gros rush... c'était pas comme si elle prenait un virage dangereux pour la première fois... elle l'avait fait des tonnes de fois même... mais prendre le virage comme ça c'était différent... génial... et ils allaient partout... ils traversaient Londres... prenaient le thé à Chelsea Bridge... le vrombissement des bécane au beau milieu de la circulation... cinquante ou soixante bécane, on se sentait invincible... elle adorait ça... et quand Gene Vincent et Eddie Cochran sont passés elle est allée les voir... une de ses chansons préférées c'était Jet Black Machine de Vince Taylor... elle m'a demandé si je l'avais déjà écoutée... je ne l'avais jamais écoutée... et au fil des années il y a eu d'autres endroits... Ted's Cafe... le Cellar Bar... le Busy Bee... et elle allait au 59 Club à Hackney aussi... ils y allaient tous... puis à Paddington quand la boîte a bougé... Charlie ne grandirait jamais... c'était le genre à rester jeune toute sa vie... ils étaient vraiment amoureux comme personne... il ne voulait pas ce que tout le monde voulait... la maison et la voiture... mais il la voulait, elle... Pearl c'était sa nana... ils vivaient au jour le jour... pas de projets... il était plutôt du genre à tout faire péter, plutôt du genre baston que du genre mômes... elle n'a jamais pu le contrôler... c'est une des choses qu'elle aimait chez Charlie... mais quand elle a eu vingt-et-un ans elle a su qu'elle voulait une famille... et lui qui n'était pas encore prêt... ils avaient tout le temps... ils étaient jeunes, ils avaient la vie devant eux... et Charlie qui s'emportait facilement, mais c'était pas une brute... elle aurait pas pu être amoureuse d'une brute... et puis elle était indépendante... elle était devenue maîtresse d'école mais elle avait eu ses années folles quand elle était plus jeune... et quand elle riait ça se voyait... et j'ai pensé au pervers à qui elle a foutu un coup de poing... on ne peut jamais savoir ce qui se cache derrière les apparences... et peut-être que Charlie avait une pulsion de mort... son visage s'est assombri d'un coup en disant ça... mais elle l'aimait avec tous ses défauts... Charlie c'était un des vrais... ils étaient jeunes... si jeunes... et il y avait un jeu auquel les mecs jouaient à l'Ace... et Charlie c'était un mec, un vrai, un meneur... il avait le respect des autres parce qu'il ne reculait jamais devant une bagarre... ou un défi... et un soir il a mis Race With The Devil de Gene Vincent sur le jukebox et il a

enfourché sa Triton et il a foncé sur le rond-point... fallait qu'il fasse l'aller-retour avant la fin de la chanson... et quand elle m'a raconté ça j'ai imaginé Pearl toute pomponnée, avec son chignon coque... elle mangeait un sandwich à la saucisse de foie... elle se dépêchait de le finir pour sortir... elle lui faisait un petit signe de main et puis il était parti... comme dans une chanson... tellement romantique... et Pearl qui attendait qu'il revienne et batte un record... elle appelait ça un disque de mort... un vrai disque de mort... pas une chanson d'amour cucul d'un girls band moderne... jusqu'à ce moment-là elle adorait Gene Vincent... ça avait changé après... et voilà, le 45 tours avait fini de tourner et Charlie n'était pas revenu... elle n'avait jamais pensé qu'il pourrait se planter... il était parti dans le décor deux-trois fois... des os cassés... mais ils se croyaient immortels... et puis quelqu'un est revenu et a dit que Charlie était bien amoché... et un des garçons l'a emmenée... et il était là, son Charlie, allongé sur la North Orbital, son cerveau qui éclaboussait la route... elle l'a tenu dans ses bras et elle a pleuré, pleuré, et elle a pas arrêté de pleurer pendant deux ou trois ans... elle était en morceaux... sa vie était finie... et ses copains se sont bien occupés d'elle... les garçons autant que les filles... l'enterrement c'est une autre histoire... elle s'est arrêtée à ce moment-là... elle ne voulait pas en parler... mais elle s'est remise... on se remet... peu importe ce qui arrive dans la vie, on va de l'avant... pas le choix... et Pearl qui n'avait jamais cru au paradis... le paradis est sur Terre... et Charlie était en elle... elle avait passé des années avec lui et son âme était en elle... elle pensait à lui tous les jours... et elle avait fini par continuer sa vie... elle avait suivi une formation pour devenir maîtresse et ses classes c'étaient ses enfants... en quelque sorte... c'était pas pareil que d'en avoir soi-même... mais c'était déjà ça... et elle était heureuse... à l'école elle était la maîtresse qui était toujours élégante... respectée... elle avait eu soixante ans et elle enseignait encore... c'était l'adjointe de la directrice... elle avait refusé le poste de directrice... Charlie aurait été content... elle voulait se concentrer sur l'enseignement plutôt que l'administratif... elle ne pleurait plus jamais maintenant... elle avait versé toutes les larmes de son corps bien des années plus tôt... et elle avait des loisirs... elle n'a jamais laissé tomber la danse... les soirées avec Charlie à conduire, boire et danser... elle dansait plus lentement... elle allait aux soirées des motards... elle était restée en contact avec la plupart de ses amis... beaucoup de vieux amis qui refaisaient surface une ou deux fois par an... elle était allée à la réunion

des Rockers à Battersea quelques années plus tôt quand deux garçons étaient morts... quel gâchis... c'est là que sortent les grand-mères de nos jours... elle a encore ri... elle écoutait Joe Brown & the Bruvvers... c'est l'enseignement qui l'avait remise sur les rails... elle a eu des copains, oui... mais ça n'a jamais été pareil... elle n'a plus jamais eu envie de se marier... Charlie c'était l'amour de sa vie... elle m'a tendu un pendentif qu'elle portait autour du cou... un petit cœur qui s'ouvrait... l'a ouvert et me l'a tendu... le visage d'un jeune homme avec des petites mèches de cheveux noir-jais qui lui tombaient sur le front... les cheveux plaqués en arrière sur les côtés... c'était lui Charlie... dur à l'extérieur et tendre à l'intérieur... elle a souri et m'a demandé si je le trouvais beau... et j'ai dit oui... il l'était vraiment... si j'avais été elle je serais tombée amoureuse de lui aussi... j'aurais dansé le rock'n'roll avec lui... et elle a regardé l'intérieur du pendentif pendant des plombes... elle gardait toujours la photo de Charlie sur elle... elle n'allait jamais sur sa tombe... il faut aller de l'avant... il était tellement doux quand ils étaient ensemble... il s'occupait bien d'elle... il la respectait... la traitait comme une princesse... et elle m'a reparlé de la Triton... m'a raconté une soirée inoubliable... quelques mois après être passés à plus de 160 kilomètres à l'heure... parfois ils descendaient sur la côte... mais ce soir-là c'était pas un soir comme les autres... le meilleur de tous... c'était l'été et ils se sont mis en route à minuit... ils sont arrivés sur la côte sud à temps pour voir le lever du soleil... assis tous les deux sur la falaise, la veste de Charlie autour de ses épaules... qui lui tenait chaud... et les premières lueurs d'orange sont apparues sur la mer et le soleil a commencé à se lever et ils l'ont regardé grossir et enfin former une boule... éclairer le monde... une brise légère qui faisait onduler les herbes hautes... et ils ont fait l'amour sur la falaise... et c'était parfait... elle aurait tant aimé tomber enceinte à ce moment-là... avoir ce bébé dans le ventre quand il est mort six mois plus tard... et peut-être que ça l'aurait calmé... que ça l'aurait empêché de courser le diable... mais avec des « si »... elle disait qu'elle avait sûrement plus vécu que la plupart des gens pendant les années qu'ils ont passées ensemble... elle regardait certains jeunes de nos jours et ils étaient perdus... où est la vitesse et la puissance et la montée d'adrénaline qu'on ne peut sentir que quand on est sur la route... quand on descend la côte... qu'on rentre dans le West End... qu'on prend la North Circular... qu'on se dirige vers le West Country... ils allaient dans le Wiltshire... le dimanche... faire des pique-niques... et elle a refermé le

pendentif... clic... l'a remis entre ses seins... Pearl c'était pas une femme pathétique, pas du tout... elle avait sa vie et un homme qu'elle voyait régulièrement... elle disait qu'elle ne vivrait jamais avec lui... Charlie c'était l'amour de sa vie et elle avait de la chance... la plupart des gens ne connaissent jamais ça... elle était mariée avec Charlie... pour le meilleur et pour le pire... un jeune Elvis... la gominie et le sourire... avant, Elvis c'était un motard et puis il est devenu riche et célèbre et il a commencé à collectionner les Cadillac... elle se demandait souvent ce qu'il y avait en Charlie et en elle qui leur faisait prendre ces risques... elle se disait que toute cette énergie, il fallait bien qu'elle aille quelque part... elle en avait tiré sa leçon et canalisait son énergie dans l'enseignement... pour sentir que sa vie servait à quelque chose... pas une minute elle ne s'était ennuyée... et elle a ri et a dit qu'en fin de compte tout s'était passé pour le mieux... au moins Charlie et elle n'étaient pas devenus vieux et amers et fatigués l'un de l'autre... et je ne l'ai pas vraiment crue quand elle a dit ça... mais je voyais un peu ce qu'elle voulait dire.

Il est tôt, trop tôt, mais Ruby est bien réveillée et elle ne veut pas attendre une demi-heure de plus que la boulangerie ouvre. Elle dévale les escaliers pieds nus dans le T-shirt dans lequel elle a dormi, jette un œil dans la rue pour vérifier qu'il n'y a personne dans les parages, repère Mick et Dilly et elle frappe sur la vitrine pour demander un traitement de faveur.

Mick s'approche et ouvre la porte, cliquetis du verrou, vibration de la vitrine, et elle entre, elle a la dalle à cause de l'odeur des miches de pain qui envahit son appartement, toute cette levure et cette farine, ça sent dix fois meilleur en bas, et elle laisse toujours la fenêtre ouverte la nuit, elle laisse grand ouvert, autant que possible, elle ne pense pas aux voleurs. Elle est au-dessus des magasins et se sent en sécurité, elle connaît les voisins et elle gueulerait comme une malade si quelqu'un entrait.

Elle adore la brise sur sa peau en été, quand la chaleur miroite au dessus du macadam brûlant, des barils bouillants, des patates rôties, cette odeur d'asphalte qu'a une fournée de pain, à mi-chemin entre l'essence qui remonte de l'autoroute et des petits pains encore chauds, elle en a l'eau à la bouche, à fond, et son cerveau s'en va faire un tour sur les ondes.

« Bonjour, dit Dilly en baillant. Tu es debout de bonne heure aujourd'hui. Tu n'arrives pas à dormir ? »

Elle semble faire la mise au point et remarque que Ruby ne porte qu'un T-shirt, ça n'a pas l'air de la déranger, elle continue à parler.

« Je pourrais avoir un café et un feuilleté au fromage s'il-te-plaît ? Et un donut à la confiture. »

Dilly la sert, en parlant par-dessus son épaule.

« Tu connais Norma, qui habite au coin, à côté de chez Eileen ? La femme potelée qui a une petite fille qui a perdu un doigt. Eh ben, elle a gagné mille livres au loto, rien que ça. Elle me l'a dit hier. Elle part en vacances avec ses enfants à Bognor. »

Ruby remonte son petit dej' une fois qu'il est prêt et rallume la radio, elle s'assied et mange son feuilleté, la pâte est tellement fraîche qu'il est encore chaud, le sucre sur le donut scintille comme des millions de petites paillettes, et elle est au top, vraiment bien, elle trippe presque, elle roule un pet' et fume pour redescendre un peu, le track super long que Charlie Boy a mis touche à sa fin, ça descend d'un cran à la fin, on rétrograde, ça fait

pareil dans son cerveau, ça la surprend quand la voix de DJ Chromo sort des baffles.

L'espace d'un instant elle se dit qu'elle s'est gourée en regardant l'heure, elle vérifie sur l'horloge et se souvient que la boulangerie n'est pas encore ouverte, ils sont encore aux fourneaux, elle avait bien lu l'heure, du coup elle se demande ce qu'il s'est passé, tout ça en une demi-seconde, elle devine que même les DJ prennent des vacances, une semaine sur une plage à boire de la bière bien fraîche, pour se refaire une santé, elle a bien besoin de vacances, elle ne sait même plus quand c'est la dernière fois qu'elle est partie, si elle y pense c'est juste parce que Norma a gagné au loto.

Il y a quelque chose de malsain dans la voix de DJ Chromo qui la fait sursauter.

« Hier soir quelqu'un a poignardé notre super pote Charlie. Les gars, vous savez qui vous êtes et j'ai un message pour vous : vous pouvez toujours courir. Vous avez nulle part où vous planquer, que ça soit clair. Vous êtes la cause et nous on est l'effet. Votre heure a sonné, vous feriez bien de faire gaffe à vous. On sait qui vous êtes et vous avez eu de la chance, vous avez filé avant que les gars qu'étaient avec lui aient le temps de faire des dégâts. On sait où vous habitez. Vous vous êtes fait la malle hier soir quand les chances étaient égales, mais c'est que le début. Maintenant vous êtes prévenus... »

Ruby aime pas les DJ qui font les durs, elle préfère la musique qui met la pêche, parce que y a assez de misère dans le monde sans que la télé et la radio en rajoutent une couche, mais elle est triste pour Charlie. Elle sait que c'est au visage le coup de couteau. C'est toujours au visage. Elle repense à Terry le videur. Elle repense à une fois où des types ont essayé de scalper un homme. Le mal incarné. Elle évite les ennuis, elle a toujours été de nature conciliante, même dans la cour de récré.

Elle se lève de sa chaise, va dans la cuisine, ouvre la porte du frigo et sent le froid, elle sort la brique de jus d'orange et se sert un verre, la vitamine C l'aidera à bien travailler. Elle avale de grandes gorgées, puis va aux toilettes et ensuite passe sous la douche, dans la salle de bains sans fenêtres le reflet des ampoules scintille sur le métal du porte-serviette. L'eau est rafraîchissante. Le jet d'eau de la douche tombe de façon égale sur son corps et ça lui donne presque des frissons, chaque goutte engorgée de lumière explose en lui rebondissant dessus, tombe dans les canalisations, virevolte, et disparaît dans un tourbillon de savon. C'est beau à voir.

Elle se brosse les dents consciencieusement, après c'est le bain de bouche à la menthe et après elle se met du déodorant à la cerise sur les aisselles. Ça lui pique les pores et l'odeur lui chatouille le nez. Elle voit l'odeur qui monte. Décollage rapide, puis ça plane juste au niveau de son visage, alors elle reste là à regarder, à attendre que la vision disparaisse. L'eau chaude envoie un nuage de vapeur flotter dans les airs, les deux nuages se mélangent, les couleurs sont étincelantes comme quand il y a de l'orage et elle peut pas passer toute la journée à traîner et trouver la vie géniale, elle retourne dans sa chambre.

« Charlie c'est notre pote et il va avoir une cicatrice toute sa vie. Il a perdu du sang et... »

Elle coupe la radio, elle se sent plus proche de Charlie Boy que de beaucoup de gens qu'elle connaît, c'est souvent la dernière personne qu'elle écoute avant de s'endormir et la première au réveil, presque comme s'il dormait à côté d'elle, c'est pas sexuel, quand elle pense à lui ce n'est pas un homme qu'elle voit, il n'a pas de visage, pas de cicatrice, et pendant qu'elle dort il met des disques, c'est comme s'il était coincé dans une usine à travailler de nuit, il verrait probablement pas les choses comme ça, c'est par amour qu'il fait ça, et elle se demande si on gagne de l'argent avec les stations radio pirates, elle l'imagine qui glande toute la journée, elle sait que c'est pas le cas, il travaille, elle le sait bien, c'est juste un hobby. Mais c'est vraiment dur ça, qu'il se soit fait mal. Elle espère que ça va aller.

Ruby s'habille rapidement et quitte l'appartement, elle prend un chemin différent pour aller à l'hôpital, une des deux options possibles, aujourd'hui elle passe le hall en briques où les évangélistes prêchent la bonne parole, les murs sont couverts de graffitis, un labyrinthe de pistolets laser et de têtes d'aliens, d'énormes baskets sur des gamins blancs qui se la jouent blacks, elle est fascinée par les briques et le mortier qui s'entrecroisent et forment un motif, découpent les personnages, comme pour le corps humain avec ses cellules et ses muscles, le jus qui fait tout tourner, et les visages sur le mur sont des visages heureux, souriants, des rayons de lumière qui jaillissent de leurs dents en argent, les fenêtres du bloc sont éclairées par un peu de verre teinté derrière la crasse, rien à voir avec ce qu'on voit dans les abbayes et les cathédrales, les églises plus vieilles, mais c'est quand même de la couleur, et il y a un terrain de foot d'un côté, des maisons d'un autre, une rangée de voitures qui brillent dans la lumière du matin.

Il n'y a pas encore beaucoup de monde dans la rue, les gens qu'elle croise soit se pressent pour arriver au travail soit sont trop fatigués pour la remarquer, sauf un vieux monsieur qui profite des choses comme elle, un retraité, il se dirige vers un banc, pas pressé, il va pas tarder à acheter son journal et commander une tasse de thé, quand le café sera ouvert, et elle aussi elle a le temps, elle se demande si Ron Dawes sortait tôt, comme ce retraité, elle a pas envie de penser à lui tout de suite et se filer le cafard, elle a pas envie d'entendre parler du coup de couteau que s'est pris Charlie Boy, elle veut voir le bon côté des gens, c'est tout ce qu'elle demande. Les gens vivent et aiment alors quand quelque chose de triste se passe, un meurtre ou un accident de chemin de fer, c'est inhabituel, une grosse histoire qui fait vendre des journaux, c'est comme ça qu'elle voit les choses, on peut écouter les histoires et se faire du souci si on laisse la fenêtre ouverte, penser à un violeur ou un assassin caché tapi dans une ruelle, mais c'est rare.

« Bonjour », dit un homme, quand elle passe devant le volet métallique d'un magasin de vente en gros.

Elle hoche la tête et sourit, elle ne sait pas qui c'est mais elle devine que ça doit être un ancien patient, ça arrive souvent, d'habitude elle se souvient, mais au fur et à mesure que les années passent les nombres augmentent, et c'est gentil qu'ils se souviennent, Ruby coupe sur le terrain de l'hôpital, s'assied sur un des bancs devant l'aile psychiatrie, on est bien là, comme si les buissons et les fleurs étaient là pour soulager la pression morale, et elle reste assise un bon moment à profiter du soleil, elle fait semblant qu'elle est sur une plage à Bognor, à écouter le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, respirer l'air frais avant de commencer à travailler.

Il est presque l'heure, elle rentre et est vite occupée, elle s'occupe des hommes dans sa salle, les fait rire avec ses blagues, elle cherche à comprendre qui ils sont, s'ils ont confiance en eux ou s'ils ont peur, et lire le journal ça ils aiment, elle peut pas leur en vouloir, ça leur donne de quoi se plaindre, et c'est ça les politiciens au fond, des gens dont on peut se moquer, des petites poupées dans lesquelles on peut enfoncer des aiguilles et dont on peut dire du mal, ils en débattent mais c'est bon enfant et puis de toute façon, dans sa salle, ils sont plus ou moins tous du même camp, et elle fume une cigarette avec Dawn dehors au soleil. Perdue dans son travail. Comme toujours.

Un peu après onze heures Ruby reconnaît un visage familier, un jeune ado qui venait rendre visite régulièrement à Ron. Elle voit à ses yeux qu'il a pleuré. Il essaie d'être fort, et elle reconnaît Ron en lui, un petit jeune qui à la pêche. Même si elle avait pas su que c'était son petit-fils Eddie, elle l'aurait deviné. Il porte un bouquet d'œILLETS blancs, comme une belle collerette au bout de longues tiges bien vertes.

« Je suis juste passé pour vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour grand-père, dit Eddie. J'ai amené ça de la part de tout le monde, et je suis venu récupérer ses affaires. Mon père allait venir mais j'ai dit que je passerais. Il était trop triste, en fait. On pensait tous qu'il allait rentrer dans quelques jours. »

Ruby sent les fleurs. Elles dégagent une odeur puissante. Sally sera de retour dans quelques minutes et s'occupera de trouver un vase, et puis les fleurs seront données à quelqu'un qui n'en reçoit jamais, ça sera fait discrètement, on les mettra dans un coin qui a besoin d'une petite touche de couleur et de parfum. On sait jamais combien de temps les pétales vont durer. Parfois ça commence à se faner au bout d'un jour ou deux et on a beau faire, rien ne les fait repartir, même changer l'eau et les mettre au soleil, ou les remettre à l'ombre, ça n'a pas d'effet, et d'autres fois ça peut durer des semaines, ça continue comme ça, comme si elles voulaient pas lâcher, des fleurs qui ont l'air tellement délicat qu'un coup de vent pourrait leur faire perdre leur pétales, et pourtant elles sont fortes et pleines de détermination et pas prêtes à mourir. Mais en fin de compte elles se flétrissent, perdent leur force, la couleur s'éteint et les feuilles s'enroulent sur elles-mêmes, pourrissent, c'est pareil à chaque fois, et on voit ça venir, d'habitude on voit ça venir.

« Et si tu allais t'asseoir dans la salle télé une minute, dit Ruby. Je vais aller te chercher ses affaires. Vas-y, il n'y a personne pour l'instant. »

Eddie s'assoit sur une chaise, se penche en arrière et fixe le plafond, puis se penche en avant et fixe le sol. Les affaires de Ron sont dans un sac en tissu que sa famille a apporté quand il est arrivé. Il y a les cartes faites main avec un homme et une maison, des chevaux qui courent le long d'une route, encore des fleurs et un soleil jaune qui a l'air de plonger dans l'horizon. Ruby apporte le sac dans la salle de télé et sent que le garçon veut dire quelque chose. Elle s'assied en face de lui. Sur une table basse pas très élégante, des célébrités allongées sur le dos fixent le plafond.

« J'arrive pas à croire qu'il est mort, dit Eddie. Je sais qu'il pouvait pas marcher longtemps, il s'essouffait, tout ça, mais il était pas obligé de mourir tout de suite. Il avait tout ce qu'il voulait. Il aimait son jardin, il attendait toujours que les crocus sortent au printemps, il passait faire ses paris au bookmaker presque tous les jours, il allait faire ses courses et tout ça. Il avait encore des potes. Il regardait la télé à la maison. C'était pas un invalide. Papa lui avait pris un abonnement au câble. Y avait quelqu'un qui venait le voir tous les jours, et lui il passait tout le temps, on était juste en face. Il venait dîner tous les dimanches. Il aurait pu avoir quelqu'un pour lui faire la cuisine tous les jours s'il voulait. Il était en forme. Je comprends pas qu'il soit mort comme ça. Ils ont dit que c'était son cœur. Je sais que ça arrive, quand on devient vieux, je le sais, mais ça fait un choc. C'était pas le genre de personne qui meurt. »

Ruby se contente de sourire et hocher la tête parce qu'elle a ressenti la même chose quand elle a entendu la nouvelle, mais maintenant elle se dit qu'il avait quatre-vingt-quatre ans après tout et elle a presque envie de répéter ce que Sally et Dawn lui ont dit sur le coup, mais elle le fait pas, parce que c'est vrai ce que dit Eddie, son grand-père c'était pas le genre de personne qui meurt, il devait vivre toute une éternité, mais ça c'est pas passé comme ça, il a tenu le coup longtemps et il est resté vif, beau, et puis il est mort, comme les fleurs.

« Ma sœur faisait le ménage chez lui et moi je tondais le gazon, ça prenait à peine cinq minutes. Il allait vivre jusqu'à cent ans. C'est ce qu'il disait. Je le croyais en plus. C'est comme s'il s'était mis cette idée en tête et du coup ça allait se passer comme ça. »

Ruby regarde une famille passer dans le couloir. La plupart des gens ont quelqu'un pour les aimer. Une famille et des amis pour filer un coup de main. C'est comme ça que ça se passe dans la vie. C'est ça la réalité.

« Je me souviens quand j'étais petit il me racontait des histoires tout le temps, et elles étaient mieux que dans les livres. C'est que y a quelques années que j'ai su qu'elles étaient vraies, il m'avait jamais dit. Du coup je lui ai demandé de me les re-raconter comme ça je connais au moins ça. C'est comme si le temps manquait. C'est bien au moins que j'aie pu entendre une partie des choses qu'il a faites. J'aurais voulu les écrire pour pas me tromper. Je veux pas oublier.

— Tu peux encore les écrire, dit Ruby. Comme ça, ça reste tout frais. »

Elle reste avec lui un moment, à l'écouter et puis elle lui dit au revoir. Elle regarde Eddie s'éloigner dans le couloir, tête baissée. C'est gentil de sa part d'être venu apporter des fleurs, en plus si vite après la mort de Ron. Elle se dit qu'il doit vouloir parler à quelqu'un. D'habitude c'est plutôt une bonne semaine après que les cartes arrivent, parfois des fleurs. Elle voit bien qu'il est triste, qu'il était proche de son grand-père.

Quand Ruby retourne dans sa salle, les œillets sont dans un vase sur le rebord de la fenêtre près de M. Davies, un homme de cinquante-sept ans dont la femme vient tous les jours mais n'apporte jamais autre chose que des crackers.

« C'était le petit-fils de Ron Dawes, c'est ça non ? demande Sally quand elle la voit arriver. Il est reparti ?

— Oui il est juste passé prendre les habits et les cartes, les affaires dans son casier. Je lui ai donné le sac.

— C'est dommage, je voulais aller discuter avec Ron et parler de quand il était dans les syndics. Vraiment parler. Il m'avait invitée à boire une tasse de thé quand il serait rentré chez lui. On n'apprend jamais... On croit toujours qu'il y aura un lendemain et y en a pas.

— Je sais.

— Ça va maintenant ?

— On fait aller. Merci. J'ai été stupide.

— Allez, dis pas ça. On s'attache tous à quelqu'un de temps en temps. Ça serait pas normal autrement. »

Ruby sourit et prend la main de Sally dans la sienne.

« Y a qui dans son lit ?

— Un type qui s'appelle M. Parish. Il était dans une bagarre et il s'est pris un coup de couteau au visage. On l'a suturé, mais il s'est pris un coup de pied à la tête aussi, c'est pour ça qu'on le garde, par précaution. Il dort là. »

L'information met du temps à percuter, et puis Ruby se souvient de DJ Chromo à la radio qui annonçait que Charlie Boy s'était pris un coup de couteau. Elle se demande si c'est le même M. Parish vu que son émission s'appelle *On The Parish*. C'est probablement une coïncidence, mais elle vérifie, elle va voir le lit, consulte sa pancarte, constatant que son prénom c'est Charlie. C'est osé, c'est clair, mais en même temps qui va faire le lien et se rendre compte que le vrai nom d'un DJ pirate est là tout cuit, qu'il faut juste le déchiffrer ? Pas le *Department of Trade and Industry*, ça c'est sûr.

Les clowns de service. Ils seraient furieux s'ils se rendaient compte. Ruby reste là, au pied du lit, un petit moment. Elle observe son visage, la partie visible de son visage en tout cas, il y a un bandage du côté qui est tourné vers elle et l'autre est enfoui dans l'oreiller, il a les cheveux coupés courts et le corps est sous la couverture.

Elle sait que ce n'est qu'une émission de radio, et la plupart du temps il met de la musique mais Charlie parle aussi, du coup elle a l'impression de vraiment le connaître, elle a pensé ça plein de fois, elle ne connaît pas sa famille, ses amis, tout ça, où il sort boire et voir les potes, mais elle connaît certaines de ses opinions et en tout cas ses goûts musicaux. C'est un peu comme si c'était un frère qu'elle a perdu de vue et qu'elle retrouve, ou alors le frère qu'elle a jamais eu, et combien de matins elle s'est réveillée et a appuyé sur le bouton qui éteint les sirènes de police et les remplace par le son de sa voix. C'est vraiment un petit monde, minuscule à vrai dire. Atterrir direct dans le lit dans lequel Ron Dawes est mort. Si seulement ça avait été un autre lit. Même si en fait elle est contente de voir la tête de Charlie Parish, elle a l'impression de manquer de respect à Ron parce qu'elle est toute excitée alors que lui attend d'être enterré.

Elle regarde les autres patients et voit qu'ils sont tristes, qu'ils broient du noir. Ils connaissaient sûrement Ron aussi bien qu'elle, mieux même, il faisait partie de leur groupe, même s'ils n'avaient passé que peu de temps ensemble. Elle retourne au bureau.

« Tu le connais ? demande Sally.

— Non, pas vraiment. J'ai juste reconnu le nom.

— On aurait dit que oui.

— Ça va, les meufs ? » demande Dawn qui passe par là, en se léchant les babines, au même moment qu'elle leur montre la bouteille d'urine qu'elle transporte.

Ruby et Sally se marrent et partent chacune de leur côté. Ruby se souviendra toujours d'elles, elle n'oubliera jamais le vieil homme bavard au corps mince dans la salle télé, mais malgré ça elle peut pas s'empêcher de sourire et de se dire à quel point c'est fou que le monde continue à tourner, à peine on emporte un homme, qu'on en fait entrer un autre, Charlie Parish qui passe à la radio, le meilleur DJ de Satellite FM qui mixe pour quelques centaines de personnes du coin, pour elle c'est une célébrité, cet homme sans visage qui a une balafre à la joue, et quand on dit qu'il faut profiter de la vie elle comprend bien ce que ça veut dire, Dawn qui repasse dans le

couloir, en ondulant des fesses, qui lève la bouteille de pisse à nouveau, comme si c'était du bon vin. Elle dit : « Quel putain de métier » en se penchant pour chuchoter dans l'oreille de Ruby. « On est pas bien de la tête, c'est moi qui te le dis. »

OceanofPDF.com

M. Jeffreys décide de conduire pour se rendre au travail. Pour changer. On dit que la diversité est le sel de la vie et ce n'est pas lui qui va dire le contraire. Il peut vraiment se détendre, seul, et échapper au vacarme primitif du skinhead en chemise à carreaux. Au lieu de l'autoroute il décide de prendre une série de petites routes. Il préfère la route principale mais traverser ces tunnels sinistres est une des facettes de ses études. La ville dans laquelle il travaille n'est pas le genre d'endroit où il s'arrête, d'habitude, et s'il prend l'autoroute il pourrait céder à la tentation de continuer à conduire jusqu'à la campagne. « Une terre verdoyante et plaisante ». Rien que ça. Ces « moulins sombres et sataniques » n'ont jamais existé que dans l'esprit tordu du révolutionnaire Blake. Imaginez donc voir des anges à Peckham. Il pense à un bon thé avec des scones et de la confiture et de grandes fermes, un bon repas dominical et des manoirs. Il prend ses rêves pour des réalités, il le sait bien. Il se consacre à son travail et ne peut pas filer à l'anglaise sur un coup de tête. Il est satisfait de servir les gens, mais ces rues vides de culture le mettent au désespoir.

Des maisons identiques, qui se suivent à l'infini et s'enfoncent dans le tarmac comme si c'étaient des murs vides. Il passe une rangée de magasins, des stations-service, des pubs, des terrains-vagues, des fast-food, une salle de billard, des terrains vagues. Une voiture bonne pour la casse traîne sur une aire de repos. Aucune individualité et très peu de couleur pour remonter le moral. Les rues sont la continuité des interminables couloirs de l'hôpital, les salles d'hôpital et les salles d'attente sont le miroir de cette ville morne. Le personnel fait de son mieux, mais les racines sont les mêmes.

Malgré cela, M. Jeffreys est de bonne humeur, tout tourne rond dans sa tête, comme dans le moteur de sa BMW, qu'il vient de faire réviser. Les automobiles allemandes sont sans conteste construites pour donner satisfaction au client. L'efficacité teutonne et la liberté d'entreprise américaine sont le mariage idéal. Ajoutez un bon repas français et il est plus que satisfait. Il double un bus et en profite pour jeter un coup d'œil sur sa gauche. Choc à la vue de tant de corps amassés. Sensation de bien-être évanouie : il se voit démuné, forcé de voyager avec les masses. Incarcéré dans le bus. Pressé contre les habits rances des hommes et des femmes qui regardent droit devant eux et ne disent rien. Entouré de mineurs délinquants qui déballet toute leur vie. Des collégiens qui ont déjà mal tourné, qui

crachent et qui jurent. Se moquent de ses manières. Poumons pulvérisés par un troupeau de sorcières. Cheveux emmêlés. Édentées. Haleine fétide : nausée. Il sent les manteaux usés sur sa peau, le tissu trempé de transpiration. Ces harpies sortent tout droit des pages de Shakespeare. Des putains pipelettes qui serrent des jouets en plastique contre leur poitrine affaissée. Des cadeaux pour leurs morveux de petits-enfants qui leur revaudront ça à coups de crimes violents et de morale douteuse. Des poupées pour les filles et des pistolets pour les garçons. Quand ils seront ados, les garçons voleront des voitures et cambrioleront les retraités. Pendant que les filles se poignarderont à coups d'aiguilles à tricoter. Passeront d'un partenaire sexuel à l'autre, complètement défoncées. Se transmettront la syphilis et l'herpès avec une nonchalance que Jeffreys trouve obscène.

Cette vision inspirée d'un documentaire continue, il s'imagine une jeune mère, sac en plastique qui balance contre sa jambe droite. Une boîte de conserve qui vient s'enfoncer dans la rotule. Un sale môme attardé lui tire le bras et mendie 50 pence. Ongles rongés. Nez qui coule. Sourire. C'est tellement dégradant. Il n'ose pas s'imaginer ce qu'il se passe dans la maison de l'enfant. À n'en pas douter le père est une brute avec des tatouages autour du nombril. Le genre d'homme qui traîne dans les rues devant les bars et jette des bouteilles de bière sur les gens du coin qui n'ont rien demandé. Qui avale des amphétamines et de la bière forte. La mère valant à peine mieux qu'une vulgaire prostituée, une catin comme dans les romans de Dickens, la peau terne et les yeux cernés de gris. Tout à fait disposée à coucher avec le premier homme qui l'attire. Pas une once de pudeur. Les joues creuses et une passion pour le crack. Un autre skinhead saoul qui le dévisage depuis le bus, c'est sûrement son frère. La haine gravée dans des traits de *redneck*. Une croix gammée tatouée sur le front et un couteau à la main. M. Jeffreys lutte contre les images qui s'imposent à lui, se remet de ce choc, accélère et s'éloigne. Le bus s'arrête pour accueillir une déferlante de péquenauds gueulards qui se ruent en avant, sacs en plastique balançant, bave aux babines. Il a entraperçu l'enfer, mais il chasse tout cela de son esprit : c'est un homme rationnel.

Les transports publics c'est le bon sens même. Si tout le monde conduisait une voiture les routes seraient vite paralysées. Une nouvelle et courageuse politique du transport s'impose. Une stratégie intelligente dans laquelle seuls ceux dont le travail est essentiel pour le bien-être de la société

ont droit à un véhicule. Si cette règle était mise en place il pourrait bien gagner dix minutes sur son trajet pour se rendre au travail. En arrivant il n'aurait pas à perdre de précieuses minutes à chercher une place de parking. D'autres employés ont des places réservées mais lui on le laisse se débrouiller tout seul. Il a un permis de stationnement mais il trouve cela injuste car il est contraint de se garer à côté des autres visiteurs. Le gardien du parking est un imbécile, bien entendu, toujours à hausser les épaules dans un sourire abruti. Un homme qui se sent bien en pleine anarchie, au milieu des voitures remplies de skinheads et de blondes décolorées. Le gardien permet qu'on gare les voitures sur les zébras jaunes plutôt que de les envoyer se garer dans la rue.

M. Jeffreys reste digne. Ce n'est pas pour lui-même qu'il est fâché, loin de là, simplement c'est le manque d'efficacité que cela entraîne. Au lieu de faire des tours en voiture il devrait être dans son bureau en train de travailler. Il ne tient pas rigueur aux autres membres du personnel pour ce favoritisme. Non, c'est le système qui est en cause. Il faut agrandir le parking du personnel et augmenter ainsi l'efficacité. Simple bon sens. Il s'inquiète souvent qu'on raye sa voiture.

Certains des véhicules sur la route sont dans un état parfaitement honteux. Ils polluent l'atmosphère et mettent en danger d'autres automobilistes. Des automobiles usâgées conduites par des paresseux des méninges. Des hommes comme le voyou penché sur le volant de la camionnette qu'il vient de croiser. Carrosserie crasseuse et passages de roues cerclés de rouille, moteur qui s'essouffle à 80 kilomètres à l'heure, comme c'est le cas actuellement. Le conducteur ne s'est pas rasé et arbore une expression féroce. Une tête de Neandertal se tourne pour regarder M. Jeffreys droit dans les yeux. Le voyou lève une main sale, mime la masturbation. Bouche tordue en un rictus, les lèvres qui forment une grossièreté. L'arrière-train de M. Jeffreys tremble de peur, il accélère, en imaginant l'odeur de la bouche du voyou, l'état de ses dents. Pire, il devine que ses lèvres doivent être infectées d'herpès. Des plaies qui suintent du pus. Il se demande s'il ne prendrait pas le numéro de la plaque d'immatriculation pour la transmettre à la police depuis son téléphone portable mais il est trop loin maintenant pour bien la voir. Il n'a aucune envie de ralentir et de provoquer des violences routières. Il pourrait se retrouver blessé. Voire assassiné. Ce genre de choses arrive fréquemment par les temps qui courent et c'est la plaie de notre époque. Il met de la

distance entre les deux véhicules et se détend enfin après avoir franchi des feux qui passent au rouge. Il chasse aussi sec le voyou de son esprit. Il refuse de s'abaisser au niveau de cet homme ne serait-ce qu'en pensant à lui. Des images de petits délinquants et de bagarreurs tournent en boucle dans sa tête. Arnaqueurs et voleurs qui risquent la prison alors que le jeu n'en vaut pas la chandelle. L'honnêteté et la décence sont des qualités qu'ils ne pourront jamais comprendre.

M. Jeffreys est d'une humeur fort optimiste. Il éprouve de la sympathie pour les autres automobilistes mais se sent frustré par le manque d'organisation. La situation exige que des décisions difficiles soient prises. Ce ne sont pas seulement les services de santé et les routes secondaires qui ont grand besoin de réforme, mais la société toute entière. C'est l'un de ses sujets préférés. De la matière à retourner dans sa tête quand il ne travaille pas. Le système judiciaire est un sujet qui nécessite qu'on se penche dessus au plus vite. Pour commencer il faut des peines plus sévères. La politique de la tolérance zéro doit être adoptée envers les coupables, que ce soient des assassins, des cleptomanes ou des enfants mal élevés. Si pour cela il faut construire plus de prisons, soit ! Le malaise est profondément ancré et comme il dit : qui aime bien châtie bien. La loi est dure mais c'est la loi. Bien entendu, ce sont des expressions, mais on ne peut pas nier la vérité, malgré les hauts cris des soi-disant bons samaritains libéraux. Ce n'est pas un homme cruel, il se considère comme quelqu'un de gentil et prévenant, peut-être même trop accommodant parfois, il ne parle pas assez franchement par souci de maintenir la bonne entente. C'est son éducation qui fait ça. Son milieu. Un comportement hautement civilisé et cultivé.

Il voit le carrefour qui l'intéresse et met son clignotant à droite. Il attend qu'il y ait moins de circulation avant de traverser pour se diriger vers les maisonnettes. Il se gare dans une petite rue et continue à pied, il sonne et attend. Il entend des pas. Candy n'enlève pas chaînette de l'entrebâilleur avant d'avoir reconnu Jonathan. Il sourit et monte les escaliers derrière elle.

Il l'a trouvée par une annonce dans un journal local et vient la voir une fois par semaine. Elle a la trentaine, les cheveux blonds. Il ne sait pas si c'est une vraie blonde car bien entendu il ne l'a jamais vue nue. Elle lui donne une idée de la nature des femmes dans ce trou paumé. Il est contraint de jouer le rôle de « micheton » pour glaner des informations or il considère que c'est là de la recherche indispensable. Elle porte un tablier décoré d'images de bord de mer. Coquillages, et ainsi de suite. Elle enlève le

tablier et le pose sur le dossier d'une chaise. Il doute que Candy soit son vrai nom – elle doit l'utiliser dans l'espoir d'évoquer le glamour américain. Jeffreys parierait que son vrai nom c'est Carole, mais c'est sans importance. C'est un échange professionnel. La procédure est toujours identique. Simple mais efficace. Dans un instant elle va lui proposer une tasse de thé et ils bavarderont. Peut-être qu'elle lui proposera un toast grillé. Ce serait bien.

Candy est vêtue simplement, elle porte le genre de blouse bon marché et de pantalon qu'il voit si souvent à l'hôpital. Elle s'agenouille sur la moquette et courbe l'échine. M. Jeffreys s'approche et se tient debout, à quelques centimètres de sa tête. Il lui caresse les cheveux. Il y a là des bactéries mais cela lui est égal. Il peut sentir la saleté sous sa paume. Il reste à lui caresser la tête pendant deux minutes. Quand il a fini il met sa main sous son nez pour sentir l'odeur. Il regarde la chambre autour de lui et défait sa braguette. En retire son pénis. Il a la vessie pleine à cause de tout le thé qu'il a bu à l'hôtel avant de partir. Un bon Darjeeling. Tout à l'heure, il boira du thé PG Tips. Candy ouvre la bouche et Jeffreys s'avance. Il tient son pénis à l'angle adéquat. L'urine jaillit de ses reins et pourtant elle parvient à la recueillir et l'avaler sans en perdre une goutte. Il ne faudrait pas qu'elle salisse ses habits, sans doute du prêt-à-porter. Il regarde ses cheveux. Les mèches blondes et la peau blanche en dessous. Mais il n'est pas une bête. De temps à autre il serre son pénis pour contenir le jet. Ceci lui laisse le temps de rattraper. Il se penche sur le côté pour observer la déglutition. Il continue. La mainmise. Maître de la situation. Il faut dire qu'il y en a beaucoup aujourd'hui. Il sourit, bienveillant, bien que Candy ne puisse pas le voir. Il contrôle sa pulsion sexuelle et contrôle le fonctionnement de sa vessie. Elle est sous le sort. Envoûtée. Sous sa coupe.

Quand il a fini il secoue la petite goutte et rentre son pénis dans son caleçon. À aucun moment il ne touche la bouche de Candy. Il n'a pas non plus d'érection. Il remonte sa braguette et reste quelques instants à passer en revue la pièce et l'ameublement bon marché. C'est un acte naturel et il se sent mieux. Candy se lève. Son haleine est fétide. Écœurante même. Comme si quelqu'un lui avait uriné dans la bouche. Elle se rend à la salle de bains et il entend le robinet couler. Deux minutes plus tard elle est de retour et se tient devant lui. Il se penche en avant et la respire. Son haleine est fraîche maintenant. Du dentifrice et le bain de bouche le plus fort qui soit disponible sur le marché ont fait des merveilles. Il s'assied sur le canapé.

« Je vous sers une bonne tasse de thé ? » demande Candy, en exagérant son accent autant qu'une figurante cockney qui joue les boute-en-train dans un film de Dick Van Dyke.

Il adore quand elle parle comme ça.

« Je veux bien. »

Elle met la bouilloire en route dans la cuisine. Pendant qu'il l'attend, Jonathan passe en revue sa collection de bibelots bon marché. Plusieurs mugs qui arborent le visage de la reine. Des babioles bon marché alignées sur le rebord de la fenêtre. Un cheval fait de coquillages trône au-dessus d'un feu électrique. Il s'attend presque à voir un sucre d'orge à moitié mangé, couvert de poussière. C'est vraiment grotesque. C'est toute une expérience. L'ironie c'est le mot clef ici. Il n'a pas pour habitude de fréquenter des taudis mais c'est purement professionnel. Il ne ressent absolument pas d'excitation sexuelle. La femme le laisse froid à cet égard. Elle dit avoir travaillé dans un salon de massage mais prétend qu'elle a été évincée par plusieurs filles plus jeunes qu'elle. D'après Candy les filles étaient des adolescentes bien chaudes, prêtes à tout pour de l'argent. Cela l'amuse qu'elle fasse de telles comparaisons. Comme si elle avait des exigences plus élevées. Mais qu'importe. Il ne juge pas. C'est un être humain qui a des sentiments, et il respecte cela.

« Je vais vous préparer des toasts, dit-elle gaiement, en passant la tête par la porte. Vous aimez bien ça, les toasts, hein ? »

Par malheur il s'était retrouvé à court d'options. Il a de la chance d'avoir une amie comme Candy. Elle propose ce qu'elle a une fois appelé en riant une pause-pipi. Un commentaire grossier, en réalité. Mais il s'y attendait. Au départ, elle n'était pas prête à lui offrir cette forme de soulagement, mais il a fini par la convaincre. Il a été surpris au départ, même un peu agacé. Cent cinquante livres c'est une sacrée somme à déboursier pour uriner dans la bouche d'une vulgaire prostituée, et pourtant cela démontre qu'il n'y a pas d'honneur dans toute l'étendue pourrie de cette horrible ville. Il a fallu trois visites pour trouver un arrangement. Ils ont parlé pendant les deux premières rencontres. Il a abordé le sujet et a été rabroué. À la troisième tentative un marché a été conclu. La routine est la même à chaque fois. Il ne cherche pas à la changer. Il y a un schéma. Le monde est pourri. Pourri jusqu'à la moelle. Un cœur défaillant, gonflé par les abus, et qui ne pompe plus efficacement. C'est très triste. Mais il se doit de savoir.

C'est un des rares hommes dans ce pays qu'on ne peut pas acheter. Il est l'honnête même. Son âme lui appartient sans conteste.

« Et voilà. Vous voulez du Marmite ? »

— Non merci. C'est très bien comme ça. »

Il mange son toast. C'est du pain blanc bon marché. La texture lui fait penser à du carton. C'est tartiné de margarine.

« V'lez un ch'tit biscuit ? »

Il prend un biscuit et le trempe dans son thé. Du thé avec un nuage de lait, et un biscuit qui n'a pas de goût. Il ne comprendra jamais comment les gens peuvent manger de telles cochonneries.

« Parfait, » dit-il en se forçant à faire descendre cette pâte de ciment.

Jonathan reste exactement une demi-heure avec Candy. Quand il est l'heure de se remettre en route pour le travail il passe très rapidement aux W.-C. pour ne pas abuser de son hospitalité. Il dépose un bref baiser sur sa joue et lui remet l'enveloppe avec son salaire. Il sait qu'elle a une fille à charge, une fille dont le visage est grand et souriant dans son cadre en argent, alors que les autres photos dans la pièce sont coincées derrière du plastique. Il *présume* que c'est sa fille. Lui-même n'a jamais vu l'enfant. Peut-être qu'il a tort. Mais ça lui est égal. Il sait en revanche que Candy n'a pas les nerfs solides et qu'elle manque de confiance en elle. Elle lui a dit cela quand ils prenaient le thé. Il n'avait aucune envie de recueillir cette confidence. Ce n'est pas de ça que parlent les gens ordinaires. Ils parlent de matchs de foot et des gens qui sont mieux lotis qu'eux. Il n'en a rien à cirer de Candy et de ses problèmes. Cent cinquante livres c'est une somme, nom de Dieu ! Mais elle est reconnaissante. Elle attend ses visites avec impatience. Il sait qu'elle ne vaut rien et n'a pas de morale, mais c'est un fait qu'il doit tout de même confirmer. Il paie pour briser ses réticences. CQFD. Ils sont deux adultes consentants et l'arrangement leur bénéficie à tous les deux. Il sourit et elle lui rend son sourire. Il se sent bien. Son argent l'aide. L'acte lui-même n'est qu'une excuse pour donner généreusement. Il ne veut pas qu'elle ait l'impression de mendier. Main tendue, dignité perdue.

Il traverse la rue, plus que satisfait. Sur un nuage. Un gang de hooligans devant une baraque à frites en train de discuter. Ils tramont sans doute quelque chose mais c'est la vie. Ils ne regardent même pas dans sa direction. Son rôle dans la société tourne autour de l'hôpital. Ce n'est pas un officier de police. Il est soulagé que sa voiture soit garée hors de leur

vue. Ils lui enlèveraient les roues à la moindre occasion. Casseraient une fenêtre et lui voleraient son autoradio. L'alarme sonnerait et ils partiraient en courant.

Il démarre le moteur et s'éloigne de ce sordide petit coin du monde, règle la fréquence radio sur une discussion autour d'une erreur judiciaire hautement médiatisée. Prétendue erreur judiciaire. Il ne croit pas que la police ait inventé les preuves de toutes pièces. Peut-être ont-ils évité certaines procédures mais ça n'aura pas été avec préméditation. Le juge aura fourni un point de vue indépendant. Bien entendu, beaucoup de ces soi-disant erreurs judiciaires ne sont rien de plus que justice rendue par d'autres moyens. Ces gens-là viennent de milieux criminels. Ils font pleurer dans les chaumières, les histoires de mauvaises fréquentations dès un tendre et influençable âge, etc. Tout le monde sait qu'ils sont coupables de quelque chose, même si on ne peut pas le prouver. Le système juridique est conçu pour bénéficier aux criminels. Le jury lui-même est un maillon faible. Dans un très petit nombre de cas Jeffreys doit bien admettre que des erreurs peuvent, à la rigueur, survenir, mais c'est sans préméditation et il ne faut pas l'oublier.

Dans son domaine, Jeffreys est à la fois juge et juré, mais la confrontation n'y a pas sa place. Le système judiciaire est basé sur des idéaux inébranlables. La présomption d'innocence. Le criminel se reconnaît aisément, mais le système judiciaire est obligé de passer par toutes les étapes, gâchant de précieuses ressources dans des procès longs et coûteux. Un mal nécessaire, c'est entendu. Jeffreys n'est certainement ni fasciste ni communiste. En revanche, le fait que les jurés soient choisis au hasard dans la population générale pose un problème important. Cela signifie que quasiment n'importe qui peut juger l'un de ses concitoyens. Seul le juge, un professionnel qualifié et neutre, rééquilibre le système. Le juge sait guider le jury dans la bonne direction. Quoiqu'il en soit, il y a un vice de forme dans le concept. Il y a des gens pour dire que le droit d'être jugé par un jury devrait être plus limité et à son humble avis c'est une fort bonne idée.

Une douzaine de lourdauds sentimentaux pontifiant sur chaque décision est tout à fait hors de question en ce qui concerne le travail de M. Jeffreys. Rien ne serait jamais fait. Il pèse les preuves et prend une décision, la responsabilité lui appartient, à lui et personne d'autre. Il demeure à tout moment impartial et juge en fonction des faits. Il n'a pas droit à l'erreur et

n'en commet pas. La pression, cependant, est parfois insoutenable. Son jugement doit être infaillible, sous peine de faire souffrir des gens.

Il est presque 19 heures quand il arrive à l'hôpital et il trouve une place pour se garer facilement. Un groupe de jeunes Asiatiques tape dans un ballon, contre un mur. Il trouve cela agaçant mais ne dit rien, ne souhaitant pas être accusé d'intolérance raciale. Depuis des années, le sous-continent indien fournit au système de santé publique d'excellents médecins et infirmières, et en grand nombre. Il trouve leurs coutumes étranges, et leur nourriture épouvantable, l'odeur d'ail et d'épices qu'exhale leur peau est nauséabonde. Mais en tant que professionnel il respecte ces gens-là pour leur éthique professionnelle. Ils font preuve d'une capacité tout à fait surprenante à endurer le comportement de Blancs d'intelligence moins que moyenne. Les Antillais exécutent des travaux de basse caste aux côtés de leurs collègues Anglais. Ces gens-là sont plus proches de la nature, plus spontanés et moins travailleurs que les Pakistanais, les Indiens et les Bangladais. Sans oublier les Irlandais. Beaucoup de filles irlandaises viennent en Angleterre pour travailler comme infirmières. Elles se tuent à la tâche aux côtés des Asiatiques et des Caribéennes. Un grand nombre a été absorbé dans la population indigène, comme ça a été le cas pour les Asiatiques et les Antillais. Les Irlandais sont là depuis plus longtemps et leur ADN s'est infiltré petit à petit dans le patrimoine génétique. Beaucoup sont aujourd'hui impossibles à reconnaître. Le même phénomène commence à se produire chez ces peuples à la peau basanée ou noire. C'est sans doute une bonne chose en termes de stabilité, et autant il n'y a pas un gramme de préjugés chez Jeffreys, autant il faut bien convenir que cela reflète l'immoralité des Blancs de basse naissance. Cela révèle un très net manque d'amour-propre. Bien que les Blancs bien nés prêchent la tolérance raciale Jeffreys est tout à fait conscient du fait qu'ils maintiennent une ségrégation même si, naturellement, ils ne l'avoueraient jamais.

M. Jeffreys passe l'accueil et sourit aux membres du personnel : conscient des différences il accepte pourtant tout un chacun comme son égal. Quels que soient l'ethnicité ou le milieu social. Il exècre l'intolérance sous toutes ses formes. Il ne peut pas souffrir les préjugés basés sur la couleur et la culture. Cette prise de conscience fait défaut chez trop d'hommes et de femmes blancs, qui se complaisent dans une fantaisie de supériorité raciale. Les hommes se tondent les cheveux aussi ras que possible, effacent toute trace d'individualité. Cette coutume transcende les

frontières de l'âge. Des hommes vieux jusqu'aux jeunes garçons, tous acceptent qu'ils valent à peine mieux que des robots. Les femmes portent des habits bon marché qui boudinent leurs corps bouffis. Les traits réduits en poudre par des couches de poudre, le maquillage formant un masque grossier qu'elles croient capable de cacher leur laideur naturelle. Il n'a y a rien à gagner à tricher sur les faits.

Ce sont des gens du peuple. Ordinaires. Sujets à la sentimentalité et à des accès de colère et de joie. Ils vivent et ils aiment et cela semble leur suffire. Quelle est leur ambition ? Leur ambition réelle. Non pas des espoirs en modèle réduit mais des rêves grandeur nature. Il entend que ces gens ont certains rêves mais ils sont d'une telle petitesse qu'ils en sont insignifiants. Ils passent leur vie à travailler pour devenir propriétaire d'un modeste foyer comme si cela les distinguait de ceux qui louent. Ils habitent des appartements. Des maisons mitoyennes. Dénigrent le travail manuel et lui préfèrent le travail dans un bureau alors qu'ils viennent des mêmes quartiers. Ce snobisme est amusant, bien entendu, mais tout à fait ridicule. Les masses n'ont pas de pouvoir mais sont si stupides qu'elles se battent pour les miettes qu'on leur lance d'en haut. Cette étroitesse d'esprit le remplit d'un profond dégoût.

Le canevas de sa vie est bien plus large que celui du commun des mortels qu'on croise dans la rue. Ah, oui, les images de la rue capturées par des caméras plutôt que par la palette d'un artiste. La rue débordant d'ordures qui n'ont pas été ramassées et de réfrigérateurs abandonnés. Jonchée de plats à emporter et de *junk food*. Puant la friture et le poulet rôti à plein nez. Les oreilles sensibles sont assaillies par des explosions constantes de basse ou de sons suraigus. La crainte qu'instillent les gangs de hooligans abrutis. Les skinheads. Partout où il regarde, des skinheads. Comme si chaque mâle dans cette atroce ville avait le crâne rasé. Des cicatrices et des coupures au rasoir électrique. Des effluves d'après-rasage. L'odeur d'un Noir à dreadlocks qui traîne avec un gang de skins en buvant un carton de jus de fruit. Qui jette le carton avant de l'écraser de son talon. Les rues remplies de dealers de drogue et de maquereaux. Les caniveaux tapissés de journaux déchirés. Les volets tirés. Pour protéger le genre de bijou tape-à-l'œil dont il ne voudrait pas même s'ils provenaient d'une pochette-surprise. En hiver il n'y a pas de couleur. En été, des rouges et des bleus délavés, décolorés.

Non, les rues qu'il est contraint d'inventorier sont sinistres et peu accueillantes pour un homme civilisé comme lui. Ses rêves sont faits d'une

étoffe autrement grandiose. Il n'a pas à s'inquiéter pour l'argent, c'est entendu. Il est riche au-delà des rêves les plus fous de ces gens-là. Non, ce n'est pas vrai. Les rêves de ces gens-là ont été décuplés par la loterie nationale. Ils sont devenus complètement irréalistes. Jeffreys est stupéfait par l'importance que la loterie nationale a pris dans leurs vies. Les patients sont terrorisés à l'idée de passer à côté d'une fortune pendant qu'ils gisent à moitié morts dans l'un ou l'autre de ses service. Ils ont des chiffres préférés et ils craignent que ces nombres soient choisis au moment même où ils sont à l'hôpital. Cette peur les consume. Les visiteurs sont vite mis à contribution. Ils prennent note des chiffres sacrés et achètent les billets correspondants. Les patients demeurent anxieux tant qu'ils n'ont pas leur billet de loterie en main. Hommes ou femmes, peu importe, et de tous les âges. Il en a lui-même été témoin et a parlé de ce phénomène à l'une des infirmières de nuit. Il faut dire que cela le laisse bouche bée. Des gens qui ont à peine les moyens de gaspiller une misérable livre en dépensent dix d'un coup. Les yeux des chômeurs brillent à l'idée de gagner des millions. Les personnes âgées attendent les nouvelles avec impatience. Il est trop tard pour eux mais ils ont tant envie de laisser une fortune à leurs enfants et leurs petits-enfants. C'est parfaitement pitoyable. Compter sur un tirage au sort. C'est d'un dégradant.

L'une des infirmières lui a expliqué que, pour beaucoup de gens, cette lueur est le seul petit plaisir qui leur reste. La loterie leur donne de l'espoir. Ce mot à nouveau. Elle avait sorti son sac et lui avait montré son billet à elle. Si elle gagnait le jackpot elle n'aurait plus jamais de soucis d'argent. Soudain, tout deviendrait possible. Il a hoché la tête pour indiquer qu'il comprenait car il ne voulait pas avoir l'air dépassé. Mais ça le dépassait. Si ces gens-là gagnaient un million ça ne changerait pas ce qu'ils étaient. La racine de leur être demeurerait la même. Ils seraient toujours abrutis et anonymes, sujets à des accès soudains d'émotion qui leur attirent des ennuis. Continueraient à compatir en entendant le récit pathétique des malheurs d'autrui. À pleurer à chaudes larmes devant des films dramatiques dégoulinants de sentimentalité. Ils se pourriraient, se gâteraient s'ils gagnaient quelques livres. Gaspilleraient leur argent en *junk food*. En sorties cinéma. On n'achète pas une éducation, un savoir-vivre. Ça n'a pas de prix. C'était le problème chez les petites gens qui s'imaginaient capables de se sortir des bas-fonds. Il les voyait à l'hôpital. Suffisants et fiers. Il les

détestait plus que les ratés. Ils se leurraient. Ne comprenaient pas que ce n'était pas l'argent le problème.

Dès le jour de sa naissance Jeffreys valait plus que ces bouffons après toute une vie de travail. La fortune donne à l'homme un certain degré de pouvoir, mais c'est un pouvoir brut, qu'il faut dégrossir. La nature de son travail donne à M. Jeffreys le plus grand pouvoir qui soit. Il a le pouvoir de vie et de mort. Il sert la communauté tout en aidant ceux qui sont moins fortunés que lui.

Il méprise beaucoup de gens dans la communauté pour leur manque de contrôle, leur ignorance et leur égoïsme, et pourtant en même temps il les aime comme on aime un enfant qui fait des bêtises. Un soldat a le pouvoir de vie et de mort mais c'est un larbin. Un crétin qui tue sur ordre. Le soldat ne songe pas à qui il extermine. Y est indifférent. C'est un lâche, un destructeur de vie. M. Jeffreys n'a aucun respect pour l'armée. Il a consacré sa vie à aider la société plutôt que de participer à sa destruction. Son père était pareil et a sauvé des milliers de vies au cours de sa longue carrière. Jonathan Jeffreys ne fait que suivre ses éminentes traces.

Le Green Man c'était le pub préféré de Danny... son pub près de chez lui... en face de l'entrepôt de lait... séparé par un garage de l'église de Saint-Jean-le-Baptiste-des-Saints-des-Derniers-Jours... un pub tout en briques jaunes avec des machines à sous et des tables de billard près de la salle polyvalente, et quelques tables et chaises à l'autre bout... peu de places assises, les gens boivent debout... à la télé tous les matchs de Brentford et Millwall sont retransmis, du vendredi soir jusqu'au derby du dimanche... des rencontres européennes pendant la semaine... et y a toujours une bonne beuverie au Green Man... Danny qui ne buvait que de la limonade... le pub était à deux minutes à pied de chez lui... du coup il connaissait tout le monde... on l'aimait bien... « au seuil de la vie » et devant lui un avenir qui s'étendait sur un demi-siècle... on croise les doigts... il jonglait avec les oranges et les citrons sur la machine à sous... il inscrivait son surnom, Wax Cap, sur le tableau noir entre Bubba et Paul P... argent sur table... il attendait son tour... il choisissait un trou et mettait la bille noire dans la poche... au jeu suivant il se faisait démonter par Gal... il se retournait vers moi et haussait les épaules... passait la queue à Steve à l'œil de verre... il se posait au flipper et roulait un bon gros joint sur le verre... c'était son dernier pour la route à lui... il sortait se poser sur un banc devant le pub... fumer son matos cultivé en bordure d'autoroute... se calait bien et réfléchissait au monde... au tournant qu'avait pris sa vie... pendant qu'un petit homme tout vert faisait le guet sur l'enseigne du pub... des yeux bleus qui dépassent de la mousse verte et des feuilles mortes... à l'intérieur, Bubba qui levait le coude : la pinte faisait le trajet jusqu'à sa bouche... c'était son rituel... il fêtait la vie... il se léchait les babines... il descendait le verre... et le pub a des fenêtres énormes, donc on voit tout ce qui se passe... pas de recoins sombres pour se cacher... les lumières éclairent bien... toutes sortes de spécialités sont vantées au bas des fenêtres... le Sunday roast pendant le match du Old Firm le dimanche et un curry au bœuf pendant la semaine... des frites en plus pour ceux qui commandent avant le coup d'envoi... les dates des matchs d'Angleterre sur des coupures de journaux jaunis... des flyers pour la soirée garage au Jubbly's... et puis il y a aussi le cirque qui vient une fois par an avec ses photos d'éléphants et de lions qui ne voyagent plus... des lettres qui ressortent bien sur du papier lisse... le scotch jauni se décolle... Bubba qui

buvait une autre pinte... Danny « Wax Cap » tournait son regard vers the Karachi Kebab un peu plus haut... la poissonnerie de Billy... Danny adorait profiter de la nuit, se détendre... le meilleur moment c'était quand il avait plu et que le bitume brillait... l'été quand il faisait jour encore jusqu'à 22 heures... les rues sont calmes dès 20 heures... il restait assis à regarder le monde... un retraité qui promenait son chien... trois garçons qui faisaient des wheelings... une femme qui mangeait une Cornish pasty... l'odeur de la friture... les frites... l'essence... une famille qui traverse la rue et le petit garçon qui caresse le chien du vieux monsieur... et ça continue... ça s'arrête jamais... et Danny restait assis comme ça pendant des plombes avant de rentrer à l'intérieur se chercher un autre verre de limonade... il remettait « Wax Cap » sur le tableau... vingt-trois ans mais ça faisait deux ans qu'il ne buvait pas... il se marrait quand il racontait ça... ça faisait style la vieille dame qui vit dans son village de poche et qui fait son cinéma... dentier et génoise... qui boit du thé à la fête du village... et c'était pas faux qu'il aimait le thé... le PG Tips et ceux parfumés aux herbes... au gingembre pour se donner du punch... il en buvait des litres... c'était cher mais facile à glisser dans la poche... les supermarchés se faisaient un pactole tous les ans... ils remarquaient pas quelques sachets... la camomille c'était bien avant de se coucher... ça l'aidait à dormir... même si la vérité c'est qu'il était déjà bien parti quand il rentrait à 23 heures après avoir bedav... et puis le samedi il buvait son mélange spécial... un truc qu'il attendait avec impatience... sa gâterie du week-end... encore un rituel... il travaillait pas mais il attendait quand même le week-end avec impatience... c'était comme ça depuis l'école... et il faisait des petits boulots... quand il en trouvait... mais il se démerdait avec le chomdu... il vivait de pas grand-chose... les grosses boîtes produisent de la bouffe bon marché à la pelle... leur propre marque... des pâtes... des haricots de Lima... du pain... des baked beans... des épices qui durent des années... et son loyer c'est l'allocation logement qui le payait... les factures étaient pas chères... il avait une réduc' sur son abonnement au centre sportif... il buvait pas beaucoup... deux limonades le soir... il achetait pas de fringues... il préférait vivre que travailler... t'as quoi après cinquante ans de bien-monsieur tout-de-suite-monsieur ?... une maison en carton-pâte et une retraite pour survivre... et encore, ça c'est si tu t'en sors bien... le temps d'arriver à la retraite t'es sur les rotules... toute ta force pompée par les banques... même si t'as réussi à économiser quelques milliers t'es

trop claqué pour les dépenser... non merci... c'est de la merde... son énergie il la gardait... on pouvait tous mourir demain... et le samedi matin il se faisait un petit déjeuner anglais et lisait le journal... pour finir il se buvait une bonne infusion de psilo... tout était dans le nom... psilo ça sonnait mieux que magic mushrooms... psychédélique... enivrante liberté... ça créait pas de dépendance... ça c'était important... il connaissait les termes techniques aussi... c'était devenu sa seule drogue... la skunk ça comptait pas... Danny se battait... la loi lui avait collé six mois de taule parce qu'il pensait trop et ils l'avaient baisé bien profond... il était tombé à cause de l'ecsta et ça lui avait fait découvrir l'héro... des taz à la brune en six longs... courts... mois... c'était pas bien de l'avoir envoyé en prison... il avait jamais fait de mal à personne... c'était même pas un petit dealer qui refilait à ses amis... même la police l'a reconnu... c'est juste que Danny c'était un type intense... il prenait plus d'ecsta que les autres... il se gavait de MDMA comme si c'était des bonbons... il faisait pas les choses à moitié... c'est tout... il cherchait des réponses à toutes les grandes questions que nous, les autres, on enterre bien profond... mais en plus des ecsta on l'avait envoyé en prison parce qu'il avait une tête de hippie... parce qu'il avait une queue de cheval... ça faisait partie du truc... Danny avait essayé d'expliquer sa façon de voir les choses aux magistrats... il expliquait qu'il était un homme spirituel... mais ils ne savaient pas de quoi il parlait... ils étaient à l'ouest... visages vides... il avait redoublé d'efforts... il était parti dans un délire sur la façon dont les drogues et la musique allaient ensemble... une cérémonie... ça lui élevait l'âme et il voyait la vie plus nettement... d'une façon plus propre... mais ils le croyaient pas... leur esprit était trop étroit... et le truc avec Danny c'est que sa personnalité addictive faisait de lui qui il était... pas de doute là-dessus... son enthousiasme était contagieux... il y avait quelque chose d'excitant chez lui... mais ça lui attirait des ennuis aussi... c'était pareil avec l'alcool... les drogues... la musique... un endroit... une fille... il fallait toujours qu'il ait tout... tout de suite... il était tellement heureux d'être en vie qu'il voulait la fille maintenant-tout-de-suite au point que sa tête se remplissait d'amour et explosait... tout était magnifié... ou si c'était un pub il y était tous les soirs... si c'était une drogue il l'avalait et la sniffait jusqu'à ce qu'il soit complètement éclaté... à fond... la modération c'était même pas une option... il était barré... il faisait ce qu'il voulait... quand il voulait... il avait tout le temps des questions qui le tenaillaient... pourquoi il était lui-

même et pas quelqu'un d'autre... pourquoi il était né et pourquoi il fallait qu'il meure... tout était là dans sa tête... des questions comme en posent les enfants et qu'il pouvait pas faire taire... et il avait continué à expliquer aux magistrats... le vin qu'on utilise dans des cérémonies religieuses depuis des années... il comparait une rave à une messe chrétienne... les hymnes et le sang du Christ... il cherchait la même euphorie... celle où tout fait sens... il essayait de les renvoyer à leur propre vécu... mais il n'a compris que plus tard qu'ils n'avaient pas vécu... ces gens-là n'avaient pas de savoir... pas d'imagination... ils s'accrochaient à la Bible comme un radeau parce qu'ils avaient peur... gravé dans le marbre, on peut le dire... ils faisaient ce qu'on leur disait de faire, sans se poser de questions... pour eux Danny cherchait à cacher son mode de vie malsain... pour eux Danny était immoral... hédoniste... pour eux l'hédonisme c'était un crime... ils croyaient au sacrifice... tant que c'était quelqu'un d'autre qu'on sacrifiait... le Christ c'est l'exemple parfait... et Danny disait qu'ils étaient du genre à accumuler leur argent et contrôler leurs sentiments parce qu'ils avaient peur... et ça les rendait amers... ils voulaient prendre leur revanche parce qu'ils n'avaient jamais ressenti ça... n'avaient jamais été saouls... et lui n'était qu'un bouc émissaire de plus à punir pour leur propre frustration... leur jalousie... ils gâchaient leur vie à attendre un moment meilleur qui ne viendrait jamais parce qu'il était déjà là et qu'ils passaient à côté... copie conforme des gens qui ont jugé et crucifié le Christ... alors ils lui avaient collé six mois, à Danny... et puis il s'était marré et m'avait dit d'oublier tout ça... c'étaient des gars qui n'aimaient pas les jeunes voyous débraillés, c'est tout... leurs raisons ne voulaient rien dire au fond... des préjugés... la répression... cette croyance que le spirituel n'est pas lié au corps, qui a été rajouté pour faire bonne mesure... si lui arrivait à comprendre tout ça grâce à l'ecstasy, ça voulait dire que tout leurs sacrifices à eux, c'était des conneries... et il en était venu à avoir pitié d'eux... c'était avant de connaître le grand flash de l'héroïne... parce qu'après il les avait complètement oubliés... Danny voulait profiter de la vie au maximum et quand il est sorti de prison il était au plus mal... c'était devenu un junkie... il dévalait la pente sans freins... à croire qu'on envoyait des cargaisons de cette merde en prison exprès pour foutre tout le monde en l'air... les autorités qui mettent les prisonniers K.O. pendant la durée de leur peine puis renvoient des types comme Danny chez lui quand ils sont devenus accros au point qu'ils finiront par en crever... Danny disait que c'était comme si

quelqu'un avait concocté un plan d'extermination qu'on ne pouvait pas exécuter au grand jour, quelqu'un qui travaillait donc dans l'ombre... qui faisait porter le chapeau aux prisonniers... comment prouver que c'était une politique d'État... personne ne le croirait... culpabilité et châtement... un an après qu'il était sorti, à peu près, il avait été diagnostiqué séropositif... les six mois qui avaient suivi avaient été les pires de sa vie... il allait mourir... et la vie c'était de la merde... il n'avait pas d'espoir... pas d'avenir... et puis un jour, pouf, sa personnalité avait basculé à nouveau... il s'était levé de bonne heure et s'était promené dans les rues désertes... le monde avait une odeur, il sentait le vent sur son visage... il voyait le soleil grimper au-dessus des maisons... il savait que la chance ne lui souriait pas mais il voulait vivre... il allait se battre contre le virus... et il y avait eu un déclic dans son cerveau... il avait affronté le manque et il avait décroché... tout seul... par la seule force de sa volonté... c'est sa personnalité sujette à dépendance qui avait fait ça... ça l'avait fait passer de junkie qui déraille à cette vie de straight edge... il avait commencé à faire attention à lui-même parce que s'il était faible il n'avait pas la moindre chance... mais fort il pourrait peut-être survivre... il avait mis en place un régime d'entraînement physique... il soulevait des haltères et nageait... il se nourrissait sainement... il s'était renseigné... fini les drogues et l'alcool, place au jus de fruit... de la betterave pour son sang... des carottes pour le carotène... du céleri pour le fer... il y avait une bonne liste... il se levait tôt et sortait courir... un an plus tard il était vraiment en bonne forme physique... c'était pas facile mais il avait la force intérieure pour le faire... il disait que l'exercice c'était la clef du bonheur... ça envoie des endorphines dans le sang et ça te fait planer naturellement... on en voit pas des masses des sprinters malheureux... il se marrait... un jour on allait trouver comment guérir le SIDA et il comptait bien être là pour en profiter... et de toute façon... le SIDA ne se déclare pas chez tous les séropositifs... s'il prenait bien soin de lui il avait une chance... s'il avait continué comme avant il serait mort... t'imagines, il aurait pu mourir à cause du moindre rhume... une épave squelettique qui se serait laissé mourir... il avait le goût de vivre... ça le sauverait... Danny en était convaincu... il maîtrisait la situation... autant de boissons gazeuses qu'il voulait et un joint par jour... pour le calmer le soir... il avait toujours eu du mal à dormir... des insomnies qui le gardaient éveillé tard... il ne vivait plus la nuit, il vivait pendant la journée... il était au lit à 23 heures... c'était un homme

spirituel... les magic mushrooms étaient indispensables... ils lui donnaient une autre vision des choses... ils adoucissaient le monde... tout était plus ouvert... il pensait au sens de la vie tout le temps... c'est pour ça que les femmes l'adoraient... elles lui tombaient dans les bras... il ne disait jamais du mal des gens... il restait positif... c'était un homme tranquille, tout était à sa place... c'était lui qui était devenu le fondamentaliste... une cuillère d'huile d'olive le matin... de l'huile vierge... celle qui est chère... mais les champis étaient gratuits et il dépensait des fortunes en brune avant... quand il y repensait... il savait qu'il était trop tard pour changer ce qui était arrivé... il détestait penser à la seringue qui l'avait infecté... injectant lui-même du poison dans son système sanguin... que ressent un condamné à mort quand il est retenu par des sangles et sous calmants ?... le bourreau qui s'avance et lui fait une injection létale... Danny m'avait demandé ça et je n'avais pas su quoi dire... c'est le mal incarné sous le masque de la civilisation... c'est planifié et bien pire que quelque chose qui se passe en un instant... une dispute et un meurtre... alors que là c'était pareil qu'un tueur en série chassant sa victime... un pédophile dans un orphelinat... c'était tordu... mais Danny pensait au long terme... il se perdait dans les mouvements réguliers de la brasse... inspirer, expirer dans la piscine, il nageait sous l'eau, toujours plus profond... du chlore dans les cheveux... le jet de douche qui tambourine sur la peau... il frottait bien fort... décapait... s'imaginait qu'il sablait le virus... et pour les haltères c'était pareil, il poussait ses muscles au maximum... il faisait sortir le virus en transpirant... quoi qu'il arrive il allait gagner la bataille... toutes les choses qui l'inquiétaient avant étaient reléguées au second plan... chaque seconde était dix fois plus précieuse qu'avant... de toute façon il avait toujours été de ceux qui attrapent la vie à pleines mains... il avait peur de la mort, il avait toujours su que ça allait mal tourner... il faisait des projets... il lisait beaucoup... il restait à la bibliothèque pendant des heures et des heures... tous les jours... il nourrissait son cerveau... se concentrait... sa vie était riche... rien que respirer suffisait... et il parlait de ces chrétiens extrémistes qui avaient imposé leurs mœurs strictes dans un pays païen... un pays où les gens buvaient et se bagarraient et se rabibochaient... il ne supportait pas qu'on lui dise comment se comporter... ne supportait pas qu'on limite ce qu'il pouvait... et ne pouvait pas... faire... on était censé vivre dans un pays qui encourageait l'excentricité... c'est inscrit dans le patrimoine culturel... et le plus gros problème c'était cette

manie des chrétiens de séparer le corps et l'âme... ils avaient infligé leurs dures lois juives à un pays humide et verdoyant qui fertilisait toutes sortes de potions magiques... des spores qui voltigeaient d'arbre en arbre et à travers champs... des fruits fermentés et du houblon qui se mêlaient pour se transformer en alcool... un endroit où les garçons buvaient au Green Man et les filles louaient la salle polyvalente pour les enterrements de vie de jeune fille... des strip-teaseuses habillées en Vikings... c'est comme ça qu'il voyait les choses... les magic mushrooms lui avaient ouvert les yeux... ça lui avait donné une vision plus nature de la vie... c'était pas des produits manufacturés... préparés en éprouvette... pas de chimistes militaires dans le coup... pas de compagnies pharmaceutiques... pas de CIA... les spores étaient dans l'air du temps comme un bon DJ... et une fois que Danny se lançait sur ce sujet il était parti... un expert sur le sujet... il adorait parler de champignons... et pas que les magic mushrooms d'ailleurs... il ramassait toutes sortes de champignons... il en mangeait, et pas qu'un peu... il s'y connaissait... il savait faire la différence entre un petit gris et un bolet bleuissant... bien obligé... il y en a qui te rendent malade... d'autres qui se mangent... il pouvait parler de lames, lamelles, lamellules, tout ça quoi... les couleurs et les textures... où ça poussait... dans des prés ou dans des forêts... pour ça qu'on l'appelait Wax Cap au Green Man... c'est une sorte de champignon... au pub il n'y a que les magic mushrooms qui les intéressaient... les espèces comestibles ils s'en foutaient... pourquoi s'emmerder ?... la bouffe c'est pas ce qui manque... Danny taquinait Bubba et les autres... il était dans son trip, il racontait comment il faisait chauffer à feu doux son huile et ajoutait une vesse-de-loup fraîchement cueillie... l'espèce la plus répandue... il écrasait quelques gousses d'ail... Danny le chasseur de chanterelles... l'homme étoile de terre... un cueilleur de satyres puants... le cuistot de champis... il se nourrissait l'esprit et le corps... les champignons c'est pas donné... pourquoi dépenser de la thune alors qu'on peut en cueillir soi-même... des champignons tout frais... il attendait avec impatience le printemps et l'automne quand il y en avait à ne plus savoir qu'en faire... il partait en forêt, juste en dehors de la ville... à vélo... il cadenassait son vélo contre la barrière qui borde la route principale et il s'enfonçait au milieu des pins... le bruit continu de l'autoroute au loin... il y avait un lac où les gens vont nager en été... un petit café qui vendait des glaces... le type de la camionnette à burgers qui vivait comme un roi de ses ventes de sandwiches au bacon... ça c'était sur le

parking mais y avait pas long à faire pour se perdre au milieu des arbres et des fougères... surtout à la fin de l'été... personne n'allait dans les bois en automne et en hiver... en tout cas pas là où il allait lui... il connaissait les petits chemins et les nouvelles plantations... les arbres plus vieux qui empêchaient la lumière de passer... une fosse où on enterre les ordures... il y allait de plus en plus souvent... se promener quand tout était givré ou un peu enneigé... tout seul dans les bois... il ne croisait jamais les clodos qui construisaient les abris... il adorait cet endroit... les nuances de noir... de gris... de marron... la blancheur du givre... on s'y sentait seul mais bien... en bonne santé... la route en terre était dure sous ses pieds... les flaques étaient recouvertes d'une couche de glace... parfois il pulvérisait la glace, soulevait de grands morceaux, comme une fenêtre explosée... c'était à cause des pins qu'il y avait tant de bolets... alors quand l'époque de l'année s'y prêtait il fouillait sous l'épais tapis d'épines et de fougères... l'odeur de la terre entêtante... riche... les bûches et les troncs d'arbre pourris qui servaient d'engrais à toutes sortes de champignons... de grosses formes qui ressemblent à des cerveaux et des assassins multicolores... avec les champignons ce qu'il faut savoir c'est que ça peut être bon ou mauvais... ça peut pourrir une poutre ou faire gonfler le pain... créer des antibiotiques comme la pénicilline ou pourrir des patates et enclencher la Grande Famine en Irlande... les champignons eux sont là pour se propager... pour se reproduire... la plupart des champignons sont sous terre... hors de vue... il se nourrissait de ces messagers... les spores sont dans des tubes sous le chapeau... une fois il m'avait dit qu'il avait vu des lutins dans les bois... une autre fois c'était des sorcières... et puis après un diabolotin... ça c'était un bad trip... parfois en été il passait la journée dans une clairière qu'il avait trouvée... au milieu d'une colonie... il n'y avait pas de chemin et il fallait passer par une clôture en fil de fer... il rentrait toujours le soir... pas moyen qu'il dorme là-bas... mais dans la clairière il y avait de hautes herbes qui poussaient bien... un tronc d'arbre contre lequel s'appuyer... les rayons du soleil qui filtraient... et il était heureux... loin du béton de la ville... en vacances... une petite excursion... Danny se marrait... les arbres blottis les uns contre les autres bloquaient le bruit de l'autoroute... il était dans un autre monde sans routes et sans usines... sans voitures... sans camions... il connaissait tous les acteurs... Jack Frost... Herne le Chasseur... les feux follets... ça l'intéressait, c'est tout... c'était pas le genre hippy... quand il se lançait dans quelque chose il

allait jusqu'au bout... la plupart de ses journées étaient planifiées... il essayait de rester en forme... samedi c'était sa récompense... ses visions, elles dépendaient de son état d'esprit... il avait de l'intuition pour orienter le procédé... pourquoi se tapir dans un coin sombre où la Mort te guette... une seringue à la main, bourrée de sang sale... la Mort qui se moquait de Danny tétanisé... sous calmants... dans le couloir de la mort... et quand il faisait moche dehors il restait à l'intérieur avec ses vidéos... il regardait des films joyeux... des comédies... ses cassettes étaient déjà classées, il les regardait dans un ordre précis et prédéterminé... il se prenait pas trop au sérieux... il savait à qui parler de certaines choses... il aurait jamais parlé à Bubba ou à Paul P ou aux gars du Green Man de la clairière dans la forêt... des sorcières... mais c'était quelqu'un de spirituel... c'est un mot débile qui ne dit pas le fin mot de l'histoire... ça fait branleur... ça pue l'hypocrisie à plein nez... il parlait de ça à la légère... il n'était pas né de la dernière pluie... et là son humeur changeait l'espace d'un instant, et il secouait la tête avec tristesse... une putain de seringue... fallait que ça soit celle-là... coincé dans sa cellule... la plupart des taulards s'en tenaient au pétard... ils se défonçaient... mais lui, il a fallu qu'il aille plus loin... il se traitait de grosse merde... mais bon, il était fort et il allait vaincre... il était accro à la modération... faire ce qu'il fallait... il gérait... il savait que de son vivant il y aurait un remède... il allait mourir de vieillesse... il allait vivre une vie bien remplie... il voyait tout avec une telle netteté... Bubba qui approchait sa pinte de sa bouche... Paul P, queue de billard en main... il voyait tout, il entendait tout... il avait arrêté de se demander pourquoi... pourquoi il était qui il était... il voulait juste que les choses restent comme elles étaient... le dimanche il se posait devant le Green Man, un Sunday roast dans le bide et un joint entre les doigts... la Croix de Saint George sur le toit du pub à côté du Jolly Roger... le cri des gars à l'intérieur quand le ballon touchait le fond du filet... des kilomètres plus loin, à Glasgow... un tournoi dont ils se foutaient tous mais après quelques verres ils voulaient bien jouer le jeu... l'excitation les amusait quelques heures... le bar était plein à craquer... corps serrés contre la fenêtre... Bubba levait sa pinte et la posait en équilibre sur sa tête... il faisait sa danse pour les gars... qui se marraient... applaudissaient... Steve Rollins à côté de lui... peut-être... il souriait de toutes ses dents et tournait les yeux vers l'extérieur du pub pour vérifier que sa femme et sa fille avaient tout ce qu'il leur fallait, qu'elles ne voulaient pas un autre verre... elles étaient avec une autre femme et deux

garçons... Carole faisait un signe de la main à Steve et souriait à Danny qui hochait la tête et se tournait pour jeter un œil dans la rue... une voiture de police qui passait devant le pub... le conducteur regardait ce qui se passait dans le Green Man pendant que son pote gardait la tête baissée... occupé à dévorer un Big Mac... la fenêtre ouverte... l'odeur du burger plus forte que l'odeur de teush.

OceanofPDF.com

Ruby fait basculer Aggie en avant et redresse ses oreillers, d'un bras elle soutient le poids de cette femme et de l'autre elle remet le drap bien droit et borde le lit, elle retire son bras tout doucement pour bien l'installer. Aggie n'est pas confortable, Ruby s'y reprend à deux fois encore, elle fait basculer le poids d'avant en arrière, elle voit la trapéziste au sommet de la tente du cirque, bien haut, elle touche presque le faîte, son body accroche la lumière, strass qui scintille, paillettes et diamants, ça brille tant que les clowns là-bas en bas sont hypnotisés, du talc sur la chemise de nuit d'Aggie, les tristes sourires-chimio qu'on voit quand on est tout en haut de la tente, le fard et les piqûres de morphine qui soulagent la douleur.

Aggie fait des histoires, elle ne mâche pas ses mots mais elle va être assise comme ça pendant des heures alors Ruby lui en veut pas, elle reste au cirque avec les danseuses, les dompteurs de lions, elle sourit, elle hoche la tête, elle est assise à côté de sa maman, elle lui tient la main, elle est toute excitée par les costumes et les animaux de la jungle, elle renifle le talc, ça lui plaît beaucoup parce que ça rend la peau des femmes toute blanche, comme une geisha, et elle a dit à sa maman qu'elle veut être geisha un jour, elle regarde les clowns et elle aimerait vraiment avoir le visage blanc et les pieds bandés, mais elle a grandi et les clowns ont commencé à lui donner envie de pleurer tellement ils sont tristes, des larmes tatouées sur le visage triste d'un homme, la peau d'Aggie rose et plissée là où elle a dormi dessus, des balafres qui s'estompent, des taches de rousseur le long de l'arrête du nez et des petites perles aux oreilles.

Aggie abuse pas non plus. Ruby la laisserait pas faire. Quand un patient commence à te donner des ordres c'est fini. Ruby a appris sa leçon très vite, elle s'est rendu compte qu'au fond les patients veulent que tu gères leur vie. Comme un enfant, le patient veut se sentir en sécurité, veut croire que tu vas le soutenir dans sa maladie et le renvoyer chez lui en pleine santé. Les patients tentent, oui, mais une fois que tu as fixé les règles ils se détendent. Ils te testent au début, mais après, quand on te fait confiance c'est vraiment quelque chose, le meilleur compliment du monde. C'est donnant-donnant, comme dans la vie, on soulage les soucis qui pèsent sur les gens. La gentillesse ça coûte rien, mais si un patient est malpoli, comme Aggie peut l'être, Ruby sait reconnaître de la peur ou une tristesse plus profonde, mais elle n'est pas une imbécile pour autant et elle pose des limites et s'y tient,

elle ajuste le bout du lit pendant que cette femme dont les organes sont pris d'assaut par un cancer regarde le ciel par la fenêtre.

« Quand j'étais petite fille, dit Aggie, la voix changée, soudain douce, au point que ça fait sursauter Ruby, j'avais une amie qui s'appelait Doris et l'été on s'allongeait sur le dos et on regardait le ciel et on regardait les nuages qui bougeaient. Doris disait que quand on meurt notre âme devient un nuage et on flotte dans le monde pour toujours, donc en fait on voit le paradis juste là, au-dessus de nous. Mon père est mort quand j'étais bébé, je l'ai jamais connu, mais le père de Doris il est mort quand elle avait six ou sept ans, et elle, elle l'a connu. Moi j'avais vu le visage de mon père que sur des photos. C'était plus dur pour elle, je suppose. Alors que moi je ne pouvais rien faire d'autre qu'imaginer. »

Ruby est là à côté d'elle et elle a envie de pleurer, lui tendre la main, enlacer cette femme comme si c'était une petite fille, comme si elle était sa mère.

« Au début j'étais pas sûre de vouloir la croire mais quand j'ai commencé à y penser ça m'a semblé une bonne idée, c'était mieux que d'être coincé six pieds sous terre dans un cercueil. J'aimais bien l'idée et on s'allongeait sur l'herbe toutes les deux, et je voyais le visage de mon père. Il était toujours là, très haut dans le ciel, à me regarder quand j'allais à l'école, il filait vers l'horizon la nuit et revenait le lendemain. Il était toujours avec moi, il veillait sur moi, et un jour moi aussi je serais un nuage, je flotterais à côté de lui, on se confondrait. »

Ruby fait un effort pour être forte plutôt que triste, elle se dit que c'est une jolie idée, inventer son propre paradis comme ça, il suffit de vouloir pour voir le côté positif des choses, et elle voit Aggie dans l'herbe, le soleil qui brille, et Aggie qui rêve.

« J'ai jamais voulu être une étoile. Il y avait des gamins qui disaient qu'on devenait une étoile mais c'est trop loin, c'est juste une petite touche de lumière scintillante. Ça avait l'air trop petit. Au moins un nuage ça bouge et ça change de forme et de couleur, comme une personne. Mon père est mort de tuberculose. S'il était né plus tard il en serait pas mort et je l'aurais connu. »

Aggie déteste être à l'hôpital et Ruby la comprend. Elle a été opérée deux fois et a fait de la chimio, ça fait plusieurs années qu'elle passe sa vie à l'hôpital. Elle est maniaque et autoritaire mais quand quelqu'un souffre

comme ça et qu'il y a des fortes chances que cette personne meure on peut lui pardonner beaucoup de choses.

« Je n'aime pas les orages, toute cette foudre et ces éclairs, et puis le toit commence à fuir et il faut sortir un seau. Je me fais toujours du souci parce que ça pourrait atteindre les circuits électriques et mettre le feu à la maison. Tommy s'en occupe, il s'inquiète jamais à propos de ce genre de chose, il monte sur le toit et il fait ce qu'il peut. Mais je suppose qu'on s'y habitue, si on est un nuage. »

Peut-être qu'Aggie n'en a plus pour longtemps à vivre. Rien n'est sûr en ce moment sauf qu'elle va bientôt rentrer et que c'est comme ça quand on a le cancer, il faut attendre, voir ce qui se passe, si c'est malin ou bénin, c'est comme ça qu'on définit ces choses-là, toute cette terminologie qui démystifie la maladie et lui colle des étiquettes, des catégories – congénitale ou nouvellement acquise, chimique ou mécanique, génétique ou environnementale. Il y a une raison à tout. Au moins elle a Tommy et sa famille.

« Faites pas cette tête, » dit Aggie qui s'est ressaisie, mais elle le dit sur le ton de la rigolade. « Vous pourrez pas grand-chose pour nous si vous pleurez. »

Ruby entend la dame qui passe avec les plateaux-repas, c'est le moment que la plupart des patients attendent avec impatience à la fin d'une matinée bien chargée, chaque repas c'est tout un événement, et elle sait que Vicky fredonne un calypso et pourtant elle la voit pas et l'entend pas encore non plus, elle bloque sur le même air depuis qu'elle est allée à Trinidad pour la première fois voir sa grand-mère, elle a rendu tout le monde jaloux à parler des plages et du carnaval, et Ruby adorerait aller en vacances mais elle a pas les moyens cette année, elle a dit la même chose l'été dernier aussi, et elle a le calypso dans la tête, et les assiettes et les couverts qui s'entrechoquent font l'accompagnement, Vicky est une fanfare à elle toute seule quand elle sert ses tartes salées, ses pommes de terre et ses petits pois.

Ruby se retourne pour regarder Aggie et espère qu'elle aura la force de se battre, battre ce cancer, et elle repense à sa mère, presque le même âge qu'Aggie et pas la même santé, pas du tout, elle revoit les bougies d'anniversaire et les couronnes en papier, et sa mère vivra jusqu'à cent ans mais elle ne comprendra pas pourquoi il y a des bougies à souffler. Ruby espère qu'elle ne vivra pas aussi longtemps que ça, qu'elle va se faire la belle, s'envoler dans le ciel pour être emportée par un courant d'air chaud et

faire le tour du monde, en suivant le soleil, puis elle reviendra et elle sourira par la fenêtre tous les matins, son âme soulagée de la maladie qui pourrit son cerveau et lui fait débiter toutes ces méchancetés, qui la rend mauvaise – elle qui a toujours été si douce – qui brouille sa personnalité et fait entrer les monstres, sa mémoire est anéantie, et c’est Aggie qui a tout compris quand elle parle de se laisser balloter par le vent.

« Tarte aux pommes aujourd’hui, » dit Aggie, en se léchant les babines, elle n’est plus la même d’un coup, elle a arrêté de donner des ordres et s’est ouverte un peu.

Ruby sourit, se sent coupable de souhaiter la mort de sa mère, quelle horreur de penser ça, elle a honte, c’est juste qu’elle déteste voir sa maman comme ça dans une maison de santé. Elle sait qu’on dit qu’avec son Alzheimer elle ne sait pas où elle est, qu’elle ne s’inquiète ni du passé ni de l’avenir parce qu’elle ne sait même pas qu’ils existent, que ça serait pire pour Ruby de voir sa mère devenir sénile sous ses yeux, et Ruby essaie de prendre tout ça en compte mais ça ne marche pas vraiment. Elle est égoïste, si c’était une maladie du corps elle pourrait soigner sa mère, même si c’était une maladie en phase terminale, au moins elle pourrait s’occuper d’elle jusqu’à ce qu’elle décède – puisqu’il faut envisager le pire – comme Tommy fait avec Aggie, et elle a essayé, Ruby, vraiment essayé, elle a fait de son mieux, mais les crises de colère, les accès de rage ont pris le dessus, les reproches continus l’ont rongée jusqu’au jour où maman a commencé à tout casser, à la traiter de tous les noms. Ruby n’a pas envie de repenser aux trous de mémoire qui ont empiré petit à petit, à la colère, mais c’est pas les faits qui lui remontent le moral non plus : les cellules nerveuses qui lâchent dans le cortex cérébral, ça veut dire quoi ? Ça lui fait du mal de voir sa maman perdre sa personnalité et ses souvenirs, au point qu’elle ne se souvient même pas que Ruby est sa fille.

« La vieille bique est bien installée ? » demande Vicky qui est trop loin pour qu’Aggie l’entende.

« Elle est pas méchante, je l’aime bien, » dit Ruby. « Elle a juste peur de mourir. On peut pas lui en vouloir.

— Aujourd’hui c’est son dessert préféré : tarte aux pommes. »

Ruby s’enferme dans les toilettes de l’unité. Sa maman fait toile de fond dans sa tête, elle fait des puzzles avec des femmes plus vieilles qu’elle, un dessin de Big Ben sans l’horloge, des morceaux du puzzle ont été cachés pour faire une blague, une blague que le farceur oublie en quelques

secondes, du coup on sait pas si c'est de l'humour ou le côté méchant qui ressort.

L'image de maman est très nette, elle joue avec le même puzzle que quand Ruby l'a aidée la dernière fois, il y a un mois, Ruby est mal pendant plusieurs jours après chaque visite, elle voit pas l'intérêt puisque maman sait pas qui elle est, c'est pour elle-même qu'elle y va, et elle se fait du mal, Big Ben s'efface, elle voit un pont en pierre au-dessus d'une rivière à la campagne, l'eau qui gargouille autour des pierres noires glissantes, Ruby les sent entre ses mains, là, assise dans ce monde stérile d'insuffisance rénale, de calcification, d'AVC, et elle entend l'eau bleue qui babille-Babel, doux petits riens qui ne sont pas des mots doux du tout, langues d'écume blanche, éphémères comme l'écume des jours, coulée sanglante qui détruit tout sur son passage, tout se jette dans la mer, et le puzzle qui n'a jamais été fini, maman qui a perdu l'envie, maman qui passe d'enfant à vieille sorcière, qui crache un flot d'injures, maman qui taille Ruby sur sa robe, sur ses chaussures, ses cheveux, maman sait où ça fait mal, alors elle frappe en plein dans le mille, en tout cas jusqu'à ce qu'une des infirmières vienne la calmer, une infirmière qui sait quoi dire, qui ne cède pas, comme avec un petit enfant, ça c'est de la compétence, et Ruby assise sur les toilettes avec ses grosses larmes, Ruby qui se ressaisit, qui se lève et se lave le visage, Ruby qui se regarde dans le miroir pour voir quelle tête elle a, et puis elle va voir Maureen et lui dit qu'elle file.

Elle quitte l'hôpital et se dirige vers l'arrêt de bus, paie et s'installe au fond, au milieu des emballages de bonbons et des canettes écrasées, à côté de la sortie de secours avec ses panneaux : « danger » et « pénalité », une bouteille roule trois fois vers le fond emmenée par le mouvement du bus, Ruby la coince sous son pied, elle la ramasse, prend un mouchoir pour essuyer le glucose poisseux de sa main. Le bus roule au ralenti, s'arrête, repart, Ruby est coincée dans sa tête, elle se force à penser à Charlie Boy, M. Parish dans son service, elle a saisi sa chance et a convaincu Sally de la laisser changer ses pansements, contente de rencontrer l'homme qui se cache derrière cette voix, c'est mieux qu'une star de la radio parce qu'il invente ses propres playlists et n'a pas d'ordres à prendre des censeurs. L'argent n'entre pas en compte et c'est ça tout le secret. Une fois qu'il y a de l'argent en jeu tout est gâché.

Ruby n'a aucune envie de se le faire, elle n'y a même pas pensé, c'est sa voix et sa musique qui l'ont poussées à aller voir Charlie, et il était bien

content quand elle lui a dit qu'elle écoute son émission, surtout tôt le matin et parfois quand elle arrive pas à dormir, ça dépend, normalement elle est fatiguée, elle n'arrête pas de la journée, et elle adore les chansons qu'il met, les associations, il lui a plu direct, papillons dans le ventre, est-ce qu'il a testé la radio de l'hôpital ? ce sont des volontaires qui s'en occupent, ils mettent plein de pop et de variété. Il a dit qu'il a écouté Dolly Parton et que ça lui a un peu tapé sur le système – il est encore un peu dans les vapes – il est plutôt réservé mais vif en même temps, en tout cas c'est comme ça qu'elle le ressent, et Charlie dit qu'il est vraiment surpris qu'il y ait des gens qu'il ne connaît pas qui l'écoutent, il fait son modeste, il dit que la plupart du temps il a l'impression de se mettre des disques pour lui tout seul, de balancer des chansons dans la nuit comme on envoie des fusées, et Ruby qui pense aux feux d'artifices du 5 novembre dans le parking, les patates grillées dans l'alu, au terrain de jeux avec papa-maman quand elle était petite, deux variétés de saucisses différentes, les saucisses brûlées et la poudre à canon qui fait boum, Guy Fawkes qui sourit dans les flammes, assis près des magasins, des feux d'artifice lancés dans la nuit, des feux qui éclairent le ciel, les nuages, tous ces esprits qui passent au dessus de Bali et de la Birmanie, et les yeux de Charlie se sont éclairés quand il lui racontait qu'il n'y a rien de mieux que d'être devant sa platine au lever du soleil en été, à boire du café et mettre des disques.

Il lui a parlé du soleil qui se glisse entre les immeubles, des gros blocs de béton gris et blanc qui virent à l'orange, jaune et rouge, chaque lever de soleil est différent selon les nuages, l'endroit, selon qui le regarde, le soleil qui remonte jusqu'aux toits, sous le soleil les antennes et les paraboles deviennent de longues tiges végétales, de jeunes arbres tout frêles, et lui assis là à se dire que la vie c'est de la balle, content de ne pas devoir aller bosser ce jour-là. C'était vraiment quelque chose. La plupart des gens ne voient jamais le lever du soleil. Ruby l'a aimé quand il a dit ça, enfin, elle a aimé quand il a dit ça, en tout cas elle voyait bien ce qu'il voulait dire, et les ailes des papillons s'agitent dans son ventre.

Elle nettoie ses points de suture aussi doucement que possible, elle sent qu'il se crispe, elle devine que quelqu'un la regarde, elle tourne la tête et elle voit Dawn, alors que Charlie ne peut pas la voir, Dawn roule les yeux et bat des cils en mimant une pipe, le poing devant la bouche, langue en joue, langue de pute, c'est le cas de le dire, et Ruby sent qu'elle rougit, comme

Boxer, mais Dawn se tire, et quelques secondes plus tard c'est Maureen qui passe.

Ruby finit avec Charlie mais comme elle a un peu de temps elle lui demande ce qu'il a fait pour avoir ces points de suture, il lui raconte qu'il mixait dans une soirée tranquille, en tout cas il croyait, mais des types ont commencé à foutre le bordel dans ses disques et quand il leur a demandé d'arrêter l'un d'entre eux lui a filé un coup de couteau, un autre lui a donné un coup de poing et il est tombé et s'est pris un coup de pied dans la tête. Comme ça. Ses potes sont intervenus et l'ont sauvé. Les bandes étaient à couteaux tirés depuis un moment. Pour des conneries. Ruby remarque que l'humeur de Charlie s'assombrit et elle le fait revenir en lui faisant parler des autres DJ et de la musique qu'il choisit.

Elle se retrouve dans son bus dans un sursaut, son subconscient lui dit que ça va bientôt être son arrêt, et Ruby remercie le conducteur, elle marche dans la rue, le bruit de ventouse des portes dans les oreilles. Elle rentre dans le magasin de bonbons et achète un paquet de bonbons à la menthe, puis reprend le chemin de la maison de santé. C'est un vieil immeuble avec du gazon devant, pas du classique de l'époque victorienne, plutôt quelque chose qui date de la guerre, et derrière il y a encore de la pelouse, un carré plus grand, avec un petit étang, Ruby s'y assied avec sa maman quand il fait bon et que sa mère a l'esprit suffisamment alerte pour supporter cette drôle de fille qui fait semblant d'être sa fille. Du bout des doigts, Ruby touche le zinc dans sa poche et espère que sa maman a pris la plaquette qu'elle a donnée à une des infirmières la dernière fois. Elle a lu que l'Alzheimer pourrait être causé par un déficit de zinc. Elle a aussi lu que ça pourrait être dû à un déficit d'acide folique, et c'est pour ça qu'il faut manger des légumes. Il y a toutes sortes de théories, et elle en a vu des patients qui s'accrochent à leurs remèdes, qui cherchent des réponses aux mystères, et elle est la première à le faire, elle attend que des scientifiques viennent sauver tous les gens qui sont coincés au purgatoire, et quand passe la porte d'entrée elle se force à être forte, comme elle fait au boulot. Il faut qu'elle soit courageuse pour sa maman, Ruby, comme on lui disait quand elle était petite et qu'il fallait aller dans la cour, quand il fallait qu'elle avale un médicament, quand il fallait qu'on lui fasse une piqûre. Elle est forte quand elle passe l'accueil, quand elle traverse le couloir, quand elle dit bonjour aux infirmières, quand on lui indique où aller, dans la salle télé, c'est

Scooby-Doo à l'écran. Elle s'assied à côté de sa maman et lui caresse le bras.

« Je peux vous aider ma jolie, vous êtes perdue ?

— C'est moi, maman, c'est Ruby. »

Elle n'a que cinquante-six ans mais elle a l'air beaucoup plus âgée, ses cheveux crépus peignés, et repeignés, au point qu'ils en sont droits et fins, le pli de ses cheveux suit le contour de son visage. Ruby déteste voir les cheveux de maman comme ça parce que quand elle avait trois ans, quatre ans, cinq ans, enfin depuis toujours, maman avait les cheveux qui se dressaient sur la tête comme si on l'avait électrocutée, et dans sa tête Ruby se reprend, pas drôle ça, on appelle ça le traitement par électrochocs, c'est pas ça qu'elle voulait dire, c'est juste que les cheveux de maman frisaient comme s'ils étaient pleins d'électricité statique, comme quand papa frottait un ballon sur son pull et le collait au plafond pour les goûters d'anniversaire de Ruby, et quand elle se roulait par terre avec maman pour jouer, ses cheveux se dressaient et faisaient des drôles de formes, et Ruby sent les larmes qui montent.

Ruby est une petite fille qui saute sur un lit, on l'attrape et on la chatouille sous les bras, et quand elle est fatiguée son visage devient rouge, elle a plus de souffle tellement elle a rigolé, elle s'allonge sur le dos avec maman, et maman lève le bras et le fait tout souple, comme ça il tombe un peu dans tous les sens et Ruby ce qu'elle doit faire c'est attraper le bras pour pas qu'il tombe sur le lit, elle doit remonter le bras pour qu'il soit vertical à nouveau, et maman le maintient en l'air comme ça quelques secondes avant qu'il commence à tanguer et tourner en petits cercles qui, petit à petit, deviennent de plus en plus grands, et là c'est le looping vers le lit, très vite, et puis la seconde d'après le bras ne bouge presque plus, pendant une petite seconde le bras ne pèse rien et puis il est lourd comme une tour qui s'écroule, et quand enfin il dégringole, la plupart du temps Ruby l'arrête, pendant un quart de seconde il est trop lourd et puis après il est facile à porter, ça lui donne l'impression d'être super forte mais en vrai elle sait que maman maîtrise, qu'elle lui facilite la vie, et elles jouent jusqu'à plus pouvoir, jusqu'à ce que leurs bras leur fassent mal et puis après Ruby repose sa tête sur l'épaule de maman et maman chante une chanson, Ruby doit se concentrer pour retrouver les paroles, elle donne à son amour une cerise, sans noyau, elle aimerait bien se rappeler du reste, elle voudrait demander mais elle n'a pas envie de voir le regard vide de maman, maman

qui la regarde comme si elle était folle, elle n'a pas envie de détruire un bon souvenir, c'est le souvenir de Ruby et on va pas lui gâcher ça. Ce ne sont que des mots, de toute façon. C'est l'odeur des draps et des couvertures qui compte, le talc et le shampoing de maman.

« Vous êtes venue réparer la télé ? demande maman. On n'arrive pas à capter les chaînes du câble. Ils disent qu'on doit payer pour les avoir mais moi je crois que c'est le téléviseur. Ils veulent pas dépenser d'argent, c'est ça le problème. Mon mari sera là dans une minute. On va faire des courses. »

Ruby sourit et joue avec le paquet de bonbons à la menthe dans sa poche. L'Alzheimer c'est pas juste. Si on se fait expulser, et qu'on se retrouve à la rue, si on perd son chemin, d'une façon ou d'une autre, au moins on a ses souvenirs, et c'est ça qui fait qu'on est vivant, mais sans les souvenirs on n'existe pas. Elle joue le jeu et se dit qu'on ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais eu, les choses qu'on se dit pour se rassurer, et que ce qu'elle veut vraiment c'est que maman mette ses cheveux en pétard comme elle se coiffait avant, les coups de peigne sans fin ça lui faisait un visage pointu, comme une sorcière sur son balai, dans les dessins animés, dans *Scooby-Doo*, ça lui donnait l'air très comme il faut, manipulatrice, dépourvue d'émotions, alors qu'elle a toujours eu un tempérament chaleureux et rieur, c'est l'émotion qui te fait sentir vivant, et c'est comme si les cheveux sagement lissés c'était tout le contraire de sa maladie et de sa confusion débilitante, et Dieu merci elle n'a pas toujours été comme ça, Dieu merci Ruby a des souvenirs plein la tête.

« Vous avez vu les météores hier soir ? C'est pour ça que vous êtes venue ?

— Je n'ai pas vu les météores, maman. Mais je t'ai apporté ça. »

Ruby lui passe les bonbons à la menthe. Sa maman a toujours aimé les bonbons à la menthe.

« C'est très gentil à vous mais je n'aime pas les pastilles à la menthe. Mais vous ne pouviez pas savoir. Je pourrais les partager avec les autres. Peut-être plus tard, quand vous ne serez plus là. »

Il y a un homme et une femme à côté d'eux qui regardent la télévision.

« Et si on allait s'asseoir dehors maman ? Il y a du soleil. On va s'asseoir près de l'étang comme la dernière fois ? »

Sa maman la regarde bizarrement, secoue la tête doucement comme si Ruby était folle et c'est évident qu'elle ne s'en souvient pas, elle a sûrement

déjà oublié les météores et les chaînes du câble, c'est comme ça, mais au moins elle est pas fâchée, elle n'attaque pas Ruby sur ses habits comme elle fait d'habitude comme si elle avait encore juste assez de souvenir pour appuyer là où ça fait mal, et Ruby met sa main dans celle de sa mère et reste près d'elle pendant qu'elle regarde Scooby qui essaye d'échapper à un fantôme qui en vrai n'est qu'un professeur recouvert d'un drap, et elle se demande si c'est une bonne chose que les patients regardent des choses comme ça, mais personne n'a peur des dessins animés, et une infirmière lui apporte une boisson pendant que sa maman continue à regarder *Scooby-Doo*, et l'infirmière sourit à Ruby, elle compatit, et de *Scooby-Doo* sans transition on passe à un film de Laurel et Hardy dans lequel Stan et Ollie tombent et sont mouillés parce qu'il pleut, il y a des grosses voitures, pratiquement encastrées les unes dans les autres, et de temps en temps maman regarde Ruby de côté, puis regarde sa main.

« Si on allait s'asseoir dehors ? propose Ruby au bout d'un petit moment.

— Non ma jolie, dit maman, en regardant l'écran de télévision et en serrant la main de Ruby. Il pleut dehors. On regarde le film, comme on faisait avant. Je vais aller nous faire griller des *crumpets* dans une minute. Tu sais, comme on fait toujours. »

Ruby est une enfant assise sur le canapé un samedi après-midi, sa mère à côté d'elle et la télévision allumée, il pleut dehors et le vent souffle contre les fenêtres, et il y a de la grêle et de la neige et de l'orage et des éclairs et papa travaille ou est parti jouer au foot avec ses amis et maman et Ruby ont chacune une assiette avec des *crumpets* chauds et maman a un mug de thé par terre à côté d'elle et Ruby boit du sirop d'orange et elle doit faire bien attention à ne pas renverser son verre si elle se lève et les *crumpets* sont croustillants sur les bords et les trous sont devenus marron, grillés, et la margarine on la met dès que ça sort du grill comme ça ça fond rapidement et ça recouvre les *crumpets* et parfois elle les mange avec de la confiture à la fraise par-dessus et d'autres fois c'est du *lemon curd* mais sinon ce qu'elle préfère c'est les manger comme ça beurrés et Ruby et maman restent comme ça des heures à regarder des vieux films en noir et blanc, la plupart du temps ce sont des comédies musicales, Gene Kelly qui chante sous la pluie et elle se penche contre sa maman quand elle a le ventre plein et elle pose la tête sur l'épais cardigan marron que maman porte toujours quand elle est à la maison, celui que sa mère à elle lui a tricoté, avec les gros boutons noirs, et elles sont bien au chaud à l'intérieur et Ben est dans

son panier pendant qu'elles mangent et il grimpe à côté d'elles et parfois s'il fait vraiment froid ils s'enroulent dans une couverture pour avoir chaud, une couverture toute douce avec plein de poils de chiens emmêlés dans les bouloches de laine et on est bien au chaud et elle est contente toute collée contre maman et Ben elle voudrait que le film ne s'arrête pas pour pouvoir rester comme ça pour toute la vie.

« Au revoir, » c'est ce qu'a dit sa maman après, quand Ruby est partie à la fin de Laurel et Hardy, elle était surprise quand Ruby lui a fait un câlin, comme si elle venait juste d'arriver, mais ça n'a pas d'importance.

Ruby retourne à l'arrêt de bus, la tête haute. C'était une bonne visite, la meilleure depuis un bon bout de temps, maintenant elle est contente d'y être venue, elle n'aime pas aller à la maison de santé, surtout quand elle pense aux visites où maman lui en fait baver. Pendant un moment c'était vraiment comme au bon vieux temps, pour maman ça n'a duré qu'une ou deux secondes, mais pour Ruby ça a duré tout le temps qu'elle était assise à lui tenir la main.

D'après les horaires il reste encore vingt minutes avant que son bus n'arrive. Ruby a besoin de boire un coup, d'habitude elle ne rentre jamais dans un pub seule mais elle fait une exception cette fois-ci et entre dans le pub de l'autre côté de la rue. Ça sent le renfermé à l'intérieur, la moquette sent le moisi, ça doit être de la bière renversée ou du vomi lavé à grande eau, enfin au désinfectant. Le pub est presque vide, deux petits vieux sont assis près de la porte et se fendent la gueule, tout en gencives et mâchoires osseuses, trois facteurs au bout du bar sont encore en uniforme, têtes baissées ils discutent de quelque chose qui a l'air important, Ruby attrape quelques mots au vol mais tout seuls ils ne veulent rien dire.

Ruby commande une pinte de blonde à la barmaid. Sourire fatigué sur un visage qui commence à vieillir, son physique est en train de changer et ça lui donne un charme différent. Ruby s'installe près de la fenêtre avec son verre, elle regarde en direction de l'arrêt de bus et de la maison de santé un peu plus haut.

Elle sourit en se souvenant des courses ensemble tôt le samedi matin, elles sortaient de bonne heure qu'il pleuve ou qu'il vente, et cette sortie c'était un peu comme une récompense même si en vrai on est obligé de faire les courses, et Ruby sentait les odeurs de nourriture coincées par le toit en fer du marché, les mugs de thé et la fumée de cigarette, le goût de bord de mer de l'étal de poisson, elle adore les palourdes et les moules que

maman lui achète, elle adore sentir la tasse de thé en polystyrène sur ses lèvres, ça cède sous les dents comme de la guimauve, elle écoute les grands autour d'elle parler de maquereau pendant qu'elle engloutit les palourdes, bien salées sur la langue, et puis il y a la couleur des étals de fruits et légumes et le bacon qui grésille, une déferlante de souvenirs si puissante que le pub moisi n'existe plus, et elle quitte le marché et entre dans le centre commercial avec ses vitrines élégantes et son plafond en lambris, le centre commercial qui laisse entrer plus de lumière que le vieux marché, maman regarde les vitrines et lui parle des robes qu'elle va acheter un jour, quand papa aura remporté le gros lot en pariant sur les matchs, et les étals du marché se sont glissés en douce jusque dans le centre commercial, ils vendent des serviettes de foot et des culottes à paillettes, des compils et des cadres en forme de cœur, des ours en peluche et des guirlandes, maman la tire par le bras parce qu'un groupe de garçons arrive en courant, chassé par des hommes plus âgés qui travaillent dans les magasins, elles vont souvent dans les grands magasins admirer les vêtements alignés sur les portants et Ruby fait traîner sa main sur le tissu, une ou deux fois par an elles vont dans un magasin de chaussures pour que la vendeuse lui mesure les pieds, elle a tout le temps des trous dans ses chaussures, faut croire qu'il y a des choses qui ne changent jamais, et elle a hâte d'être grande comme maman, de s'habiller comme elle, parfois sa maman lui prête son rouge à lèvres, pour se déguiser, et Ruby qui s'ébouriffe les cheveux pour qu'ils aient plein de volume mais elle n'a jamais eu les cheveux en pétard comme maman, et elle adore aller faire les courses, elles achètent à manger et Ruby a le droit de porter deux sacs, un dans chaque main, elle ne dit jamais quand elle a mal aux bras, elles font plein de choses, comme jouer à des jeux et se poser sur le canapé ensemble, maman lui lave les cheveux dans l'évier, Ruby ferme les yeux bien fort pour que le shampooing pique pas, maman lui sèche les cheveux avec une serviette et après elle les entortille dedans et fait un gros nœud, comme ça on dirait que Ruby porte un turban et puis maman lui brosse les cheveux, les peigne, encore et encore, elle passe les doigts dans les cheveux de Ruby et lui parle du prince charmant qu'elle va rencontrer un jour, et Ruby fait la grimace parce qu'elle déteste les garçons, elle les trouve bêtes, et maman dit que Ruby aura des bébés et qu'elle sera grand-mère, et c'était de bons moments tout ça, tout ces souvenirs ils sont à Ruby, et ces quelques secondes aujourd'hui ça suffit : maman a dit que c'était comme le bon vieux temps, et c'est vrai, ils peuvent dire ce qu'ils

veulent mais elle a toujours ça en elle, quelque part, les bons moments, et Ruby finit son verre et le pose sur le bar, elle retourne à l'arrêt de bus, heureuse.

OceanofPDF.com

Debout devant la fenêtre de sa chambre d'hôtel Jonathan Jeffreys se verse une coupe de champagne et contemple la vue. À sa gauche c'est l'aéroport avec ses terminaux et ses entrepôts sans fin, un fouillis de bunkers en briques et de terrains vagues criblés de trous remplis de flaques d'essence gaspillée. Les fourmis ouvrières triment jour et nuit, se chamaillent pour des différends mineurs. La chair est faible, mais l'esprit plus encore.

Ils sont insignifiants ces crétins à côté des machines, les compagnies aériennes de luxe les survolent en recrachant leurs déchets sur leurs têtes de nains. Des câbles transportent du voltage depuis des coins perdus du complexe où des tire-au-flanc se cachent sous leurs bérets en buvant tasse de thé après tasse de thé. Ces bras cassés, ces cossards jouent aux cartes et racontent des blagues salaces sur les ouvrières qui font passer le temps en se peignant les ongles. Les aspirateurs et les serpillères tombent en désuétude tandis que la crasse des parkings choque les visiteurs, la puanteur tenace de l'huile de moteur et les canalisations qui fuient leur soulèvent le cœur.

M. Jeffreys en est témoin. Du monoxyde de carbone coincé dans des parkings fermés ce n'est pas une bonne chose, mais les tâches d'urine séchée et les montagnes de déchets lui font honte, honte d'être britannique. Ce n'est pas une gare routière de centre-ville, bon Dieu, c'est un aéroport international.

Que vont penser les hommes d'affaires étrangers et les touristes ? Ça ne fait pas bonne impression. Entre les parkings la route est défoncée et les pelleteuses prennent la poussière derrière des rangées de cônes de signalisation cabossés. Des barrières ralentissent la circulation et créent des bouchons. Des dizaines de milliers de gens travaillent à l'aéroport, et pourtant ils ne sont même pas capables de réparer les ascenseurs, sans parler d'organiser une collecte de bagages efficace. Les seuls oasis de dignité sont les halls de départ, où les magasins duty free vendent des produits de luxe. Jeffreys peut se détendre dans le lounge accueillant en planifiant un imminent voyage à New York ou Rome, ou vers les plages dorées des Caraïbes ou des Maldives.

Il s'autorise une réminiscence de vacances récentes, momentanément distrait par le souvenir d'un petit break qu'il a pris à New York. Quatre jours pour aller voir des comédies musicales sur Broadway et rendre visite à

de vieux amis à Manhattan. Il admire l'impitoyable vitalité de cette ville. L'élite n'a pas peur de consommer et entretient un mépris souverain pour ceux qui sont prêts à moisir dans les zones plus pauvres, ceux qui se complaisent dans leur propre misère. Cette étrange hypocrisie si britannique, à laquelle M. Jeffreys lui-même participe, n'a pas sa place à New York. Son voyage à New York lui a aussi permis de voir Donna, qu'il a rencontrée au cours de ses trois semaines aux Maldives. Il avait tant besoin de ces vacances. Non seulement pour recharger ses batteries mais pour retrouver son sang-froid habituel. Il s'était surmené et cela avait affecté sa concentration. Il s'était trop mis à contribution, oubliant que la quête constante de la perfection a un prix. Il s'était laissé submerger et il était au bord du gouffre. Il avait commis des erreurs et avait mis sa carrière en péril.

L'hébergement était parfait pour cette petite virée aux Maldives. Simple mais confortable. Les moustiquaires le protégeaient des insectes et la climatisation le protégeait de la chaleur. L'île de corail sur laquelle il logeait était toute petite. Perdue et paisible. Quelques heures après son arrivée le poids des responsabilités qui pesait sur lui avait commencé à se dissiper.

La piscine était fraîche et rafraîchissante après la chaleur accablante du soleil et sa peau avait rapidement bronzé. La nage régulière avait étiré ses muscles. Des mets spectaculaires, il avait dégusté les meilleurs poissons de sa vie. Il avait bu avec modération. Il s'était aventuré dans divers lagons sur des bateaux affrétés. C'était un hôtel de luxe et le personnel le traitait comme un roi. Les palmiers masquaient le pont devant son bungalow, d'où il pouvait balayer la mer du regard, un net contraste avec le dernier bord de mer qu'il avait vu : la côte sud de l'Angleterre.

Agréable réminiscence des Maldives interrompue par le souvenir des deux années qu'il a passées sur la côte sud à travailler dans un hôpital paumé, contraint de vivre dans un hôtel en ruines plein à craquer de retraités, les minables du coin et les déchets de Londres que les services sociaux, au désespoir, incapables de gérer, ont envoyés moisir dans le sud. Il ne pouvait pas marcher dans la rue sans voir l'échec partout où il regardait : que ce soit la peinture écaillée des hôtels et auberges de jeunesse vides ou les chômeurs qui n'ont aucune utilité pour la société, avec leurs sacs en plastique et leur nourriture périmée en promo. Il était descendu dans le meilleur hôtel de la ville, mais il n'était pas très bon pour autant. L'été c'était un peu mieux, mais le reste de l'année c'était sinistre.

Il y avait eu des épidémies terribles à l'hôpital au cours des deux hivers qu'il y a passés. C'était parfaitement ridicule et il était sous pression dès son premier jour. Non pas qu'il s'en était plaint ou qu'il n'ait pas été à la hauteur. Simplement dans de telles circonstances il lui fallait être plus concentré que jamais. L'hôpital était en difficulté et comme le personnel était surchargé de travail ses choix étaient plus décisifs que jamais. Les ressources étaient mises à contribution au maximum et il devait travailler plus rapidement qu'il ne l'aurait voulu. Il ne se sentait pas à l'aise et craignait que ses principes soient compromis. Il avait bien entendu fait de son mieux et il savait qu'il avait contribué au décongestionnement de l'hôpital. Il est certain qu'il a fait une différence et cette pensée le soulage.

Il sirote son champagne et repart dans les Maldives, se remémore son aventure de vacances avec Donna, la pauvre avait autant besoin que lui de faire un break de son emploi du temps surchargé. Jonathan a beaucoup d'admiration pour les valeurs américaines sur le lieu de travail. Beaucoup plus que pour la culture qu'il trouve superficielle, fondée sur la quantité plutôt que la qualité, en revanche le dévouement américain à la libéralisation de l'économie de marché compense largement ce manque de finesse. Que la qualité laisse à désirer n'a rien de surprenant. Pas de liberté de consommation sans que la qualité en souffre. Les masses s'expriment à travers leur consommation et l'offre répond à la demande, interprète et met en boîte leurs goûts bas de gamme. À quoi bon servir du caviar à un cochon ? La bête est incapable d'apprécier un mets aussi fin. Les gens sont semblables aux cochons. Pourquoi donner des œufs de caille à l'homme du peuple si c'est pour qu'il les fasse frire dans une poêle graisseuse et colle cette ignominie sur un toast ?

Donna était une femme intelligente, et belle. Elle avait admis lors de leur dernière soirée qu'elle faisait des films pour des abrutis. Ses mots exacts. Ce sont les gens qui dictent son produit et elle est leur esclave. Jonathan l'avait trouvé très gaie et il conversait facilement avec elle. Étant les seuls clients à passer des vacances en solo, cela coulait sans doute de source qu'ils se soient trouvés. Ils avaient nagé ensemble dans la piscine et pris leurs repas à l'ombre. Ils avaient attrapé un bébé requin lors d'une expédition de pêche, ils avaient fait de la plongée au milieu des coraux du lagon, et l'amour dans la chambre de Donna.

Un interlude romantique dans leurs vies à tous les deux. Mais Jeffreys n'envisageait pas que la relation se transforme en quelque chose de plus

durable. Bien entendu il se réjouissait de leur rendez-vous à New York mais il ne se languissait pas d'elle. Ils s'appréciaient et c'était très bien comme ça. Il admirait sa réussite et sa vitalité tandis qu'elle était impressionnée parce qu'il lui rappelait l'acteur Hugh Grant. Une réflexion typiquement américaine, il faut le dire. Elle était sensible à sa remarquable retenue et à sa modestie, ainsi qu'au fait qu'il s'exprime bien et que ses muscles soient bien définis, et d'ici peu bronzés de surcroît. Étant Américaine, elle est consciente du fait que Jeffreys possède l'unique chose que son argent à elle ne pourra jamais acheter. S'il devait se retrouver dans le besoin, s'il perdait sa fortune au jeu ou la donnait à une association caritative, il n'en aurait pas moins d'éducation. Être aisé c'est la cerise sur le gâteau, pour ainsi dire. Il rit et trace le contour de son verre du bout de sa langue.

Donna est une femme élégante qui se maintient en forme en dépit de son surmenage, mais c'est sa vitalité qu'il admire par-dessus tout. L'absence de traditions la laisse libre de prendre des décisions difficiles sans avoir à y réfléchir longuement. Une chose qu'il trouve quasi impossible. Elle vient d'une bonne famille new-yorkaise et a fait ses études dans les meilleures écoles et universités, et malgré cela elle a conservé un esprit novateur.

Il quitte l'aéroport des yeux et regarde ce qu'il y a à sa droite. La banlieue de Londres s'étend sous ses yeux ainsi que la ville où il travaille, un monstrueux furoncle qui pousse sur une grande capitale. Un enchevêtrement confus, sans le romantisme de l'aéroport qui tout au moins sert de passerelle vers New York, Rome, Paris, des centres culturels qu'on peut comparer à Londres. Dans la ville où il exerce, le parfum de Chanel et des cappuccinos est remplacé par l'odeur pestilentielle des chips parfum fromage-oignon et les fûts de bière, une puanteur qui vous soulève le cœur : la friture et le curry qui imprègnent jusqu'aux briques des murs et des maisons. Un monde sordide insensé et sans aucune volonté de changer, peuplé de gens insipides qui tournent en rond, trop bêtes pour comprendre la futilité de leurs vies. Incapables de reconnaître leur insignifiance, tant ils essaient de se persuader du contraire.

Ces choses-là se décident à la naissance. Jeffreys se demande s'ils ont lu les classiques. Les textes de Socrate, Sade et Nietzsche ? Si par miracle ils l'ont fait, y a-t-il un esprit professionnel brillant à leurs côtés pour les guider vers le vrai sens des mots ? Écoutent-ils les grands compositeurs qui sont interprétés par les meilleurs orchestres du monde ? Vont-ils voir les maîtres ? Prendre le thé au Ritz ? S'aventurent-ils jusqu'aux théâtres du

West End et aux boutiques de Knightsbridge ? Non, ils boivent du Coca-Cola chez McDonald's et regardent des matchs de football, courent après une pinte au rabais et font leurs courses dans des bazars bon marché. C'est la différence entre la culture supérieure et la culture de masse, sauf qu'en réalité la culture de masse est une contradiction dans les termes.

Jonathan Jeffreys est d'humeur pensive. Il lève son verre, un grand cru. Il se sent l'âme généreuse. Les lumières qui clignent au loin masquent tant de vies ordinaires qu'il est saisi par l'ampleur, l'étendue et la complexité de l'univers, la sempiternelle bataille entre l'Homme et la Nature, la lutte de chaque instant pour atteindre la perfection.

Son visage est emprisonné dans le verre, son reflet se mélange à l'aéroport et à la ville, selon l'angle de sa tête. Cela produit un étrange effet, dont on profite au maximum en jetant un coup d'œil rapide : le monde interne et externe coïncident ainsi. Il lève son verre bien haut et trinque à son succès. Que la vie a été bonne ! Qu'elle le soit encore longtemps ! Il laisse son esprit errer à nouveau.

Quand il était petit ses parents lui avaient offert un animal de compagnie. Un chiot qui avait tout de suite uriné sur la moquette. La mère de M. Jeffreys l'avait battu avec un bâton pour lui montrer qu'un tel comportement était inacceptable. Qui aime bien châtie bien. Il se rappelle encore le craquement du bois sur l'os. Il avait ri sur le coup, un rire nerveux : il n'était pas sûr de comment réagir. Le bruit du craquement sur le crâne du chiot après le coup ne l'a pas quitté, le couinement aigu et primitif du chiot était légèrement déconcertant. Il avait consolé la bête après coup, incrédule devant l'affection qu'elle lui montrait. La bête avait vite oublié sa punition, mais n'avait pas resali la moquette. C'était pendant les vacances et l'une des bonnes s'était occupé de son animal de compagnie quand il avait repris le chemin de l'école. Il avait toléré l'animal mais ne s'en était jamais senti particulièrement proche, il ne lui avait jamais permis de dormir dans sa chambre et ne caressait jamais sa fourrure. Il est mal à l'aise en se remémorant une autre époque, quelques années plus tard, pendant laquelle il tapait l'animal pour induire la crainte, puis le réconfortait et rebâtissait la confiance. Tous les enfants passent par une période de leur vie pendant laquelle ils font preuve d'une telle cruauté et il regrette son comportement, mais l'idée de la confiance l'intéressait, l'idée qu'on pouvait l'instaurer si rapidement.

Plus tard, quand il s'était intéressé à la science, il avait utilisé le pauvre chien pour ses expériences enfantines. À deux ou trois occasions ses potions avaient fait vomir l'animal et ses yeux s'étaient retournés dans leurs orbites. Il s'était rendu compte que le secret était de rigueur et ce n'était pas compliqué. C'étaient les couinements qui lui faisaient risquer la punition, pas les contorsions silencieuses. Puis il y avait eu les spasmes qu'induisaient dans le corps de l'animal les courants électriques. Jeffreys grimace en y repensant aujourd'hui. Ce n'était pas nécessaire et il ne réalisait absolument pas ce qu'il faisait. Le chien aurait réveillé toute la maison s'il avait pu, mais Jeffreys l'avait bâillonné de telle sorte qu'on n'entendait qu'un faible gémissement étouffé. Pendant un moment le chien avait eu une peur bleue de lui, mais il était très bête et on pouvait toujours le manipuler. Cette notion de la confiance l'avait fasciné. Un intérêt enfantin pour la science qu'on aurait pu prendre pour de la cruauté, mais il savait avec certitude que ce n'était pas le cas.

Les masses sont ignorantes et par conséquent voient d'un mauvais œil des choses comme la vivisection. Les animaux sont des objets qui ne ressentent pas la douleur de la même manière que les êtres humains. Projeter des sentiments humains sur des animaux c'est ridicule. Les hordes sentimentales ont des points de vue réactionnaires du même type sur les organismes génétiquement modifiés, l'avortement, la génétique, et même l'utilisation de pesticides. C'est pour cette raison que les autorités qui font fonctionner la société sont obligées de faire preuve de beaucoup de tact. C'est dommage, mais c'est le prix à payer dans une société qui n'est pas encore maîtresse de ses émotions. Le sentimentalisme irrite Jonathan Jeffreys au plus haut point. Même adolescent, il trouvait cela embarrassant. Ceux qui sont opposés à l'avortement et à la vivisection ont vraiment le don de l'énervé.

Les abattoirs sont cachés et l'on garantit une mise à mort « sans souffrance » comme si ça n'était pas, et sans équivoque, un paradoxe flagrant. L'hypocrisie et l'aveuglement des gens est incroyable. Les multinationales l'ont bien compris et emploient des agences de relations publiques, puis continuent à n'en faire qu'à leur guise. De même pour l'État. Les marginaux qui consacrent leur vie à protester sont arrêtés et envoyés en prison, le bon-vouloir du peuple fait loi, tandis que sa conscience est caressée dans le sens du poil.

Adolescent, il s'est intéressé à la physique-chimie, et pourtant c'est la médecine et plus tard l'économie qu'il a étudiées jusqu'à vingt-cinq ans. Il a aussi été foncièrement fasciné par le monde spirituel. Ses parents étaient croyants et il a été élevé dans la foi. Et pourtant, dès un très jeune âge il avait commencé à poser des questions. Par exemple : y a-t-il une vie après la mort ? Est-ce que la conscience d'être vivant meurt avec le corps ? S'il y a un paradis, comment les gens savent-ils à quoi il ressemble ? La Bible n'est pas crédible, ses parents étaient des gens bien qui l'acceptaient sans remise en cause aucune, mais lui n'en était pas capable. Son esprit était en ébullition, il est de nature curieuse. Un interminable néant pour seule récompense serait insoutenable. Il doit y avoir une vie après la mort, il ne peut pas en être autrement, et pourtant plus il pense à l'existence du paradis, plus il a peur. Et s'il détestait le paradis ? Serait-il obligé de rester dans un endroit qu'il déteste pour toute l'éternité ? La Bible a été écrite par des hommes et ils ont créé Dieu à leur propre image. Depuis les flammes de l'enfer jusqu'au socialisme, les messages sont mélangés. Il en va de même des visions officielles du paradis. Ces hommes-là n'en savent rien. Adolescent, il était fermement résolu à prendre sa propre destinée en main.

C'est cette envie de s'autodéterminer qui sépare l'homme de la bête, l'homme intelligent de l'imbécile. Il n'a jamais aimé son chien, il n'a jamais ressenti d'émotion pour l'animal, il l'a tout bêtement oublié en grandissant, c'est la bonne qui est devenue folle de cette bête. Les animaux domestiques représentent un attachement sentimental et cette façon de penser freine les esprits élevés. Une émotion inutile qui entrave le travail des vivisecteurs et des généticiens, et empêche les scientifiques de pratiquer des expériences sur les êtres humains. Pourquoi gâcher des millions à soigner les malades mentaux et les handicapés physiques alors qu'ils peuvent servir l'intérêt général ? Bien entendu il faudrait qu'ils soient d'accord, il ne propose pas la vivisection obligatoire, mais il a le sentiment que ces gens-là seraient ravis de se rendre utiles. C'est bien beau de bourrer des lapins de produits chimiques et observer les effets, bien beau d'enregistrer les taux de sucre dans le sang et les excroissances de cancers provoqués et de tumeurs, mais ce serait tellement plus efficace si ces tests étaient faits sur des êtres humains.

Les indigents sont encore une autre source de main d'œuvre toute trouvée. Une masse d'hommes et de femmes qu'on peut choisir en fonction de leur degré d'inutilité dans la société. Un chômeur parasite qui prend et

ne rend rien pourrait avoir un emploi rémunéré. Ils seraient payés, bien entendu. Jeffreys ne préconise pas l'esclavage. N'est ni nazi ni communiste. Cette idée ridicule le fait rire et il admire son visage qui se reflète dans la fenêtre. Il sait que les femmes le trouvent attirant.

Pour ses dix-huit ans des copains lui ont offert une femme comme cadeau. Il était vierge et elle n'avait strictement aucune expérience sexuelle. Ils avaient appelé cette jeune femme une « belle de nuit », ils ricanaient et l'encourageaient. Ils avaient bu du vin dans un bar italien à Covent Garden et puis ils étaient allés à pied à Soho, un coin risqué à cette époque-là. Le souvenir le fait grimacer. La fille venait d'un milieu modeste. Ce n'était pas une call girl regardante installée dans un appartement de luxe avec une liste de clients selects, mais une vulgaire prostituée qui l'attendait en haut d'une cage d'escaliers éclairée au néon. Son nom était sur la sonnette et, une fois les escaliers grimpés, il avait trouvé sa porte grande ouverte. Elle dégageait un glamour vulgaire, la voix enfantine, la peau poudrée et l'œil terne, sans doute sous l'effet d'un narcotique quelconque. Elle lui avait fait une fellation dans une chambre miteuse au-dessus d'un salon de strip-tease et il s'était senti humilié tout du long. Après avoir éjaculé et s'être retiré, il avait été submergé de honte. La fille était dégoûtante et la chambre répugnante. Il avait senti la colère monter en lui, colère dirigée contre elle parce qu'elle lui avait fait perdre contrôle, et c'est pourquoi il avait refusé de la payer. Il avait tenté de quitter l'immeuble mais un type costaud l'avait attrapé. Jonathan avait pris un coup dans le ventre qui l'avait fait vomir. Puis le voyou l'avait forcé à payer, en prenant cinq livres de plus pour nettoyer le vomi. La fille était sortie sur le palier et lui avait craché au visage. L'avait traité de tous les noms. Puis l'homme l'avait frappé au visage et lui avait fait dégringoler les escaliers à force de coups de pied. Il aurait pu mourir. Se tordre le cou peut-être. Gisant au pied des escaliers, leurs rires moqueurs lui résonnaient dans les oreilles. Il s'était retrouvé, titubant, dans la rue, à vomir dans le caniveau.

Par chance il n'avait rien de cassé, mais il avait eu mal pendant une semaine. De quoi terrifier un jeune homme sensible. Le temps qu'il regagne la rue, ses amis avaient disparu et il les avait retrouvés dans le restaurant auquel ils avaient convenu de se retrouver s'ils se perdaient. Mais non sans endurer, d'abord, une rude épreuve : la populace des bas-fonds. Ça avait été une expérience, mais pas du genre qu'il souhaite répéter. Dieu merci ses amis n'avaient pas été là pour le voir vautré sur le trottoir, mais s'étaient

déclarés scandalisés de ses injures. Qu'ils pensaient dues à une agression gratuite par un gang de hooligans.

Jonathan la haït cette prostituée. Parce qu'elle lui avait craché au visage autant que pour la fellation et sa propre perte de contrôle. Il haït l'homme qui l'avait si facilement rabaissé. Il avait songé à retourner trouver la fille. Lui dire ce qu'il pensait d'elle. Mais il n'était pas stupide. Il savait que c'était bien trop dangereux. Il ne faisait pas le poids face à cette faune nocturne. La situation avait vite dégénéré et il s'était retrouvé à leur merci. Il en est encore tout retourné, des années plus tard, en train de boire son champagne. L'homme aurait pu le poignarder, lui trancher la gorge, le cribler de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il aurait pu utiliser son crâne comme trampoline ou le castrer comme un chien. Au choix. Jonathan s'était retrouvé complètement impuissant pour la première fois de sa vie et cela l'avait fait réfléchir.

C'était en grande partie de sa faute, bien entendu. Une erreur qu'il met sur le compte d'une juvénile naïveté. Certes, il avait fait l'expérience de la vie dans ses recoins les plus sombres, et s'il y avait une leçon à en tirer c'est que la violence est l'apanage des ignorants. Faire mal à cette garce ça aurait été se rabaisser à son niveau, et de toute façon il est incapable d'une telle violence. C'est un intellectuel, pas une brute. Il espère que la prostituée et le voyou trouveront la paix au ciel en dépit de péchés qui ne manqueront de leur valoir un aller simple pour l'enfer. Ils n'ont pas les moyens intellectuels de prendre leur destinée en main.

Pour ses vingt-et-un ans Jonathan Jeffreys n'avait pas répété son erreur de jeunesse et ne s'était pas laissé mener chez une autre prostituée. Depuis, il s'était jeté à corps perdu dans ses études et n'avait plus de temps à perdre dans ce genre de débauche. Un repas avait suffi, ses amis étaient également occupés à réviser leurs examens et par conséquent tout à fait disposés à dîner tôt et à éviter une beuverie. Après le dîner il s'était perdu au milieu des foules du West End, perdu dans ses pensées en se remémorant cet anniversaire, sobre et alerte.

C'était une fille du peuple, comme elles l'étaient toutes. Malaimée, malpropre et malodorante, mal fagotée dans ses oripeaux puants, qui squattait sur une pile de sacs de couchage, sous un porche du Strand. Un magasin de souvenirs, si ses souvenirs sont bons. Qui vendait des couteaux suisses et des répliques en porcelaine de la tour de Londres, des photographies encadrées de la famille royale. Situé non loin du Savoy,

d'ailleurs, où il avait retrouvé sa mère la veille pour prendre le thé. Il était facile de dire que si cette fille dormait dans la rue c'était la faute des autres : un exemple de la faiblesse du mode de pensée de la société dans son ensemble. Le libéralisme était porté à l'excès tandis que le socialisme tordait les entrailles du pays. C'était un jeune homme tolérant mais parfois il fallait savoir prendre des décisions pour l'intérêt général. Rien à dire, sa vue était aussi écœurante qu'une verrue sur le visage et elle y était pour quelque chose. Sa présence dérangeait les amateurs de théâtre et les touristes. Révoltait les étudiants qui sortaient des *Inns of Court*. Il ne savait que trop bien qu'une soirée pouvait être gâchée par la vue ou l'odeur d'un clodo qui faisait la manche, comme si Londres n'était pas plus évoluée que Le Caire ou Calcutta. Le quartier de South Bank souffrait depuis des années, avec ses mendiants et ses saouleurs qui terrorisaient les bonnes gens. Les clochards étaient des égoïstes et n'avaient aucun amour-propre, n'ayant aucun respect pour eux-mêmes ils en avaient encore moins pour les autres. Ils avaient besoin d'une main tendue pour se remettre sur pied mais aussi de bon sens pour voler de leurs propres ailes une fois cette main retirée.

Il s'était accroupi près de la fille et avait vite gagné sa confiance. Il s'était montré compatissant envers elle, envers sa situation désespérée, et l'agressivité de la fille était vite tombée quand il avait joué de son charme. Il l'avait laissé parler, avec son drôle d'accent. Du nord, lui avait-il semblé. Elle était seule et apeurée et elle voulait lui raconter son histoire. Un déluge de drames familiaux. La mort de son père suivie de l'alcoolisme de sa mère au désespoir. L'inévitable perte de leur maison. C'était une histoire déprimante mais oh combien familière. Il ne savait pas si c'était vrai, bien entendu, mais il lui avait accordé le bénéfice du doute. Il était resté accroupi pendant cinq minutes environ tandis qu'elle lui débballait toutes ses émotions. Il était gêné mais il savait donner le change et paraître plein d'empathie.

Il sourit. Comme il avait souri à l'époque. Il se souvient qu'il avait hoché la tête au rythme des pauses dans sa tirade, au bout d'un moment il n'écoutait plus les mots. Les fondements de son histoire c'était la mort et l'alcool. Tout ce qui s'était passé après c'était de la poudre aux yeux. Les couteaux suisses et la Tour de Londres. La violence sexuelle commise par son directeur à l'école. Il n'y croyait pas une seconde. Ses genoux avaient commencé à le faire souffrir.

C'est étrange qu'il se rappelle la douleur dans ses genoux toutes ces années plus tard, tandis que les bulles de champagne lui chatouillent la langue. Il avait proposé d'emmener la fille dîner et elle avait accepté. Il revoit le sourire sur son visage. Elle avait choisi un bar-restaurant à l'américaine qui vendait des hamburgers et des frites. Une jeune femme en mini-jupe leur avait servi des milkshakes. Il peut revivre l'odeur de la nourriture frite et la voix d'Elvis Presley en fond sonore. C'était de très mauvais goût, même il y a vingt ans, avant la globalisation de McDonald's. Il déteste Presley au moins autant qu'il déteste les nouveaux punk rockers. Le rock and roll est un mélange de musique folk britannique et de mélodies des esclaves noirs. Les gens du peuple en Amérique acceptent cette abomination et dansent au rythme de Satan. Bien entendu tout ceci n'est qu'une image. Il ne croit pas que c'est la musique du Diable au sens propre, c'était simplement le langage des États du sud de la plus grande démocratie au monde, une terre de réussite où se livre une guerre sans fin entre les forces de la civilisation et du barbarisme. Le rock and roll est un mélange à deux sous de cultures populaires, un mélange dénué de sens. Presley étant son représentant, un péquenaud aux cheveux gras et aux habits criards.

Le lieu semblait fréquenté par de jeunes vendeuses et des couples plus âgés. Un homme avec une banane et une femme aux lèvres peintes en rouge étaient assis non loin d'eux tandis qu'un gang de jeunes était entassé près de la porte. C'était très bon marché et l'interminable défilé de hamburgers, de cornichons, de fromage fondu et de ketchup le mettait mal à l'aise. Les ingrédients avaient un goût artificiel. Les lumières étaient trop fortes et les couleurs fluorescentes. Rien à voir avec cet escalier mal éclairé à Soho où il avait failli mourir, et pourtant, chose étrange, c'était du pareil au même. Le lien c'était la vulgarité. Mais la fille semblait apprécier l'endroit. Elle était bon public, avait sans doute été à la traîne à l'école. Peut-être que son directeur en avait fait la remarque et elle, par dépit, avait inventé de toutes pièces ces accusations scandaleuses. Elle souriait beaucoup et avait fait honneur au repas, elle avait vraiment semblé apprécier le pain du hamburger et avait remercié Jeffreys avec effusion. De toute évidence elle était très contente ce qui avait fait plaisir à Jonathan à son tour, mais l'idée qu'elle mentait à propos de la mort de son père et de l'alcoolisme de sa mère le travaillait. Si elle était prête à inventer des violences sexuelles, elle était capable de mentir sur tout. Cela faisait partie d'un malaise plus vaste,

une tendance à la dépendance, une tendance à rechercher l'empathie, à tirer sur les cordons de la bourse du gouvernement : un fardeau pour la société.

Comme elle n'avait pas de logement il lui était difficile de demander des aides, et son âge jouait aussi en sa défaveur. Elle n'avait que quinze ans et pourtant faisait la manche auprès de gens prudents qui préféraient investir leur argent plutôt que le gâcher pour de l'alcool et des drogues. Elle n'avait rien à offrir et il était très probable qu'elle ne soit jamais capable de se débrouiller, qu'elle passe sa vie à s'inventer des problèmes et des excuses. Mêmes les tâches les plus simples étaient hors de sa portée. Elle semblait se satisfaire d'être dans ce restaurant, elle avait accepté un deuxième hamburger quand il le lui avait proposé, et un autre bol de frites. Elle s'était servie copieusement de sauce tomate qui avait coulé sur la table quand elle avait mordu dans le hamburger. Elle avait aussi fait du bruit avec sa paille en finissant son milkshake. Il était gêné par un tel manque de raffinement mais les gens ne semblaient pas lui prêter attention. À l'âge tendre de vingt-et-un ans il avait compris qu'il pouvait apprendre quelque chose de tout cela. C'était un aperçu du monde, il assistait à l'étape qui précédait ce dont il avait été témoin trois ans plus tôt avec cette prostituée de Soho. Il ne voulait pas que cette fille finisse comme elle. Il avait la ferme intention de l'aider.

Même jeune homme il inspirait la confiance, de telle sorte que quand la fille s'était plaint d'être fatiguée et qu'il lui avait proposé de l'héberger pour la nuit elle avait accepté. Il avait bien expliqué qu'il n'attendait rien en retour. C'était un homme bien qui comprenait son désarroi et le malheureux incident avec le directeur ne devait pas lui faire croire que tous les hommes avaient des arrière-pensées. Empathie : c'était le mot qu'il aurait dû utiliser mais il avait conscience de l'insuffisance de son vocabulaire à elle. Il avait réglé l'addition et laissé un pourboire généreux, en expliquant à la jeune fille que le salaire de la serveuse était plutôt maigre. La serveuse était une fille bien et il fallait la récompenser de ses efforts. Cela avait impressionné la fille, comme il l'avait prévu.

La fille avait été estomaquée par son appartement. Le même six-pièces avec vue sur la Tamise qu'aujourd'hui. Rive nord, bien sûr. La fille s'était approchée de la fenêtre, envoûtée par l'eau éclairée qu'elle voyait tout en bas, le sud de Londres qui se profilait au loin. Force lui était de reconnaître que c'était un quartier plutôt agréable à vivre, il aurait été malvenu de prétendre qu'il en était autrement, mais il avait trouvé qu'elle en faisait un

peu trop dans ses louanges. Il ne pensait pas qu'elle se moquait de lui, elle était simplement très enthousiaste, se laissait envahir par ses émotions. Elle s'était émerveillée devant le décor, parcourant de ses doigts les panneaux de bois et le marbre frais de la cheminée. Il avait déjà remarqué qu'elle avait les ongles rongés et sales, à part un ongle qui était plus long que les autres. C'était le petit doigt et sa main gauche – très curieux. Il lui avait demandé ce qu'il en était et elle a expliqué que c'était une sorte de souvenir, pour lui rappeler une époque plus heureuse. Elle avait eu de très beaux ongles, avant la mort de son père ils faisaient deux centimètres et demi de long. Elle avait une collection de vernis à ongles et portait une couleur différente chaque jour, elle choisissait un rouge écarlate le week-end. Son père ne lui permettait pas de porter cette couleur à l'école. Sa mère adorait les ongles de sa fille. Chaque fille a besoin de conserver un souvenir un peu spécial de sa mère. La fille avait raconté à Jonathan qu'elle se rongait les ongles dorénavant parce qu'elle avait peur mais qu'elle conservait toujours celui-là comme il avait été. Pour se souvenir.

Elle s'était proménée lentement dans l'appartement et il a été légèrement agacé de voir qu'elle passait sa main sur l'arrière du canapé. Il était tapissé luxueusement et Jeffreys ne voulait pas qu'elle laisse la marque de ses pattes. Il avait insisté pour qu'elle prenne un bain et avait promis de lui acheter de nouveaux habits le matin. Cela lui permettrait de trouver un travail, et un logement. Il lui prêterait l'argent pour le loyer et elle pourrait le rembourser quand elle serait plus âgée et aurait eu le temps de faire des économies. Les yeux de la fille s'étaient remplis de larmes. Nul doute, c'était une simplette, mais elle lui avait dit qu'il était très gentil, qu'il n'y avait pas beaucoup de gens bien dans le monde. Il avait fait semblant d'être mal à l'aise mais n'en était pas moins satisfait. Il était de nature humble et cela l'avait touchée encore davantage. Tout cela était très gênant mais il voulait faire quelque chose pour ceux qui avaient moins de chance que lui.

Il avait montré à la fille où était la salle de bains et lui avait proposé une serviette propre, un gant de toilette et une robe de chambre. C'était parfaitement incongru, la façon dont la vision de la salle de bain lui avait littéralement coupé le souffle. Ce qui était étrange, aussi, c'était que son odeur ne soit pas plus pénible. Il était d'habitude très sensible à l'odeur corporelle des gens. Elle avait une vague odeur de vide-grenier, dire qu'elle sentait bon aurait été excessif, mais elle ne puait pas à plein nez comme

certain des clodos plus vieux qu'il croisait. Il avait souri et l'avait laissée profiter de son bain.

Il était retourné au salon et s'était préparé un cocktail, s'était assis sur le canapé et avait laissé son esprit se détendre. Tant de nouvelles impressions récoltées en si peu de temps. Le dîner lui pesait lourdement sur l'estomac. Comme s'il avait avalé une boule de métal en fusion et qu'elle s'était solidifiée dans son intestin. La viande du hamburger était probablement mauvaise. Le chef avait ajouté de la mayonnaise à son hamburger et bien que ça l'ait contrarié sur le moment il n'avait rien dit pour ne pas gâcher le plaisir de la fille. Il s'était enfoncé le canapé et s'était concentré. L'esprit est tout-puissant. Il pensait cela même à vingt-et-un ans. L'esprit domine la matière, c'était sa devise depuis très jeune. S'il croyait quelque chose alors il en était ainsi. La nourriture ne l'affecterait pas, donc elle ne l'affecterait pas. Il planait toujours un léger doute mais c'était sans importance. Cela pouvait se maîtriser. Les choses se passaient bien, et tout cas mieux que trois ans auparavant. Il avait pensé à la prostituée et avait senti ses mucosités sur son visage. Répugnant. Il s'était demandé où elle était en ce moment même. En train de manger un hamburger ou de faire une fellation dans le même immonde taudis. Il haïssait la queue des clients dans la rue, détestait entendre le rire et la musique des salles d'arcades, les rues impitoyables de la ville, l'exploitation des innocents. Une demi-heure plus tard, quand la fille avait lavé la crasse de son corps et s'était fait un shampoing, elle a fait son entrée dans le salon, vêtue de la robe de chambre. Jeffreys avait été surpris du changement dans son apparence. Ce n'était plus une petite souillon sortie tout du fameux gang de pickpockets de Fagin. Il avait vu son visage, vraiment vu son visage, pour la première fois et il était bien plus joli que ce qu'il avait imaginé. Ses cheveux étaient plus clairs, bruns plutôt que noirs, avec des mèches blondes. Agréable surprise, modulée par son manque de modestie. Elle se promenait chez un inconnu, seul le lin voilait sa nudité. Et pourtant ça n'était pas de sa faute. C'était une enfant. Et si ce n'en était pas une ? Peut-être ferait-elle tout ce qu'il lui demanderait, peut-être lui ferait-elle une fellation ou bien se laisserait sodomiser, s'il en éprouvait l'envie. Mais son intention n'était pas sexuelle. Il aidait une victime en détresse. Rien de plus.

Elle n'avait pas attendu son invitation et s'était assise sur le canapé. Elle avait reposé sa tête sur la housse. Pendant un instant il s'était inquiété puis il s'était souvenu qu'elle s'était lavé les cheveux. Ils avaient l'air sec. Elle

était très à l'aise et il avait ressenti une énorme bouffée de fierté parce qu'on lui faisait confiance. C'était important d'être aimé. Le visage n'est que parure et ne doit pas être le reflet des pensées profondes d'un homme. Les masses sont incapables de maîtriser les expressions sur leurs visages. Elles essaient mais trahissent leurs émotions, versent des larmes et s'exposent au ridicule. Jonathan sépare le physique de l'intellectuel. Son esprit suit son cours pendant que ses expressions mettent le monde extérieur à l'aise. Personne ne sait ce qu'il pense vraiment, les questions auxquelles il réfléchit, ses inquiétudes au sujet de concepts tels que la vérité et la justice. Ce pouvoir est inscrit dans ses gènes. Certains sont choisis, d'autres pas. Cette fille certainement pas. Elle parle du restaurant où ils ont dîné, de l'affreuse nourriture qui en ce moment même pourrit son intestin. Elle était tellement heureuse que ça l'avait rendu triste.

Il lui avait passé la boisson qu'il avait préparée, un mélange de jus de fruit et de sédatif pour l'aider à dormir. Elle lui avait souri. Il était tout à fait conscient du fait que deux mondes distincts se croisaient : celui de la fille, le monde physique – porté sur les passions, et le sien, intellectuel, dans l'empathie subtile. En sirotant sa boisson elle lui avait fait la remarque qu'elle n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi généreux que lui depuis qu'elle était arrivée à Londres, une générosité qu'elle n'oublierait jamais. Elle avait hésité à dîner avec lui parce qu'elle pensait qu'il voulait coucher avec elle. Même en venant chez lui, elle s'était inquiétée, au cas où elle l'aurait mal jugé. Mais son instinct était bon en fin de compte. C'était un homme bien. Ses amis disaient qu'elle faisait trop facilement confiance, et elle avait raconté à Jeffreys l'histoire d'un garçon qu'elle avait connu qui voulait coucher avec elle et ne voulait pas respecter le fait qu'elle était vierge. Elle voulait se marier avant de faire l'amour avec un homme. Elle avait rougi et Jonathan avait été mal à l'aise. Il avait souri et hoché la tête et regardé en direction de la salle de bain. Elle n'avait rien dit pendant quelques instants puis il s'était rendu compte qu'elle s'était endormie. Elle respirait profondément. Il avait été surpris que le sédatif ait marché si vite, mais ce dont elle avait le plus besoin maintenant c'était de repos.

Il était resté assis près d'elle un long moment à regarder son jeune visage en pensant aux horreurs qui l'attendaient dans la vie. Il éprouvait de la pitié pour cette fille, à cause des circonstances dans lesquelles elle se trouvait, mais il allait l'aider. Enfant, il n'avait pas conscience de la souffrance ; à dix-huit ans il était naïf et perdu, on l'avait même abusé, mais à vingt-et-un

ans il était devenu un homme et il était lancé sur son chemin, prêt à dédier sa vie professionnelle au soulagement de la souffrance sous toutes ses formes. Sa carrière était toute tracée. Aider cette sans-abri ce n'était que le début, c'était fêter le but de sa vie professionnelle.

Il l'a soulevée et portée dans une des chambres d'amis. Elle était toute légère. Il lui a enlevé la robe de chambre, avec précaution, et l'a remise dans la salle de bain. Il l'a pendue et a plié avec soin la serviette qu'elle avait utilisée pour se sécher. A pendu la serviette sur le sèche-serviettes chauffant. Le gant de toilette était pendu sur le robinet. Plaqué argent. Il s'est demandé si elle avait remarqué. La baignoire était propre, une agréable surprise. C'était une gentille fille, une victime de l'égoïsme de la société. De ça et du fait que sa mère était incapable de gérer la mort. Il avait vérifié dans le siphon et trouvé plusieurs cheveux. Il les avait examinés puis jetés dans les toilettes et avait tiré la chasse. Il avait remarqué que la lunette était légèrement mouillée là où elle s'était assise. Il l'avait séchée avec du papier toilette, s'était lavé et séché les mains, s'apprêtant à quitter la salle de bain. Il s'était arrêté et était retourné à l'évier. Il s'était savonné les mains en frottant bien. Il avait regardé la baignoire et imaginé les microbes dont elle était couverte. Il avait sorti une bouteille de désinfectant du placard. Il avait enfilé une paire de gants en caoutchouc et avait mis du produit autour de la baignoire. Il avait pris la brosse et nettoyé le marbre. Chaque centimètre. Puis avait rincé à l'eau chaude. Il avait tiré la chasse des toilettes pour être sûr qu'elles soient propres et avait éteint la lumière.

Il était retourné voir la fille. Il avait laissé la porte ouverte pour que la lumière du salon pénètre dans la chambre. Il l'avait regardée à la dérobée, avait remarqué ses seins d'adolescente qui pointaient vers le plafond, la forme de son petit corps et la chair si rose entre ses jambes. Un fin voile de poils pubiens. Il s'était demandé si elle disait la vérité au sujet de sa virginité. Mais ça ne le regardait pas. La tentation était allongée sur le lit, et s'il avait été un mauvais bougre il aurait profité de cette innocente, aurait abusé d'elle sexuellement tandis qu'elle gisait nue et sans défense, à sa merci. Mais il n'était pas cet homme-là. Il l'a vite mise en pyjama et sous les couvertures. Sa respiration était forte et régulière, elle profitait de la meilleure nuit qu'elle avait dû avoir depuis des mois.

Il était sorti de la chambre et avait fermé la porte. Il avait ouvert le réfrigérateur et s'était servi une coupe de champagne, puis avait sorti son livre et fait des révisions pendant quelques heures. Ensuite, il s'était retiré

dans ses appartements. Quand elle se réveillerait le lendemain il ferait ce qu'il avait promis de faire et aiderait la fille à prendre un nouveau départ dans la vie. Il était content de lui.

Jonathan Jeffreys vide son verre en regardant le clignotement des lumières de l'aéroport. L'électricité guide les avions et les aide à rentrer. Des avions supersoniques qui font venir les esprits les plus vifs de tous les coins de la planète. À leur tête il y a l'élite des États-Unis. Des chefs d'entreprise. Des banquiers internationaux. Des philosophes de l'économie de marché dédiés à la démultiplication de la richesse et des possibilités. Les avions de ligne font aussi venir des touristes dont les dollars et les yens et les marks font croître l'économie. Des hommes et des femmes riches qui apprécient le vrai Royaume-Uni. Le Londres de Shakespeare, Buckingham Palace et le Palais de Westminster. Il est clair qu'il y a des pique-assiettes qui essaient de s'infiltrer, il y en a toujours eu et il y en aura toujours. Les autorités continueront à contrôler la situation, quoi que disent les médias. Jeffreys n'a pas d'inquiétude à ce sujet-là. C'est un homme instruit, les préjugés et l'hystérie, très peu pour lui.

Jonathan n'en a aucune envie mais ne peut s'empêcher de repenser au matin du lendemain de son vingt-et-unième anniversaire. Il avait laissé la fille dormir, mais à midi il avait décidé de la réveiller. Il comptait lui préparer un petit-déjeuner et ensuite l'aider à trouver un logement. Elle était encore profondément endormie quand il était entré, il avait ouvert les rideaux et lui avait touché l'épaule doucement et il avait alors subi un choc terrible. La fille était morte. Il n'arrivait pas y croire. Elle n'avait que quinze ans.

Sans autopsie il n'avait aucun moyen de savoir ce qui s'était passé, et il avait conclu qu'elle avait le cœur faible ou une maladie mortelle. En plus du désespoir que provoquait en lui la perte d'une si jeune vie, il avait compris qu'il était dans une situation gênante. Personne ne croirait que ses actions avaient été purement honorables et qu'il ne s'était pas attendu à, ni arrogé, des faveurs sexuelles en échange de sa gentillesse. Il y avait aussi le petit détail du sédatif qu'il lui avait administré pour l'aider à dormir. Ça n'avait pas pu la tuer mais on poserait des questions, la nature maléfique de l'homme cherche toujours de sombres desseins là où il n'y en a pas.

Il regrettait sa gentillesse et avait passé les mois suivants perdu dans des regrets qui avaient vite viré à la déprime. Sur le moment, après avoir découvert la fille, il s'était assis sur son canapé et avait pleuré. Vraiment

pleuré. Cette nuit-là il s'était débarrassé du corps. Il s'était réveillé tôt, déprimé et perdu. Puis, il s'était jeté corps et âme dans ses études et petit à petit la vision d'horreur s'était atténuée. Au moins était-elle morte heureuse, cette certitude lui restait, ce n'était pas d'un grand réconfort mais c'était déjà quelque chose. Il s'était accroché à cette idée jusqu'à en être convaincu, il fallait bien reconnaître que sa vie aurait été faite de misères sans fin. Dorénavant elle ne courait plus le risque de se retrouver en haut d'une cage d'escalier, obligée d'accorder des faveurs sexuelles à des inconnus, ou de se transformer en vieille bonne femme perdue, le cerveau détruit par l'alcoolisme.

À partir de ce jour-là il avait canalisé toute son énergie dans un seul but : se racheter, bien que coupable d'aucun crime, il était plus que jamais résolu à aider les déshérités. Il avait commis des erreurs. La façon dont il avait traité le chien et sa visite chez la prostituée. Mais pour la fille ça avait été une bonne action qui avait horriblement mal tourné. Toutes ces années plus tard, le souvenir attriste Jonathan Jeffreys et il ne s'attarde pas sur cette malencontreuse mort, il se concentre plutôt sur la vue qu'il a de l'aéroport, il sirote champagne et sourit à son reflet dans la vitre.

Devant la vitrine du magasin d'animaux, Ruby passe du reflet de la rue derrière elle à l'étalage, le regard qui plonge dans une pile d'os à mâcher, un panier en osier rempli de colliers en cuir clouté, des badges sans le nom et des souris mécaniques, des bouchées à la viande pour chiens et chats, des couvertures et des sachets d'herbe à chats, un aquarium flanqué d'une étoile en carton le proposant à moitié prix, des paquets de graines de tournesol et de copeaux de bois. Elle regarde le reflet à nouveau et voit une femme, les bras chargés de sacs, et une petite fille à ses côtés, qui l'aide.

Des visages qu'elle ne reconnaît pas : elle concentre à nouveau son regard sur l'animalerie, au fond il y a une pile de cages argentées, des roues en plastique pour les gerbilles et les hamsters, un mur de poissons rouges qui rentrent et sortent d'épaves de galions, et puis la star du spectacle, une niche, avec un chiot noir assis dedans, d'énormes pattes, trop grandes pour son corps avec de petites touffes de poils blancs autour de ses petites griffes qu'elle ne peut pas voir, sa truffe on dirait du caoutchouc et ses yeux qui la fixent, il se met debout et sa queue se met à frétiller, il se lèche les babines de sa langue démesurée, et Ruby se demande ce qu'il voit, ce qu'il pense, s'il se souvient d'une autre vie, et elle a presque envie d'aller ramasser une brique quelque part et exploser la fenêtre comme ça elle pourra le ramener chez elle le chiot, et là elle remarque les chatons, les uns sur les autres, ils dorment à pattes fermées, elle les prendrait bien tous, le chiot et les chatons et les gerbilles et les hamsters, elle sait qu'elle irait pas bien loin, un flic qui lui tape sur l'épaule, et c'est Charlie Parish qui est là derrière elle, pouf, comme s'il était sorti d'une plaque d'égout, elle guettait son arrivée pourtant, click, elle regardait dans le magasin, click, elle regardait la rue, elle changeait la mise au point, elle l'attendait mais elle a sursauté quand même, une boule au ventre, Charlie fait deux fois sa taille normale, c'est la vitre qui agrandit, déforme les proportions.

« Je t'ai eue ! dit-il en riant. Il s'approche et il est à sa hauteur.

— Tu m'as fait sursauter. Tu es sorti de nulle part.

— Je pensais que tu m'avais vu dans la vitre, tu avais l'air d'avoir reconnu quelqu'un. Tu souriais et tout. »

Ils restent le nez collé contre la vitre, ils se coupent du monde derrière eux.

« Il remue la queue tellement il est content, dit Ruby. J'aimerais bien qu'il soit à moi, j'aimerais bien l'emmener chez moi. Il est beau, hein ? J'avais un chien quand j'étais petite et il lui ressemblait, ça pourrait presque être lui quand il était plus jeune. Il doit pas avoir plus d'un mois ou deux. Il est tellement petit et doux. Mais ça serait pas bien pour lui de rester enfermé dans un appartement toute la journée, pendant que je suis au boulot, il se sentirait seul. J'ai même pas de jardin.

— Tu devrais l'acheter. Tant que tu l'aimes il sera content.

— Non ça serait égoïste. Il trouvera une meilleure famille que moi.

— Tu as peut-être raison. Quelqu'un le prendra. Ça va aller pour lui. »

Ils restent un moment à regarder le chiot.

« Allez viens, il faut que je passe au pub chercher un truc. On peut aller boire un coup vite fait et puis on sort. »

Ruby dit au revoir au chien et elle est triste l'espace d'une seconde et puis c'est fini et ils sont là, ils se promènent dans la rue. Charlie a enlevé le pansement de son visage trop tôt, il faut qu'il garde la blessure protégée pour qu'elle reste bien propre, et les gens se retournent à cause des points de suture, et du sang noir qui a coagulé, et des bleus qui virent au jaune. Mais la peau, elle est en train de cicatriser, et la cicatrice sera pas si marquée que ça, elle va s'estomper et faire partie de lui, et Ruby se remet à regarder les couleurs, elle voit plus la bouillie des points de suture, elle voit les tons de rouge qui vont se fondre avec la couleur de la peau, ça l'épate toujours, Ruby, cette façon qu'a le corps de se réparer, la peau qui pousse et fusionne. Après des années à travailler dans un hôpital elle se dit que c'est un miracle que les gens se remettent de leurs blessures, la peau et les os qui se réparent, c'est magique, et on peut transplanter des organes et petit à petit ils s'installent dans leur nouvelle maison, ils la font leur, ils y sont bien, le corps c'est un truc fabuleux, il y a en qui disent que c'est le temple de l'âme et elle voit bien ça, oui.

« Ça te fait mal ? Ton visage ?

— Je douille bien. Mais ça aurait pu être pire. C'est ce que je me dis. Ils auraient pu me crever un œil ou me filer un coup de couteau dans le cœur. »

Ruby imagine qu'on lui ouvre le torse et qu'on y remet un cœur d'occasion, une belle opération par des travailleurs qui font des miracles, les chirurgiens sauvent des vies tous les jours et elle pense à ça au lieu du traumatisme que ça représente pour les victimes, elle c'est *happy end* à fond.

« Ça sera mieux quand les points de suture seront enlevés et que ça commencera à cicatriser. Ça va aller.

— Je vais ressembler à Action Man. »

Ruby lui prend le bras, quand elle a commencé à discuter avec lui à l'hôpital elle a su tout de suite qu'elle lui plaisait, pour elle c'était pareil, elle allait pas se priver, la vie est trop courte, alors quand elle a su qu'on allait le laisser sortir elle est allée le voir, lui a demandé comment il se sentait et a fait en sorte qu'il lui propose d'aller boire un verre, elle s'est débrouillée pour ça ait l'air d'être son idée à lui, elle avait deviné que Charlie c'était un timide, même s'il passe à la radio, c'est probablement plus facile de parler à l'antenne qu'à une personne en live.

« Je me suis dit que tu passais peut-être à la radio ce matin, mais ça diffusait pas.

— J'étais pas d'humeur, à vrai dire, mais ça faisait un moment déjà que c'était sur la fin. Je travaillais de nuit donc c'était facile d'y aller après, et puis de dormir jusqu'à 15 heures ou par là, mais là je vais pas mal travailler la journée. J'ai besoin de thunes.

— On a tous besoin d'argent.

— Faut bien vivre, hein ? Le travail d'abord. La radio c'est pour se marrer. J'ai un bon gros mois à l'aéroport, je fais des livraisons sur la M25 surtout. On faisait plein de soirées DJ avant mais on avait diminué à cause de la radio. L'autre soir c'était la première fois que j'en refaisais depuis un bout de temps. »

Ils passent le multiplex et l'entrée du centre commercial, le pub est enterré en sous-sol, c'est bourré de junkies et d'alcooliques, une zone mal éclairée et sans fenêtres avec des sièges en velours, la seule musique c'est Jimi Hendrix et Led Zeppelin, elle n'y est allée qu'une fois mais c'est bien connu, devant eux y a trois filles sur leurs skateboards, qui font des flips sur une pente en béton, des plantes sèches qui ont brûlé au soleil et redressent la tête avec les premiers picotements d'une pluie d'été qui en une seconde vire au déluge, de grosses gouttes qui viennent de l'océan, des gouttes de pluie teintées d'huile, des gouttes sur la pointe d'une aiguille, Ruby qui s'abrite dans l'embrasure de la porte d'un magasin, le nez contre la grille, à travers les lattes on voit des chevaux en porcelaine et des horloges Mickey Mouse, des poneys Tinker et des mulots comme ceux qu'on trouve en banlieue, vers l'aéroport, et une flaque est en train de se former, ça dilue les marées noires, ça attrape la lumière et ça crée des motifs, ça tourne au vinaigre, le

visage de sa maman et du chiot tournoient dans l'eau, maman qui caresse la vieille tête fatiguée de Ben, maman qui ouvre une boîte de conserve pleine de morceaux de poulet et Ben qui devient dingue, Ben qui gémit et qui remue la queue, qui engloutit tout en quelques secondes, Ben qui grimpe sur le canapé avec elles, qui se cale sous la couverture, Gene Kelly coincé sous la pluie, qui fait claquer ses talons, l'averse est finie, la flaque est lisse, les gamines ressortent sur leurs skateboards, des protections aux genoux, des croûtes sur les coudes.

« Qu'est-ce que tu veux faire ? demande Charlie.

— Ça m'est égal.

— Allez, tout ce que tu voudras. »

Elle réfléchit une minute.

« Emmène-moi en vacances. Une journée ça suffit. Quelques heures sur une plage espagnole. »

Il rigole et ils tournent au coin de la rue, Charlie la fait entrer dans le pub, c'est plein à craquer, plein d'hommes qui comptent bien se prendre une bonne cuite, direct après le taf, et quelques femmes aussi avec leurs maris et leurs copains, un groupe de cinq blondes fringuées pour sortir, elles sont pas discrètes, assises à leur table, elles attirent les regards, elles ont de jolis visages qui commencent à s'empâter à la quarantaine bien tassée, elles sont bien en chair mais elles compensent par leur assurance.

Au fond il y a une estrade avec une rangée de tables de billard, c'est là que sont installés les potes de Charlie, ils l'appellent, un maigre en survêtement, une queue à la main, la poignée qui repose sur le pied droit. Ruby a le temps de reconnaître quelques têtes en attendant son verre. Bob qui habite au bout de sa rue, un petit gros, il est chauve et il a le sens de l'humour, il a fait une crise cardiaque l'année dernière et il ne devrait pas boire cette pinte de bière brune, cigarette à la main, et il y a un des éboueurs skin qu'elle voit parfois le matin, celui qui la siffle toujours, il est au bar, le bras passé autour de la taille d'une rousse qui est canon, vraiment superbe, et il voit Ruby, hoche la tête, là il siffle pas, il veut faire bonne impression, la vie est belle, c'est le meilleur des âges, pas de pépins de santé, une pinte de bière au bar.

« Tiens, » dit Charlie, en lui passant une bouteille.

Elle le suit vers l'estrade.

« Ça c'est Del Boy, dit Charlie une fois qu'il sont assis. Et ça c'est Johnny, plus connu sous le nom de Johnny Chromozone, alias DJ Chromo.

— Spéciale dédicace.

— Moi c'est Derek, pas Del Boy, dit le type à la chaîne en argent.

— Non, c'est Del Boy. Si tu veux du bon speed ou du porno chelou, c'est lui que tu vas voir.

— Va te faire foutre, dit Del Boy, mais en se marrant. Le travail nuit gravement à la santé.

— Mais on n'est pas à Peckham là, dit le type maigre, en se penchant en avant. C'est pas le trou du cul du monde ici, on se gratte pas le couilles toute la journée, espèce de branleur.

— Moi, c'est Derek en vrai, » dit cette caricature du Del Boy de *Only Fools and Horses*, en se penchant en avant et en souriant à Ruby.

Elle hoche la tête et boit son verre. C'est comme si elle était entourée de gens qu'elle connaît depuis des années, elle a entendu la voix de Charlie et Chromo tellement souvent, et ils ont à peu près la même voix en vrai, peut-être plus posée, en même temps il faut sûrement se booster pour passer à l'antenne, Ruby pense à l'autre DJ, Punch, qui met du punk et du reggae, il mixe ça avec Tricky et the Prodigy et Beenie Man, c'est pas ce qu'elle écoute d'habitude mais bon, pour elle c'est le son qui compte, elle a toutes les peines du monde devant les yeux chaque jour de sa vie et elle a besoin de s'échapper, elle a déjà assez à penser avec le cancer et les comas, sans parler des chamailleries politiques partisans, le syndicat il est là pour ça, on va pas se taper les discours des carriéristes en plus, et c'est Sally qui gère les histoires de syndic, elle se bat contre des moulins à vent, Ruby elle veut prendre du bon temps, elle est bien là avec Charlie, à attendre que DJ Chromo mette du son, qu'il se lance dans un discours sur l'espace et le temps, qu'il raconte que la vie c'est que du mouvement, de la vibration, de l'énergie, rien de solide, c'est un philosophe, et c'est comme ça quand on pénètre dans la Chromo Zone, Ruby est en sa présence maintenant, elle est passée de l'autre côté du rideau dans un présent éternel où il n'y a ni passé ni futur, pas de raison de s'inquiéter parce que les apparences sont trompeuses, et elle voudrait que ça soit comme ça pour sa maman, ils disent que c'est ce qui arrive quand on a l'Alzheimer, on perd les pédales, mais on se débarrasse aussi des soucis, pas de regrets, pas de craintes, et Ruby attrape sa paille et s'y amarre, s'y agrippe comme si sa vie en dépendait, elle sort autant que possible, elle vit dans le présent, faire des plans sur la comète c'est pas son truc.

« Je me souviens de t'avoir vue à l'hôpital, dit Johnny, et Ruby se dit qu'il a pas du tout la tête qu'elle aurait imaginée. Tu avais ton uniforme, mais je me souviens de ton visage. Hé, est-ce que Charlie a dû utiliser le bassin quand il était à l'hosto ?

— Au début il était un peu shooté aux médocs mais ça allait, il arrivait à marcher.

— Tu sais quoi ? dit Johnny Chromozone, qui est bourré. Moi je dis : les infirmières elles déchirent sa race. Personne va dire le contraire. On pense tous pareil : les petits arnaqueurs comme Del Boy et les hommes de lettres comme bibi. C'est bon quoi, on voit bien comment ça se passe.

— Moi c'est Derek.

— Moi je dis : t'assures bien, et c'est pas un boulot facile. Et c'est pas comme si c'était valorisé. Moi je dis bravo. »

Il se penche en avant.

« Je me fous pas de ta gueule, hein ? dit DJ Chromo en mangeant ses mots. Je suis un peu bourré, c'est tout. Je suis là depuis 17 heures. »

DJ Chromo trinque avec sa pinte contre la bouteille de Ruby, il dit à Charlie de faire pareil, et après il porte un toast à Ruby, il fait tout un numéro, il lève son verre, il passe sa langue fluorescente sur ses lèvres violettes, il est rond comme une queue de pelle, ou alors foncedé, elle est gênée mais elle voit bien que c'est une de ces grandes gueules pleines d'énergie qui l'ouvrent en mode avance rapide, un beatbox sur pattes, le volume à fond, un gros coffre branché sur le secteur, mais comme ça braille bien dans le pub y a qu'elle et Charlie et Derek qui entendent vraiment ce qu'il dit, et c'est pas désagréable de regarder son visage bouger, elle le voyait plus mince, avec des lunettes, pas un buveur comme lui, mais c'est logique, un philosophe de comptoir qui est à fond dans les idées, les livres et la musique, tout ce qui peut faire cogiter.

« Aux infirmières qui font le sale boulot pendant que les pop stars et les acteurs se font toute la thune. Et les footballeurs aussi. Ça montre bien qu'on est dans une société de merde quand c'est les minets qui se tapent toutes les filles. Une face de cul comme Del il fait quoi là-dedans ?

— Derek.

— Des faces de cul comme Del Boy et moi.

— Derek.

— Ça c'est que ceux qui se font prendre en photo, » dit le type en survêt' en s'approchant pour attraper sa pinte. Il en boit une gorgée, et tient la

queue en équilibre sur son épaule. Charlie zappe de le présenter.

« Ceux qui se font vraiment de la thune on n'en entend pas parler. Ils veulent qu'on soit bien vénère contre les footballeurs et toute la smala comme ça on cherchera pas trop loin, comme ça on trouvera pas où vont les gros sous. Eux ils viennent d'où on vient, ils se sont bien démerdés, donc ils s'en prennent plein la gueule comme ça on pense pas trop à la clique cuillère en argent dans le cul.

— Bande de connards, dit Johnny Chromozone. Le truc c'est qu'on s'y attend de leur part, ceux qui ont de la thune, mais quand c'est des gens comme nous qui se font une place et peuvent dire quelque chose on s'attend à ce qu'ils balancent la vérité.

— On entendrait pas trop parler d'eux s'ils commençaient à tout déballer. C'est le prix à payer pour être riche et célèbre. Tant qu'on reste bien à sa place et qu'on fait pas de vagues, on peut tout avoir.

— Moi tout ce que je sais... dit Chromo en baissant la voix. Tout ce que je sais c'est que le fond de l'histoire c'est que c'est les infirmières les héros. Elles donnent un coup de main et on les envoie chier en retour. Pour elles, c'est pas une question d'argent, pas vrai ? Les médecins et les infirmières ils font ce qu'ils font parce qu'ils ont envie d'aider les gens. Pareil pour les profs qui se tapent une bande de petits hooligans morveux qui veulent leur pourrir la vie.

— Tu charries là, dit le joueur de billard. T'as assez foutu la merde avec les profs quand c'était ton tour.

— Je sais, et j'avais tort, je le dis. J'étais un vrai petit merdeux. Si je pouvais remonter le temps je changerais tout ça, mais je peux pas. Ce qui est fait est fait. J'avais pas envie d'apprendre à l'époque, mais maintenant oui. »

Ruby voit bien Chromo discuter sérieusement de la vie avec Sally, et elle se refait la réflexion qu'elle le voyait différemment, une version plus âgée des gamins sur la bande d'arrêt d'urgence, y a pas à dire elle a du goût cette skunk, elle te détruit la tête tellement y a de pétrole dedans, pétard le bien nommé, et c'est bizarre de mettre des visages sur des noms, des voix, des idées, et pour Charlie, ben, elle kiffe sa musique, elle ressent pas le besoin de parler de la vie, ils savent tous les deux ce qu'il en est, il aurait pu avoir n'importe quelle tête, trois yeux et une jambe, le monde tout lisse des gens beaux dans leurs habits tout neufs ça l'a jamais attirée, ce qu'on est c'est bien moins superficiel, c'est là dans les organes, mais tout bouge très vite,

tout évolue, et y a pas un jour qui se ressemble, les gens ils ont leurs hauts et leurs bas, tout le monde est occupé à faire quelque chose, même quand on voit pas ce que c'est, chaque cerveau est branché, en mode recharge, des millions de petit signaux qui permettent de transmettre des opinions, des visions, tout ça elle adore, l'alcool sur sa langue et le cliquetis des boules de billard à quelques mètres, l'odeur du pub et de sa clientèle, de la peinture sur le bleu de travail d'un homme installé pas loin, l'odeur des frites empilées à côté du hamburger, près d'un cendrier plein de mégots, les braises après un grand feu, saucisse-purée et des grands écarts.

« C'est à toi, Del, dit quelqu'un.

— Derek. Moi c'est Derek, tu vas arrêter de te foutre de ma gueule, gros bâtard ? Sinon tu vas te prendre mon poing dans la gueule.

— Désolé, Del. »

Ruby le regarde se diriger vers le porte-queues et prendre une queue, elle voit bien qu'il aime bien se faire remarquer, et il cherche la craie, il polit le bout, il met la touche pro, c'est un flambeur, elle voit bien maintenant pourquoi les autres l'appellent Del Boy, est-ce que c'est vrai qu'il vend du bon speed ? il vend quoi comme porno ? Derek lève les sourcils, il laisse tomber, y a plus de craie. Il s'approche de la table et se penche en avant, il casse, et ça claque bien. Chromo se lève et prend sa pinte avec lui pour aller regarder, il laisse Ruby seule avec Charlie, il est discret, et quelqu'un d'autre qui vient d'arriver passe un jeu de clefs à Charlie, lui chuchote quelque chose à l'oreille, le tape dans le dos et se barre.

Ruby a fini son verre.

« Tu reprends la même chose ? demande-t-elle.

— Non, viens, on va aller quelque part où on peut parler. Tu voulais partir en vacances, allez, on se fait la malle tous les deux. »

Elle rit et elle fait un signe aux autres pour dire au revoir, elle le suit dans le pub, main dans la main, l'éboueur emballe son top model, Bob s'enfile un shot, il se fend la tronche.

« Salut Ruby, je t'avais pas vue entrer. »

Il fait humide dehors, l'air est moite, Ruby suit Charlie qui traverse la rue, se dirige vers une camionnette, elle pense à une plage au soleil, elle se demande où ils vont. Il ouvre la porte et monte, se penche et ouvre la porte de l'autre côté, Ruby monte dans un sauna, qui a besoin d'un bon coup de ménage, Charlie se baisse et envoie des verres en plastique et des cartons à l'arrière, il envoie valser une frite, et Ruby inspecte l'avant de la

camionnette, un fouillis de mégots et de cassettes, quelques bouteilles vertes qu'il a dû boire en rentrant de Calais, de la Stella qui s'avale en deux gorgées, et même si ça sent le renfermé là-dedans, c'est poussiéreux, le tapis est crade, y a des gravillons dans les recoins, il y a l'odeur de Charlie, la même qu'elle a remarquée à l'hôpital, Charlie Parish qui s'impose, se superpose à l'odeur du désinfectant, c'est une odeur qui lui rappelle des arbres, elle sait pas pourquoi, une odeur saine, avec une note sucrée, son déodorant peut-être, c'est un petit garçon qui a grandi et qui a pas rangé ses jouets, il a un hobby avec sa musique, il a pas mérité son visage tailladé, en même temps elle sait que ses agresseurs sont aussi des petits garçons qui ont grandi, qu'ils ont perdu leur route et qu'ils sont allés trop loin, ils ont gâché le jeu, c'est rien qu'un jeu, les flics en hélico et le *Department of Trade and Industry* et la meute anti-émeute file sur la bande d'arrêt d'urgence, tout le monde qui joue un rôle.

« On va où ? »

— Je t'emmène en vacances, c'est ça que tu voulais, non ?

— Non mais en vrai on fait quoi ?

— Tu verras bien. »

Ruby hausse les épaules, ils passent devant le pub et elle y jette un œil, les fenêtres sont petites elle voit rien, la porte est ouverte.

« Je veux te montrer une Cadillac. »

Ruby pige pas.

« Une Cadillac que je vais acheter. »

Ruby hoche la tête.

« C'est pas loin. J'ai un pris un prêt mais il me manque mille boules. Le type demandait six mille, mais il me la laissera pour cinq mille cinq cents. C'est ce qu'il a dit. Ça consomme pas mal, 35 litres au kilomètre, mais c'est le genre de voiture qu'on sort pour les grandes occasions, tu sais, pour aller à Heston ou rouler le long de l'Embankment.

— C'est beaucoup d'argent.

— Ça sera pour bosser. Moi je me dis, y a des gens qui louent des Rolls-Royce et des Daimler, tu vois, pour des mariages et des enterrements, pour les grandes occasions quoi, comme je disais, mais t'en as déjà vu, toi, une mariée qui sort d'une vieille église normande et hop, direct, elle saute dans une Cadillac rose ?

— Elle est rose ?

— Obligé. Tu vois quand c'est un mariage les gens ils font ça en mode tout formel. Les gens ils achètent, ou ils empruntent ou ils louent des costards qu'ils auraient pas idée de porter normalement, ils traînent comme des cons à attendre des voitures dans lesquelles ils sont jamais montés de leur vie, et pourquoi ils sont jamais montés dans une Rolls ou une Daimler c'est qu'ils ont pas les moyens, et c'est à ça que ça se résume, il veulent goûter à la belle vie pour que ce soit un jour pas comme les autres, boire du champagne alors qu'ils préféreraient une pinte. Ils écoutent de la variété alors qu'ils préféreraient un truc qui bouge un peu plus. En tout cas jusqu'à ce que tout le monde soit bourré et là tout le monde boit une pinte au bar, et on se lâche sur le son, et tout le monde demande sa chanson préférée et ça devient une vraie fête.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec une Cadillac rose ?

— Ben mon idée c'est pourquoi on utiliserait pas une Cadillac à la place ? Les gens adoreraient. Imagine : sortir en costard et en robe de mariée et sauter dans une caisse américaine rose, à l'ancienne, des gros ailerons argentés, une finition en chrome bien poli, on mettrait *Love Me Tender*, et après, en les conduisant à leur nuit de noces, *Great Balls of Fire* par exemple. »

Ruby rit, comme s'il blaguait.

« Non mais, sérieux. Tu voudrais une Rolls vintage, genre bien coincé et emmerdant, ou tu préfères monter dans une grosse Cadillac bien tape-à-l'œil et plus marrante, genre tu te prends pas trop au sérieux ? Honnêtement.

— Une Cadillac. Je choisirais une Cadillac. »

Charlie prend une petite rue, et tourne à droite. « La voilà, devant cette maison-là au bout. »

Ruby avait pas besoin qu'il lui montre, on peut pas la louper la voiture, comme si le modèle était pas adapté à la taille des maisons. Comme les voitures miniatures avec lesquelles jouent les enfants, ne respectent pas les proportions : une voiture qui rentre dans le coffre de l'autre, des soldats de plomb avec l'Allemand qui pourrait écrabouiller l'Anglais d'un coup de botte. C'est une belle bagnole, pas à dire, garée sur un coin de rue, elle se repose sur le trottoir, du coup le taxi anglais derrière on dirait une miniature. La Cadillac est propre, elle brille sous la lumière du soleil qui décline, les ailerons sont énormes, tout en elle est plus grand que nature, tape-à-l'œil, comme Charlie avait dit, et elle le prend pas pour un flasheur, cette caisse

c'est classe dans son genre, mais il va les sortir d'où ses mille balles ? Elle se dit que c'est un rêve, un but à atteindre.

« J'ai eu l'idée du service Cadillac quand on est allé à Las Vegas. Mon pote s'est marié et il voulait qu'Elvis officie. On y est allé à une vingtaine. C'était pas cher et on a adoré, on était dans un hôtel classe, tu traverses les casinos et ils communiquent et ça fait que c'est dur d'en sortir, ils te filent des verres gratuits tout le temps pour te bourrer la gueule. On est restés cinq jours et on s'est éclatés, c'était de la balle.

— Alors c'est Elvis Presley qui a marié ton pote ?

— C'était un sosie.

— Je pensais pas que c'était le vrai.

— C'était Elvis plus vieux, il portait une cape et des pattes, et après ça les mariés sont partis en Cadillac. Du coup c'est pas mon idée mais tout se recycle, hein ? Moi j'aurais pris Elvis jeune, pas un vieux bedonnant avec une chaîne et un postiche de torse. C'est à cause de ça que j'ai commencé à écouter les disques rockabilly que je mixe avec les autres trucs. On s'est bien marrés.

— Tu vas les sortir d'où les mille qui te manquent ? demande Ruby.

— Aucune idée. J'espère juste qu'il vendra pas entre-temps. Y a pas beaucoup de gens qui se manifestent mais il veut pas baisser plus. Elle sera peut-être partie le temps que je trouve la thune. Je suis déjà au max là. Mais je croise les doigts. »

Ils restent comme ça cinq minutes, dans la camionnette à regarder la voiture, et puis Charlie fait demi-tour et repart.

« On va où ?

— On fait comme les Beatles : un *Magical Mystery Tour* ! Visite surprise. Tu verras bien. »

Ruby discute avec Charlie, elle regarde les rues défiler, des champs où les chevaux ne sont plus des figurines en porcelaine, le soleil décline, et elle se demande s'il l'emmène dans Londres, et puis ils tournent, dépassent les limites de l'aéroport, ils plongent dans le tunnel qui mène à l'aéroport, et là elle se redresse dans son siège, elle se demande si, en tout cas on est vite de l'autre côté, Charlie vire vers le Terminal 3, s'arrête devant les barrières du parking à étages. Il s'arrête et tend le bras pour prendre son ticket.

« On venait ici quand on était mômes, on se posait tout en haut du parking et on regardait les avions décoller, on essayait de deviner où ils allaient, on faisait semblant qu'on était à bord. »

La lumière est basse dans le parking, l'odeur sucrée de l'essence qui s'engouffre par la fenêtre, il n'y a presque plus de place au rez-de-chaussée, et ils montent la rampe qui mène vers le premier étage, la camionnette bascule à l'angle, ils ralentissent quand ils arrivent en haut à cause de l'angle mort, ils tournent à droite et suivent les flèches qui les font passer entre des colonnes grises et les formes monotones de Ford et de Datsun, un homme avec une valise qui avance à pas résolus vers les escaliers, accompagné d'une femme qui porte un manteau rouge, Ruby adore l'odeur de l'essence, ils montent la rampe suivante, suivent les flèches, regardent les immeubles au-dehors, et ça continue et là, boum, ils sont sur le toit, une explosion d'air frais qui fait l'effet d'un masque à oxygène, ils sont seuls ici, et Charlie laisse la camionnette glisser jusqu'au bord, et ce ciel splendide devant eux.

Charlie s'arrête près du mur et coupe le moteur et les phares. Un avion s'élève, dépasse les terminaux, il décolle de la piste et s'élève dans les airs, la brise leur fait parvenir le « boom ».

Charlie rit et dit : « Après les vacances, ça reste ce qu'il y a de mieux. »

Il sort des feuilles à rouler et regarde Ruby, il sait ce qu'elle va dire et c'est comme s'ils étaient seuls au monde, là, maintenant, si près et pourtant si loin des terminaux, des gens qui travaillent à l'aéroport, et surtout des jets qui vrombissent dans les airs et font le tour du monde. C'est magique, mieux que d'être au pub avec DJ Chromo et les autres, et c'est pas parce qu'elle les aime pas, elle les aime bien, mais c'est la première fois qu'elle sort avec Charlie et c'est unique comme rendez-vous, mieux que l'obscurité d'un cinéma et elle pense à ce qu'elle adore : voir les voitures défiler depuis la bordure de l'autoroute, tout le monde est pressé d'arriver quelque part alors qu'elle est là, détendue, à regarder le spectacle, ça fait le même effet maintenant, et peut-être qu'ils sont faits l'un pour l'autre, on peut pas savoir si vite, mais c'est comme si Charlie aimait les mêmes choses, ressentait la même chose, et là elle s'arrête tout de suite, elle va pas se projeter, elle savoure le moment, tous les deux en train de fumer et regarder le ciel nocturne, le clignotement des lumières et le mouvement des avions qui prennent de la vitesse, rétrécissent et sont engloutis par l'obscurité, et eux assis là en silence.

« Le panneau là il est nouveau, » dit Charlie au bout d'une éternité, qui n'a en fait probablement pas duré plus de cinq minutes.

Ruby regarde le panneau, un avertissement : il est interdit de se garer sur le toit du parking sous peine d'arrestation et d'amende.

« Je suppose que c'est pour pas que les terroristes montent avec des roquettes pour viser les avions, dit Charlie.

— En même temps c'est pas un panneau qui va les arrêter. Du genre « Prière de ne pas Tirer De Missiles Antiaériens ici. » Ça risque pas de marcher. »

Ils restent assis là un moment.

« C'est un bon endroit pour mettre une antenne, dit Charlie en riant. Ils la capteraient direct, par contre. Ils doivent être en train de nous regarder en ce moment. Sûr, même. Ils vont pas mettre un panneau comme ça et pas surveiller le toit. Je serais pas surpris qu'il y ait une caméra braquée sur nous, en train de filmer.

— Tu crois ?

— Obligé, dit Charlie, en se penchant sur le volant. Ils vont pas déconner avec un truc comme un aéroport. Ils sortent le grand jeu contre le terrorisme et ceux qui dégomment des avions. Si t'as le matos, tu prépares tout en une minute et tu peux défoncer un jet, tuer des centaines de personnes. »

Ruby scrute l'obscurité mais elle ne voit rien de suspect, rien que le haut des autres blocs de bâtiments, des terminaux et des bureaux, des contours sombres, illuminés par endroits par la lumière de la rue plus bas.

« Ils ont sûrement un sniper dans le coin qui nous regarde à travers le viseur de son fusil.

— On ferait mieux de pas traîner s'ils nous regardent. Je vois pas où ils pourraient être, et toi ?

— Ça pourrait être n'importe où, un de ces immeubles par là-bas. Ils vont pas mettre une lampe néon quand même... Ils travaillent dans l'ombre, ils choisissent leur cible avec des viseurs spéciaux et puis ils te chopent quand tu t'y attends pas. Tant qu'il y a le tampon officiel là-dessus c'est légal et ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Il y a un fou là-bas avec un fusil de gros calibre et un petit point sur nos visages, une croix ou un truc comme ça, il a le doigt qui le démange, il passe lentement de toi à moi, et il revient, braque, prêt à nous trouer le bide, nous exploser le crâne.

— Arrête, dit Ruby, qui tremble en scrutant l'ombre.

— Je déconne pas. Ça me surprendrait pas. Un tueur officiel là-bas qui pèse le pour et le contre, qui se demande s'il pourra s'en tirer sans avoir d'embrouilles après, il nous mate en train de bédav et il monte sur ses

grands chevaux. Il se dit qu'on est des nazes même s'il sait qu'on est pas des terroristes, il cherche juste une excuse pour appuyer sur la détente et nous descendre. Ça serait silencieux, et il viendrait virer les corps, les mains dans les poches. »

Elle ne sait pas si elle doit le croire ou pas, elle voit pas les choses se passer comme ça à vrai dire, mais c'est possible, dégommer des avions de ligne c'est pas rien et peut-être qu'ils prennent aucun risque, mais non, ça serait quoi l'intérêt, qu'est-ce qu'ils y gagneraient ? C'est écrit en toutes lettres sur le panneau et même si le sniper et ses potes vont pas leur tirer dessus, c'est clair qu'il surveillent, et on s'y habitue plus ou moins aux caméras de surveillance, quand on se balade dans la rue, dans les centres commerciaux, partout où on peut voler dans les magasins, y a même des boîtes qui ont des caméras de surveillance, et c'est pas trop grave parce qu'on est dans la foule et on peut se mélanger aux autres, mais ici, loin de tout, la voie est libre, ça leur donne du pouvoir, et ce qui fait que c'est bien sur le toit c'est aussi le danger. Ils sont seuls et elle a peur, la crainte qui monte, ils font tous les deux confiance à quelqu'un qu'ils ne connaissent pas, ils mettent leur vie dans les mains d'un bourreau, et à n'importe quel moment il peut appuyer sur la gâchette et c'est fini pour eux.

« Si on y allait ? Je me sens pas trop à l'aise ici.

— T'inquiète pas. Je pensais tout haut, c'est tout.

— Non, ils vont nous faire chier et nous choper pour la beuh. Ça me fait flipper cet endroit maintenant. Tout est changé. J'aime pas penser au sniper. »

Charlie rit et allume le moteur, et elle sait qu'il a autant envie de bouger qu'elle mais comme tous les hommes il se sent obligé de faire le malin, faire semblant qu'il s'en fout, et il fait le tour du toit d'abord, il fait exprès de zigzaguer, et puis il commencent la descente, étage par étage, et la peur s'est envolée, elle sait que c'était irrationnel, une pointe de parano, et elle est contente que Charlie l'ait emmenée ici, c'est un endroit excitant. Il paie et ils quittent le parking, se perdent dans la circulation.

« On va prendre un café ? »

Ruby hoche la tête, elle se sent bien à nouveau, les phares des voitures sont espacés, ils raccrochent l'autoroute et puis une aire de repos, ils se garent à côté de la station. C'est calme et elle entend le ronflement d'un générateur, sur les écrans des machines il y a des space rangers silencieux, des héros qui exterminent des aliens, des milliers d'empreintes digitales de

milliers de gamers sur les joysticks, et Ruby pense à toutes ces preuves accumulées dans un seul tout petit endroit, mais ça ne serait pas recevable devant une cour parce que tout ça s'est mélangé, et ils entrent dans la cafétéria et prennent deux cafés et une part de gâteau chacun, s'assoient près de la baie vitrée, avec vue sur l'autoroute, et Ruby se penche en avant et inhale les vapeurs du café, elle sent la chaleur sur son visage.

« J'espère que j'aurai la Cadillac un jour, dit Charlie, en baissant la voix pour que les gens à côté entendent pas. »

Il y a une famille près de la porte, quelques camionneurs, un couple assis en silence.

« Je pourrais être ton chauffeur de luxe. »

Ruby ne sait pas si ça la tente, les gens se retourneraient sur leur passage, c'est comme le chiot dans le magasin, ça ne va pas arriver en vrai, mais ça fait du bien de faire semblant. Sur la table, elle pose la main sur la sienne.

« On aurait pas pu monter sur le toit du parking avec la Cadillac. Elle aurait pas passé la barrière. On y serait encore maintenant, la carrosserie rayée et ça aurait été dommage de l'abîmer, c'est une beauté quand même.

— J'y avais pas pensé. »

Il a l'air triste d'un coup, pour la première fois depuis qu'elle l'a rencontré. Même quand il était à l'hôpital et qu'on nettoyait sa plaie il était optimiste, c'est pas dans sa nature d'être malheureux, et ça c'est encore une autre raison qui lui fait dire qu'ils sont pareils, ils cherchent tous les deux le positif plutôt que le négatif. Elle sait qu'il est en train de se dire qu'il aura jamais la voiture, tout comme elle sait qu'elle aura jamais le chiot et c'est comme si elle avait même pas besoin de lui parler, comme si elle lisait dans son esprit, et elle le regarde dans les yeux, et ça le fait rire et il sourit et finit son café, et tout le monde tourne la tête à cause du vrombissement des bécanes, trois Hell's Angels qui débarquent. Les Angels prennent trois thés et s'assoient près de la porte, ils gardent un œil sur les trois Harley rutilantes qui sont garées dehors. Ruby ne peut pas s'empêcher de remarquer que c'est un endroit très calme, vraiment silencieux comme une bibliothèque ou un endroit dans le même genre, la famille se lève pour partir, Charlie qui lui tient la main maintenant, qui peut-être se demande si elle veut un autre café, qui s'appête à parler.

M. Jeffreys regarde sa montre et repousse le dossier qu'il était en train d'étudier. Il ouvre un tiroir fermé à clef et sort sa boîte spéciale, passe ses doigts sur le teck. Il frotte une petite tâche. La marque ne veut pas s'effacer, il se mouille le pouce et appuie plus fort, il utilise son mouchoir pour polir le bois. Une fois que c'est impeccable, il place la boîte sur le bureau, bien dans l'alignement. C'est un cadeau de son père, un objet d'époque, et même si c'est un détail qui a toute son importance, M. Jeffreys aime la boîte plus encore pour ce qu'elle contient.

Il ouvre le couvercle et admire la façon dont la lumière accroche le réservoir de la seringue qui est à l'intérieur, un instrument classique d'une autre époque. Une seringue qui repose dans son lit de velours. Cela lui plaît que la seringue soit comme faite sur mesure pour sa main, qu'elle devienne une extension de son corps. À côté, les seringues en plastique sont des jouets. Bon marché et jetables, adaptés à l'époque. Les valeurs sont en chute, et c'est à lui de défendre les valeurs traditionnelles. Cette seringue rappelle une époque où l'ordre social était rigide, la médecine un domaine d'expérimentations audacieuses plutôt qu'un dû envers les humains.

Il sort l'instrument de sa boîte et l'emballe dans une peau de chamois neuve qu'il a achetée à l'un des voituriers qui nettoie son véhicule. Le magasin est bien situé par rapport à son hôtel et se spécialise en automobiles prestigieuses. C'est un drôle de commerce géré par un Sikh qui emploie beaucoup de jeunes skinheads en bleu de travail. La peau de chamois avait attiré son regard ; il entreprend maintenant de l'enrouler dans un cordon, coupé sur mesure. Il glisse le paquet dans la poche gauche de son manteau, dont l'épaisseur le protège de la seringue, qu'il a bien sûr orientée vers l'extérieur. Il sort un flacon de la boîte. Le glisse dans sa poche droite. Il replace l'écrin dans son tiroir et le verrouille, attrape son porte-documents puis quitte le bureau, s'assure que la porte est bien fermée. Il fait de son mieux pour rester calme mais ne peut pas s'empêcher de se sentir excité. Il s'arrête et compte jusqu'à vingt avant de continuer.

Tandis qu'il se dirige vers sa destination, M. Jeffreys parvient à trouver un rythme apaisant. Le mouvement de ses pieds est fluide, et sa respiration est constante. Dans les prochaines minutes c'est le côté pratique de son travail qui se mettra en branle, la raison même de sa présence dans l'hôpital. C'est aussi l'acte qui donne à sa vie son sens profond. C'est sa chance de

vraiment servir la communauté et faire une différence ; or comme il est lucide et d'une honnêteté à toute épreuve il est pleinement conscient des instincts primitifs qui se cachent à l'intérieur de chaque homme, même des individus éduqués et sensibles comme lui. Il est passé expert dans le contrôle de ses émotions, mais même après toutes ces années une certaine exaltation demeure. C'est un numéro d'équilibriste. Cette énergie doit être canalisée et dans le bon sens, la fin justifiant les moyens. Le professionnalisme est de rigueur et il est fier de la façon dont il s'acquitte de la tâche la plus cruciale de son travail. Pas de marge d'erreur possible. Son succès il l'a mérité et si jamais il devait échouer il serait pareillement responsable.

Comme toujours les murs du couloir sont vides et sans âme. Parfois il remarque des monceaux de notes officielles, des posters et des prospectus, puis des dessins et des peintures, rien qui vaille le détour. Ces feuillets se fondent dans le plâtre comme les fenêtres des maisons des alentours sont coulées dans le béton. Le trajet qu'il choisit d'effectuer par les petites routes avant de se rendre au travail souligne à chaque fois l'importance de la tâche qu'il accomplit : les rues de la ville qu'il observe sont le reflet des couloirs de l'hôpital. On a laissé trop de choses pourrir sur pied et se délabrer, des décisions ont été sciemment ignorées parce qu'elles étaient trop difficiles à appliquer ou qu'elles demandaient un minimum d'effort. Trop de gens pontifient, repoussent l'inévitable. Des choix s'imposent et il faut entreprendre une action décisive, peu importe si ces décisions sont difficiles et ont le goût du regret. M. Jeffreys est un réaliste et il y croit de tout son cœur. N'aurait pas été capable de continuer sans cela.

M. Jeffreys remarque une tache sur le bout de sa chaussure qui semble être de la peinture. Malgré l'importance de sa tâche il ne peut pas s'empêcher de se pencher pour inspecter la tache. En effet c'est de la peinture. Il frotte la marque et la tache disparaît presque entièrement mais il en reste un peu. On dirait une sorte de mélange de peinture et de plâtre. Il en a sur les doigts maintenant. Il y a des toilettes pas loin et il décide de faire un crochet. Il a le temps. Il entre dans le W.-C. et mouille une serviette en papier pour frotter la tache. La tache finit par partir. L'odeur des toilettes le frappe alors qu'il se lave les mains. Le savon liquide est dans un distributeur sur lequel il faut appuyer pour qu'il sorte. L'idée des microbes sur ce poussoir perturbe M. Jeffreys. Il remplit sa paume de savon liquide, s'assure que ses mains sont propres et les sèche avec des serviettes, plutôt

que le sèche-mains automatique, afin de ne pas se salir en appuyant sur le bouton. Il imagine la pièce qui fourmille de microbes et de maladies. Pourquoi ces gens-là ne peuvent-ils pas vivre comme lui ? L'odeur dans les W.-C. est immonde et il n'ose pas regarder à l'intérieur. C'est une honte. Ce n'est pas bien compliqué d'astiquer un foutu W.-C. une fois par jour. Il sait qu'il se laisse distraire. Il inspire profondément et quitte les toilettes, continue son chemin, ses chaussures de nouveau impeccables. Il se sent vite à l'aise. Il tourne à droite après l'unité de pathologie, puis à gauche, il a repris son rythme de croisière. Le temps joue en sa faveur et il se sent confiant. Il ne se serait pas arrêté autrement.

L'unité est calme quand M. Jeffreys arrive. Silencieuse, hormis le ventilateur qui brasse de l'air. Il savoure ce moment. Le calme avant la tempête, sauf qu'il n'y aura pas de tempête. Rien de si déplaisant. Il perçoit un lointain ronflement : un homme qui rêve de beauté et d'innocence et sans doute de gagner à la loterie. Cette pensée le fait sourire. Il souhaite bonne chance au joueur. Le bruit du ventilateur augmente d'un cran. Il est dans l'ancre de la bête. En plein cœur. Évaluation de la situation : quelques secondes, pas plus, puis il s'avance vers le foyer de son activité, qui n'est qu'à quelques mètres. Il balaie du regard les quatre hommes qui dorment. Deux sont sous somnifères et au troisième on a administré une forte dose de calmants. Le quatrième homme, celui qui est le plus près de la sortie par laquelle M. Jeffreys est apparu, est gravement malade. Chaque client est évalué en fonction des patients les plus proches de lui, de la santé des patients environnants, et du fait qu'ils seront ou non conscients. La place qu'occupe son client lui-même est également vitale. Cette section-ci est au fond d'une unité séparée en deux.

Le monde est en paix. L'infirmière de nuit, une fille par ailleurs sympathique, est hors de vue à l'avant de l'aile. Il lui a parlé à de maintes reprises et ils s'entendent bien. Il y a là du respect mutuel qui lui donne du baume au cœur. Si elle change sa routine elle se demandera ce qu'il fait là, mais on ne saurait lui reprocher un manque de prévoyance. Clipboard à portée de main, explication au point. Si l'on ne peut plus faire confiance à un collègue, à un professionnel, à qui peut-on faire confiance ? Il est à l'abri mais ce n'est pas pour autant qu'il se repose sur ses lauriers. Elle quitte rarement son bureau mais une infime possibilité demeure. Il jette un œil pour vérifier qu'elle est bien à sa place, il distingue tout juste une épaule. Le moment de réel danger ne dure que quelques secondes. Tant qu'il n'est

pas repéré seringue à la main il est au-dessus de tout soupçon. L'injection elle-même est un moment de tension mais il a du métier. Il opère avec rapidité et douceur.

M. Jeffreys vit dans une culture civilisée qui n'a pas encore pleinement adopté l'idéal du vrai capitalisme, c'est donc vers les États-Unis qu'il se tourne pour l'orienter. Il va sans dire qu'il croit en la médecine privée, mais il entend bien que la transition du vieux système étatique prendra du temps. Les idéaux mal placés sont en cause et la tradition pèse lourd. Les Américains se sont défait de ce sentimentalisme et sont à même de prendre des décisions courageuses. Qui trime est récompensé, le paresseux ne l'est pas. Quant au crime, il est sévèrement puni. Une politique de tolérance zéro a été adoptée contre les éléments sans foi ni loi et il soutient de tout cœur la peine de mort pour les assassins les plus dépravés et les violeurs. Dès lors qu'elle est pratiquée dans des conditions optimales, car il y a là une garantie de dignité dans la mort, même pour les hommes les plus cruels. Pendre est un acte sauvage, la chaise électrique est un acte barbare, mais la mort par injection létale soulage la conscience de tous les hommes et les femmes bien pensants. C'est un compromis et une sorte de consensus.

Il coupe court à cet enchaînement d'idées. Son travail n'est pas comparable à celui des forces de l'ordre. C'est à lui d'aider les innocents plutôt que de punir les méchants. Il opère dans une arène complètement différente, mettant fin à des vies qui réclament d'être avortées. Il est l'ange de miséricorde qui soulage l'agonie de la vieillesse et des maladies en phase terminale. Ses patients sont des clients et il propose un service. L'État et l'individu sont en parfaite harmonie, bien que ce service soit secret. Aucune violence, et pas de regrets de la part de ses clients. Jeffreys est aide-soignant et se dévoue pour faire fonctionner le service de santé pour tous les intéressés.

M. Jeffreys se glisse près de M. Webster. Il tire le rideau juste ce qu'il faut pour le dissimuler aux autres patients dans l'unité, ses muscles sont tendus et son esprit est alerte. Webster remue, le visage émacié par le cancer et les cheveux rasés sous son masque à oxygène. Son apparence physique l'assimile aux voyous qui peuplent les urgences, mais sa coupe de cheveux est en réalité due au traitement. Une ivv, une interruption volontaire de vie comme celle-ci en milieu hospitalier, est une cause méritante, et pourtant cela reste une opération dangereuse. Retenue et imagination sont de rigueur pour en garantir le succès. Impossible de s'attendre à ce que l'État

soutienne M. Jeffreys s'il est découvert. Il le comprend parfaitement. Pendant quelques secondes il voit en Webster le voyou à la chemise YSL, le petit bouledogue, l'homme qui l'a attaqué à Soho il y a des années de cela, une suite de chauffeurs de taxi et tous les hooligans à qui il a eu affaire – à regret – au cours de sa vie. Il entrevoit le squelette qui l'a insulté. Mais s'il porte assistance à Webster, c'est pour d'autres raisons, pour le libérer de cette maladie qui le tue à feu doux alors qu'il n'y est pour rien.

M. Jeffreys sort sa seringue et plonge l'aiguille sous-cutanée dans le flacon. Il retire le piston et remplit le réservoir. Il soulève le bras de l'homme et trouve la veine. Lui injecte le liquide purificateur. M. Jeffreys retire l'aiguille et remballé son instrument d'époque dans la peau de chamois. Il ne prend pas la peine d'attacher le lien. Il fourre le paquet dans sa poche et se détend. Il ne s'est pas compromis. La potion magique circule dans les veines de M. Webster, le cœur qui participe activement à sa mise à mort. Le pauvre homme sera bientôt en paix. M. Jeffreys ressent une fierté toute professionnelle, ainsi qu'une myriade d'autres émotions. Il a aidé un autre être humain à s'échapper d'une situation sans issue.

Si on devait l'interroger maintenant, M. Jeffreys dirait qu'il avait entendu un patient crier et qu'il s'était précipité pour lui prêter secours. Il ne s'est jamais retrouvé dans cette situation mais il est confiant, il ne sera pas découvert. Il est absurde de devoir se préoccuper de telles choses mais la situation telle qu'elle est actuellement le requiert. Les yeux de Webster s'ouvrent et M. Jeffreys s'avance pour reconforter le mourant.

Il met quelques secondes à se souvenir où il est et tout de suite M. Jeffreys le rassure : tout va bien. Les expressions se succèdent sur le visage de son patient, on y lit de l'incertitude, peut-être même de la crainte. M. Jeffreys se penche en avant et parle tout bas dans l'oreille de Webster, le guide dans la direction voulue. Une présentation éloquente ne tombe jamais dans l'oreille d'un sourd, que le destinataire soit ou non conscient. Même chez une victime du coma, ses mots prennent racine. Du moins il l'espère. Il prend la main de Webster dans la sienne. Il le guide vers l'expérience qu'est la mort.

Tandis que ses clients s'éteignent sereinement, M. Jeffreys participe à la création de l'éternité dans laquelle l'âme errante trouvera le repos. Il a la conviction que l'Homme forge son propre paradis ou son enfer sur Terre, et de même la vie après la mort peut aussi être créée. Il ne fait que prêter main-forte. Webster fait de son mieux pour se relever dans son lit mais il est

très faible. M. Jeffreys reste auprès de lui tandis qu'il pénètre le royaume éternel, les larmes lui montent aux yeux en accompagnant cet homme triste et malade dans ses dernières secondes, il parle avec douceur, il sent la cire dans l'oreille du patient et persiste malgré l'odeur infecte, tout entier dévoué à sa tâche. Il sait que la vie du patient est lourde de douleur et de malheur et il fait corps avec cet homme mourant.

Très vite, le cœur de Webster s'arrête de battre et il n'est plus. M. Jeffreys reste un petit moment avec l'homme mort qu'il a aidé, il arrange avec douceur sa tête sur l'oreiller. Il ferme les yeux qui sont ouverts. Il touche un instant le front et s'apprête à partir. La mort est aussi importante que la naissance et c'est un privilège pour lui que d'être présent. C'est pesant pour M. Jeffreys, un poids qui l'afflige au plus profond de son être, et pourtant il est conscient de la valeur de son travail et il est obligé de se constituer une carapace contre la tristesse qui va de pair avec ses fonctions. Un verdict s'imposait, il a rendu l'arrêt, puis l'a exécuté. Il ne regrette rien. Webster lui est reconnaissant pour son aide. Jeffreys le sait pertinemment.

Il regarde dans le casier près du lit de Webster et finit par prendre un paquet de bonbons à la menthe parmi le reste des débris. Il empoche le paquet, se lève, fait le tour du lit, remet le rideau comme il l'a trouvé. Il vérifie les formes endormies des autres patients et constate qu'aucun d'entre eux n'a bougé. Il jette un œil dans le couloir et s'assure qu'il est vide, se dirige d'un pas pressé vers la sortie de secours par laquelle il est entré et traverse un petit square de briques et d'herbe. En quelques secondes il est dans les couloirs qu'il connaît si bien. Il est en sécurité et décide de prendre le chemin le plus long pour retourner à son bureau. L'adrénaline monte et il lui faut faire de l'exercice pour se calmer. Il sait que cette sensation passera vite mais le mouvement aide. Bien qu'il soit toujours capable de maintenir une apparence extérieure détendue, tout son être est comme électrifié. En cet instant le bureau est trop étriqué pour lui.

Alors il marche, M. Jeffreys. Il pourrait marcher pendant des heures s'il le voulait, sans aller nulle part. Pendant qu'il se promène il balance les bras et décrit des mouvements circulaires avec le cou. Il s'autorise enfin à sortir les bonbons à la menthe de sa poche et en met un dans la bouche. Les bonbons sont saupoudrés de quelque chose et ont un goût atroce. C'est un bien triste souvenir mais il l'ajoutera tout de même à sa collection. Les objets sont un caprice, une habitude qui a commencé des années plus tôt par l'ongle d'une jeune fille qu'il avait trouvée sous le porche d'un magasin.

Personne ne connaît la signification des objets qu'il collectionne et il est le seul à les avoir vus tous réunis. Parfois il regrette de ne pas pouvoir partager son secret. Parler à quelqu'un de ses bonnes œuvres, de la souffrance des personnes qu'il a aidé à libérer.

Même s'ils témoignent d'une tendance au sentimentalisme, ces objets ont une fonction pratique. Ils servent à lui rappeler le bien qu'il a fait et le motivent quand le poids de la responsabilité entraîne une baisse de moral. Bien sûr il y a une forme d'échec intrinsèque à ces objets, mais il les collectionne malgré tout. Cela dit, il ne les garde pas dans son appartement. Il a investi dans un local réhabilité en loft au sud de la Tamise, une usine à bougies désaffectée avec vue sur la rivière, et c'est là qu'il entpose ses souvenirs. Des grilles et des vigiles protègent les lieux de la population du coin et il voit presque son appartement sur la rive nord depuis son loft. C'est devenu tout un musée, une sorte de galerie. Il expose ces objets dans des vitrines par respect pour les âmes des disparus.

C'est une collection sans intérêt si l'on s'en tient aux objets eux-mêmes, qui sont banals, mais le fait qu'ils ont marqué chaque disparition leur confère leur valeur. Ils ont un caractère personnel en relation avec le travail qu'il a abattu, plutôt qu'avec ses clients. Des bijoux. Des vêtements. Des brosses à dents. Des lunettes. Même une fine mèche de cheveux. Ils représentent des gestes de clémence, ses sacrifices à lui. Parfois il est difficile de trouver un souvenir, d'où la mèche de cheveux, quoi qu'il en soit les objets sont un exutoire pour Jeffreys qui est si imaginatif. La purification en elle-même est simple. Une injection à l'hôpital. Une injection, un accident ou une asphyxie à domicile. Mais ce sont des tâches répétitives et pour garder l'esprit vif il lui faut pouvoir exercer ses capacités mentales. Un intellectuel a besoin de stimulation.

M. Jeffreys déteste le goût du bonbon à la menthe dans sa bouche, il l'emballe dans son mouchoir qu'il met dans sa poche en attendant de trouver une poubelle. Trouver une poubelle devient vite un besoin impérieux. Il sort le bonbon de sa poche et le garde dans la main. Il ne veut pas que ça coule dans sa poche et que ça salisse sa seringue. Il l'aime cette seringue. Elle détient un tel pouvoir et c'est un instrument de qualité, qui convient à un acte d'une telle profondeur. Il s'arrête pour réfléchir. Il y a une poubelle près du service de radiologie. Il y arrive sans tarder et se débarrasse du bonbon. Il se sent tout de suite mieux. Il prend le tournant et

passé devant la chapelle. La porte est ouverte et sur un coup de tête il s'arrête et jette un œil à l'intérieur.

La chapelle est vide, ce qui n'est pas surprenant vu l'heure. Il y voit souvent des gens pendant la journée, assis sur des chaises en plastique, la tête dans les mains, les yeux baissés, rivés sur le tapis. Il y en a qui restent assis, le regard vide, fixé sur la reproduction du Christ cloué sur sa croix. La chapelle n'est rien de plus qu'une pièce excessivement éclairée contenant une vingtaine de chaises. Il y a un petit autel surmonté d'une croix. Pas de bancs d'église en chêne. Aucune d'atmosphère. La chapelle ressemble à une cafétéria, une pièce stérile, fonctionnelle. Il est évident que Jeffreys ne s'en plaint pas, ça n'est qu'une observation. Il n'est pas prêt de recommander que l'hôpital gâche des fonds pour repenser le décor de la chapelle. Ceux qui s'y assoient n'apprécieraient pas.

Malgré tout cela, M. Jeffreys entre et s'assied. La chaise est si peu solide qu'il a l'impression qu'elle va céder sous son poids. Pourtant on ne peut pas dire qu'il soit lourd. Il n'ose pas imaginer ce qui se passe quand un des gros bonshommes ou des grosses bonnes femmes qu'il voit déambuler dans l'hôpital s'arrête ici se reposer. Comme ils souffrent, ces pauvres imbéciles, assis face à un Christ en plastique dont la peinture s'effrite autour des mollets. Les épines sur la tête du Christ sont grossièrement peintes, le sang qui coule sur son visage est plutôt rosé que rouge : de petites tâches rouge coagulées par endroits, la couleur toute délavée à d'autres.

Il plonge son regard dans celui de la poupée en plastique et n'y voit qu'échec et résignation. L'autel est fait de bois bon marché, tel qu'on en trouve dans ces affreux magasins de bricolage. Il hait la vulgarité de cette chapelle. Quand il va à l'église, chose rare, c'est à Westminster Abbey qu'il se rend, à pied. La puissance de cet endroit l'enchanté. Il visite la crypte et se tient près des immortels de la société britannique. Elle est là, la valeur de la religion. Le pouvoir, dans le vrai sens du terme, prend tout son sens. Quand il sort de Westminster Abbey il s'arrête pour admirer le Parlement, le berceau de la démocratie dans le monde. Dans un lieu pareil, face à tant de grandeur, il y a de quoi être impressionné, mais ici, au diable vauvert ?

Quand ils sont au comble du désespoir les hommes et les femmes viennent s'asseoir dans ce placard ridicule en espérant que Dieu sait qu'ils sont là. Mais Dieu ne sait même pas que cette pièce existe. Il est occupé autre part. Jonathan Jeffreys est à la fois amusé et ébahi par les ploucs, junkies, saouards, garces, loubards, morveux, sorcières et compagnie, tous

les minables en baskets et costumes miteux, qui implorent la clémence. Ils restent en robe de chambre à pleurer comme des fillettes. Sanglotent en demandant pardon, en demandant une deuxième chance de bien agir. Comme si quelqu'un les écoutait.

OceanofPDF.com

Le pépiement des moineaux attire Ruby vers la salle télé, l'écran envoie des images silencieuses, le volume baissé, elle éteint carrément et se dirige vers la fenêtre, elle regarde le petit square, un carré d'herbe bordé de béton. Deux oiseaux sont perchés sur le dos du banc sur lequel elle a mis un bol d'eau, un troisième boit. Des yeux immenses dans de tout petits corps, les yeux plus gros que le ventre, les pattes dansantes et les voix chantantes, ils savent qu'ici il n'y a pas de danger, pas de chats qui rôdent au milieu de l'hôpital. Elle n'a pas eu une minute à elle mais elle a pensé à mettre de l'eau dehors, elle fait toujours ça quand il fait chaud, et en hiver elle achète des noix à l'animalerie, elle aide les oiseaux à passer les mois froids quand la nourriture manque.

Il y a des jours comme ça. Aujourd'hui c'en est un, mais elle s'en fiche, ça ne l'a pas dérangée quand un médecin-chef l'a engueulée pour rien, il y en a qui donnent des ordres aux infirmières comme s'ils étaient les seuls à avoir de l'importance. Sally n'a que les mots sexisme et snobisme à la bouche, mais Ruby ne se laisse pas affecter par tout ça, elle ne va pas tarder à rentrer et elle a la dalle, elle a fait les magasins pendant sa pause déjeuner, elle pensait à Charlie en se promenant dans le centre commercial, elle cherchait un nouveau haut, en se disant qu'elle aimerait bien gagner plus d'argent, en se demandant si elle devrait pas prendre un boulot à mi-temps dans un pub, mais ils veulent toujours vous faire bosser vendredi et samedi et ça voudrait dire qu'elle louperait les meilleurs soirées de la semaine, c'est quoi l'intérêt, elle repense plutôt à Charlie Parish, c'est comme un rêve qui s'est réalisé, rencontrer la voix qui passe à la radio. Les moineaux continuent à regarder autour d'eux, alertes, prudents, et c'est tout à fait ça, leur façon de vivre, la survie du plus fort, Ruby est contente que ça marche pas comme ça chez les humains.

« Qui c'est qui s'est fait bien troncher hier soir ? » crie Dawn, qui s'est approchée à pas de loup pour pincer les fesses de Ruby.

Ruby rougit et les moineaux s'envolent. Dawn l'a pas lâchée de la journée, elle sait qu'elle est vite gênée. Ruby fait non de la tête, se marre et quitte la pièce, Dawn la suit dans le hall, elle adore tout exagérer, jurer, faire la grosse sale, mais qui aime bien charrie bien comme on dit.

« Je vois ça à ta démarche, je vois ça dans tes yeux. Je parie qu'il a une grosse bite. »

Ruby prend la direction de l'unité, croise Maureen, Dawn se tait, en tout cas jusqu'à ce qu'elles l'aient dépassée.

« Je l'ai vu dans la rue avec toi ce matin. Il est bien. Fais-le tourner quand t'auras fini. Ça me ferait du bien de me taper un étalon pour une fois au lieu de ces bites qui viennent trop vite. »

Boxer est devant eux et Ruby regarde Dawn, qui se tait. Il devient tout rouge à la moindre occasion et Dawn aime bien le faire marcher, mais elle embarque pas Ruby là-dedans. Elle fait ça pour rigoler, elle sait quand il faut la boucler.

« Salut mon grand, » dit-elle, en touchant le bras de Boxer.

Son visage devient rouge comme une betterave.

« J'espère que tu as été sage. Tu cours pas après les filles, hein ? »

Boxer vire au violet, Ruby est soulagée de pouvoir le sauver, elle le tire vers la droite pendant que Dawn continue sa route.

« Elle est drôle », fait Boxer, pensif.

Ruby entend presque les rouages qui tournent dans le cerveau de Boxer, il a l'air très concentré, et d'un coup Ruby a de la peine pour lui, elle sait que Dawn ne taquinerait pas Boxer s'il n'était pas différent, elle garderait ses distances si c'était juste un des brancardiers, un infirmier ou un médecin, en tout cas au travail, quand elle est sobre, et Ruby a vu Dawn qui en tenait une bonne plus d'une fois. Le pauvre Boxer il faudrait qu'il se trouve quelqu'un qui l'aime pour sa bonté, son côté enfantin, mais au lieu de ça il se réveille seul, avec la radio pour toute compagnie, peut-être la télé, il zappe, regarde les présentateurs du matin qui font des grands sourires bien faux. S'il trouve quelqu'un il vivra heureux et aura beaucoup d'enfants comme dans les contes, et Ruby arrête de se faire des films, elle sait que tout va bien pour lui, que c'est elle qui croit aux contes de fées, elle qui regarde des comédies musicales pendant des heures. Ça la dérange pas de vivre seule, comme dit la chanson « *you can't hurry love* », mais ça serait bien quand même de trouver quelqu'un à aimer. On est mieux à deux que tout seul.

« Elle fait toujours comme ça, elle fait toujours sa sexy girl, elle me pince les fesses. Mais c'est pas mon type. Je peux pas lui dire parce qu'elle serait fâchée avec moi, ou elle serait triste, elle penserait qu'elle est moche, mais elle est pas moche, c'est juste qu'elle me plaît pas. Tu vois ce que je veux dire ? Je me demande pourquoi je lui plais comme ça. Tu crois que c'est à cause de Noël ?

— Non, c'est juste pour être sympa, elle est comme ça. Tu la connais.

— Mais j'aime pas ça, les gens pourraient croire que c'est ma petite amie. Je l'aime bien mais elle est grossière. Tout ces trucs sexy là... »

Ruby pense à la fête de Noël. Le pauvre Boxer il a pas compris ce qui lui arrivait, il croyait qu'il buvait du jus de fruit, mais en fait c'était le punch de Maureen qu'elle avait préparé exprès, un coup de massue, goût orange et ananas. Dawn a abusé de se taper Boxer, mais en même temps elle a toujours vu les choses différemment. Ça a pas eu l'air de gêner Boxer et c'est surtout ça qui compte. C'est Dawn qu'elle comprend pas forcément. Quand Dawn lui a dit il y a un mois qu'elle bossait chez Aphrodite Massage ça l'a surprise, mais pas choquée. Ruby lui a demandé comment elle pouvait se vendre comme ça, parce que Aphrodite c'est les massages les plus aphrodisiaques en ville.

Ruby s'est fait engueuler, Dawn disait que si on pense à combien une infirmière est payée et le genre de boulot qu'elle doit faire, c'est quoi la différence entre chercher la merde dans le cul d'un vieux ou gagner une journée de salaire en branlant un petit jeune. Dans les deux cas elle aide les gens, et si les infirmières étaient mieux valorisées elle serait pas obligée de prendre un job d'appoint. Elle arrête quand elle veut, contrairement à certaines filles qui on des bouches à nourrir ou des seringues à remplir, des filles qui sont en galère. Dawn a pas lâché l'affaire et Ruby s'est dit qu'elle aurait jamais dû l'ouvrir. En fait elle avait fait sa militante comme Sally, et la prostitution c'est le plus vieux métier du monde et pour beaucoup de femmes c'est le seul moyen de gagner sa vie, et de toute façon Aphrodite c'est pas si mal, c'est un lieu discret, pas de souldards, pas de S&M ou de trucs pervers, on se marre bien, il y a des filles bien pêchues qui bossent là-bas, et de toute façon elle fait un jour par-ci un jour par-là, c'est tout, c'est un petit bonus pour compléter son salaire, c'est pas comme si elle allait quitter son boulot comme le font beaucoup d'infirmières, qui finissent par en avoir marre qu'on leur mette le nez dans le caca (des autres) à longueur de journée, qu'on les traite comme des moins que rien et en même temps qu'on s'attende à ce qu'elles fassent jamais grève parce que leur boulot est tellement important. Sally a raison, tout le monde veut un service de santé mais personne veut régler l'addition, on s'attend à ce que des gens comme elles fassent le boulot pour le fun.

« À plus », dit Boxer.

Ruby continue à marcher, elle doit aller chercher des draps, elle pense à Charlie qui rêve d'acheter sa Cadillac, et c'est toujours pareil, ce qui l'en empêche c'est qu'il lui manque les sous. Ça arrivera jamais, mais c'est bien de rêver.

Elle aperçoit M. Jeffreys qui arrive dans sa direction. Il a l'air fatigué. Il travaille dur, les autres infirmières disent qu'il travaille toute la nuit, Ruby se dit que c'est vraiment un homme gentil, tout le monde est d'accord, elle se souvient à quel point il a montré de l'empathie l'autre jour, et elle a le mouchoir sur elle, elle attendait juste l'occasion de le lui rendre. Il est perdu dans ses pensées et ne la remarque pas.

« M. Jeffreys », dit-elle.

Il sursaute, surpris, il la regarde, il fait la mise au point, elle attend qu'il soit prêt et qu'il la reconnaisse, il s'est fait couper les cheveux, ça fait élégant mais très classique, la blouse blanche sur un costume de qualité, c'est un homme chic, qui aurait pu faire tous les métiers du monde. Elle sort le mouchoir et le lui tend.

« Mademoiselle James. Je suis désolé. J'étais ailleurs. Je suis confus.

— C'est votre mouchoir, lavé et repassé.

— Un mouchoir ? Le mien ?

— Vous me l'avez prêté l'autre jour.

— Bien sûr. Ça m'avait échappé. Vous n'auriez pas dû vous donner tant de peine. Il n'y avait aucune urgence.

— Merci de me l'avoir donné. J'étais bête de pleurer comme ça.

— Merci. Mais ce ne sont pas les mouchoirs qui me manquent. Toujours prêt, c'est ma devise. »

Il sort un mouchoir pour lui montrer et quelque chose tombe par terre dans un bruit métallique. Ruby se penche et ramasse une montre gousset.

« C'est une belle montre, dit-elle. Vous avez eu de la chance que le verre ne se soit pas cassé. »

Il lui sourit, l'air très gêné, comme s'il était sur le point de s'évanouir. C'est la chaleur, il y a de la sueur qui perle sur son front et sur ses joues.

« Merci, dit-il après un temps. Je suis si maladroit. Mon père me l'a offerte. Je suis si maladroit.

— C'est drôle, dit-elle en la lui rendant pour qu'il la glisse dans la poche avec les deux mouchoirs. M. Dawes avait une montre exactement comme celle-là, il me l'a montrée une fois, je dois bloquer sur lui, mais c'est vrai ce que vous avez dit, que le temps ça aide, même quelques jours. »

Il la regarde bizarrement, comme s'il la voyait pour la première fois, et il lui fait de la peine M. Jeffreys, on dirait qu'il se sent seul, ça doit pas être bien drôle de travailler la nuit et de faire un boulot qui est tellement important, alors que chaque service cherche à ce qu'on lui attribue le meilleur budget possible.

« Ça doit être la coutume, dit-elle. Une montre en or quand on prend sa retraite. Bon, ben il faut que j'y aille, merci encore d'avoir été si gentil. »

Ruby regarde sa montre à elle, dans pas longtemps elle va pouvoir rentrer, et Ron lui reste planté dans le crâne pendant un bout de temps, un bon souvenir, quelqu'un qui valait la peine d'être rencontré, et elle prend les draps et finit son service, elle dit au revoir à Boxer qui parle à l'une des femmes de ménage, Christine, les cheveux noirs-noirs-noirs et soyeux, des yeux d'un brun profond, et des bracelets fluo aux poignets, des boucles roses, vertes et oranges, et Boxer qui sourit à Ruby, qui rougit parce qu'il s'est trahi, il se balance doucement d'un pied à l'autre, et elle a vraiment faim, elle se demande ce qu'elle pourra bien manger, pas envie de cuisiner, et très vite elle passe l'accueil et voit Ted assis avec ses CD et ses livres, des romans à l'eau de rose aux pages jaunies qu'il vend, installé dans une unité vide, le papier corné comme si les pages étaient tombées dans un bain, d'épais volumes volubiles, Ted est installé entre la première et la deuxième porte de l'entrée, en face d'une pièce où les brancardiers entreposent les chaises roulantes, et elle lui sourit, il a été mis à la porte à cinquante-cinq ans, il a touché son chômage pendant un an et puis il a commencé à travailler pour une œuvre caritative parce que sinon il devenait fou, Ruby connaît sa femme, elle travaille, et lui il s'étire, baille, puis concentre à nouveau son attention sur ses boîtes en carton et ses tables pliantes, elle dégage une bonne atmosphère cette pièce, ça sent le renfermé parce qu'il y a des vieux livres, mais c'est vivant comme un vide-grenier, comme s'il y avait un trésor là-dedans qui attend d'être découvert, et peut-être que c'est pour ça qu'il y a toujours plein de monde, à croire que la moitié des gens qui viennent pour les visites s'arrêtent jeter un œil, mais ils font ça sérieusement, consciencieusement, ils font bien attention de regarder chaque livre, chaque CD, se disent que ça serait vraiment pas de pot de s'interrompre et louper une merveille. Si Ruby le sait, c'est qu'elle fait pareil ; ça fait une semaine ou deux qu'elle est pas allé voir mais elle ira demain, elle a faim, pas le temps de s'arrêter.

Elle sort, elle passe la queue de taxis, elle passe un bus qui attend derrière une ambulance qui fait descendre un homme, à la jambe gauche plâtrée. Elle aperçoit quelques mots que ses amis ont dû écrire, SOIGNE-TOI BIEN, ROY ÉTÉ LÀ, STEVE ET BEV, et sous le pied là où il peut pas le voir, J'AIME LES PETITS GARÇONS, et elle se retient de rire, elle devine que ça doit être son meilleur ami qui a écrit ça, et elle descend la rampe, passe deux types assis sur la rambarde, qui parlent de chimio et de cancer du foie et de vie et de mort, on dirait des frères, le même motif au fond de leurs yeux, et ils parlent à voix basse et ils ont l'air si sérieux que ça doit être leur mère ou leur père ou peut-être un oncle ou une tante dont ils sont proches, et elle traverse le parking en direction du chemin qui mène chez elle, naze mais légère et pleine d'entrain, elle essaie de se souvenir s'il y a à manger dans le frigo, elle sait qu'il n'y a rien, elle pense au fils de Papa et aux kebabs, mais elle veut pas profiter, elle sait qu'elle mangera encore à l'œil si elle y va, elle pourrait s'arrêter acheter du pain, elle a une boîte de *baked beans* chez elle, ou alors elle pourrait marcher un peu plus loin et aller au supermarché, non elle a la flemme, sinon la solution de facilité c'est la baraque à frites c'est la meilleure option, elle salive déjà quand elle croise Vinny.

« Bonne soirée, Rube, » dit-il en riant.

Il l'appelle toujours Rube au lieu de Ruby, plein de gens font ça, mais lui il trouve ça drôle, il arrive tout simplement pas à finir le mot, et elle rit aussi parce que c'est pareil pour plein de noms, et c'est avec Ian qu'elle ticke vraiment, on a du mal à faire plus court comme prénom et pourtant c'est souvent raccourcit en « E », du coup Ruby elle fait le contraire et elle l'appelle toujours Vincent, la tête qu'il fait Vinnie, un gentil gars qui doit rester planté toute la journée dans le parking à diriger la circulation. Peu importe le temps, il est coincé sur trottoir à se faire pourrir par des conducteurs qui ont d'autres chats à fouetter, qui se plaignent du manque de place, comme si c'était de sa faute, mais il prend pas la mouche, ça te blinde d'être dehors tout le temps, lui son souci c'est le vent et la pluie, l'odeur des pots d'échappement, il aime être dehors, il fait sa vie.

« T'as écouté la cassette que je t'ai donnée ? demande-t-il.

— Elle est bien, je suis en train de t'en faire une aussi », dit-elle sans s'arrêter.

Elle l'aime bien, Vinnie, mais si elle s'arrête elle en a pour dix minutes, et elle repense à la fois où elle était aux urgences et qu'il est arrivé avec un œil au beurre noir, quelqu'un lui avait filé un coup de poing, c'était pas

juste, c'était pas bien, mais elle sourit en se souvenant de son regard de bête blessée, et son meilleur pote Jerry, qui est vigile, est parti à la recherche du type, et puis en été c'est Vinnie qui prend sa revanche, il est dehors au grand air alors que tous les autres sont coincés à l'intérieur, il fait le lézard au soleil, il fait bronzette, et elle pense à la cassette qu'elle va lui faire, à écouter sur son Walkman, et c'est pas mal comme taf, gardien de parking, y a pire comme occupation.

« N'oublie pas », dit-il, en dodelinant de la tête.

Des tourbillons autour de sa tête, Ruby ça lui fait penser aux motifs des ondes radio, le genre de chose qu'on voit sur des pubs et des posters, des diagrammes qui montrent comment le son se déplace dans l'air en vagues, de grandes vagues sur un lac, mais un lac où le liquide serait du gaz, le voyage d'une voix jusqu'au récepteur, décryptée pour qu'on entende ce que disent les présentateurs, la musique qu'ils veulent qu'on entende, les expériences partagées, et il faut absolument qu'elle finisse cette cassette pour Vinnie, il est marrant, toujours souriant, et avec sa barbe de trois jours il n'a jamais l'air à sa place en uniforme.

Elle ne le voit jamais quand elle sort, elle sait qu'il vit avec une fille. Elle tourne encore une fois, remarque une bouteille coincée sous un pneu de voiture, se penche pour le ramasser, se demande si ce sont des gamins qui font des conneries ou si la bouteille a juste roulé et s'est coincée. Dès que la voiture va démarrer la bouteille va se casser en mille morceaux et peut-être crever le pneu, alors Ruby prend la bouteille poisseuse, la boisson est finie mais le sucre reste, une guêpe poursuit la bouteille quelques instants et puis sent quelque chose de plus appétissant et disparaît, Ruby pense au trajet pour aller voir sa maman, il y a toujours une boîte de conserve ou une canette qui roule dans le bus, une boisson gazeuse, des emballages de bonbons qui dansent dans le vent en hiver, elle adore ça, elle aime tout, tout le monde, elle est en vraiment en kif là, elle voit toutes ces bouteilles qu'on fait fondre et qu'on réutilise, des milliards de canettes écrasées et transformées en gros blocs luisants argentés, c'est presque comme si elle était amoureuse.

« Bonjour. »

La voix la prend au dépourvu et elle sursaute.

Elle était sur le point de prendre le raccourci par la barrière, elle se retourne.

« Vous êtes pressée ? »

Pas de quoi s'inquiéter ça n'est que M. Jeffreys. Il est devant une BMW argentée, pas qu'elle s'y connaisse en voitures mais elle voit les initiales, et il est très élégant dans son costume, sa blouse blanche est sûrement pendue dans son bureau, à l'hôpital, c'est un homme intéressant, exotique, un homme d'un autre monde en gros, hésitant dans sa façon de parler comme s'il était d'une timidité malade. Il ne l'attire pas, pas du tout, c'est net, c'est juste qu'il a l'air d'être vraiment quelqu'un de bien, et Ruby se détend et lui rend son sourire.

OceanofPDF.com

Les vingt ans que Ron Dawes a passés dans la navy n'ont été qu'une partie de sa vie... ce qui le faisait sortir du lot c'était ce qu'il tirait de ses expériences... le genre d'homme que ça avait fait de lui... tout ce qu'il voyait avait un effet... façonnait son esprit... la laideur autant que la beauté... les lépreux... les enfants prostitués... la cruauté... les extrêmes de la richesse et de la pauvreté... tout était là en lui... et il le montrait bien d'ailleurs... pour qu'on voie le lien... et je me souviens d'une fois où il a parié dix livres sur Caped Crusader gagnant... c'était beaucoup d'argent... d'habitude il ne pariait jamais plus d'une livre... mais il a expliqué que ce cheval était très très spécial... puis il m'a parlé du jour où il a fait le tour de Cap Horn... à la pointe de l'Amérique du Sud... et le Cap est connu pour sa mer houleuse... le temps était splendide au départ... et puis d'un coup ça a tourné... et il s'est retrouvé coincé dans la pire tempête qu'il avait jamais vue... et pour la première fois de sa vie il était sûr qu'il allait mourir... des vagues hautes comme des montagnes... qui engloutissaient le ciel... giclure glacée... il ne sentait plus son visage... une mer houleuse qui soulevait le bateau, le faisait plonger, le soulevait... un grand huit direction le fond de la mer... et pendant des années cette tempête a peuplé chacune de ses nuits... d'habitude rien ne l'atteignait... c'était après la guerre en plus... il avait fait des convois... mais là c'était différent... il était différent... il avait changé en vieillissant et ne s'en était pas rendu compte... il était juste là, à côté, quand la mer a embarqué deux de ses potes par-dessus bord... ils ont glissé sur le ponton et ont disparu dans une explosion d'eau... bang... disparus... perdus en mer... il fallait espérer qu'ils soient morts rapidement... qu'ils n'aient pas vu le bateau s'éloigner d'eux... pas eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait... un des gars venait de Glasgow... Tommy... l'autre c'était un type de cinquante ans... Ernie... de Pentane... des bons gars... il les oublierait jamais... voir leur corps se précipiter par-dessus bord... engloutis... et une fois qu'ils ont passé le Cap et que la tempête a été finie l'équipage a dit une messe pour Tommy et Ernie... Ron disait que c'était atroce d'être là comme ça... à dire des prières du bout des lèvres... sans voir les corps... et quand ils sont enfin arrivés à Buenos Aires il savait que l'orage avait changé sa vie... il en avait vu assez... pas envie de finir comme ces deux gars... les os disséminés au fond de l'Atlantique Sud... des années plus tard c'était la Guerre des

Malouines qui avait fait remonter tout ça... il a commencé à rêver de cet orage à nouveau... de l'océan... des embruns qui pouvaient se transformer en glace avant même de toucher le pont... les embruns qui te crevaient le bide... les garçons qui partent se battre ne pensent probablement pas à tout ça... ils ne s'inquiètent pas trop... il était comme ça lui aussi... il ne s'inquiétait de rien... la bougeotte l'a démangé pendant des décennies... il a eu de la chance de survivre aussi longtemps en fait... après les embrouilles dans lesquelles il s'est retrouvé... même parier sur Caped Crusader c'était pour jouer... mais il est devenu sérieux... il racontait son histoire... il te transportait dans une autre époque, vers d'autres horizons... c'était pas que du romantisme... parcourir les quatre coins du monde comme ça... les vues imprenables, l'exotisme et l'insouciance de la vie passée à voguer sur les vagues de l'océan... non... il a bien fait le con... fallait bien le reconnaître... beuveries et bagarres de Liverpool à San Francisco... en passant par Buenos Aires... surtout Buenos Aires... l'équipage buvait pour oublier les potes perdus... ils se saoulaient encore plus que d'habitude... et ils se sont battus avec les gens du coin... Ron secouait la tête d'un air désolé en y repensant... ça a commencé dans un bar et ça a fini dans la rue... de plus en plus d'Argentins leur sont tombés dessus... et il s'est fait poignarder dans le torse... quelques centimètres plus bas et ça lui aurait transpercé le cœur... il a pris ça pour un signe... un double avertissement... l'orage et le coup de poignard... plus de peur que de mal... la lame s'était à peine enfoncée sur trois centimètres... si l'Argentin avait été plus près et qu'il l'avait enfoncée jusqu'à la garde... qui sait... il aurait facilement pu être emporté en mer... poignardé à mort dans la rue... de retour en mer, en route pour Rio, il a décidé de quitter la navy une fois rentré en Angleterre... il en avait eu sa claque... il avait envie d'un chez-lui... envie de son troquet à lui... de femmes autour de lui... de voir les enfants jouer dans la rue en allant au travail... depuis ce temps-là... peur morbide de mourir en mer... qui a duré le reste de sa vie... il ne voulait pas se faire poignarder à mort dans un endroit où personne ne connaissait son nom... découpé en petit morceaux... par une machette... dans un bordel... à Mombasa... une bonne dizaine d'années avant Buenos Aires... il en riait une heure plus tard... dans un bar... saoul... il y avait plusieurs endroits où il pourrait s'installer... ce n'était pas les opportunités qui manquaient pour des hommes comme lui... l'Australie... la Nouvelle-Zélande... l'Amérique... le Canada... l'Afrique du Sud... ou bien il pourrait

tenter l'Inde... Hong Kong... le Moyen-Orient... ça serait plus dur là-bas... mais plus il y pensait, plus il avait envie de rentrer... lui qui ne pensait jamais à l'Angleterre, d'un coup il avait le mal du pays... l'Angleterre se remettait de la guerre... ça serait difficile... mais il était rempli d'excitation d'un coup... le monde changeait... et c'était une bonne chose... pendant la guerre les principes socialistes gouvernaient le pays... le principe du profit était proscrit... les gens œuvraient pour l'intérêt général... le gros business était banni... et lui qui rentrait socialiste... un homme autodidacte qui en avait vu des choses... quand il ne travaillait pas il n'y avait pas grand chose à faire en mer... du coup il avait tout lu depuis Das Kapital jusqu'à Mein Kampf... il pouvait vous parler de Lénine... Trotski... Hitler... Mussolini... Kropotkine... Mao... Churchill... des gens qui avaient modelé le monde... il a ri... m'a dit que Ronald McDonald était devenu plus important maintenant... il ne s'est pas installé à Shepherd's Bush quand il est rentré... c'est là qu'il avait grandi... il est allé en banlieue pour trouver du travail... un nouveau départ... on manquait de main d'œuvre dans les usines des nouvelles villes... on était en plein boom... des gens de tous les horizons s'installaient... le « Meilleur des mondes » modelé en Angleterre... il était heureux de tout... la chambre qu'il louait... les pubs... les rues... les magasins... tout... quelques années plus tard il a rencontré Anne et ils se sont mariés... ils ont emménagé dans une maison... dans les sept années qui ont suivi ils ont eu quatre enfants... Ron est resté à l'usine jusqu'à sa retraite... il y a passé plus de temps qu'en mer... c'était un syndicaliste convaincu... un socialiste pur et dur... il voulait dire aux gens qu'il n'y avait aucune honte à être socialiste... rien à voir avec le communisme... il n'en revenait pas de la vitesse à laquelle on oubliait... ça le mettait dans tous ses états... il avait vu le bolchévisme à l'est... les nazis à l'ouest... la chute de l'ancien impérialisme et l'avènement d'une nouvelle version plus efficace... il s'inquiétait des changements des vingt dernières années... la plupart des gens ne savaient pas que les allocations, il avait fallu se battre pour les obtenir... ils croyaient peut-être que c'était un cadeau généreux... de la reine... ou des grosses boîtes... combien d'entre eux connaissaient le nom de quelqu'un comme Bevin... mais Ron n'était pas amer... le capitalisme avait gagné... l'étau se resserrait... il n'y pouvait rien... mais il avait pris du plaisir à ralentir tout ça... il fallait qu'il passe à autre chose... comme quand il était dans la navy... du coup il avait profité de sa retraite... il ne comprenait pas les gens qui ne savent pas comment

s'occuper... il avait toujours une bonne histoire à raconter sur l'usine... pour ceux que ça intéressait... des types comme Dave l'Irlandais... la fois où il a mis un des patrons K.O.... toute l'usine en grève pour le soutenir... Dave allait se faire virer... accusé d'agression... mais on allait perdre en productivité... l'argent ça comptait... le syndicat était fort et la direction avait fait marche arrière... ils savaient peut-être même que Dave avait raison... qu'il avait réagi à une insulte personnelle... aucun homme n'avait à supporter ça... en tout cas pas à l'époque... peut-être que c'était différent aujourd'hui... on n'avait plus la même sécurité de l'emploi... et le meilleur ami de Ron après la navy c'était Wally... Fred s'était installé en Nouvelle Zélande... il vivait près d'un volcan sur l'île du nord... et ils se sont écrit pendant des années... jusqu'à la mort de Fred... Ron buvait des coups avec Wally... un homme costaud, Dave l'Irlandais était petit à côté de lui... et même Ron était bien obligé de reconnaître que Wally aimait chercher la bagarre... le premier coup partait vite... et quand Ron racontait on pouvait pas s'empêcher de sourire... on mettait les lunettes roses pour regarder en arrière... il le savait aussi bien que moi... il était capable d'égrener toute une liste de noms... perdus maintenant... la ville s'était remplie de gens que Londres ne pouvait plus contenir... des émigrés du West Country... d'Irlande... du Pays de Galles... du Nord... de partout en fait... des Polonais qui étaient restés après la guerre... et des années plus tard les Pakistanais... les Bangladais... toutes sortes de gens et de nationalités... et les accents qui s'estompaient... les mélodies des accents s'accordaient... les usines et les entrepôts s'étaient étalées... ça restait une ville en plein boom... c'était l'avenir, ça le restait... et quand Ron parlait de l'Angleterre c'était toujours des gens qu'il parlait... alors que pour la navy il parlait des lieux... des histoires... et malgré toutes les choses qu'il avait faites dans sa vie il était triste quand il a pris sa retraite... ils ont fait une fête pour lui et des centaines de personnes sont venues... il s'y attendait pas du tout... il se disait on boira un coup au bar... il a été surpris par la fête qu'on lui avait faite... des jeunes filles sont venues l'embrasser... Anne qui regardait... elle était livide tellement elle était jalouse... et il en riait... même quand elle a pris de l'âge elle était jalouse... mais il aimait bien ça... ça prouvait qu'elle tenait à lui... et ça allait dans les deux sens... c'était la plus belle femme du monde... et une bonne mère... mais un sacré caractère... elle jurait comme un charretier... elle aimait bien picoler aussi... ils se disputaient tout le temps... elle avait hâte qu'il prenne sa retraite... elle était plus jeune... elle

travaillait encore... un bon boulot à la mairie... elle disait qu'il pourrait se mettre à faire tout le ménage du coup... et les gens sont venus lui serrer la main quand il a pris sa retraite... une femme connue pour ses pâtisseries, Sandra, avait préparé un gros gâteau... elle l'avait toujours appelé Ron le rouge... et Wally s'est mis debout sur une chaise et a fait un discours qui a duré pendant des heures... et puis tout le monde a demandé à Ron de dire quelques mots... il avait un coup dans le nez et heureusement ils ont ri aux blagues... et à la fin il a dû retenir ses larmes... le baroudeur avait trouvé sa place dans une communauté... c'était ça la morale de l'histoire... pour ça qu'il m'a raconté... encore un truc qu'il avait compris... une bonne soirée... un tas de jeunes qui sont venus... et qui sont restés... il leur en aurait pas voulu si ça les avait ennuyés... des garçons et filles ados ou la vingtaine, pourquoi ils voudraient gâcher un vendredi soir pour un vieil homme... il y avait des punks... des skins... des Pakistanais qui buvaient ensemble... et ils ont joué le jeu... chanté tous ensemble des chansons démodées... une soirée à l'ancienne... mais ils avaient l'air content... il se souvenait d'avoir regardé les gens autour de lui qui étaient venus... cet endroit allait vraiment lui manquer... pas tant le boulot mais les gens... et puis plus tard dans la soirée les gens se sont tous tus... et on lui a donné une boîte... un grand truc en carton emballé avec du scotch... il a fallu qu'il prenne un couteau pour l'ouvrir... et dedans il y avait une autre boîte... et encore une autre... et enfin, un cadeau avec un ruban autour... il l'a déballé et a trouvé une montre en or... il avait les larmes aux yeux... fallait bien l'admettre... les gens parlaient en rigolant du cadeau d'une montre en or... mais il l'aimait vraiment... cette montre... ça voulait vraiment dire quelque chose... il l'avait toujours sur lui... et Anne a vécu encore quinze ans après qu'il a pris sa retraite... ils avaient une vie épanouie ensemble... ils partaient en vacances tous les ans... ils s'occupaient du jardin en été... ils allaient au pub une ou deux fois par semaine avec leurs amis... ils voyaient leurs enfants et jouaient avec leurs petits-enfants... jusqu'à la mort d'Anne... il a fait sa première vraie dépression... il rêvait de se noyer dans l'océan... perdu en mer... mais il était fort et il est allé de l'avant... Wally était encore là... et sa famille l'a aidé... les voisins aussi... il avait du soutien... ses petits-enfants c'est ça qui comptait le plus à partir de ce moment-là... il en était arrivé à un point de sa vie où tout ce qu'il désirait était à portée de main... enfin, à quelques pas... trois de ses enfants... leurs enfants... le jardin... le câble que son

fiston Micky avait payé... c'était comme un grand cercle, en fait... c'est comme ça qu'il l'expliquait... on tourne en rond quand on est gamin, on s'éloigne jamais trop... puis on fait le tour du monde... c'est à ce moment-là, la seule fois qu'il a vraiment parlé de sa mère et son père... ils s'engueulaient toujours... l'argent c'est la source de tous les maux... son père était parti et la faute était retombée sur Ron... parce qu'il était né... mais il avait envie de voir le monde... c'était plus que s'enfuir... il a aperçu le monde... on n'a pas droit à plus que ça en vingt ans... et puis il a eu envie de s'installer... et c'est ce qu'il a fait... il a fondé une famille... il a agi selon ses principes... il avait des convictions et il a fait de son mieux pour s'y tenir... et enfin le travail c'était fini pour lui, et à nouveau ses déplacements se cantonnaient à une poignée de rues... où il connaissait des gens... s'il lui arrivait quelque chose il ne mourrait pas seul... il était chez lui... à sa place... et le monde l'intéressait encore... mais maintenant il pouvait voir le monde tout entier sur sa télé... voyager au Pôle Nord et nager sous la glace avec les ours polaires... s'asseoir dans la jungle avec les gorilles... il savait bien qu'il ne devrait pas regarder Sky... vu que ça appartenait à Murdoch... mais il s'en fichait... Micky était généreux... il lui avait pris un bon abonnement... c'était surtout la chaîne d'histoire naturelle qu'il regardait... les documentaires politiques... et avec ses petits-enfants il regardait des dessins animés... il avait quatre-vingt-quatre ans... et vu qu'il était vieux il avait des privilèges... le droit de ne plus s'inquiéter... il avait fait ce qu'il pouvait... et là c'était sa récompense... c'est pour ça qu'il avait trimé... une retraite... une couverture médicale... tout ça, quoi... il y avait toujours un de ses enfants qui passait... tous les jours... pour faire le ménage même s'il était tout à fait capable de le faire... pour lui faire la cuisine... et le dimanche il dînait avec sa famille... une pinte de temps en temps avec ses potes... parfois ça lui disait rien... une pinte ou deux max, à son âge... la vérité c'est que ça lui faisait plus vraiment envie... et il aurait pu prendre ses repas en famille en semaine aussi... s'il voulait... mais il préférait faire sa vie... il savait qu'il avait de la chance... Anne lui manquait mais il essayait de ne pas trop y penser... et presque tous les jours il allait placer ses paris... il suivait les courses... il voyait Wally... ils avaient commencé à jouer aux dominos au café avec un type qui s'appelait Dennis... il gagnait souvent... ils buvaient beaucoup de thé là-bas... mais Ron faisait des progrès et il allait le battre un jour... l'âge de Dennis jouait en sa faveur... jeune pour soixante-et-onze ans... et

Ron qui avait une opinion sur tout... il savait s'adapter à son interlocuteur... il avait l'esprit très vif... il avait envie de vivre et voir ses petits-enfants grandir... être là quand son premier arrière-petit-enfant naîtrait... et il s'arrêterait pas là... peut-être qu'il allait vivre vraiment vieux... et il a ri et s'est lancé dans une histoire sur un homme qu'il avait vu au Pérou... les gens du coin disaient qu'il avait cent-trente-cinq ans... il savait pas si c'était vrai... pas moyen de savoir... mais pourquoi pas... tant qu'on marche encore... tant qu'on a pas perdu la boule... et il a fait la grimace et a levé les mains au ciel... m'a dit de pas faire cette tête.

OceanofPDF.com

M. Jeffreys est dans sa voiture, ses doigts fins et élégants tambourinent sur le volant. Ses ongles sont coupés et limés, et passés à la brosse à ongles. Ses phalanges sont sèches à cause du stress. De temps à autre il enlève sa main du volant et serre le poing, enfonce ses ongles dans sa paume.

Il attend en bordure du parking, depuis un endroit discret mais qui lui permet de voir l'entrée principale à sa droite et les urgences à sa gauche. Une ambulance qui prend un virage à vitesse grand V le distrait. Elle freine avant le ralentisseur, passe derrière un préfabriqué puis est à nouveau dans le champ de vision de Jeffreys. Elle s'arrête. Quel fardeau vient-elle délivrer ? Qui va encore venir pressurer les ressources de l'hôpital ? Pour une fois, ça lui est égal, et il concentre à nouveau son attention sur l'entrée principale.

M. Jeffreys a peur. Il est compromis. Menacé. Cette garce d'infirmière a vu la montre du vieux croûton. C'est de sa faute. Son imprévoyance a tout mis en péril. Il s'est montré d'une négligence criminelle. Trop confiant. L'histoire montre que c'est toujours cela qui a mené à la chute de grands hommes. Garder la montre dans sa poche au lieu de la mettre à l'abri hors de l'hôpital était une erreur d'une bêtise innommable. Qu'avait-il dans la tête ? L'infirmière James a vu la montre et l'a même comparée à celle de Dawes. Combien de temps encore avant qu'elle se rende compte que c'est bien celle du vieux ? Ou bien elle sait déjà mais ne dit rien et complotte contre lui ? C'est le genre de femme rusée en diable. Capable de le détruire par pure malice, envieuse de sa position et de son intellect. Il était une fois de plus confronté au visage hideux de la jalousie.

Une garce, vulgaire avec ça. Pas de cerveau et ignorante. L'État ne peut pas le protéger contre ses maléfices. Son travail est d'une nature si sensible qu'il pourrait tout perdre si la police s'en mêlait. L'État ne peut rien pour lui. Personne ne doit rien savoir de la purification. Il n'en veut pas aux autorités bien entendu. Il sait ce qu'il en est. Et si elle ne savait pas ? Est-elle bête et naïve au point de n'avoir pas compris ce que signifiait son erreur ? Il envisage cette possibilité. Il ne peut pas courir ce risque. Il ne pense pas à lui. Oh que non. L'infirmière James représente un danger pour sa mission. Une vraie garce, perfide et sournoise. Vulgaire au possible. Toujours à sourire et faire ami-ami, avec sa fausse humilité. Il la hait.

Il respire un grand coup et observe ce qui se trame dans l'ambulance. Le personnel paramédical ne sait pas où donner de la tête. Ajoutez les infirmières et les brancardiers... Jeffreys doute qu'il y ait plus d'une ou deux cellules grises dans le tas. Brancard chargé, aussitôt emmené aux urgences. Il connaît la routine. Inquiétude. Diagnostic. Traitement. Guérison. Il se force à sourire. Le personnel paramédical. Les infirmières. Les médecins. Les brancardiers. Les aides-soignants qui apportent les repas. Chacun agit comme si cela changeait quelque chose que ces patients vivent ou meurent. En réalité ça ne change rien. C'est de la vermine. *White trash*. Les nègres blancs qui infestent chaque nation civilisée. Il les méprise tous.

Mais c'est à sa mission qu'il doit se consacrer en premier lieu. Il est employé pour servir les intérêts de l'État, tout comme les banquiers et les politiques, l'élite artistique et les médias, les généraux et les hauts fonctionnaires. Et pourtant c'est l'idéal social qui lui met des bâtons dans les roues. S'il ne tenait qu'à lui il privatiserait tout le bazar. Sans assurance-santé, vous mourrez là où vous tombez. C'est plus honnête comme ça et c'est ce que Dieu avait prévu. Pourquoi aurait-Il inventé le cancer si ce n'est pour contrôler la population ? Pourquoi une personne vivrait-elle au-delà de la durée de vie pendant laquelle elle peut travailler si la seule chose qui la maintient en vie ce sont des médicaments onéreux ? Qu'est-ce que cela peut bien apporter comme bénéfice à une économie dynamique que d'entretenir ses retraités ? Jeffreys souscrit à la loi du plus fort, mais pas la force brute. Seul un intellect supérieur permet de survivre. Il est l'ouvrier de Dieu, digne de confiance. M. Jeffreys rit. Essaie de contenir ses émotions.

Mais il n'y peut rien. C'est un homme bien et il veut aider les gens à s'aider eux-mêmes. Si l'État prospère, les masses aussi prospéreront. Mais il est entravé dans ses efforts, la colère monte quand il pense aux queues pour toucher le chômage et tous ceux qui sont sans emploi et ont choisi la voie de la facilité. Il paie pour les junkies et les prostituées, les parents célibataires et les fainéants, les criminels dans leurs cellules de luxe en prison, pour étouffer les geignements des retraités et des demandeurs d'asile parasites. Il ne peut pas rester de marbre chaque seconde de chaque jour. Il faut bien se défouler de temps à autre.

Sont-ils seulement capables de comprendre à quel point il est difficile de garder le sourire face à des gens qu'on méprise à chaque seconde de sa vie professionnelle, entouré de crétins, obligé de frayer avec des abrutis en écoutant leurs préjugés stupides ? S'imaginent-ils qu'ils bénéficient de

droits inaliénables ? Il aimerait pouvoir tamponner NE PAS RÉANIMER sur chaque dossier, en finir, ça réglerait le problème ; et Jeffreys serre le volant, si fort qu'il est à deux doigts de l'arracher, une voiture de police rejoint l'ambulance, il en conclut que c'est soit un accident de la route soit une agression, conduite en état d'ivresse ou un fou furieux armé d'un couteau, il n'en est pas certain mais il pourrait se renseigner, s'il en avait envie, mais ça n'est pas le cas, il observe les deux policiers qui pénètrent dans l'hôpital, des larbins, c'est certain, mais ils ont leur utilité, des moins-que-rien imbus de leur personne, il est soulagé lorsqu'ils quittent son champ de vision mais il ne les craint pas, il sait qu'ils font partie du système, et il pense au jeune au visage tailladé qui a évité la seringue, un certain M. Parish qui l'a échappé belle, c'était lui l'agressé, mais il était coupable par association, c'est une règle de base, on ne se fait pas poignarder pour rien, pas des gens comme ça en tout cas, c'est pareil avec les salopes qui crient au viol alors qu'elles l'ont bien cherché avec leurs tenues provocantes, il ressent en revanche une certaine pitié pour les vieilles personnes qui se font agresser par des hooligans, mais il faut bien dire que c'est de leur faute s'ils habitent dans les mauvais quartiers, ils s'offrent en proie facile, ils vivent trop longtemps, en bref ce sont des fainéants, des profiteurs paresseux avec un vieux poil dans la main qui empêchent le pays d'avancer, il aimerait tant mettre la main sur l'un de ces agresseurs, ces sales noirs lui donnent la nausée, autant que la vermine qui écoute de la musique de sauvages en s'accouplant, la majorité putassière autant que la fétide minorité immigrée, et tous ensemble ils sautent dans le *melting pot*, un bouillon-tourbillon de progéniture mutante, des gènes corrompus en rotation accélérée qui finissent par être absorbés et régurgités en une autre vague de *white trash*, non, ces gens-là n'ont aucune notion de culture, des beaux-arts impérissables et inaltérables, définitifs, ils n'ont aucune notion des lois immuables de la musique, de l'art, de la littérature, de l'architecture, qui sont aussi pures aujourd'hui qu'il y a des siècles, parce que la populace est avide, plutôt, de nouveauté, comme si les frissons ça avait de l'importance, ils corrompent le langage avec leur argot qui change constamment, ce qui pour eux est divertissement c'est beaucoup de bruit pour rien, ils rient à des blagues qui ne sont pas drôles, râlent et se plaignent et puis quand on leur propose un service de base ils ne veulent pas y contribuer financièrement, ils veulent un État paternaliste, eh bien ça ne se passe pas comme ça à l'hôpital, c'est lui qui tire les ficelles, distribue la justice qui se faisait

désirer, et voilà Jeffreys qui sourit, qui imagine le service de santé de l'avenir où il pourra travailler au grand jour et récolter le respect qu'il mérite pour un travail difficile bien fait, et pourtant ils sait que c'est impossible à notre époque, il regarde à nouveau l'entrée principale et s'en veut d'avoir laissé errer son esprit, il doit rester maître de la situation, l'ambulance l'a distrait, il ne vaut pas mieux que ces idiots bouche bée, yeux écarquillés devant les accidents de la route sans savoir quoi faire, tous plus abrutis les uns que les autres, des va-nu-pieds et des vauriens, et il plisse les yeux en voyant trois infirmières sortir par les portes en verre, une grosse femme noire avec deux blanches maigrichonnes, il se dit que l'une d'entre elles pourrait bien être l'infirmière James, mais non, elle n'est pas là, et voilà qu'elles tournent et se dirigent vers lui alors il attrape sa serviette et sort un dossier, l'ouvre et inspecte une page qu'il pose sur le volant, il montre qu'il est occupé, il ne fait que souffler un peu dans sa voiture, mais il continue à travailler, il ne lève jamais le pied, il prend un air sérieux et lève la tête au moment où passent les infirmières mais elles ne le remarquent même pas, comme il les déteste, surtout la plus jolie des trois, celle qui passe le plus près de sa voiture, celle aux cheveux bruns relevés dans un chignon sévère, est-ce qu'il a dit « jolie » ?, c'est bien le problème de travailler dans un endroit comme ça, Dieu qu'il déteste la vulgarité de ces gens là et de cet endroit, il meurt d'envie d'être dans sa chambre d'hôtel, d'appeler le room service et de commander un club sandwich, deux bouteilles de bière américaine et un seau de glace, ou d'être de retour dans son appartement, ou dans sa galerie. N'importe où mais pas ici.

Il repère l'infirmière James. Elle se promène avec un grand sourire, comme si elle maîtrisait la situation. C'est une sorcière et il ne se laisse pas abuser. Si elle n'a pas compris la nature de son travail, elle comprendra bien assez vite. Elle ralentit pour parler à l'imbécile qui sert de gardien dans le parking. Sans doute en train de prévoir un rendez-vous scabreux, des rapports sexuels contre le mur du crématorium.

Elle continue à marcher. Se penche devant une voiture. Sans doute en train de ramasser des mégots de cigarette. Elle balance un bras, agite sa main. Insouciante et écervelée. Égoïste. Vulgaire. Le parking est calme. M. Jeffreys n'a pas été repéré. Le gardien a disparu de l'autre côté et Jeffreys déverrouille le coffre et sort de sa voiture. Appelle doucement. Attire l'attention de l'infirmière James qui sourit et se dirige vers lui. Quelle naïveté. Quelle absurde confiance. Une salope stupide. Elle regarde

l'endroit qu'il désigne du doigt. Tourne la tête, lui permettant ainsi de l'étouffer avec son mouchoir. Joli. Le mouchoir qu'elle lui a rendu aujourd'hui même. Lavé et repassé. Sans doute pour essayer de l'impressionner. Il la tient fermement tandis qu'elle se débat contre le chloroforme, puis sombre dans l'inconscience.

Très doucement et avec le plus grand soin M. Jeffreys place l'infirmière James dans le coffre de sa voiture. Il la couvre et arrange sa tête à un angle adéquat. Il ne veut pas qu'elle se réveille avec un torticolis. Il regarde autour de lui mais la voie est libre. Il se sent à nouveau en confiance. Il referme le coffre et rentre dans la voiture. Lance le moteur de la BMW et traverse le parking, petit signe de main amical au gardien. Qui le lui rend. Joli. Une entente entre deux hommes qui servent l'intérêt général. L'un est un pro. L'autre un assistant dévoué. Qui fait du travail ingrat mais important. Guider des voitures. M. Jeffreys apprécie ses efforts. Tout le monde a un rôle à jouer.

Mais il faut qu'il fasse un choix. Trois options se présentent à lui. Il pourrait emmener l'infirmière James à son hôtel. Ce serait une indiscretion à cause des caméras de sécurité, du personnel et du flux constant de clients. Il ne pense pas à lui-même mais à l'infirmière. C'est une gentille fille. Qui fait de beaux rêves. Mais il faut songer à sa réputation. Le personnel de l'hôtel se ferait des idées. Ou bien il pourrait l'inviter chez lui, dans son appartement. Pour dîner. Ce serait déplacé de sa part. Trop personnel. Ou bien il pourrait l'emmener dans sa galerie. Cette idée le séduit. Personne n'a encore vu son exposition et cela semble une solution poétique à un problème délicat. A-t-elle déjà visité une galerie ? Il en doute, et dans ce cas ce sera très édifiant. Sa décision prise, il conduit avec précaution. S'en tient aux limites de vitesse. Professionnel en toutes circonstances.

M. Jeffreys se rase. Se douche. Enfile des habits propres. Se prépare un verre. Admire les carafes dans le bar. Tant de formes. De tailles. Le cristal taillé qui réfléchit la lumière. Il sirote son cognac. S'approche et s'installe dans une chaise en face de l'infirmière James qui se détend sur le canapé. Assoupie. Elle rêve. Pas la peine de faire des chichis. Il l'appellera par son prénom à partir de maintenant. Ruby. Une pierre précieuse. Très recherchée. Il rit. Fait tourner le cognac dans sa bouche et savoure sa chaleur. Il se sent en sécurité. À l'aise dans le loft. Sa galerie privée dans l'ancienne usine qui a été superbement réaménagée pour en faire un espace pour des professionnels et des investisseurs. Son loft est le meilleur du complexe, à la fois du point de vue de la taille et de la vue de la rivière, le parquet brille sous des couches de cire. Une odeur incroyable. C'est dur d'imaginer l'usine avant l'arrivée des promoteurs. À l'abandon pendant des années. Un refuge pour junkies et prostituées. Et avant ça un enfer industriel impitoyable. Le chaos.

Le réaménagement a été l'occasion de satisfaire tous les caprices possibles et il a lui-même embauché un décorateur d'intérieur une fois que l'achat a été fait. Pour ajouter une touche personnelle. Son unique stipulation c'était les vitrines et leur positionnement. Il les a remplies de ses trophées. Éclairage subtil. Des touches artistiques qui donnent vie à sa galerie. Qui grandit sans cesse. Lentement mais sûrement. Il est clair que le loft n'a pas autant de caractère que son appartement, mais en tant que galerie il est parfait. Ruby a bien de la chance. La première personne qu'il invite à voir son exposition. Depuis qu'il a acheté le loft. Le complexe lui-même est sécurisé. Il va et vient à son gré. Voit rarement ses voisins. Situation idéale.

Ruby commence à remuer. Il lui a donné plus de sédatifs une fois arrivés mais elle va bientôt commencer à reprendre connaissance. Très doucement. Désorientée mais docile. Juste assez consciente pour comprendre ce qui se passe mais pas assez pour faire une scène. Il ne veut pas lui causer de tourment. Jonathan a bien travaillé pendant qu'elle dormait. De toute évidence, une infirmière qui s'effondre quand un vieil inconnu s'éteint est trop sensible et a grand besoin de s'endurcir. Elle est faible, tant d'esprit que de cœur. Elle pense sans doute que les gens sont foncièrement bons. Elle incarne les trois singes de la sagesse à la fois. « Ne rien dire. » Ce qui

se vaut. Mais « ne rien voir » et « ne rien entendre »... C'est inacceptable. C'est un défaut qu'il faut corriger. Il est temps qu'elle grandisse. C'est une enfant dans un corps de femme. Une simplette.

Après mûre réflexion il a identifié quatre cas dont il sait qu'elle les connaissait bien, en ayant pris soin elle-même. Sur le bras du fauteuil il a disposé une bague. Un pendentif. Un dé. Et une montre. Il est prêt. À l'abri dans le loft il va pouvoir travailler sans encombres. À l'hôpital les interruptions volontaires de vie sont faites à la hâte, tandis que les visites à domiciles sont risquées. L'apanage des généralistes. Ruby est un cas hors du commun. Instinct de survie. Et pourtant d'une certaine façon ils se sont bien trouvés. Elle en apprendra long sur les quatre cas et comprendra la nature de son travail. Prendra un peu de recul. Verra qu'il est nécessaire de redistribuer les ressources. Garantir l'équité. La justice. Dieu a besoin d'aide. En raison de la faiblesse des gens. Des imbéciles comme Ruby. Sentimentaux. Des grands sensibles. Il va lui faire profiter de la damnation éternelle de chacune de ces quatre sangsues. Pour apprécier son travail.

Ce n'est que le prélude à sa propre punition, bien entendu. Comment une vulgaire infirmière ose-t-elle mettre un homme de bonne réputation en péril ? Elle est pourrie jusqu'à l'os. La potion magique ne convient pas ici, ce serait une solution puérile. Non, dans ce cas exceptionnel il utilisera le couteau de combat sanglé à son mollet pour la purification. Il va sans dire que c'est une décision purement professionnelle. Son corps sera retrouvé dans la Tamise. Une agression gratuite. Il ne pourrait pas injecter une forte dose de morphine à une jeune femme en bonne santé sans éveiller les soupçons. Une agression gratuite c'est l'idéal. La nature a priori sexuelle de l'agression enverra la meute sur une fausse piste.

Il va sans dire que son éternité à elle sera remplie d'agressions sexuelles. Un enfer qu'il a fait apparaître à de maintes occasions. La répétition est inévitable mais néanmoins efficace. Toute femme craint l'agression sexuelle. Une punition bien méritée pour une Lolita aguicheuse qui représente une menace si typiquement féminine. Douce en apparence, fatale au fond. Rusée. Sournoise. La cassette est dans le magnétoscope. Le monde réel est prêt. Davantage de preuves sur la cruauté de l'Homme envers l'Homme. En l'occurrence la Femme. Ce n'est plus qu'une question de temps. Il reprendrait bien un verre mais il doit être en pleine possession de ses moyens. Deux entailles au niveau de la gorge suffiront. Le bol est prêt.

Suivi d'une agression sexuelle simulée. Rien de plus. Professionnel en toutes circonstances. Le spirituel, c'est cela qui intéresse Jonathan Jeffreys.

Quand Ruby lui semble prête à commencer il ramasse ses quatre souvenirs et s'assied près d'elle. Elle a les yeux humides. Vision floue. Elle cligne des yeux et tousse. Une petite nature. Il passe son bras droit autour de ses épaules et, de la main gauche, dépose les objets sur ses genoux. Sa blouse d'infirmière est bien pratique. Il explique à quoi servent les vitrines. Qu'elles sont commémoratives. Contiennent : souvenirs, trophées, reliques. À elle de choisir sa description. Mais ce que représentent ces souvenirs ce sont les patients qu'il a aidés pendant des années. Des cas pitoyables, un poids pour leurs proches. Sans parler de l'État. Les malades et les gens âgés qui ont fait leur temps. Le système est au bord de l'effondrement à cause du manque de réalisme. Il croit en la survie du plus fort. À l'usage parcimonieux des ressources. Il y a des décisions à prendre. Des gens qui souffrent. Jeffreys est un ange de miséricorde qui purifie la société, la débarrasse des éléments qui ne sont pas productifs. Qui fait de son mieux pour réduire les coûts. Il parle pendant environ dix minutes. Il répète les points-clés jusqu'à ce que Ruby semble comprendre. Quel intérêt de l'emmener à la galerie si elle n'en apprécie pas le sens ? Le travail qu'il accomplit depuis tant d'années. Hors de vue. Agissant dans l'ombre. Privé de reconnaissance. Il a dévoué sa vie au service public. Quelque chose que Ruby doit être à même de comprendre.

Elle doit bien aussi saisir que la qualité de la vie après la mort dont jouit une âme trépassée dépend de l'individu. Pas de règle absolue. Un homme, ou une femme, peut forger sa propre destinée s'il en a la volonté. C'est injuste bien entendu, car ceux qui ont mené de mauvaises vies peuvent atteindre la félicité éternelle alors que ce qu'ils méritent vraiment c'est la damnation éternelle. Heureusement, son travail lui permet de rééquilibrer cette injustice fondamentale. Il a le pouvoir de mener les gens vers ce qu'ils méritent, et il le fait, façonnant et ciselant leur paradis ou leur enfer personnel. Son travail est donc de nature à la fois matérielle et spirituelle. Il sourit. Développe ce sujet jusqu'à ce qu'il sente que Ruby est prête à commencer sa leçon.

La télécommande du magnétoscope est près de lui et il lance le documentaire. Pas de générique. Quatre hommes au crâne rasé traînent une fille nue dans une pièce vide. Elle pleure et fait de son mieux pour résister. Peine perdue. Elle hurle. Très fort. Il baisse le volume. Le son est tout juste

audible. Il ne veut pas que les grognements des hommes et les sanglots de l'adolescente empiètent sur sa narration. Dans le fond, des ours en peluche et d'autres jouets sur les étagères de fortune. Les skinheads poussent de force la fille sur un lit. Elle est étendue cuisses ouvertes. Son vagin béant pour un caméraman professionnel contraint de travailler dans des conditions éprouvantes. En quête de vérité. Proposant un service public. Deux skinheads tiennent chacun une jambe tandis que le troisième tire les bras de la fille au-dessus de sa tête. Leurs bras sont couverts de tatouages. Le quatrième se déshabille et se met en position. Applique du lubrifiant sur son pénis en érection et s'introduit de force dans la fille. Elle est vierge et tente de fermer les jambes. Elle reçoit un coup de poing dans le visage. Elle est à demi-consciente. Comme Ruby. Qui essaie de détourner le regard. Il lui maintient la tête en position et sent la terreur déchirer tout son être, sa nature douce, alors que le violeur déchire sa victime. Il arrive à peine à regarder cette agression. Un étalage de sauvagerie qui illustre la nature bassement animale des gens. L'homme commence à s'enfoncer dans l'adolescente. Plus vite, plus brute. Jonathan Jeffreys attrape son couteau de combat. Le tient contre la veine jugulaire de Ruby. La prévient qu'il faut qu'elle garde les yeux ouverts pendant toute la durée du documentaire. Sous peine qu'il lui tranche la gorge. Il est impératif qu'elle comprenne que c'est un homme civilisé qui tente de l'aider à grandir et accepter que le monde est foncièrement mauvais. Qu'on ne peut faire confiance à personne.

La main de M. Jeffreys hésite à quelques centimètres des genoux de Ruby et il choisit la bague. C'est déplaisant mais tout à fait essentiel que Ruby voie la vérité. L'intelligence subtile et la force mentale de Jeffreys face à la frénésie physique effrénée des hordes de skinheads violeurs. Enroulées dans une bannière à la croix de Saint-Georges. Bougeant au rythme d'une musique d'esclaves. Ruby essaie de faire la mise au point sur la bague. Qui est en plastique. Suspendue à un bout de ficelle. Il l'a prise à un certain Steven Rollins il y a deux ans. Se souvient-elle de cet homme ? Il en est certain. Il lui chuchote à l'oreille. La guide vers la révélation. Il pourrait lui lécher le lobe de l'oreille s'il le voulait. Mais il ne veut pas. Oui. Elle sait. Une lueur de compréhension dans ses yeux. Suivie de perplexité. Mais il persiste. Jusqu'à ce que sa bouche fasse « oui ». Le son qui ne veut pas sortir. Ruby a de la chance de se retrouver sous l'autorité d'un homme cultivé comme Jeffreys qui s'empresse d'expliquer comment il a mis fin à la vie de Rollins, un voyou tatoué au crâne rasé, sans doute un

violeur comme ces loubards à l'écran, un imbécile de macho qui ne respecte pas les femmes, les enfants, ses semblables, un voyou saoulard porté au néonazisme dans ses convictions politiques, un hooligan qui boit dans des pubs de malfrats et terrorise les honnêtes immigrants, un égocentrique suprémaciste blanc qui patrouille les rues de la ville muni d'une batte de baseball en quête d'Asiatiques sans défense à réduire en bouillie pour chien, avant d'aller se tapir dans la nuit noire. Rollins c'est une ordure nazie, qui menace la stabilité nationale, un ignare aux motivations spécieuses, le swastika masquant ses tendances purement criminelles. Qu'apporte un tel homme à une société honnête ? Il ravage tout sur son passage. Agresserait sa propre mère sans sourciller. Sa femme. Ses enfants. C'est pour le pub qu'il vit. Pour des bagarres sans motif. Cutters. Coitus anonymus. Hooliganisme. Amphétamines. Cocaïne. Lames de rasoir. Socialistes et communistes et juifs passés à tabac. Fenêtres brisées en mille morceaux. Salut de la main droite à Adolf Hitler au beau milieu de la rue. Himmler. Heydrich.

Ruby essaie de dire quelque chose mais il la fait taire. Elle est naïve. Il lui explique que quand Rollins était un en train de mourir, une coquette dose de potion magique dans le sang, il l'a envoyé dans l'Est, dans un goulag stalinien où le temps s'était arrêté, où un régime sévère rééduquait les insatisfaits comme Rollins et les mettait face à leurs torts, un régime qui n'avait que faire de savoir si l'individu vivait ou mourrait, un régime qui tondait tous les crânes pour oblitérer l'individualité. Rollins avait fait cela par choix mais au camp le choix n'existait pas, c'était un enfer de glace où une version moins civilisée de sa propre politique de tolérance zéro avait toujours été appliquée. Pas une lueur d'espoir, aucune chance de s'échapper, siècles après siècles de travail de forçat. Pour commencer, il serait baladé d'un bout à l'autre des plaines glacées de la Sibérie ; il finirait au nord, vers le cercle polaire, à deux doigts d'y passer à cause de la dysenterie attrapée en chemin et de ce cancer qui ne le lâcherait jamais, ce cancer qui rongerait son moral, et ce serait une longue descente en enfer, les camarades enterrés à côté de la voie de chemin de fer, c'est en bétailière que ce néonazi serait emmené vers sa céleste destinée, le même traitement que son héros avait réservé aux juifs, et si par miracle il arrivait à bon port il serait forcé de travailler avec les sous-humains slaves, cette populace de parasites perfides qu'il méprisait tant, jamais il ne se débarrasserait du froid, le froid qui lui rongerait les os, et quand il briserait des pierres, creuserait

pour trouver du sel, quand il verrait les autres prisonniers enterrés dans des fosses, la terre qui se remplissait d'os, il appellerait la mort de ses vœux, un soulagement qui ne viendrait jamais, des hivers rudes et des étés froids, et de temps en temps on le referait monter dans les camions et on l'enverrait dans un autre camp, baignant dans ses propres excréments, en route pour un autre enfer de glace.

Le premier violeur atteint l'orgasme et se retire de la fille traumatisée. Fait de la place pour son prochain. Qui pénètre plus facilement. M. Jeffreys replace la tête de Ruby bien en face de l'écran et remarque les larmes qui coulent sur sa joue. Laisser l'expérience Rollins faire son chemin. Il remarque le décor bon marché de la chambre de l'adolescente. Des célébrités au mur. Découpées dans des magazines. Scotchées au mur en aggloméré. Quelle vulgarité. La médiocrité indisciplinée. Images aux coins cornés. Déchirés. Encore un ours en peluche à côté du coussin à frous-frous. Une poupée en plastique déguisée en petite pute. M. Jeffreys met la bague en plastique sur l'accoudoir du canapé et tend la main vers les genoux de Ruby. Ramasse le pendentif. Sourit.

Il lève le pendentif et tourne la tête de Ruby. Le pendentif est en argent. Il l'ouvre. Elle sursaute : il sait qu'il n'aura pas besoin de lui dire à qui il a appartenu. Elle comprend parfaitement ce qui se passe maintenant. Mais il faut aussi qu'elle sache que ces Interruptions Volontaires de Vie ont un sens plus profond que simple justice rendue. Rollins était un voyou, et de plus un voyou qui coûte cher. Il coûtait beaucoup d'argent à l'hôpital. Son cancer serait revenu. M. Jeffreys en est certain. Pourquoi gâcher des ressources sur une situation sans espoir ? Pour quelqu'un qui ne contribue pas à l'intérêt général. Chaque cas est évalué d'un point de vue médical. La valeur que peut avoir le client pour la société est secondaire. L'éternité est un dénouement artistique. Jeffreys a fini de parler du nazi et explique que Pearl Hudson approchait de la fin de sa carrière et que c'était une lesbienne typique, tordue et frustrée, refusant d'assumer sa place dans la société, de se marier et d'avoir des enfants, incapable d'aimer, obsédée par l'idée de discipliner de jeunes enfants sans défense.

Pour expliquer son pouvoir, il avait raconté l'histoire de Julie Drayton à Madame Hudson. Une de ses élèves, d'ailleurs. Un drôle d'histoire. Il était dans le salon de Madame Hudson, au cours de l'une de ses visites à domicile, la maîtresse d'école était ligotée à sa chaise. La potion magique avalée, elle avait sincèrement pleuré quand il avait décrit la mort de

Drayton. Cela avait fait réfléchir M. Jeffreys. Ça n'était pas très orthodoxe mais il avait décidé de changer d'avis à la dernière minute. De toute évidence elle était tordue et perverse mais voulait qu'on la perçoive comme quelqu'un de bienveillant, quelqu'un qui avait quelque chose à apporter à une société qui la rejetait secrètement. Comme Ruby, de fait. C'est pourquoi il l'avait ajoutée dans sa vision de Drayton. Hudson était devenue la méchante sorcière dans la forêt qui tourmentait la petite fille dans sa maison en ruines. Hudson faisait de son mieux pour contrôler ses sentiments pervers, tourmentée par la bataille qui se livrait en elle entre le bien et le mal. Une bataille qu'elle perdrait fatalement. Hudson était ce que l'humanité avait de plus vil, une tortionnaire d'enfants, haïe de tous, et chacun lui cracherait au visage si le Grand Inquisiteur l'attrapait. Elle serait exhibée dans les rues. Ses péchés étendus au grand jour au vu et au su de tous. Un chemin de croix pour elle qui savait bien que la sorcellerie qu'elle pratiquait était maléfique, tandis que le Grand Inquisiteur la traînerait dans les bois pour lui faire subir le supplice de la douche. La brûlerait dans un grand feu de joie, sous les yeux de la populace en délire qui la criblerait d'insultes, et puis Hudson réapparaîtrait dans la forêt et le cercle vicieux recommencerait.

Il y avait beaucoup de photos encadrées de l'homme dans le pendentif dans son salon. Un frère sans doute. Des piles de livres. Des peintures et des dessins. Des batiks. Ça sentait le chat. C'était un peu risqué de sa part de se rendre chez elle. Son visage lui était familier à cause de ses visites à la petite Julie. La pauvre fille se laissait mener hors du droit chemin par une vieille sorcière perverse. Il s'était renseigné. Il sentait le côté poétique de sa nature prendre le dessus. Hudson lui rappelait une maîtresse qu'il détestait quand il était enfant. Rester professionnel avant tout. Ruby comprend. Rien de personnel. Il sépare le travail et le plaisir. Pas qu'il ait pris du plaisir à la mort de cette femme. Elle n'avait pas une vie digne de ce nom, enseignait dans une pitoyable petite école primaire, était seule et n'avait pas de centres d'intérêt, elle était froide et aigrie, un pitoyable pléonasme de femme. Ça n'avait pas été trop difficile d'exiler cette horrible femme dans la forêt et puis de la soulever et la porter jusqu'en haut des escaliers. La laisser tomber pour qu'elle se torde le cou. Il s'en était assuré. Mort accidentelle d'une femme affaiblie et prise de vertiges après un séjour à l'hôpital. Un vrai bijou, cette Pearl. Comme Ruby, en fait. Deux bijoux ensemble. Il rit. Deux sorcières qui faisaient semblant de dévouer leur vies aux autres pour

masquer ce qu'elles complotaient. Est-ce qu'elles croyaient vraiment l'abuser avec leur simulacre d'humilité ? Leur pieux dévouement à autrui ? Il se demandait si elles se vouaient au culte du diable ensemble. La vieille faisant jouir la jeune avec un sex toy. Maîtresses et infirmières. Prostituées du secteur public. Agitatrices. Qui quémandaient l'aumône publique.

M. Jeffreys guide à nouveau la tête de Ruby en direction de la télévision. Pour qu'elle suive la progression du documentaire. Le deuxième violeur est en train de finir dans une violente tirade d'obscénités. Rollins a bien mérité ce qu'il a eu. Hudson représentait un danger pour les enfants. La victime du viol est à nouveau consciente de ce qui lui arrive. Résiste. On la frappe à nouveau. On sort un couteau et on le met contre sa gorge. Le troisième homme avance et pénètre toute la profondeur de sa dépravation. L'ardeur de ces hommes est telle qu'ils n'utilisent pas de préservatifs. Les masses sont irresponsables jusque dans le sexe. Violents plutôt que tendres. Le SIDA est une coûteuse épidémie. Il pose le pendentif en argent à côté de la bague en plastique. Il tend la main et ramasse le dé. Fait à la main. Du bois bon marché, des bavures bleues en guise de petits points. Le dé n'est même pas carré. Un jouet d'enfance, peut-être. Il force Ruby à se détourner du documentaire. Elle semble captivée, le visage baigné de larmes de joie.

Se souvient-elle d'un certain Daniel Rafferty à tout hasard ? Elle essaie de hocher la tête mais n'y arrive pas. Elle a de la bave au bout des lèvres. Son visage est trempé. C'est dégoûtant. Rafferty était un horrible spécimen. Un jeune homme débauché. Jeffreys n'a pourtant rien contre les homosexuels, pas du tout, beaucoup de gens cultivés et puissants sont homosexuels et se comportent avec dignité. Ce qu'il trouve répugnant ce sont les gens comme Rafferty, qui se laissent infecter par le VIH et puis s'attendent à ce que l'État règle la facture. Avec sa queue de cheval et son attitude désinvolte dans l'unité, il se prenait certainement pour un bohémien. Un artiste rebelle. Bon. C'est impossible dans la ville où il vivait. Il n'était qu'un crétin parmi d'autres dans une ville comme une autre. Pas un rebelle de Notting Hill. Même pas assez intelligent pour avoir des rapports sexuels protégés. Il touchait des aides. Se traînait, perdu, dans les rues sinistres. Une existence dépourvue de sens. Béton froid et dépression. Le pauvre. Il appelait à l'aide, en quête d'une main tendue et Jeffreys n'a pas eu d'autre choix que de lui rendre ce service. Passage fortuit une nuit alors que le lit à côté de Rafferty était vide et qu'il avait libre accès au jeune déviant. Qui s'était certainement fait prendre par

derrière dans des toilettes publiques. Par toute une série d'homos refoulés. Trop peur d'avouer leurs tendances dans un environnement vicieux. C'est une des choses qu'il déteste. L'intolérance des *white trash* qu'on loge dans des maisons mitoyennes, qu'on installe dans des appartements et qui s'attendent à un traitement de faveur de la part de l'État.

L'enfer de Rafferty c'était de rester où il était et d'être forcé d'aller travailler. Des horaires longs, la monotonie, la répétition des tâches. Entourés de mâles machos. Les skinheads violeurs et les hooligans de football. Les junkies et les fornicateurs. Rafferty devrait boire des verres avec ces hommes sept jours sur sept. Les éternelles bières, frites et burgers. Aucune magie dans sa vie, aucune finesse bohémienne. Contraint de refouler ses préférences sexuelles, de vivre dans la crainte que sa séropositivité soit découverte. Si cela venait à se savoir, on l'agresserait dans la rue. On le harcèlerait au travail. On briserait ses fenêtres avec des briques. Un tourment intolérable mais il n'aurait nulle part où se cacher. Il savait que les gens autour de lui se retourneraient contre lui. Rafferty serait persécuté au nom de la menace qu'il était censé représenter pour leur sécurité. Des ignorants. Rafferty le savait. M. Jeffreys s'est penché en avant. Rafferty n'était pas rasé. Il s'était éteint de la même façon qu'on l'aurait envoyé au pub du coin. Sans cérémonie aucune. Pas de décor raffiné. Simplement des hordes de hooligans. Des joueurs de billards. Des gens qui regardent la télévision. La médiocrité dans toute sa gloire peroxydée.

Ruby rit. Hystérique, peut-être. Mais M. Jeffreys ne pense pas que ça soit le cas. À croire qu'elle se moque de lui. Comme si elle savait quelque chose que lui ne savait pas. Non. C'est le début de l'hystérie et il fallait s'y attendre. Elle a mérité ce qui lui arrive. C'est elle qui a ramassé la montre gousset du vieil homme dans le couloir de l'hôpital et a tourmenté M. Jeffreys avec son savoir caché. Mais le meilleur est à venir. Le vieil homme et sa montre. M. Jeffreys est impatient. Il avance. Il tourne la tête de Ruby vers l'écran. Il croit voir de la colère dans ses yeux. Elle est vraiment mauvaise. Le grognement des baffles, en sourdine. La foule nue. Il pose le dé sur l'accoudoir du fauteuil. Enfin, il soulève la montre de M. Dawes. Peut-être que c'était le papa-gâteau de Ruby. Est-ce qu'elle avait des relations sexuelles avec ce fossile ? Le dernier skinhead grimpe la fille pendant que les autres urinent sur son torse. Elle respire mais elle est morte. Des hommes ordinaires ont détruit une fille ordinaire. L'homme du peuple

ne vaut pas mieux qu'un chien. Il sourit. Attend que le documentaire atteigne son paroxysme. Le quatrième violeur se glisse dans une plaie béante. Il va et vient de plus en plus vite, la fille sous lui. Brisée. Et pendant ce temps son cerveau rumine. Comme Ruby. Sans doute en train de chercher un moyen de s'échapper. Tout en cherchant à lui faire croire le contraire.

Il lèche l'oreille de Ruby, elle a un léger mouvement de recul. Il lui raconte qu'il s'est penché tout près de son cher M. Dawes et lui a mis les yeux en face des trous. Les faits : il était vieux et seul et malaimé et M. Jeffreys était là pour l'aider à quitter son enveloppe charnelle. Bien entendu comme c'était le jour du jugement dernier, il y avait un prix à payer. Ça n'était que justice. Quand on y pensait. Et alors si le vieux avait peur de l'océan ? Quelqu'un de l'équipe de nuit le lui avait dit. Eh bien. Le vieux loup de mer avait causé tellement de problèmes avec ses activités syndicales que ça n'était qu'un juste retour des choses qu'il soit jeté à la mer. Loin de sa terre natale. Après avoir participé à la mise à sac du pays par toutes ces années d'actions haineuses. Les grèves sans motif et sans but qui mettaient à mal le sens même de la démocratie. Les hommes comme Dawes détruisent la volonté du peuple. Remettent en cause le système paternaliste qui gouvernait autrefois le monde et prenait soin de ses sujets. Sans l'interférence des syndicats le service de santé aurait été privatisé depuis le temps. Combien de jours ouvrés ont été perdus par la faute de l'arrogance communiste ? Ces hommes-là haïssaient le peuple. Tyrannisaient et manipulaient le peuple en exploitant son ignorance. Refusaient de respecter leurs supérieurs hiérarchiques, des hommes qui avaient une éducation et avaient construit un système qui fonctionnait. Il serait impossible de quantifier le mal que M. Dawes et ses semblables infligeaient à la société. Des milliers de clones lâches, affublés de bérets. Des pichets de bière brune. Frites et cornichons. Pas une seule pensée originale dans tout le lot. Pas la moindre expérience de la vie en dehors de l'usine.

Dawes s'était tourné vers Jeffreys et lui avait dit d'aller se faire foutre. Jeffreys avait été choqué. Un tel langage était vraiment obscène dans la bouche d'un vieil homme. Il avait passé l'âge. Peut-être que le dosage n'était pas assez fort. Jeffreys avait sorti un mouchoir de sa poche et, en se penchant sur le vieil homme mourant, le lui avait enfoncé dans la bouche. En étirant bien la mâchoire. Son client avait résisté. Faisant de son mieux

pour serrer la mâchoire. Mais Jonathan était bien plus fort. Il y avait eu un bruit sec et une dent était tombée sur le torse de l'homme. Une surprise, cette dent, car Jeffreys imaginait qu'il portait un dentier. Il avait ramassé la dent et l'avait tenue entre son pouce et son médium. Elle était plutôt bien conservée. Il avait songé à la prendre pour sa collection mais il avait vu la montre et l'avait prise à la place. Il avait remis la dent cassée dans la bouche de Dawes. Les jurons lui déplaisaient. On ne se comportait pas ainsi avec un spécialiste qui était là pour vous aider. Il avait continué à parler, avait observé toute étincelle de vie quitter Dawes. L'homme avait pénétré le tombeau que Jeffreys avait si habilement bâti pour lui. Il était coincé dans la coque d'un navire qui coulait et venait se reposer au fond de l'océan. Trop profond pour une quelconque tentative de sauvetage. Un monde d'obscurité qui manquait d'oxygène. Ses compagnons matelots morts. Pourrissant autour de lui. Dawes oublié. La claustrophobie le prenant à la gorge tandis que l'océan broyait le navire grinçant. Chaque seconde pourrait être sa dernière seconde. Il attend que la coque craque et que la mer envahisse le navire. La main de M. Jeffreys sur le poignet de Dawes. Les doigts fins de l'homme plus jeune encerclant les os mûrs. L'ongle limé de son pouce appuyant sur la pointe de son index. Il avait augmenté la pression sur le vieil os cassant. S'il voulait il aurait pu lui rompre l'os. Mais ce n'était pas un sadique. Vile cruauté physique. Répugnante violence. Il aidait un communiste, un athée, un bolchévique qui se prosternait devant Vladimir Lénine. Trotski. Staline.

M. Jeffreys se tourne vers le documentaire et s'aperçoit que le dernier skinhead a presque fini son acte de profanation. La fille n'est plus capable de lutter. Semble-t-il. Elle atteint un nouveau plateau de peur quand elle aperçoit quelque chose que le spectateur ne voit pas. Il a déjà vu le documentaire et sait qu'il y a un chien qui attend dans les coulisses. La dégradation ultime dans un atroce déploiement de cruauté. Ne reste-t-il rien de sacré pour ces hommes-là ? Il fait glisser ses doigts sur la lame du couteau pendant que le quatrième homme termine dans un rugissement barbare. Se retire. Quelle sorte de sous-homme se comporte comme cela ? Ce n'est pas agréable à visionner, mais tout à fait nécessaire. Pour comprendre ce qui se passe derrière les portes fermées de ces maisons en rang d'oignon, toutes identiques, devant lesquelles il passe en allant à l'hôpital. Ces rues où Ruby habite. Il est temps que Ruby accepte la vérité au sujet de ses patients. Qu'elle enterre ses visions enfantines. Qu'elle

comprenne qu'il n'y a rien de bon dans les gens qu'elle semble aimer. Steve Rollins le néonazi. Pearl Hudson la sorcière lesbienne. Daniel Rafferty le déviant. Ron Dawes le communiste. Tout ce qui lui est cher est pourri jusqu'à la moelle.

Il partage le dégoût de Ruby pour le viol brutal et il sait que le chien va la faire basculer dans la folie. Ruby est faible et il l'aide à devenir forte. C'est plus honnête comme ça. C'est comme cela qu'il faut procéder aux Interruptions Volontaires de Vie. La même tension dramatique qu'au tribunal. Une tension théâtralement poussée à son comble. Le seul ingrédient qui manque c'est un public reconnaissant. Mais Ruby est un excellent spécimen au niveau physique. Simple. Et pourtant consciente du monde qui l'entoure. Ce n'est pas une coquille flétrie accablée d'un esprit fonctionnant à peine.

Il ajuste le volume afin que le documentaire soit facilement intelligible. Il se met face à Ruby et se prépare à interrompre volontairement sa vie. Il attend l'abolement du berger allemand. Grogement de la bête dans les haut-parleurs, puis elle apparaît à l'écran. Babines dégoulinantes de bave. Incertaine. Se met en position. La fille dans le documentaire trouve soudainement la force de résister, mais ils la maintiennent en place et elle n'a aucune chance. Elle sera vite abaissée encore plus. Perversion ultime, terrible d'en être témoin. Il voit la panique dans les yeux de Ruby quand le chien s'avance. La fille et le chien qui tentent de s'échapper.

Il s'approche. Il va laisser Ruby voir une partie de l'acte et puis lui tranchera la gorge d'un coup net. Il la tiendra pendant qu'elle perdra tout son sang. Elle emportera ce souvenir avec elle pour toute l'éternité. Il ausculte son âme tourmentée. Comprend son chagrin. Lève le couteau mais il ressent une explosion de douleur dans le nez et sa vue est brouillée par un vicieux coup de tête. La douleur lui transperce le crâne, il est sûr que cette salope lui a cassé le nez. Il se lève et essaie de reprendre contrôle mais l'infirmière lui donne un coup de pied à l'entre-jambe, il se plie en deux, et un deuxième coup de pied l'envoie valser sur le canapé. Il a la nausée et vomit. Il ne bouge pas pendant quelques minutes et attend que la douleur s'amoiendrisse.

L'infirmière James a utilisé toute son énergie. Il le sait. Mais il est fatigué. À bout. Il n'entend rien. Il s'agrippe la poitrine, sans savoir pourquoi. Remarque que le canapé a de petites tâches de sang. C'est inacceptable. Il est pris d'indignation pour cette agression de la part de

l'infirmière. Elle payera cette impudence. La douleur devrait diminuer mais ce n'est pas le cas. Il se sent faible. Le tissu commence à être imbibé de sang. Il essaie de se redresser et finir son travail mais il constate avec surprise que son corps ne répond pas. Il lutte pendant une minute puis se laisse retomber. Se rend compte que le couteau est enfoncé dans son torse. Non loin du cœur.

OceanofPDF.com

Ruby met un moment à comprendre où elle est. Pas de radioréveil, pas de beat qui se coule dans son sang, se déplaçant au rythme régulier du battement de son cœur, pas de confidences sur l'oreiller d'un DJ fatigué, rien que ce bourdonnement vicieux dans ses oreilles, ses tempes, pile entre et derrière ses yeux, toute sa tête qui cogne comme jamais, trop picolé, trop tapé, une aiguille très fine qui lui transperce l'os et s'est glissée bien profond dans son cerveau, qui lui injecte de sales idées comme elle n'en a jamais eues auparavant, des trucs vraiment tordus tout droit sortis de l'asile de fous, une perversion physique et mentale, une vision de l'enfer.

Tout le monde fait des cauchemars, des rêves qui vous rendent tristes pendant des jours mais là c'est différent, sadique, profondément mauvais. Comme si elle était malade, bourrée d'un poison qui deviendrait de plus en plus toxique pour se transformer en une énorme tumeur. Elle essaie de bouger les jambes et sent qu'elle a une crampe pire qu'en hiver quand les couvertures ont glissé et que le froid est entré, elle tend l'oreille pour essayer d'entendre la pluie sur les tuiles, le vent contre sa fenêtre, n'entend rien que les parasites dans sa tête, elle essaie de se mettre en position de fœtus, aussi recourbée sur elle-même que possible, se frotte les mollets pour faire circuler le sang, les mains qui montent et qui descendent, mal partout, en ralenti comme si elle était à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de son corps, une capsule de rohypnol dans un verre de bière, un coup monté, et elle commence à voir ce qui se passe mais elle est incapable d'intervenir.

Elle sent quelque chose de dur dans son dos et s'imagine qu'elle est redevenue petite, Ben endormi sur le lit, sentir sa fourrure sous ses doigts quand elle le caresse, des jours heureux, elle voudrait qu'ils durent toujours, elle voit sa gueule souriante et sa truffe qui remue, il veut toujours savoir ce qui se passe, le concept du temps est tout mélangé, une injection d'un médicament spécial, toutes sortes de potions magiques, magie noire, magie blanche, bon trip, bad trip, des doses différentes. Elle sait qu'elle est plus âgée et que Ben est au paradis, il court après un ballon, papa est devant la grille du parc, il sourit, Ruby est sur une balançoire dans la cour de récré, son papa lui manque, elle lui fait signe, mais elle est toute grande maintenant donc ça doit être Charlie, et l'espace d'un instant elle est heureuse, son cou est tout tordu, elle se rend compte qu'elle dort sur le canapé, *un* canapé, le cauchemar revient et devient réalité quand elle tourne

la tête vers la fenêtre de son appartement mais ce qu'elle voit c'est un mur et deux photos de fleurs dans des cadres, et elle essaie de sentir l'odeur du pain dans le four de la boulangerie et du café mais tout ce qu'elle sent c'est le cirage, et le renfermé, la pièce est mal aérée, elle tend l'oreille pour entendre des voix plus bas, dans la rue mais elle n'entend rien, rien qu'un grondement interne, ses tympons vont exploser.

Elle fait un effort pour se relever et une douleur cuisante lui traverse le corps, elle regarde la masse à côté d'elle et sursaute en voyant le visage de M. Jeffreys qui la fixe, les yeux ouverts, mais vides, visage lisse, les traits se fondent sur cette peau si blanche qu'on dirait qu'il est en route pour la morgue, visage exsangue, la couleur et la vie drainées, Ruby qui tombe par terre, qui essaie de s'enfuir à quatre pattes.

Elle essaie de se lever mais n'y arrive pas, elle a peur que Jeffreys l'attrape, elle a toutes sortes de vices en tête, des vices qu'un tueur en série pervers lui a bourré dans le crâne, un tueur qui veut sa mort, veut la violer pour l'éternité, amen, un tueur qui s'en prend aux faibles sans défense, à la majorité des gens ceux qui font confiance aux autres, et elle fait le tri du vacarme dans sa tête : son esprit confus et les parasites sur un écran de télé, elle se souvient du viol collectif, s'étouffe, ne comprend pas comment on peut être comme Jeffreys, penché sur elle, couteau en main, excité à l'idée d'un chien qui viole une fille, et elle a senti ses forces revenir doucement pendant qu'il lui racontait ses histoires, et quand elle a entendu le chien aboyer elle a pensé à Ben, ça lui a redonné des forces, pas moyen qu'il gâche ses souvenirs, qu'il pourrisse chaque petite chose dans sa vie, qu'il gâche tout ce qui est beau, elle a envoyé un coup de tête et un coup de pied à Jeffreys et il est tombé dans les pommes.

Mais pourquoi il ne l'a pas tuée, Jeffreys ? Pourquoi il n'est pas sur elle là maintenant ? Elle le regarde à nouveau et le voit nettement, le manche du couteau dépasse de son torse – peau si blanche, chemise si rouge. Elle se penche en avant et dégueule sur la moquette, elle attend une minute, elle se met à pleurer, elle réunit toutes ses forces pour se lever en s'appuyant sur une chaise et s'éloigne en titubant, elle trouve la cuisine, se penche sur les plaques électriques, neuves, jamais utilisées, puis va à la salle de bain, se penche sur le lavabo et s'enfonce deux doigts dans la gorge, vomit à nouveau avec le robinet ouvert, elle remplit un verre d'eau l'avale en une gorgée, remplit le verre encore et encore jusqu'à ce qu'elle ait le ventre plein, jusqu'à dégueuler de l'eau et de la bile.

Elle réfléchit de nouveau et ne veut pas prendre de risques, elle ferme la porte à clef et s'assied par terre pendant un bon bout de temps, appuyée contre la baignoire, elle tremble en repensant à tout ce qu'il a dit : il a tué ces quatre personnes qu'elle connaissait, et toutes les autres personnes qu'elle n'a pas connues. Ses mots sont imprimés dans son cerveau, comme une mise au point, zoom et puis ça s'éloigne, un viol mental, et peut-être qu'elle n'arrivera jamais à se débarrasser de cette tache.

Elle s'imagine en train de pisser du sang, la pire douleur de règles qu'elle ait jamais eu la plie en deux, inondation interminable, comme si ça sortait d'un camion de pompiers, rougeur des réseaux artériels qui inondent les toilettes et débordent, un effet rose moucheté sur le marbre, et il y a du vrai marbre dans cette salle de bain, pas le faux habituel, et elle est debout et se tourne pour tirer la chasse, fait de son mieux pour tout faire partir, pour laisser des toilettes si propres qu'elles étincellent, comme elle fait quand un pauvre bougre vient de finir de démouler un cake à l'hôpital, un pauvre bougre qui n'est plus que merde et vomi, plus que tripes pourries qui expulsent du poison, au point que l'odeur pique les narines comme si on l'avait mise en dépôt dedans, elle n'a jamais su qu'elle pensait tout ça, elle ne voit que le bon côté des gens, des situations, elle sent les bonnes odeurs, même si c'est du parfum d'ambiance bon marché, comme Jeffreys aurait dit, et elle prend les choses du bon côté, à quelque chose malheur est bon, comme on dit, tous les proverbes qu'on apprend au fil des années, des comptines qui te restent dans la tête, comme les jingles dans les pubs quand t'étais gosse, la pop quand t'es ado et que tu commences à devenir une femme, ses chevilles sont mouillées, elle a continué à pisser sur le sol de la salle de bain, elle sait pas quoi faire, où fuir, vers qui se tourner, pas d'issue, l'inondation monte monte autour d'elle, elle pisse tout, son sang coule sous la porte, coagule, ça se bouche, du coup la salle de bain se remplit, elle va se noyer dans ses propres sécrétions, elle ne comprend pas d'où sort tout ce sang, elle voudrait redevenir une petite fille, elle veut sa maman et son papa.

Et puis elle se lève, Ruby. Elle a toujours mal à la tête mais la douleur lancinante dans son ventre commence à devenir plus tolérable. Elle a dû mal à tirer ses idées au clair, mais elle commence à reprendre du poil de la bête, elle s'étire les bras et les jambes, fait rouler ses épaules pour essayer de détendre les muscles. Elle ouvre la porte doucement et examine la pièce. C'est un énorme espace sans cloisons, bourré de meubles, avec de gros

tapis un peu partout, un lit à baldaquin, une cuisine en inox avec une grande table, et les vitrines contenant les objets dont il a parlé. C'est un très bel appartement, il y tellement d'espace, mais ça n'est pas vivant, ça sort tout droit d'un catalogue, un show room sans caractère, sans personnalité. Elle s'approche des vitrines et regarde les objets qui sont exposés comme des antiquités dans un musée, des reliques sacrées dans une église. Elle est en état de choc, elle fixe une brosse à dents, un journal intime, une pantoufle. Ça continue. Une grosse centaine d'objets.

Jeffreys est un taré, pas le moindre doute là-dessus. Elle regarde le canapé, il n'a pas bougé, il est bien crevé. Il a appelé cet endroit une galerie, mais on y respire mal, c'est plutôt un musée, mais sans le parfum des choses âgées. C'est calme, il n'y a que le bourdonnement de la télé dans le fond, elle s'approche, attrape la télécommande et éteint, le bourdonnement s'arrête, mais il continue dans sa tête, et elle se concentre un moment, appuie sur retour rapide, il faut qu'elle voie si la vidéo est réelle ou si c'est quelque chose qu'elle a rêvé, droguée, les idées brouillées, dur de croire que tout ça pourrait être vrai, elle clique sur *play* pour voir, l'espace d'un instant, la fille qui hurle, et le chien enragé, effrayé, Jeffreys a appelé ça un *snuff movie*, en exagérant le mot « *snuff* » comme s'il était au-dessus de ça, et c'est pas faux, elle a le cœur qui bat, elle éteint, les larmes aux yeux, s'approche de la fenêtre.

Elle reste là à regarder la rivière, elle sait qu'elle est à Londres, dans une résidence, on dirait, elle se dirige vers une autre fenêtre et relève les persiennes puis ouvre la fenêtre, elle entend le bruit de la circulation au loin. L'appartement est baigné de lumière, le ciel est bleu, le soleil sur la peau de Ruby lui fait comprendre qu'elle est bien en vie, et elle inspire fort cet air, s'en remplit les poumons, avec chaque seconde qui passe elle se sent plus forte, elle se rend compte qu'il est tôt, qu'elle a passé toute la nuit dans cet endroit.

Elle s'approche du canapé et regarde le corps de M. Jeffreys, se demande si c'est vraiment un inspecteur, ou si c'est un menteur, s'il est schizophrène, elle voit bien que c'est un manipulateur qui n'a pas de sentiments, aucune humanité, la seule émotion qu'il a en lui c'est la haine. Elle ne sait plus ce qui est vrai et ce qui est faux, elle ne fera plus jamais confiance à personne de sa vie, mais elle ce n'est pas le moment de penser à ça, elle sait qu'il faut qu'elle se tire et qu'elle trouve une gare, qu'elle rentre s'acheter des petits pains, qu'elle remplisse le vide dans son bide, qu'elle se mette dans un bain

bouillant et qu'elle frotte qu'elle frotte, qu'elle lave le mal sur sa peau, elle croit au mal maintenant, pas de malentendu possible sur ce qu'il a dit, il avait tout planifié, il a dû prendre son pied à voir les gens mourir, il détenait le pouvoir de la vie et de la mort. Un fou furieux. Elle pense à la fois où il lui a passé un bras autour du cou et lui a tenu la tête, ses doigts qui s'enfonçaient dans son crâne et plusieurs fois elle a pensé que son crâne allait craquer, elle a des crânes de musée dans la tête, l'os est fragile et appuie sur son cerveau, elle va acheter une brosse à récurer et frotter, frotter chaque centimètre de son corps, se raser le crâne et faire partir l'empreinte de ses doigts sur sa tête, elle le hait maintenant, c'est un sale pervers de merde, un connard sans couilles, qui s'attaque aux gens sans défense, un vrai dégueulasse. Ruby sursaute : les yeux de Jeffreys bougent et sont fixés sur elle.

Elle recule, vers la fenêtre, elle attend, prête à se battre, elle serre les poings, remontée, mais il ne bouge pas et elle devine qu'il est paralysé. Elle se ressaisit, s'avance vers lui, tout doucement au cas où il ferait semblant, au cas où il essaierait de l'avoir comme il a fait avec tellement de gens pendant des années, mais la quantité de sang qu'il a perdue et la pâleur de son visage indiquent qu'il est faible, alors elle se baisse et sent son pouls. Pouls très faible. Elle sait qu'il est presque mort, que c'est sa dernière minute sur terre.

Ruby s'assied à côté de Jeffreys et réfléchit à ce qu'il a dit, qu'on peut créer le paradis ou invoquer l'enfer, et s'il y croit peut-être que c'est vrai pour lui, alors elle pourrait l'envoyer quelque part d'horrible si elle voulait, mais c'est n'importe quoi, il se prend pour Dieu, il est suffisamment amer et tordu pour prendre son pied à imaginer la souffrance d'une personne, la mort ne suffit pas à Jeffreys, il veut tout contrôler, alors que pour Ruby le pire c'est mourir, la vie est belle, chaque seconde est précieuse, c'est vrai que par moments elle aurait aimé que sa mère s'éteigne dans son sommeil, elle a peut-être même envisagé l'euthanasie, mais c'est pas pareil, les actes de Jeffreys ne sont pas des gestes de clémence, et elle le regarde et il est lamentable, cet homme n'a rien de noble, aucune classe, il est seul, personne ne l'aime, peut-être que c'est un choix, peut-être pas, est-ce que les gens peuvent naître mauvais ? elle n'a jamais cru ça, il est presque parti, elle le sait, et toutes les choses atroces qu'il a dites sont en suspens, elle ne voit plus qu'un homme en train de mourir, le nouveau-né de quelqu'un, qui essaie de respirer, manque de s'étouffer, qui s'accroche à sa mère, une âme

innocente, égarée, une erreur dans le démoulage, un enfant perdu et malheureux qui est en train de s'éteindre très vite.

Elle le prend dans ses bras comme elle ferait pour un homme qui s'est fait renverser par une voiture, ou une femme sur le sol du centre commercial qui vient de faire une crise cardiaque. Le sang déteint sur elle, elle s'en fout, elle risque pas d'oublier ce qui s'est passé et elle ne sera jamais la même, mais elle est infirmière, elle est professionnelle avant tout, et tout ce blabla sur le contrôle et l'ordre est stupide. Jeffreys ne maîtrise rien. Il est en train de mourir, il va retourner d'où tout le monde vient. Elle ne va pas penser aux atrocités, il y aura tout le temps plus tard, et quand elle regarde au fond de ses yeux elle voit de l'arrogance, puis la peur, tout ça se mélange, se confond dans une grosse flaque. Elle ne peut pas en être sûre, pas vraiment, mais le paradis et l'enfer ça ne veut rien dire pour elle et elle fait de son mieux pour le rassurer pendant ses dernières secondes.

Jonathan Jeffreys s'éteint. Il comprend qu'il est en train de mourir et que rien ni personne ne pourrait le sauver. Il sait aussi qu'il doit garder le contrôle et modeler sa destinée. Il rassemble toutes les forces qu'il lui reste et se concentre pour imaginer le paradis. Sa version à lui. La mort est son métier mais il se croyait invincible et il n'a jamais fait de projets.

Tout commence à se mélanger un peu. Il a peur, même. Son paradis existe déjà sur terre. Son appartement. Sa galerie. Sa chambre d'hôtel. Sa réputation dans la communauté. Et surtout, son travail à l'hôpital. Le pouvoir qu'il exerce. Il ne veut pas mourir et laisser tout ça derrière lui. Il sent la panique lui comprimer les poumons et il a du mal à respirer. Ses investissements vont continuer à grandir après sa mort et ses biens seront vendus. Il faudra payer les droits de succession. Des milliers de livres iront remplir les poches du gouvernement. Sa fortune pourrait se retrouver entre les mains des gens qu'il méprise le plus, subventionnant leurs vies débridées. Il est déprimé. Une dépression intense, qui lui fait des nœuds aux entrailles.

Ce qu'il voudrait vraiment c'est recréer ce qu'il a sur terre. Au paradis. Le désespoir cède la place au soulagement. C'est donc comme ça qu'il passera l'éternité. Il gardera son pouvoir mais sortira de l'ombre. Ça l'excite.

Il n'y a pas d'ombres au royaume des cieux. Il glissera dans les corridors de l'au-delà en prenant des décisions sans devoir garder le secret. Le respect qu'on lui témoigne augmentera cent fois quand les gens comprendront son rôle et l'importance qu'il a pour la communauté. Il enverra en exil ceux qui lui semblent indignes de leur place au paradis, les enverra vers les sombres horreurs de l'enfer, selon son bon vouloir. Il a totalement repris le contrôle maintenant et se glisse dans le tunnel. Les mornes couloirs de l'hôpital l'amènent vers de plus long couloirs éclairés.

La femme qui a pris sa tête dans le creux de ses mains est un ange débile. Cette poupée en plastique, produit de la culture populaire, lui transmet le calme dont il a besoin pour donner forme à son avenir. Elle est trop bête pour se venger. Elle est faible et ne changera jamais. Il a de la chance. Il pense aux morts qu'il a orchestrées, aux enfers qu'il a créés au fil des années. Oh oui. Il a beaucoup de chance d'être tombé entre les mains d'une faible femme comme l'infirmière James. Ça aurait pu être bien pire. Il

aurait pu tomber sur quelqu'un de cruel et rancunier, un sadique incapable de prendre du recul. Jonathan Jeffreys mérite sa récompense : rien ne pourrait l'empêcher de récolter ce qu'il a semé. Ni Dieu ni son fils Jésus Christ. C'est lui qui est aux commandes.

M. Jeffreys voit des rangées de citoyens se profiler. Il s'avance. Confiant, à l'aise. Il rit. Il se fend la tronche en entrant au paradis. Il y a un avenir et il compte bien saisir à pleines mains tous les avantages qui s'offrent à lui. Il n'y a pas de limites à ce qu'il peut accomplir. Il est bel et bien invincible et il peut faire ce qu'il veut. Il en a le pouvoir. Il a toujours eu le pouvoir. Désormais il sera reconnu. La foule s'incline devant lui. Lui rend hommage.

Sauf que les gens ne s'inclinent pas. Il y a quelque chose qui cloche. Un vieil homme le montre du doigt et l'accable d'injures. Une langue si peu châtiée. « Enculé. » « Enfoiré. » C'est obscène. Il faut qu'il garde le contrôle. C'est un exercice mental, une lutte intérieure. Il perçoit la foule distinctement maintenant. Pas de rangées bien ordonnées. Pas de paysage sublime. Des milliers de têtes se tournent et il se fait engloutir par une foule d'hommes et de femmes, de filles et de garçons qui hurlent, des milliers de skinheads et de blondes platines qui lui crient dessus, de vieux messieurs aux cheveux clairsemés et gras, qui brandissent des rasoirs tranchants, et ils avancent comme un seul homme, se ruent sur lui, l'accusent et crient qu'il pisse dans la bouche des mères célibataires cet assassin qui s'attaque aux vieilles dames sans défense à leur propre domicile et aux pères de famille et aux hommes spirituels et aux retraités et à tous les gens sur lesquels il peut mettre le grappin et ils sont à couteaux tirés et Jeffreys voit des flashes de visages qu'il reconnaît et qui ont soif de vengeance et il se tourne et court dans des couloirs sans fin le cœur qui bat il urine de peur le genre de peur qu'il n'a jamais ressentie et ils vont l'attraper il sent leur haleine sur sa nuque ils sentent les chips goût fromage-oignon trempées dans des amphétamines et de la mauvaise bière éventée il entend le grognement des chiens, des meutes déchaînées de pitbulls et de bouledogues et des bâtards enragés abandonnés qui lui mordent les chevilles, la lame en acier d'un couteau dans le creux de son dos les voyous lui grimpent sur le dos et le font rouler dans le caniveau, sa tête est toujours entre les mains de Ruby James mais cette infirmière bienveillante ne peut pas le sauver.

Quand tout est fini... quand M. Jeffreys meurt... je dépose sa tête sur le canapé... je regarde l'expression sur son visage... j'y vois la peur... la panique... la terreur gravée sur son visage... et les yeux... le regard fixe... vide... vivant, il était si arrogant... mais quand son heure a sonné, il n'avait rien dans le ventre... un faible... il y a des gens qui ont l'air fier dans la mort... je l'ai vu bien souvent... ils ont une dignité intérieure, on sait qu'ils ont fait de leur mieux et qu'ils ont profité de leur vie autant qu'ils pouvaient... ils meurent exactement comme ils ont vécu... ils acceptent que leur heure a sonné... il y en a qui croient en Dieu... ou sont tout simplement fatigués... et ils s'en vont tout doucement... meurent apaisés... une expérience spirituelle... et on en apprend beaucoup sur les différentes croyances... la façon dont la mort est envisagée... respectée... un moment spécial... il y en a d'autres qui sont accablés sous le poids de la tristesse... drogués pour supporter la douleur... une paix intérieure chimique... leur heure a sonné tôt... et ce n'est pas juste... parce que voilà, ils l'aiment la vie... ils ont envie d'aller de l'avant... et il y a ceux qui sont terrorisés... et Jeffreys en fait partie... peut-être qu'il y a un enfer qui attend les mauvaises personnes... et s'il y en a un, il y est maintenant... je ne sais pas... comment on pourrait savoir ?... mais je sais que sa mort a été difficile... et il a manqué de dignité... dans la mort... dans la vie... il m'a eue... je suppose que je ne cerne pas aussi bien les gens que je pensais... mais il a eu tout le monde... Dawn et Sally et les autres... on dira que c'est son accent qui a dupé les gens... son éducation... ses fringues de luxe... mais c'était pas ça... c'était quelque chose de plus simple... sa politesse... il était humble et poli et il cachait son arrogance... et je me baisse et je lui ferme les paupières... j'ajuste ses joues pour qu'il n'ait pas l'air effrayé... j'essaie de lui donner un semblant de dignité... et il est tellement pâle... le sang qu'il a perdu absorbé par le canapé... et je regarde la pièce autour de moi... avec la lumière qui pénètre de l'extérieur je me rends compte à quel point c'est grand... le cirage sur le plancher me fait penser à des pins... Danny Wax Cap et ses magic mushrooms... et c'est un mausolée... décoré comme un salon d'exposition mais ça reste un mausolée... et je me lève... je tire Jeffreys du canapé par les jambes... sa tête cogne contre le sol et j'ai mal pour lui... je me dis qu'il est mort et qu'il ne sent rien du tout... je le traîne sur le grand tapis avec plein de motifs... il a dû payer ça une fortune... je

vois bien qu'il vaut de l'argent... quel dommage de gâcher quelque chose d'aussi beau... mais il faut que je recouvre son corps... une longue traînée de sang sur le sol... perdue dans une forêt obscure... je le retourne pour le mettre sur le dos et j'ajuste ses bras... je lui joins les mains... puis je l'enroule dans la couverture... c'est pas facile... j'ai mal partout... quand c'est fini je m'approche des vitrines... je vois un de ces machins avec lesquels on pince les cordes d'une guitare... « Sun Studios » écrit sur du plastique jaune... je ne saurai jamais à qui ça a appartenu... je pense à Charlie et j'aimerais bien qu'il soit là... le truc bizarre c'est que je me sens calme... je devrais crier comme une malade, me vider les poumons, mais non... sous le choc... ça doit être ça... ça ralentit mon rythme de pensée... et je ne veux raconter à personne ce qui est arrivé... pas pour l'instant... il faut que je me remette les idées en place d'abord... que je réfléchisse à tout ça... que j'attende que tous ces mots se dissipent... que je m'éloigne un peu... et pas une seule personne dans ces vitrines n'a de nom... j'éteins les spots et je laisse toutes ces victimes inconnues en paix... je retourne chercher les objets qui comptent... pour moi... je m'assieds sur une chaise... avec la bague... le pendentif... le dé... la montre... je les regarde un par un... je prends mon temps... je passe du plastique... à l'argent... au bois... à l'or... et je fais abstraction de la pièce et de son atmosphère froide et minimaliste... je quitte la pièce... je me concentre... j'invoque les morts en faisant tourner entre mes doigts le fil qui est passé autour d'une bague en plastique... un objet qu'on trouve dans un Christmas cracker... le pétard qui part... une blague et une couronne en papier... un moment en famille... une bague qu'on trouve aussi dans un tout-à-une-livre... dans un bazar de rue... entre les pinces et les bloc-notes... je pince le nœud entre mon pouce et mon majeur... fort... je serre si fort que ça fait mal... Steve Rollins a attaché cette bague autour de son poignet et ne l'a jamais enlevée... la transpiration et l'eau du bain a transformé le fil en pierre... comme un poisson préhistorique qui finit fossile dans une vitrine de musée... comme s'il n'avait jamais été vivant... et il y a un nouveau nœud qui ne tient pas bien... il ne devrait pas y être... ça doit être que Jeffreys a refermé le bracelet en faisant un nœud après l'avoir coupé du bras de Steve... après avoir injecté son produit à Steve... sa potion magique... dans le service de pédiatrie on appelle l'antiseptique de la crème magique... la médecine devient potion... un monde de contes de fées... pour apaiser la peur d'un enfant face à quelque chose qu'il ne comprend pas... on fait tous ça... et je

pense à la façon dont Jeffreys a assassiné Steve et lui a rempli la tête de poison... s'est moqué d'un homme qui était en train de mourir... chuchotant comme un type qui passe des coups de fils obscènes... Jeffreys est un vieux pervers... j'ai jamais parlé à Steve... je l'ai juste vu en salle mais j'en avais entendu parler par Dawn... elle est pote avec sa femme... Carole... et j'ai vu sa fille aussi... j'ai bien vu qu'il était fier d'elle... et je suppose que ce que je voyais là c'était une version plus jeune de mon père... un homme bien... tatoué... un bosseur qui aimait bien boire une pinte avec les amis et passer la soirée à regarder la télé avec sa femme et sa fille... quelqu'un qui aimait sa fille plus que tout au monde... et il me portait sur ses épaules quand j'étais petite... me lisait des histoires... jouait à des jeux... tout ça, quoi... et Steve, son tort c'est son crâne rasé et son drapeau tatoué sur le bras... pour un connard comme Jeffreys ça suffit... il a pris Steve pour un nazi qui voulait tuer des enfants... poignarder des hommes et des femmes dans la rue... mais il captait rien Jeffreys... il nous les brise avec son intellect supérieur et après il répète tout ce que disent les médias comme un perroquet... ce que racontent des gens qui captent que dalle parce qu'ils ne vivent pas le truc... qui sont pareils que lui... qui colportent des stéréotypes à deux balles... et il a porté leurs préjugés à la conclusion évidente... c'est leur tueur à gages... il travaille pour les journaux et les politiques et la télévision... un assassin qui réalise leurs fantasmes... qui déguise le meurtre et le sadisme en service public... il est méthodique et calculateur... pervers... pour Steve je suppose que c'était de la jalousie... Jeffreys est né avec une cuillère en argent dans la bouche mais aucune force... Steve l'aurait mis K.-O. en un coup... Jeffreys c'était une chiffre molle et Steve c'était un homme... mieux que ça, il était heureux... il avait tout ce dont il avait besoin... alors que Jeffreys était insatisfait... il avait soif d'un pouvoir qui ne s'achète pas... Steve était facile à vivre... il vivait sa vie sans faire de mal à personne... en tenant sa bague bien fort je sens qu'elle est tellement fragile... si fragile que je sais que c'est sa petite fille qui lui a donnée... un cadeau innocent... sa valeur n'était pas monétaire... la bague était trop petite pour les doigts de Steve alors il l'a attachée à son poignet... il a fait un nœud aussi serré que possible avec le fil pour jamais la perdre... et je me demande comment elle gère, Carole... j'imagine sa fille qui pense à son papa tous les jours et attend qu'il rentre... et cette bague était précieuse et maintenant elle vaut plus rien... je vois la tête de Steve sur l'oreiller... sur un lit d'hôpital... il se relève dans son lit, hisse son grand corps rongé par

le cancer et sourit... un vrai sourire... il fond quand sa fille lui fait un câlin... et il se redresse dans son lit... Carole l'embrasse et fait de son mieux pour rester forte... il va bientôt rentrer... le pire est passé... mais quelle inquiétude... heureusement que le cancer s'est pas propagé... il est faible mais il va reprendre des forces... Carole va prier dans la chapelle depuis un moment maintenant... elle raconte à Dawn que Steve a fait ça des années plus tôt... qu'elle fait comme lui... qu'il va guérir... tout va redevenir comme avant... une vidéo à regarder à la télé... à manger... à boire... de la chaleur... c'est tout ce qu'ils veulent... tant que tout le monde a sa santé... mais elle y croit pas trop... pas vraiment... Carole donne une canette à Steve... ça sort du distributeur... l'aluminium glacé lui brûle la bouche mais le contact du Coca sur sa langue le fait se sentir vivant... une boisson qui ne contient rien de bon pour la santé... que du goût et des sensations... et je ferme mes yeux et je rejoue son histoire... une version de Steve Rollins qui est autant mon papa... je remets les choses à leur place... et je tremble en pensant à ce que je ressentirais si papa avait été assassiné quand j'étais petite... ça aurait pu arriver si Jeffreys avait été dans le coin... au moins j'ai eu quelques années... chaque jour compte... des souvenirs que je vais garder pour toujours... et papa aurait pu se faire tuer parce qu'il avait un tatouage et du bide... parce qu'il était heureux... qu'il aimait manger... parce qu'il était gros au lieu d'être maigre... parce qu'il avait les cheveux coupés ras... ou il aurait pu commettre les crimes que Danny a commis... les cheveux de Wax Cap étaient trop longs et son corps trop maigre et il buvait pas et faisait attention à ce qu'il mangeait... Steve et Danny ils avaient perdu d'avance... quoiqu'ils fassent... Steve avait du caractère... un gars du quartier qui aimait les plaisirs simples... et je suppose qu'en assassinant Steve, Jeffreys a tué une vie de famille... il a détruit les vies de beaucoup d'autres gens aussi... le reste de sa famille... ses amis... un sillon de misère qui traverse le temps... et Jeffreys c'est le genre de type qui vous bassine sur les valeurs traditionnelles mais qui se comporte tout à fait différemment... normalement on peut se payer la tête de ces gens-là... tout de suite les grands mots mais ils agissent pas... mais pas moyen de rire de Jeffreys... après avoir tué un père de famille il s'en est pris à Pearl... son grand péché à elle c'était de ne pas avoir de famille... et c'est pour ça qu'il lui a collé l'étiquette de vieille fille lesbienne tordue et mal baisée... amère et vicieuse... mais sur elle non plus il n'a jamais rien compris... et moi Pearl je l'ai bien connue... je me suis occupée d'elle... je

lui ai parlé... et c'était une femme bien... pleine d'amour... et si Charlie n'était pas mort elle aurait eu des mômes... plein de mômes... mais Charlie c'était l'amour de sa vie... personne n'a jamais pu prendre sa place... elle était romantique comme Steve... pas de la même génération... pas du même sexe... mais elle en a eu des enfants... des centaines au fil des années... et même si elle pouvait pas leur donner de câlins et les tenir contre elle comme une mère elle leur donnait quand même... c'est juste qu'elle attendait rien en retour... Pearl, amère ? même pas en rêve... je pose la bague et je ramasse le pendentif de Pearl... je passe mes doigts sur l'argent... je sens sa texture... le pendentif est plus vieux et a été choisi par une jeune femme en deuil... qui n'arrive pas à croire ce qui s'est passé... elle sait pas comment continuer... et pourtant elle veut continuer... et il y a des petits motifs autour du pendentif... des rainures... comme des fleurs... et je l'ouvre et je regarde le visage à l'intérieur... je vois Charlie qui rit... heureux... peut-être qu'il dit quelque chose en regardant l'objectif... et le reste de son corps a été coupé pour que son visage rentre... il était peut-être sur sa moto quand la photo a été prise... je penche la tête en arrière et je sens le tissu contre ma tête... Jeffreys avait tellement d'argent... tellement de luxe... pourquoi il pouvait pas juste être heureux et nous laisser tranquilles... et je me rejoue l'histoire de Pearl... je recolle les morceaux... Jeffreys a assassiné Pearl parce que c'était une femme forte... qui avait pris sa propre vie en main et rendait vraiment quelque chose à la société... elle avait une force qui lui déplaisait... il était jaloux de son indépendance... mais surtout, ce qu'il tuait en tuant Pearl c'était l'amour... l'amour intime mais aussi l'amour qu'elle donnait en étant maîtresse... une envie d'aider les autres... elle était honnête et croyait au système... c'était quelqu'un qui donnait alors que la religion de Jeffreys c'était de prendre... il pouvait déguiser ça comme il voulait... les gens comme lui prennent tout ce qu'ils peuvent... ils prêchent toutes sortes de principes élevés mais eux-mêmes n'ont pas de principes... et Pearl a eu plein de visites à l'hôpital... j'ai jamais vu autant de cartes... les enfants de sa classe et aussi ceux qui ont grandi... en plus de ses amis... et les autres profs... et je pense à Jeffreys qui entre dans sa maison comme ça et je le déteste... je le déteste vraiment... j'essaie d'imaginer la terreur qu'elle a dû ressentir... tourmentée jusque ses dernières minutes... et comme toutes ses victimes j'espère que Jeffreys se trompait à propos de l'effet de ce qu'il disait... entendre ces saletés alors qu'ils étaient en train de mourir... mourir devant

un pédo... le genre d'homme qui devrait être enfermé avec les pédophiles... qu'est-ce qu'elle a pensé quand il l'a portée dans les escalier ?... et puis l'a balancée... je ne veux pas y penser... je me mets à pleurer... j'essaie de retenir mes larmes... je referme le pendentif et je ramasse le dé... je pense à Danny maintenant... sa vie... sa situation... si Danny a été tué c'est pour son apparence, sa façon d'occuper ses journées, mais aussi parce qu'il avait le VIH... et Jeffreys pensait qu'il était gay alors que c'était une sale seringue... et ce qui est drôle... si on peut dire qu'il y a quelque chose de drôle là-dedans... c'est qu'il s'est tellement gouré sur Danny qu'il lui a créé le genre de vie qu'il aurait aimé... il l'a renvoyé au Green Man avec Bubba et les autres... à jouer au billard... il lui a donné un boulot et la certitude qu'il ne développerait jamais le virus du SIDA... il ne mourrait jamais... et malgré tout, je me marre... c'est dommage que Jeffreys n'ait pas su que Danny a attrapé le VIH en prenant de l'héroïne... qu'il cherchait des réponses à des questions spirituelles... ça lui en aurait bouché un coin... il aurait pété un câble... et j'ai beaucoup parlé à Danny quand il était à l'hôpital... c'est pas de l'hôpital que je le connaissais... il habitait à côté de chez moi... on se retrouvait parfois dans les mêmes pubs... il m'avait parlé de sa vision de la vie... ce qu'il disait sur les champis... c'était un personnage compliqué qui vivait sa vie à sa façon... il se croyait pas mieux que les autres... il s'était calmé mais c'était quand même la tempête dans son crâne... un truc qu'il essayait de contrôler... pour moi les choses sont plus simples... l'alcool et les drogues c'est pour le fun... et je me suis jamais trop posé de questions... j'ai toujours pris la vie comme elle vient... mais Danny était différent... je l'aimais bien... c'était un penseur... quelqu'un de très intense... spirituel... j'ai jamais été comme ça... il avait une sorte de douceur... il faut s'être endurci pour balayer tous les soucis... se concentrer sur un truc pour aller de l'avant... et moi je me suis blindée, bien plus que lui... je suis capable d'aller de l'avant... comme Pearl... me faire violence pour traverser les moments... je me perds dans le travail... comme elle a fait Pearl... les moments tristes je leur claque la porte au nez... je m'occupe... je me bouge... et Danny il donnait envie de s'occuper de lui... ce regard tourmenté qu'il avait quelquefois quand il essayait de se faire son idée de quelque chose... c'était agréable de parler avec lui... il te disait des trucs que t'avais pas vus toi-même... c'était tout un personnage... comme les autres, d'ailleurs... un mec spirituel... et je me marre encore... en pensant à la façon dont Danny utilisait ce terme... et le dé est rugueux

contre ma peau... je le laisse se caler dans le creux de ma paume... le bois est tout granuleux, pas poli... et je le soulève, le tiens devant mes yeux... pendant un quart de seconde je remarque les tableaux sur le mur en face de moi... un labyrinthe de motifs qui ne me montrent rien... et je me demande comment il a sculpté le dé... peut-être qu'il l'a fait en prison... je sais pas... ou alors quelqu'un lui a donné... j'en sais rien en fait... c'est un mystère ce dé... ça pourrait être mille choses... peut-être que c'est son père qui l'a fait pour lui... son grand-père... sinon c'est un reste d'un cours de menuiserie à l'école... en tout cas ça avait une valeur pour Danny... et Danny c'était une proie facile pour Jeffreys... du sang contaminé qui devait être éradiqué... et le dé aurait dû appartenir à Ron en fait... c'était lui le joueur... sa vie en jeu... sa vie enjeu... et les chevaux après ça... et Ron il remettait en question tout ce que Jeffreys représentait... et je ramasse la montre en or offerte par ses collègues... je pense à sa vie... et dans le lot je pense que c'est Ron que je préférais... beaucoup plus âgé mais il avait fait tellement de choses... il a vraiment profité de sa vie et il a jamais laissé tomber... il faisait ce qu'il voulait... c'était facile de lui parler... c'est lui qui menait la conversation... il me racontait des trucs que j'aurais jamais sus si je l'avais pas rencontré... il avait vu et fait tellement de trucs... sa vie était riche... il aurait pu vivre cent ans... c'est pas une façon de mourir pour un homme digne... assassiné par un petit merdeux pleurnichard comme Jeffreys... un moins-que-rien... et je ferme les yeux, longtemps... j'ai tellement de peine pour eux tous... chacun d'entre eux aimait tellement la vie... c'est ce qu'ils avaient en commun... et je pense au sourire satisfait sur le visage de Jeffreys, il se prenait pas pour de la merde... se prenait pour un mec courageux plutôt qu'un dingue... un lâche qui s'en prenait aux gens incapables de se protéger... tous les gens qu'il a tués, c'était une histoire d'innocence et de confiance... dans son monde aucune de ses victimes valait le coût des soins qu'on lui donnait... et il disait que c'était une politique officielle... qu'il travaillait pour le gouvernement... et peut-être qu'il disait la vérité... ça paraît impossible... mais peut-être pas... peut-être pas... y aura tout le temps de penser à ça plus tard... il faut que je bouge... que je sorte d'ici et que je réfléchisse à ce qui s'est passé... et je me lève... je mets la bague... le pendentif... le dé... la montre... dans ma poche... je sens le plastique... l'argent... le bois... l'or... je m'approche de la porte et je l'ouvre... je me retourne une dernière fois... avant de partir.

OceanofPDF.com

Le trajet de retour est rapide, un train puis un bus, Ruby perdue dans ses pensées pendant tout le trajet, elle voit pas les rues ou les gens, elle entend rien, sous le choc en fait, elle fait de son mieux pour gérer, elle se repose la même question en boucle, est-ce que Jeffreys disait la vérité à propos des meurtres qu'il a commis, est-ce que l'argent est vraiment plus important que tout, même qu'une vie humaine ?

Est-ce que Jeffreys était vraiment un « purificateur social » formé par les autorités ? Est-ce que le gouvernement pratique l'euthanasie en fonction du coût du traitement et de la valeur économique d'une personne ? Si c'est bien vrai, alors elle est dans une belle merde, et il faut qu'elle garde ce qu'elle sait pour elle. Elle suit cette pensée jusqu'au bout, bascule dans une vision cauchemardesque du monde autour d'elle, dans lequel elle se fait enregistrer et évaluer par des comptables, la pureté de la médecine et la santé publique infectées par une souche mortelle de cynisme, et aussi vite qu'elle a basculé elle revire dans l'autre sens, Jeffreys n'était rien de plus qu'un type solitaire, un lâche dont le snobisme est parti en vrille et du coup il tuait tous les gens qu'il n'aimait pas, dès qu'il en avait l'occasion. C'est un maniaque, ivre de pouvoir, le rebut de l'humanité.

En sortant de la gare routière, Ruby sent les gaz d'échappement de l'autoroute et entend le ronronnement des moteurs et ça la déprime, la joie qu'elle ressent normalement à se sentir vivante a été déformée, parce que d'habitude l'odeur de l'essence lui chatouille agréablement les narines, d'habitude le grondement des voitures et des camions c'est de la vie, mais c'est plus pareil maintenant, tout est sombre et écœurant, son esprit vadrouille, vrille, vacille, vérité vertigineuse : et si l'euthanasie était pratiquée dans tout le pays, des « purificateurs sociaux » dans chaque hôpital, qui ne demandent qu'à suivre les ordres qu'on leur donne, mettre en œuvre des politiques, ils ne font qu'exécuter des commandements sans que leurs actions leur procurent une satisfaction personnelle, ils pratiquent des Interruptions Volontaires de Vie, soulagent la douleur et la souffrance des malades et des gens âgés dont le traitement coûte cher, et de tous les gens qu'ils prennent en grippe.

Mais il faut qu'elle se calme et qu'elle réfléchisse bien, qu'elle ait un plan de bataille contre la vision négative que Jeffreys a créé. Elle a tout ce qu'il a dit en tête, avance rapide, retour rapide, pause, sur cette vidéo qui

n'est que trop réelle, les histoires qu'il lui a chuchotées à l'oreille, elle a l'impression qu'elles ont été filmées, gravées dans son esprit, des rediffs à n'en plus finir dans son cerveau. Elle le déteste, elle déteste tout et tout le monde, elle se sent tellement seule au monde elle voudrait mourir.

« Souris, la belle », lui fait un type pendant qu'elle attend que les feux changent pour pouvoir traverser.

D'habitude elle sourit à tout le monde, mais là elle est différente, elle fait pas attention, ses rêves sont des films d'horreur, comme les interminables documentaires à la télé, elle arrive pas à penser à une seule bonne chose, et elle voit sa maman à l'hôpital et son père dans sa tombe et elle aurait tellement voulu qu'ils aient d'autres enfants, avoir un frère ou une sœur vers qui se tourner, ils ont pas pu avoir d'autres enfants, et elle hésite à aller voir Paula, mais elle a ses gamines en ce moment, y a pas école, elle a assez de soucis comme ça, et Ruby pense à Dawn et aux autres qui sont au travail, Boxer serait pas capable de gérer ce genre de truc, et de toute façon elle a pas envie d'aller à l'hôpital, c'est le dernier endroit au monde où elle a envie d'être en ce moment, peut-être qu'elle n'y retournera jamais, tout est possible, et surtout, surtout, elle pense à Charlie, elle le connaît pas depuis longtemps, mais et alors ? il a quelque chose d'unique, elle a besoin de quelqu'un, tout le monde a besoin de quelqu'un, y a pas de honte à ça.

Elle traverse la rue et entre dans une cabine téléphonique, compose son numéro, la voix de Charlie à l'autre bout direct en deux sonneries, et c'est comme si elle l'entendait à la radio, il est tout excité, il dit qu'il a essayé de l'appeler, il veut la voir, elle essaie de parler mais elle arrive pas à en placer une, il a une surprise pour elle, et elle laisse tomber, elle se tait, elle lui racontera ce qui s'est passé au Brewer's, rendez-vous dans dix minutes.

Elle ne relève la tête que maintenant, pour voir ce qu'il y a comme circulation, puis elle baisse la tête vers le trottoir, se coule dans le pub discrètement. C'est l'heure du déjeuner et il y a un peu de monde mais le Brewer's est plutôt grand et il y a plein de place, elle aurait pas supporté si c'était bondé, Ruby se met près de la fenêtre avec une pinte de cidre, elle a soif, elle respire le parfum de pommes et garde le cidre en bouche, elle le fait tourner sur son palais, elle essaie de faire passer la nausée, elle se demande si la police va la croire, quand elle ira leur raconter ce qui s'est passé, et peut-être qu'ils la traiteront de folle, qu'ils appelleront un monsieur en blouse blanche et la maintiendront de force pendant qu'il lui injecte un médicament spécial, une potion magique pour l'endormir

pendant qu'on l'emmène dans un asile, et elle s'éteindra dans son sommeil là-bas, personne ne vérifiera la raison de son enfermement tant que le docteur dit que c'est bon, pareil si elle se jette par la fenêtre et se tord le cou.

Elle veut sa maman mais c'est pas possible. Maman n'est pas loin mais elle ne peut pas l'atteindre. C'est pas juste, vraiment pas juste, elle comprend pas ce qu'elle a fait pour mériter ça, des grosses larmes dans les yeux, elle les essuie avec un mouchoir.

« Ça va ? » demande la barmaid.

Ruby hoche la tête et essaie de sourire.

« Vous avez oublié votre monnaie. »

Ruby prend l'argent et pose les pièces sur la table, une poignée d'argent, elle regarde par la fenêtre, la rue et le centre commercial de l'autre côté de la rue, toutes sortes de gens y entrent, et d'habitude elle les aime, la couleur et les bruits et cette vitalité, mais là il y a un brouillard qui recouvre tout, tous ces gens sont foutus, ils vont vivre et mourir et c'est tout, pas de récompense qui les attend, personne n'est apprécié à sa juste valeur, peu importe les efforts qu'ils font, suffit qu'ils tombent malades ou qu'ils aient un accident et une ambulance les dépose chez les purificateurs, des assassins civilisés, remplis d'une haine maîtrisée, des hommes rationnels qui regardent de haut leurs victimes sentimentales, pleurnichardes.

« Vous en voulez une autre ? demande la barmaid quelques minutes plus tard en passant pour vider des cendriers. Je vous l'apporte si vous voulez. »

La barmaid veut lui faire plaisir mais une seule suffit, même si Ruby est bien tentée. Elle a bu vite, elle regarde la femme retourner derrière le bar puis se tourne pour regarder la rue.

Elle sursaute en voyant une Cadillac rose. Juste devant la fenêtre où elle est assise. Exactement pareille que la voiture que Charlie voulait acheter et elle met quelques secondes à se rendre compte que Charlie est au volant et qu'il lui fait signe de se dépêcher, elle cligne des yeux et se lève, sort du pub et monte dans la voiture, le siège avant est énorme, un chiot noir sur une couverture à l'arrière, et elle comprend pas, le chien bondit en avant et Charlie l'attrape et le met sur ses genoux à elle, met son clignotant à droite et démarre, la suspension est impeccable, au point que la Cadillac flotte, et elle remarque une ou deux personnes qui les regardent mais elle s'en fiche, et Charlie parle à cent kilomètres heure et elle arrive pas à en placer une, il se lance dans une histoire, lui raconte qu'un type à l'hôpital lui a filé un

tuyau, un cheval qui s'appelle Ruby Murray, cent contre un, c'était pas gagné, un vieux de la vieille qui est mort la veille de son arrivée à l'hôpital et qui avait refile le tuyau à un autre patient, dommage qu'il puisse pas le remercier, mais bref il a misé sur le cheval et a gagné son pari, il a remporté assez de thune pour s'acheter la Cadillac, son rêve est devenu réalité, et il lui restait un peu de sous après, il savait que le chiot dans l'animalerie plaisait vraiment à Ruby, c'est pour ça qu'il lui a acheté en cadeau, ça l'engage à rien, elle est pas obligée de se marier avec lui ni rien, il rigole, enfin pas pour l'instant, et Ruby sait déjà qu'elle va appeler le chiot Ben, il lui lèche le visage et elle le câline et elle pleure, elle pleure pour de vrai, Charlie qui la regarde tout surpris, et elle est heureuse, elle lui dit qu'elle pleure parce qu'elle est heureuse, Charlie sourit, tout content, et Ruby aime le chien et aime Charlie et elle est tellement heureuse que c'est comme si elle est morte et montée au paradis.

OceanofPDF.com

Remerciements

Merci Diniz de m'avoir présentée au Diable. Murky buckets pour toutes les ordonnances, toubib ! C'est grave, docteur ? Merci : Moune et Œil-de-lynx pour la chasse aux coquilles. Tine pour son sens des nuances. Narcotique quand il faut. Vicomte, dont le soutien compte. Sophie, à qui je dois une Heineken. Les Mutins pour la truduipartouze, et notamment Will qui a mis le diable en boîte avec moi, Damien qui s'y colle et s'y connaît en p-p-picole, sans oublier M. Brad Bite. Les amis face de bouc qui répondent à la question du jour.

Vive la traduction collaborative !

OceanofPDF.com

Du même auteur chez le même éditeur

SKINHEADS, roman, *Au diable vauvert*

OceanofPDF.com



La Laune, 30600 Vauvert
www.audiable.com

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

Titre original : WHITE TRASH
© John King, 2002
First published as White Trash by Vintage, an imprint of The Random
House Group Ltd.
© Éditions Au diable vauvert, 2014, pour la traduction française

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre *White Trash* de John King a été réalisée
le 21 juillet 2014 par les Éditions Au diable vauvert.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en
septembre 2014 par Firmin Didot (ISBN : 9782846268028).
Dépôt légal : septembre 2014.
ISBN : 9782846269148.

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com

Table des matières

Présentation

Titre

Dédicace

Exergue

Le monsieur à la blouse blanche...

Ruby tend la main...

Jonathan Jeffreys s'essuie la bouche...

La journée a été dure...

C'est un romantique M. Jeffreys...

Ruby n'a pas bronché...

Le soleil est déjà haut...

Steve était très famille...

Ruby est en train de laver...

L'infirmière James est une travailleuse assidue...

Steve avait eu de la chance...

Il est tôt, trop tôt...

M. Jeffreys décide de conduire...

Le Green Man...

Ruby fait basculer Aggie...

Debout devant la fenêtre...

Devant la vitrine du magasin d'animaux...

M. Jeffreys regarde sa montre...

Le pépiement des moineaux...

Les vingt ans que Ron Dawes a passé...

M. Jeffreys est dans sa voiture...

M. Jeffreys se rase...

Ruby met un moment à comprendre...

Jonathan Jeffreys s'éteint...

Quand tout est fini...

Le trajet de retour est rapide...

Remerciements

Du même auteur

Page de copyright

Achevé de numériser

OceanofPDF.com